UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00112215 9

LES VOYAGES

AU THÉATRE

PARIS. — IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

LES VOYAGES AU THÉATRE

A. D'ENNERY ET JULES VERNE

COLLECTION J. HETZEL

A. D'ENNERY ET JULES VERNE

LES VOYAGES AU THÉATRE

DESSINS PAR L. BENETT ET H. MEYER

PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY
OCT 2 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2218
D54V6

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS

PIÈCE EN 5 ACTES ET UN PROLOGUE

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

PIÈCE EN 5 ACTES ET UN PROLOGUE

MICHEL STROGOFF

PIÈCE A GRAND SPECTACLE EN 5 ACTES

LE

TOUR DU MONDE

EN 80 JOURS

PIÈCE EN 5 ACTES ET UN PROLOGUE (15 TABLEAUX)

DE

MM. A. D'ENNERY & JULES VERNE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS
SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-St-MARTIN
LE 7 NOVEMBRE 1874

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

ET NOMS DES ARTISTES QUI ONT CRÉÉ LES RÔLES

PHILÉAS FOGG, Anglais		MM. LACRESSONNIÈRE.
ARCHIBALD CORSICAN, Américain		DUMAINE.
FIX, Détective anglais		VANNOY.
PASSEPARTOUT, Français		ALEXANDRE.
STUART	Membres de l'Excentric-Club.	RENÉ DIDIER.
SULLIVAN		FRAIZIER.
RALPH		ROLLE.
FLANAGAN		RENOT.
CROMARTY, Capitaine américain		MANGIN.
UN PARSI, Indien		DANJOU.
LE GOUVERNEUR DE SUEZ, Égyptien		BOUYER.
LE CHEF DES BRAHMANES, Indien		MACHANETTE.
UN MAGISTRAT ANGLAIS		MURRAY.
UN CHEF DE PAUNIES		PERRIER.
UN INDIEN PAUNIE		EMROL.
UN GARÇON DE TAVERNE		BELLET.
UN SERGENT		NÉRAUT.
UN CONTREMAITRE DE MARINE		BESSON.
1er CANTONNIER		LANSOY.
2e CANTONNIER		LEROY.
UN GARÇON		AREL.
UN CONDUCTEUR DE TRAIN		LÉON.
UN CHAUFFEUR		ADOLPHE.
UNE MALAISE		MMmes PAULINE MOREAU.
AOUDA, Indienne		ANGÈLE MOREAU.
NÉMÉA, Indienne		PAULINE PATRY.
NAKAHIRA, Malaise		BERTHE MARIETTI.
MARGARET, Anglaise		MARIE-LAURE.

MATELOTS, FELLAHS, PRÊTRES, INDOUS, FAKIRS, MEMBRES DU CLUB DES EXCENTRIQUES, EMPLOYÉS DU CHEMIN DE FER, BAYADÈRES, DANSEUSES, MALAISES, POLICEMEN, INDIENS PAUNIES.

LE

TOUR DU MONDE

EN 80 JOURS

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Un pari d'un million.

Le théâtre représente un salon de lecture et de jeu du Club des Excentriques, à Londres, sur lequel s'ouvrent d'autres salons latéraux. Divans, fauteuils. Table de jeu au premier plan. Au milieu, large table ovale couverte de journaux. Cheminée à gauche, avec foyer allumé. On est en hiver. Horloge au-dessus de la porte du fond. Les salons sont confortablement meublés, mais sans luxe. Ils sont vastes. Un lustre, qui pend au-dessus de la grande table, des candélabres sur la cheminée sont allumés.

SCÈNE I

FLANAGAN, STUART, RALPH ET AUTRES MEMBRES DU CLUB.

(Ils se chauffent et feuillettent brochures et journaux en causant.)

RALPH.

Eh bien, messieurs, et notre nouvel hôtel, quand sera-t-il acheté?

FLANAGAN.

Un hôtel! mon cher Ralph! vous voulez dire un palais!

RALPH.

Soit, un palais! Il est vraiment odieux pour des gentlemen qui ont fondé le Club des Excentriques d'être logés dans un taudis comme celui-ci!...

STUART.

Ralph a raison! Comment! nous mangeons, nous buvons, nous nous logeons, nous vivons enfin comme tout le monde! Que la vieille Angleterre me le pardonne, mais il y a dans Londres des marchands de coton et des brasseurs qui sont plus excentriques que nous! Tenez, le boucher Mordisson, quand il a vendu sa viande à son étal de la Cité, eh bien! il remonte, bras nus, le tablier au flanc, dans sa calèche à quatre chevaux, et retourne ainsi à son hôtel de Piccadilly. Voilà un boucher excentrique!

FLANAGAN.

Tout le monde ne peut pas être boucher.

RALPH.

Non! mais on doit se distinguer de tout le monde.

FLANAGAN.

Soyez tranquille, mon cher Ralph. Dans notre nouveau palais, vous n'aurez point à vous plaindre... au moins sous le rapport du logement.

STUART.

Et cela coûtera dix millions, ce qui est déjà assez excentrique!

RALPH.

Peuh! Nous sommes cinquante à payer cette fantaisie-là!

STUART.

Et il sera achevé?...

FLANAGAN.

Dans trois mois. Les tapissiers y sont déjà.

STUART, *effaré.*

Comment, les tapissiers! Il y aura donc des tapis?

FLANAGAN.

Oui, puisqu'il y a des planchers.

STUART.

Et des rideaux?

FLANAGAN.

Puisqu'il y a des fenêtres.

STUART.

Et des plafonds, et des portes, et des escaliers! Je parie qu'il y aura des escaliers?

FLANAGAN.

Sans doute.

STUART, *tombant abasourdi.*

Avec des marches!

FLANAGAN.

Avec des marches! Mais, que diable! on a beau être excentrique, il faut bien des fenêtres pour y voir clair, des portes pour entrer dans les chambres et des escaliers pour y monter!

STUART.

Oui! oui! certainement!... et sans ces malencontreux escaliers... les marches! les marches surtout!...

RALPH.

Ah çà, messieurs, nous donnerons une fête sans doute pour l'inauguration de ce palais?

FLANAGAN.

Oui, un bal excentrique précédé d'un dîner de cinq cent mille francs.

STUART.

Sans le vin!

FLANAGAN.

Sans doute! D'ailleurs, nous nommerons une commission pour arrêter le menu.

RALPH.

A propos, messieurs, a-t-on statué sur la demande d'admission de ce citoyen des États-Unis, Archibald Corsican?

FLANAGAN.

Ses titres n'ont pas paru suffisamment sérieux, et, sur l'avis motivé du rapporteur notre collègue Philéas Fogg, il a été rejeté.

(En ce moment la porte du fond s'ouvre, et Passepartout en superbe livrée apparaît.)

PASSEPARTOUT, *d'une voix grave.*

Ces messieurs sont servis!

STUART, *avec dédain.*

Ah! dîner! comme tout le monde!

RALPH, *prenant le bras de Flanagan.*

Mais au moins a-t-on fait venir de la glace du lac Érié?

PASSEPARTOUT, *gravement.*

Oui, Votre Honneur, et même de la pointe sud-est du lac, où elle est de meilleure qualité.

(Les membres du club sortent par le fond, et Passepartout se laisse choir sur un divan.)

SCÈNE II

PASSEPARTOUT, PUIS MARGARET.

PASSEPARTOUT.

Servir un excentrique, passe! mais cinquante! Non, j'en ai assez! Et encore, je dis excentriques! mais s'ils l'étaient réellement, ces gentlemen, est-ce que ce ne seraient pas eux qui devraient servir leurs domestiques, faire nos chambres et brosser nos habits!...

MARGARET, *passant sa tête par la porte de droite.*

Il n'y a personne?

PASSEPARTOUT, *toujours assis.*

Mais si, il y a moi!

MARGARET, *entrant.*

Alors on peut entrer?

PASSEPARTOUT.

Mademoiselle Margaret, votre place est à la lingerie. Qu'est-ce que vous venez faire ici?

MARGARET.

Je viens vous demander, monsieur Passepartout, si décidément, oui ou non, vous voulez de moi pour femme?

PASSEPARTOUT, *quittant sa chaise pour prendre un fauteuil.*

Non! (*Il s'assied.*)

MARGARET.

Ah! mais vous m'aviez promis...

PASSEPARTOUT.

Évasivement, ma chère!

MARGARET.

Est-ce que vous ne me trouvez pas à votre goût?

PASSEPARTOUT.

Si!

MARGARET.

Est-ce que je ne ferais pas une bonne petite femme?

PASSEPARTOUT.

Excellente!

MARGARET.

Vous être un brave Français, moi une brave Anglaise.

PASSEPARTOUT.

Vous seriez Chinoise, que je répondrais encore : non. Écoutez-moi. (*Il se lève.*) Jusqu'ici, j'ai mené une existence passablement agitée : tantôt au service de l'un, tantôt au service de l'autre. Ayant fait vingt places sans en trouver une bonne, ayant parcouru vingt pays sans me fixer nulle part... Or, je suis fatigué, rompu, éreinté, et je suis résolu à me reposer.

MARGARET.

Eh bien ! marions-nous.

PASSEPARTOUT.

Je vous dis que je veux me reposer.

MARGARET.

Eh bien?

PASSEPARTOUT.

Que je veux prendre racine quelque part, dans un bon terrain bien exposé.

MARGARET, *se campant devant Passepartout.*

Justement. Le bon terrain... me voilà... bien exposé.

PASSEPARTOUT.

Trop exposé, Margaret. Je ne suis plus du bois, j'allais dire du fer dont on fait les maris. Je vais d'ailleurs quitter ce club.

MARGARET.

Quitter le club!...

PASSEPARTOUT.

Oui ! Répondre ici à tous les coups de sonnette, c'est au-dessus de mes forces. Il y a trop d'ouvrage. Il me faut une place exceptionnelle.

MARGARET.

Et vous l'avez trouvée?

PASSEPARTOUT.

Je l'ai trouvée.

MARGARET.

Vraiment! Chez qui?

PASSEPARTOUT.

Chez M. Philéas Fogg.

MARGARET.

Ah! ce gentleman qui vient tous les jours ici régulièrement, à la même heure, à la même minute; qui entre par cette porte, qui fait trois pas en avant, donne son chapeau à droite, sa canne à gauche et son

pardessus ensuite; qui s'asseoit là, qui met ses deux mains comme ceci et ses deux pieds comme cela, et reste immobile jusqu'à ce qu'on lui apporte le journal! Une vraie mécanique!

PASSEPARTOUT.

Eh bien, je ne suis pas fâché de servir une mécanique!

MARGARET.

C'est un monsieur à ressorts qu'il faut remonter tous les matins!

PASSEPARTOUT.

Je me suis chargé du remontage.

MARGARET.

Je croyais qu'il avait un domestique du nom de John Forster?

PASSEPARTOUT.

C'est-à-dire que c'est John Forster qui avait ce maître; mais je le lui ai acheté.

MARGARET.

Acheté!

PASSEPARTOUT.

Oui. Je suis allé trouver John Forster et je lui ai dit : « Combien ton maître? — Mille francs, qu'il m'a dit. — Ça va-t-il pour cinq cents? — Non, répond John, ça vaut mieux que cela. Huit cents à cause de toi, Passepartout. — Grand merci, John! » Et je lui ai remis les huit cents

francs. Toutes mes économies y ont passé; mais j'ai le gentleman qu'il me fallait.

MARGARET.

Et John Forster?

PASSEPARTOUT.

Eh bien, John Forster n'a plus eu qu'à se faire mettre à la porte. Ah! ça n'a pas été commode avec M. Fogg, qui ne s'émeut pas facilement. Forster a négligé d'abord de brosser les habits; M. Fogg n'a rien dit. Forster a brisé deux glaces, la première volontairement, et la seconde en le faisant exprès; M. Fogg n'a rien dit. Cela devenait désespérant. Heureusement ce matin, ce matin même, Forster a apporté à M. Fogg l'eau pour sa barbe. M. Fogg a sonné Forster : « John, lui a-t-il dit de sa voix la plus calme, John, il était stipulé entre nous que l'eau pour ma barbe aurait toujours trente-cinq degrés l'hiver; celle-ci n'en a que trente-quatre; à partir de ce moment, onze heures dix-sept, vous n'êtes plus à mon service. » Et voilà comment le flegmatique gentleman va entrer au mien.

MARGARET.

Et si vous ne lui convenez pas, Passepartout?

PASSEPARTOUT.

Il me convient! cela suffit, Margaret.

MARGARET.

Ainsi, c'est bien décidé?

PASSEPARTOUT.

Quoi?

MARGARET.

Vous ne voulez pas de moi pour femme, mon petit Passepartout?...

PASSEPARTOUT.

Non, Margaret! Le petit Passepartout ne passera pas sous vos fourches caudines.

MARGARET.

Passepartout! Passepartout! Je ferai un coup de tête!

PASSEPARTOUT.

Faites.

MARGARET.

On m'offre une place en Amérique! J'irai en Amérique!

PASSEPARTOUT.

Bon voyage!

MARGARET.

Quelqu'un!

PASSEPARTOUT.

Mon maître!

MARGARET.

Votre futur maître!

PASSEPARTOUT.

Mais non! je l'ai payé!... Il est à moi.

(Passepartout se lève.)

SCÈNE III

PASSEPARTOUT, FOGG

(Fogg entre par la droite, marche d'un pas automatique, va s'asseoir près de la table aux journaux, le corps droit, la tête haute, les deux pieds rapprochés comme ceux d'un soldat qui présente les armes. Il prend un vaste journal dont il commence la lecture.)

PASSEPARTOUT, *à part, l'observant.*

Quel chef-d'œuvre de précision! Comme c'est huilé! comme ça marche!

MARGARET.

C'est admirable!... admirable!... *(Elle sort.)*

PASSEPARTOUT, *à part.*

Maintenant traitons. *(Haut.)* Monsieur, je suis le valet de chambre de Monsieur dont on a parlé à Monsieur.

(Fogg abaisse son journal et regarde Passepartout sans faire un geste.)

FOGG.

Vous êtes Français et vous vous nommez John?

PASSEPARTOUT.

Jean, n'en déplaise à Monsieur. Jean Passepartout, un surnom qui m'est resté et que justifiait mon aptitude naturelle à me tirer d'affaire.

FOGG.

Passepartout me convient. Voilà plusieurs années d'ailleurs que vous êtes au club et on a toujours été satisfait de vos services.

PASSEPARTOUT.

J'ajouterai que je suis au courant des habitudes de Monsieur. Le lever à huit heures, le thé et les rôtis à huit heures vingt-trois, le courrier à neuf heures trente-cinq, la coiffure à dix heures moins sept, l'armoire B série II pour les pantalons, l'armoire S série K pour les gilets... l'eau

pour la barbe à la température de trente-cinq degrés l'hiver et dix-sept degrés l'été. Enfin tous les aménagements de la maison, éclairée et chauffée au gaz, composée de cinq chambres et trois cabinets que Monsieur occupe dans Saville-street, me sont déjà familiers, et Monsieur n'aura pas même à me mettre au courant.

FOGG.

Vous connaissez mes conditions?

PASSEPARTOUT.

Je les connais.

FOGG.

Bien! Quelle heure avez-vous?

PASSEPARTOUT, *sortant un énorme oignon de son gousset.*

Six heures quarante-sept.

FOGG.

Vous retardez.

PASSEPARTOUT.

Que Monsieur me pardonne! c'est un oignon à échappement.

FOGG.

Vous retardez de quatre minutes. N'importe. Il suffit de constater l'écart. Donc, à partir de ce moment, six heures cinquante et une minutes du soir, ce jeudi trois octobre 1872, vous êtes à mon service. Allez.

(En ce moment, Fogg déplie son journal qui, suivant la coutume anglaise, n'est jamais coupé, et bientôt il a disparu derrière l'immense feuille qui mesure plusieurs mètres carrés.)

PASSEPARTOUT, *examinant son maître.*

Je me tiens aux ordres de Monsieur... *(A part.)* Enfin me voilà tranquille et sûr de me reposer indéfiniment.

SCÈNE IV

FOGG, FLANAGAN, STUART, RALPH, SULLIVAN ET AUTRES MEMBRES DU CLUB.

(Ils entrent par la porte du fond.)

STUART.

Ah çà! mon cher Sullivan, où en est cette affaire du vol de deux millions qui a été commis, il y a quinze jours, à la Banque d'Angleterre? Vous en êtes le gouverneur et vous devez pouvoir nous renseigner à cet égard.

RALPH.

Ah ! je crains bien que la Banque en soit pour son argent !

SULLIVAN.

J'espère, au contraire, que nous mettrons, tôt ou tard, la main sur l'auteur du vol. Des inspecteurs de police, gens fort habiles, ont été envoyés à Liverpool, à Glascow, au Havre, à Suez, à Brindisi, à New-York, et, il y a huit jours, la police métropolitaine leur a adressé le signalement de deux individus, bien mis, de bonnes manières, qu'on avait remarqués, allant et venant, dans la salle des payements, le jour même où le vol a été commis.

RALPH.

Oh ! des signalements ! Tous les signalements se ressemblent !

SULLIVAN.

En tout cas, le zèle des détectives ne peut manquer d'être singulièrement surexcité, car la Banque d'Angleterre leur a promis une prime de dix pour cent de la somme qui sera retrouvée !

STUART.

Deux cent mille francs si on retrouve les deux millions ! Parbleu ! je trouverais assez excentrique de courir après le voleur,... si ça en valait la peine !

FLANAGAN.

D'abord, ce n'est pas un voleur.

SULLIVAN.

Comment ! Ce n'est pas un voleur cet individu qui nous a soustrait pour deux millions de bank-notes ?

FLANAGAN.

Non ! c'est un industriel.

FOGG, *derrière son journal.*

Le *Times* assure que c'est un gentleman.

STUART.

Qui est-ce qui parle ?... Tiens, monsieur Fogg !

TOUS.

Ah ! monsieur Fogg.

(Le journal s'abaisse. Fogg apparaît. Il se lève et salue froidement ses collègues qui lui rendent son salut.)

STUART.

Et bien, moi, messieurs, je crois que le voleur échappera à toutes les recherches.

FLANAGAN.

Allons donc! Il n'y a plus un seul pays où il puisse se réfugier!

STUART.

Par exemple!

FLANAGAN.

Où voulez-vous qu'il aille?

STUART.

Je n'en sais rien; mais, après tout, la terre est assez vaste.

FOGG.

Elle l'était autrefois.

STUART.

Comment, autrefois? Est-ce que la terre a diminué?

FOGG.

Elle a diminué, puisqu'on la parcourt dix fois plus vite qu'il y a vingt ans; ce qui, dans le cas dont nous nous occupons, rendra plus facile la fuite du gentleman inculpé.

STUART.

Il faut avouer, monsieur Fogg, que vous avez trouvé là une manière plaisante de dire que la terre a diminué... Ainsi, parce qu'on en fait maintenant le tour en trois mois...

FOGG.

En quatre-vingts jours seulement.

SULLIVAN.

En effet, messieurs, en quatre-vingts jours, depuis que la section entre Rothal et Allahabad a été ouverte sur le chemin de fer qui traverse l'Inde.

STUART.

Oui! quatre-vingts jours, mais non compris le mauvais temps, les naufrages, les déraillements, les explosions...

FOGG.

Tout compris.

STUART.

Théoriquement, vous avez raison, monsieur Fogg; mais dans la pratique...

FOGG.

Dans la pratique aussi, monsieur Stuart.

STUART.

Je voudrais bien vous y voir!

FOGG.

Il ne tient qu'à vous. Partons ensemble!

STUART.

Le ciel m'en préserve! mais je parierais bien deux cent mille francs qu'un tel voyage à faire dans ces conditions est impossible!

FOGG, *à Stuart.*

Très possible!

STUART.

Eh bien, monsieur Fogg, faites-le donc ce voyage en quatre-vingts jours!

FOGG.

Je le veux bien!

SULLIVAN.

Mais quand?

FOGG.

Tout de suite.

TOUS.

Tout de suite?

FOGG.

J'ai une modeste fortune de deux millions, messieurs. Voulez-vous, à vous quatre, m'en tenir la moitié?

SULLIVAN.

Un million que cinq minutes de retard suffiraient à vous faire perdre!...

FOGG.

Je ne crois pas aux retards.

RALPH.

Mais l'imprévu?

FOGG.

L'imprévu n'existe pas.

FLANAGAN.

Mais remarquez, monsieur Fogg, que ces quatre-vingts jours pour faire le tour du monde ne sont donnés que comme un minimum de temps.

FOGG.

Un minimum bien employé suffit à tout.

RALPH.

Mais pour ne pas le dépasser, il faut sauter mathématiquement des

chemins de fer dans les paquebots et des paquebots dans les chemins de fer!

FOGG.

Je sauterai mathématiquement.

SULLIVAN.

C'est une plaisanterie.

FOGG, *se levant.*

Je ne plaisante jamais quand il s'agit d'une chose aussi sérieuse qu'un pari. Je vous parie un million, messieurs, que je ferai le tour de la terre en quatre-vingts jours, soit mille neuf cent vingt heures, soit cent quinze mille deux cents minutes.

TOUS.

Tenu, le pari!

FOGG.

Tenu. Le train de Douvres part à huit heures quarante-cinq, je le prendrai.

STUART.

Ce soir même?

FOGG.

Ce soir même. J'ai un million déposé chez Baring frères, qui formera mon enjeu. L'autre million, je l'emporterai.

STUART.

En voyage?

FOGG.

Et je le dépenserai, s'il le faut, messieurs. C'est assez vous dire qu'il ne peut exister d'obstacle pour moi. (*Tirant son carnet de sa poche et consultant un calendrier.*) Donc, messieurs, puisque nous sommes au jeudi 3 octobre, je devrai être de retour au club le dimanche 22 décembre, avant que le neuvième coup de neuf heures ait sonné à cette horloge.

FLANAGAN.

Non, non, pas ici, mais à notre nouveau palais que nous inaugurerons ce soir-là même.

STUART.

Et nous consacrerons à la fête d'inauguration le million que...

FOGG.

Que vous perdrez, messieurs... (*Fogg sonne. Un des garçons du club paraît.*)

FOGG.

Mon nouveau domestique.

SCÈNE V

LES MÊMES, PASSEPARTOUT.

FOGG.

Passepartout, vous avez dix-sept minutes pour vous rendre chez moi. Voici mes clefs. Dans ma chambre il y a une armoire...

PASSEPARTOUT.

Armoire F.

FOGG.

Vous l'ouvrirez. Sur la planche...

PASSEPARTOUT.

Série K.

FOGG.

Vous trouverez un sac de voyage tout préparé, vous le prendrez et l'apporterez ici.

PASSEPARTOUT.

Un sac de...

FOGG.

Un sac de voyage, toujours prêt en cas de déplacement.

PASSEPARTOUT, *avec terreur.*

Monsieur se déplace donc?

FOGG.

Oui! nous allons faire le tour du monde!

PASSEPARTOUT.

Le tour... le tour... le tour du monde!!!

FOGG. (*Passepartout tombe sur un fauteuil.*)

Ni malles, ni colis. Nous achèterons en route ce qui nous sera nécessaire.

PASSEPARTOUT, *hésitant, flageolant, hébété.*

Le tour du monde! Et moi qui l'ai acheté pour me reposer!

FOGG.

Allez! Vous avez déjà perdu une minute!

PASSEPARTOUT, *à la porte.*

Ah! si je ne t'avais pas payé huit cents francs, comme je te donnerais ton compte! (*Il sort désespéré.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS PASSEPARTOUT.

STUART.

Et bien, monsieur Fogg, nous allons vous laisser préparer.

FOGG.

Je suis toujours prêt, messieurs. J'ai encore cinquante minutes devant moi, et vingt-deux me suffiront pour me rendre à la gare. Messieurs, c'est l'heure de notre partie habituelle, prenons donc place.

TOUS.

Prenons place.

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Un quai du canal à Suez.

Une place à Suez. A gauche, un café, avec tables et tentures à la mode turque; à droite, les bureaux de Mustapha-pacha, gouverneur de la ville; au fond, le quai qui borde le canal de Suez et qui sert de débarcadère. En arrière et obliquement se déroule le canal sur lequel on aperçoit des navires à l'ancre, des barques, des machines à draguer, etc. En arrière plan, la plaine arabique terminée par des montagnes. Européens et fellahs vont et viennent sur le quai et sur la place.

SCÈNE I

MUSTAPHA, FIX.

(Mustapha sort de ses bureaux. Il est vêtu comme un Européen élégant. Fix, entrant par la gauche, va vers lui.)

MUSTAPHA, *congédiant deux individus en leur donnant des papiers.*

Allez, messieurs.

FIX, *saluant.*

Ah! monsieur le gouverneur?...

MUSTAPHA.

C'est vous, monsieur Fix?

FIX.

Oui, Excellence! Et Votre Excellence, à laquelle le gouvernement anglais a bien voulu me recommander, n'a rien à m'apprendre?

MUSTAPHA.

Rien, monsieur. Aucun étranger suspect n'a été remarqué dans la province et n'a débarqué à Suez.

FIX.

Ce n'est que trop vrai, Excellence! Voici déjà quinze jours que je suis

UN QUAI DU CANAL A SUEZ

ici, que je ne quitte pas ce quai, que je dévisage les passagers de tous les paquebots pour tâcher de reconnaître le voleur de la Banque d'Angleterre, et rien! rien!

MUSTAPHA.

Un peu de patience, monsieur. Les voleurs ne sont pas toujours si pressés de se faire prendre. A propos, vous savez que le *Mongolia* a été signalé hier au large de Port-Saïd. Il ne peut donc tarder à arriver.

FIX.

Et le *Mongolia* vient directement de Brindisi ?

MUSTAPHA.

De Brindisi, où il a pris la malle des Indes, samedi, à cinq heures du soir.

FIX.

Et il va à Bombay?

MUSTAPHA.

Directement.

FIX.

Mais il s'arrête ici, à Suez?

MUSTAPHA.

Une heure seulement, le temps de faire son charbon. Mais, en vérité, monsieur Fix, je ne sais pas comment, avec les renseignements incomplets qui vous ont été envoyés de Londres, vous pourriez reconnaître le personnage en question, si, par hasard, il était à bord du *Mongolia*.

FIX.

Les soupçons portent particulièrement sur deux individus dont on a remarqué le séjour prolongé dans la salle des payements de la Banque. J'ai là leur signalement. Mais ce n'est pas tout à fait là-dessus que je compte, Excellence. Les industriels de ce genre, on les devine, on les sent plutôt qu'on ne les voit. C'est du flair qu'il nous faut, à nous autres détectives.

MUSTAPHA.

Eh bien, voilà une magnifique occasion de l'exercer, d'autant plus, je crois, que la prime offerte par la Banque d'Angleterre est fort alléchante.

FIX.

Oui, Excellence, la Banque fait bien les choses! Dix pour cent de la somme retrouvée. C'est deux cent mille francs pour moi si je rattrape

les deux millions volés! Et, tenez, j'ai comme un pressentiment que mon homme doit être à bord du *Mongolia*.

MUSTAPHA.

Vraiment! Et s'il y est, que ferez-vous?

FIX.

Peut-être Votre Excellence consentirait-elle à s'assurer de sa personne?...

MUSTAPHA.

Y songez-vous, monsieur! Arrêter un sujet anglais, et qui ne sera peut-être pas votre voleur! Vous voulez donc brouiller le khédive avec Sa Gracieuse Majesté? Ah! non!...

FIX.

Eh bien, alors, je télégraphierai immédiatement à la police métropolitaine avec prière instante de m'envoyer un mandat d'arrestation, qui me servira dès que mon voleur sera dans les possessions anglaises.

MUSTAPHA.

Mais, alors, vous le filerez donc?...

FIX.

Jusqu'au bout du monde s'il le faut. Deux cent mille francs et l'honneur!

SCÈNE II

LES MÊMES, ARCHIBALD.

(Archibald Corsican entre par la droite et se promène sur le quai. Il a une longue-vue à la main et regarde dans la direction du canal.)

MUSTAPHA.

Ah! voilà un gentleman qui attend avec non moins d'impatience que vous l'arrivée du *Mongolia*.

FIX.

Un rival?

MUSTAPHA, *riant.*

Non, rassurez-vous, mais un singulier original. *(A Archibald qui vient vers lui.)* Bonjour, monsieur Archibald Corsican, citoyen des États-Unis d'Amérique, et...

ARCHIBALD.

Et l'homme le plus impatient qui soit au monde, Excellence!

MUSTAPHA.

Pourquoi donc?

ARCHIBALD.

Parce que ce paquebot qui m'apporte, je l'espère, mon admission au club des Excentriques de Londres, n'arrive pas!

MUSTAPHA.

Vous tenez donc beaucoup à faire partie de ce singulier club?

ARCHIBALD.

Beaucoup.

MUSTAPHA.

Et qu'avez-vous fait pour cela?

ARCHIBALD.

J'ai fait à pied le tour de la mer Rouge.

MUSTAPHA.

A pied!... Eh bien, mais... cela n'a rien d'extraordinaire.

ARCHIBALD.

Oui! mais je l'ai fait à reculons.

MUSTAPHA.

A reculons? A quoi cela servait-il?

ARCHIBALD, *très sérieux.*

Où serait, je vous prie, l'excentricité, si cela servait à quelque chose?

MUSTAPHA.

C'est juste, et franchement, si vous n'étiez pas reçu après cela, ce serait à désespérer les chercheurs d'originalité.

ARCHIBALD.

C'est mon avis, Excellence.

MUSTAPHA.

Je suis du moins certain que ce n'est pas de cette façon que vous êtes allé à Londres, il y a quinze jours.

ARCHIBALD.

Non, certes!

MUSTAPHA.

Mais vous en êtes revenu bien promptement?

ARCHIBALD.

Oh! le temps d'aller prendre à la Banque une très forte somme.

FIX, *qui entend, à part.*

D'aller prendre... à la Banque!... Comment l'entend-il? (*Haut.*) Pardon, monsieur, vous étiez à Londres, le...

ARCHIBALD.

Le 17 septembre dernier.

FIX, *regardant Mustapha.*

Le 17...

MUSTAPHA.

Tiens! mais c'est précisément le jour où ce vol de deux millions a été commis à la Banque.

ARCHIBALD.

Justement, et le voleur et moi, nous en sommes sortis tous les deux avec une somme énorme... Seulement, le voleur n'avait pas comme moi donné un reçu.

MUSTAPHA.

Oh! un oubli.

ARCHIBALD.

Oui, un oubli.

FIX, *regardant Archibald bien en face.*

Oui, un oubli.

ARCHIBALD.

Oui, monsieur, un oubli. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça?

MUSTAPHA.

Mais puisque vous étiez si impatient de recevoir la réponse du club, pourquoi être revenu ici et ne pas l'avoir attendue à Londres?

FIX.

Mais au fait, pourquoi?

ARCHIBALD.

Ah! une idée à moi. Je ne veux vivre à Londres que le jour où je pourrai mettre sur ma carte : Membre de l'Excentric-Club.

FIX, *à part.*

Tiens! tiens! (*Haut en regardant plus fixement Archibald.*) En effet, cela donne une notoriété, et les curieux ne se demandent plus qui vous êtes!

ARCHIBALD, *lui tournant le dos.*

Précisément, monsieur.

FIX, *à part.*

Voyons donc. (*Il sort des papiers de sa poche et les consulte en regardant Archibald.*) Mais il ressemble au premier signalement! Nous nous reverrons.

(On entend le sifflet du bateau.)

FIX.

Le bateau!

ARCHIBALD.

Ma lettre sans doute!

(*Tous deux courent vers l'embarcadère. En ce moment le paquebot apparait glissant entre les deux rives du canal et il vient s'arrêter à son débarcadère au fond de la scène. Des voyageurs en descendent et sont houspillés par les fellahs qui se disputent leurs colis.*

Archibald a sauté à bord par-dessus le parapet du quai. Fix, près de la passerelle, dévisage tous les voyageurs qui débarquent. Sifflements de la vapeur. Cris des fellahs.)

SCÈNE III

MUSTAPHA, FIX, PASSEPARTOUT.

(*Mustapha, évitant la foule, s'est assis à gauche et lit le* Figaro.)

PASSEPARTOUT.

Me voilà en Égypte, le pays de madame Putiphar! Je vais donc voir des Égyptiens, des almées, des pachas, des Turcs, des vrais Turcs avec des turbans, des pantalons plissés et des soleils dans le dos! Mais occupons-nous d'abord des commissions que m'a données mon maître : acheter des chemises, des mouchoirs et faire viser le passeport.

FIX, *revenant quand il a vu que le débarquement était terminé.*

Personne à bord qui ressemble à mon individu! Allons, il faut m'en tenir à mon Américain.

PASSEPARTOUT, *l'apercevant.*

Ah! voilà un monsieur qui m'indiquera mon chemin. (*A Fix.*) Monsieur?

FIX.

Hein?

PASSEPARTOUT.

Monsieur, voulez-vous m'indiquer l'endroit où je pourrai faire viser ce passeport? (*Il présente le passeport.*)

FIX.

Un passeport? Permettez... j'aime beaucoup à lire les passeports, moi!

PASSEPARTOUT.

Oh! ne vous gênez pas!

FIX, *parcourant le passeport, à part.*

Tiens! tiens! mais c'est tout à fait mon second signalement!...

PASSEPARTOUT.

Eh bien! monsieur?...

FIX.

Ce passeport n'est pas le vôtre?

PASSEPARTOUT.

Non, c'est celui de mon maître.

FIX.

Le sieur Philéas Fogg?...

PASSEPARTOUT.

Oui! oui! un maître que j'ai acheté et qui m'a forcé de partir bien précipitamment, allez!

FIX, *à part.*

C'est un bavard! Bon! (*Haut.*) Continuez donc.

PASSEPARTOUT.

Moi qui rêvais une vie sédentaire et confortable, il me fait courir de ville en ville, de pays en pays, sans s'arrêter nulle part, jetant l'argent à pleines mains pour arriver plus vite!

FIX, *à part.*

Mais c'est un homme qui se sauve!

PASSEPARTOUT.

Et tout cela sans bagages, monsieur!

FIX.

Sans bagages?

PASSEPARTOUT.

Oui, mais nous achèterons tout en route.

FIX.

Pour voyager de la sorte, il est donc bien riche?

PASSEPARTOUT.

C'est probable, car il emporte avec lui une somme énorme en belles bank-notes toutes neuves?

FIX, *à part.*

Décidément, ce n'est pas l'Américain, c'est celui-là!

PASSEPARTOUT.

Tenez, il a promis une prime de vingt mille francs aux mécaniciens

du *Mongolia*, si nous arrivions à Bombay avec une avance de vingt-quatre heures.

FIX, *à part.*

Vingt mille francs! C'est deux mille francs qu'il me vole sur ma prime.

PASSEPARTOUT, *voulant s'en aller.*

Mais je cause, je cause...

FIX, *le retenant.*

Est-ce que vous le connaissez depuis longtemps, votre maître?

PASSEPARTOUT.

Moi! je suis entré à son service quarante-cinq minutes avant notre départ.

FIX.

Et savez-vous pourquoi il est parti ?

PASSEPARTOUT.

Ah! pour un gros pari qu'il a fait.

FIX.

Bon! bon! un pari! Eh bien, je vais vous présenter au gouverneur Son Excellence Mustapha-pacha.

PASSEPARTOUT.

Un pacha! Ah! je vais voir un vrai pacha.

(*Mustapha s'approche en ce moment.*)

FIX.

Et tenez, le voici!

PASSEPARTOUT.

Comment, ce monsieur-là! Eh bien, et son turban, et son soleil? Il ne les met donc que pour aller au bal de l'Opéra?

FIX, *bas, au pacha.*

Excellence! j'ai mon homme!

MUSTAPHA.

Comment! ce garçon?...

FIX.

Non, son maître dont voici le passeport. Voyez le signalement.

MUSTAPHA, *prenant le passeport.*

M. Philéas Fogg désire faire viser ce passe-port?

PASSEPARTOUT.

Si cela ne vous contrarie pas, mon pacha.

MUSTAPHA.

Mais il faut qu'il vienne en personne pour que l'on puisse établir son identité.

PASSEPARTOUT.

Quoi! cela est nécessaire?...

MUSTAPHA.

Indispensable!

PASSEPARTOUT.

Je vais chercher mon maître, mon pacha, je vais le chercher. *(Fix se tient un peu à l'écart et tire le signalement de sa poche.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, FOGG, ARCHIBALD.

(Fogg et Archibald paraissent ensemble sur la passerelle qui sert à débarquer du Mongolie. La passerelle est étroite. Ils se croisent en passant. Archibald se précipite brutalement. Fogg vient d'un pas posé.)

ARCHIBALD, *à Mustapha.*

Ah! Excellence! les coquins, les abominables fils de John Bull! Ils m'ont blackboulé. *(Il montre une lettre.)*

MUSTAPHA.

Quoi! M. Corsican?...

ARCHIBALD, *hors de lui.*

Ils m'ont trouvé indigne de figurer dans leur société d'imbéciles! Il y

a l'un d'eux, un sieur Fug, Fig, Fag, Fog, Philéas Fogg... qui les a tournés contre moi ! Je suis déshonoré, Excellence ! (*Il s'assied au café et renverse une table et deux chaises.*)

PASSEPARTOUT, *montrant Mustapha.*

Voici le gouverneur, monsieur; il réclame votre présence.

FOGG, *à Passepartout.*

Et les emplettes?

PASSEPARTOUT.

Je n'ai pas encore eu le temps...

FOGG.

Mais, allez donc, mon ami! Le paquebot va repartir.

PASSEPARTOUT, *sortant par la droite.*

Je rencontrerai peut-être enfin un vrai Turc.

FIX, *à part.*

A-t-il l'air d'un coquin!

MUSTAPHA, *à part.*

Il a l'air d'un bien honnête homme.

FOGG, *à Mustapha.*

Son Excellence Mustapha-pacha.

MUSTAPHA.

C'est vous, monsieur, qui désirez faire viser ce passeport?

FOGG.

C'est moi!

FIX, *à part.*

Plus de doute... Une dépêche au directeur de la police métropolitaine à Londres le priant de m'adresser un mandat d'arrestation à Bombay, Inde anglaise. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE V

MUSTAPHA, FOGG, ARCHIBALD.

ARCHIBALD, *se levant.*

Je leur brûlerai la cervelle à tous! Garçon, à boire!...

MUSTAPHA, *à Fogg.*

Vous savez que cette formalité des passeports n'est plus exigée.

FOGG.

Je le sais, Excellence, mais je désire cependant faire viser le mien, et je suis prêt à acquitter les droits du visa.

MUSTAPHA.

Bien, monsieur. Vous vous nommez Philéas Fogg? (*Fogg s'incline légèrement.*)

ARCHIBALD, *bondissant et remuant tous les verres.*

Philéas Fogg! (*Fogg salue.*) Du club des Excentriques! (*Fogg salue.*) Eh bien, moi, monsieur, je suis Archibald Corsican, de New-York, Etats de New-York! (*Fogg salue.*) Et c'est moi qui me suis présenté au club des Excentriques et qui ai été blackboulé! (*Fogg salue.*) Et blackboulé, grâce au mauvais vouloir d'un certain Philéas Fogg qui ne m'a pas trouvé digne de siéger à ses côtés, un homme qui venait de faire à reculons le tour de la mer Rouge!

FOGG, *ironiquement.*

A reculons ne suffisait pas, monsieur. Ah! si vous l'aviez fait à cloche pied!... peut-être!...

ARCHIBALD, *hors de lui.*

Monsieur!

FOGG, *froidement.*

Monsieur.

MUSTAPHA.

Messieurs!

ARCHIBALD.

Pardon, messieurs!...

FOGG.

Pardon, monsieur! J'ai parié de faire le tour du monde en quatre-vingts jours, autrement dit en cent quinze mille deux cents minutes. En voilà deux que vous me faites perdre. C'est assez!

ARCHIBALD, *se contenant.*

Un instant, monsieur, je vous prie... — Monsieur Philéas Fogg, j'ai l'intention de poser de nouveau ma candidature, et cette fois, je l'espère, avec de meilleures chances! Que penseraient, selon vous, vos honorables collègues d'un homme qui, trouvant que vous l'avez gravement insulté, vous tuerait, vous ferait sécher, dessécher, momifier, et vous enfermerait dans un étui en bois de santal, après vous avoir entouré de bandelettes, comme un contemporain des anciens Pharaons?

FOGG.

Mes collègues, monsieur, vous trouveraient assurément excentrique, mais ils seraient fort embarrassés pour vous admettre au club!

ARCHIBALD.

Et pourquoi donc?

FOGG.

Parce qu'ils auraient l'air de payer par cette admission celui qui, en me tuant, leur aurait fait gagner un pari contre moi.

ARCHIBALD.

Et si, vous ayant tué, je vous faisais néanmoins gagner votre pari?

FOGG.

Cela me semble difficile.

ARCHIBALD.

C'est cependant bien simple, monsieur : une fois tué et soigneusement momifié, je vous emporte à l'état de colis, et, accomplissant moi-même votre voyage autour du monde, je vous rapporte à Londres dans le délai fixé, défunt, mais victorieux! Comprenez-vous enfin?

FOGG.

Parfaitement, monsieur. Oui, vous auriez, en effet, des chances pour être admis par mes collègues.

ARCHIBALD.

Ah!

FOGG.

Mais vous en auriez également pour être tué par moi.

ARCHIBALD.

C'est ce que nous allons voir.

FOGG.

Quand vous voudrez, monsieur.

ARCHIBALD.

Là, à deux pas, dans la cour de mon hôtel, nous serons parfaitement seuls.

FOGG.

Je suis à vos ordres, monsieur.

ARCHIBALD.

Je vous précède.

FOGG.

Je vous suis.

(Tous deux sortent à gauche.)

SCÈNE VI

MUSTAPHA, PASSEPARTOUT, FIX.

MUSTAPHA.

Si le détective ne se trompe pas, ce Fogg est un bien singulier voleur.

FIX, *entrant précipitamment.*

C'est fait, ma dépêche est lancée. Eh bien! Excellence, et mon homme?

MUSTAPHA.

Votre homme! il est en train de se battre.

FIX.

Se battre

MUSTAPHA.

Oui, avec un Américain qui lui a cherché querelle!

FIX.

Bien, bien. Je ne veux pas sa mort, mais une petite blessure qui le retiendrait huit jours au lit...

MUSTAPHA.

Comment!

PASSEPARTOUT, *entrant.*

J'ai notre affaire! Nous voilà munis de chemises, de mouchoirs... à la dernière mode. (*Il montre des chemises invraisemblables, avec animaux peints, des ibis, des crocodiles, des inscriptions.*) Je n'ai trouvé que cela, mais il paraît que c'est très bien porté! Je le garderai pour moi! (*Regardant autour de lui.*) Où est donc mon maître?

FIX.

Votre maître, mon garçon! il se bat en ce moment.

PASSEPARTOUT.

Il se bat! Ah! grand Dieu! Et mes huit cents francs! Est-ce qu'on va me le tuer?

FIX.

Espérons qu'il ne sera que blessé et qu'il en sera quitte pour huit jours à la chambre.

PASSEPARTOUT.

Huit jours! Mais c'est plus qu'il n'en faut pour le ruiner!...

FIX, *à part.*

C'est juste le temps qu'il me faut pour que je reçoive mon mandat.

PASSEPARTOUT.

Où est-il, monsieur? Où se bat-il? Monsieur Fogg! monsieur Fogg! Ah! Dieu merci, le voilà.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FOGG, ARCHIBALD.

ARCHIBALD, *le bras gauche enveloppé.*

Blessé!... je suis blessé!... mais nous recommencerons dans huit jours, monsieur.

FOGG.

Dans huit minutes je serai parti, monsieur.

ARCHIBALD.

Eh bien, je vous suivrai, monsieur.

FIX, *à part.*

Et moi aussi.

FOGG.

Comme il vous plaira, monsieur.

ARCHIBALD.

Jusqu'à ce que je vous tue, monsieur.

FOGG.

Ou que vous soyez tué par moi, monsieur.

ARCHIBALD.

Nous verrons.

FOGG, *à part, consultant son carnet.*

Total des heures dépensées : 158 heures!...

FIX, *même jeu.*

Total des sommes dépensées par mon voleur : environ 23,000 francs.

FOGG.

Il me reste encore 1,762 heures.

FIX.

Il lui reste encore 1,977,000 francs; donc 197.000 francs pour moi.

(Il monte dans le bateau. On entend la cloche du bateau, les sifflets de la chaudière, les sifflements de la vapeur. La foule se précipite sur le quai.)

FOGG, *à Passepartout.*

Passepartout! Vous n'avez rien oublié?

PASSEPARTOUT.

Monsieur peut croire que je n'oublie jamais rien, pas plus ici qu'à Londres, où, avant de partir, j'ai tout serré, tout fermé, tout éteint!... (*Poussant un cri formidable.*) Ah! mon Dieu!

FOGG, *revenant.*

Qu'y a-t-il, Passepartout?

PASSEPARTOUT.

Il y a. — monsieur... je me souviens... il y a que j'ai oublié...

FOGG.

Quoi?

PASSEPARTOUT.

Oublié d'éteindre... le bec de gaz de votre chambre!

FOGG.

Eh bien, mon garçon, il brûle à votre compte.

PASSEPARTOUT.

A mon compte!... et nous faisons le tour du monde!!!!

(*Embarquement. Départ du paquebot.*)

TROISIÈME TABLEAU

Un bungalow dans une forêt de l'Inde.

Le théâtre représente un bungalow, sorte de caravansérail en ruine. A travers les murs à demi éboulés et couverts de planches, on aperçoit la campagne indienne. Le bungalow est désert au lever du rideau. Le jour commence à omber.

SCÈNE I

AOUDA, NAKAHIRA, PUIS UN PARSI.

(*Nakahira entre précipitamment soutenant Aouda.*)

AOUDA.

Cache-moi! cache-moi! qu'ils ne puissent me reprendre!

NAKAHIRA.

Aouda! Aouda! reviens à toi, nous sommes en sûreté ici!

AOUDA.

Mais ces gardes, ces brahmanes qui nous poursuivent!...

NAKAHIRA.

Ils ont perdu notre trace, et, quand la nuit sera venue, nous pourrons... (*Se retournant.*) Ah! quelqu'un.

LE PARSI, *qui est entré par la droite.*

J'ai entendu parler! Deux femmes!... (*Il s'avance vers Nakahira.*) Que faites-vous ici?

NAKAHIRA, *au Parsi.*

As-tu quelque pitié dans le cœur? As-tu une âme que le malheur puisse émouvoir?

LE PARSI.

Que veux-tu?

NAKAHIRA.

Que tu sauves cette enfant!

LE PARSI, *s'approchant d'Aouda.*

Ah! Brahma me vienne en aide! mais c'est...

AOUDA.

Quoi! tu me reconnais?

LE PARSI.

Oui! vous êtes la veuve du rajah, dont le corps repose déjà sur le bûcher de la nécropole royale!

NAKAHIRA.

Oui! la veuve de ce vieillard, que des fanatiques veulent brûler avec lui!

AOUDA, *au Parsi.*

Ah! ne trahis pas les devoirs de l'hospitalité, et reçois celles qui viennent se confier à toi!

LE PARSI.

Je ne suis qu'un pauvre homme qui ne peut vous protéger.

NAKAHIRA.

Nous ne te demandons que de nous donner asile pour la nuit, et demain nous essayerons de gagner les possessions anglaises, où nous serons hors des atteintes des nos ennemis.

AOUDA, *à l'Indien.*

Non, tu ne trahiras pas la malheureuse qui te demande asile; tu ne voudras pas la livrer à ceux qui veulent dresser sa dernière couche au milieu des flammes d'un bûcher!...

LE PARSI.

Non ! je ne ferai pas cela, moi qui suis comme toi de la race des Parsis.

AOUDA.

Ah ! je suis sauvée, alors.

LE PARSI.

Princesse Aouda, dispose de ton serviteur. Il se fera tuer pour toi ! Mais comment as-tu pu fuir ?

AOUDA.

Grâce au dévouement de Nakahira, la courageuse Malaise, qu'on a enlevée de son pays pour en faire une esclave et qui m'aime comme une sœur ! Mariée il y a deux mois à peine à ce rajah que je ne connaissais pas, ils veulent que je meure, moi qui suis à peine entrée dans la vie !

NAKAHIRA.

Pauvre Aouda !

AOUDA.

J'étais enfermée depuis deux jours dans la pagode où j'attendais l'heure du supplice. Les brahmanes avaient voulu m'enivrer de ce « hang » qui anéantit à la fois l'âme et le corps ! J'avais repoussé ce breuvage ! La nuit dernière, Nakahira put parvenir jusqu'à moi et m'entraîna pendant le sommeil de ces prêtres ! Toute la journée, nous avons marché à travers la forêt et les jungles, et nous sommes arrivées dans cette demeure où le ciel m'a fait rencontrer un ami et un frère !

LE PARSI.

Le sacrifice doit avoir lieu cette nuit même !

NAKAHIRA.

Oui ! cette nuit même !

LE PARSI.

Eh bien, la victime manquera au sacrifice ! Aouda, je serai ton guide, je te conduirai jusqu'aux possessions anglaises.

AOUDA.

Merci, frère.

NAKAHIRA.

En quelques heures nous aurons gagné Calcutta...

AOUDA.

Et là, je retrouverai une sœur bien-aimée, et avec elle, un parent qui ne refusera pas de m'accueillir.

NAKAHIRA.

D'ailleurs, si ta vie est encore en danger dans l'Inde, malgré la protection des lois anglaises, pourquoi ne pas me suivre au pays malais où j'étais autrefois reine et prêtresse? Là, je retrouverai les mystérieuses divinités qui obéissaient à ma voix. Depuis que j'ai été enlevée de mon île et vendue à la cour du rajah, je le sais, je le sens, on m'attend toujours là-bas, et si tu veux me suivre, aucune puissance ne pourra t'atteindre!...

LE PARSI.

On vient de ce côté!...

NAKAHIRA.

Les gardes du rajah peut-être!

LE PARSI.

Non! un homme! un Européen!

AOUDA.

Que personne ne nous voie! Que personne ne puisse soupçonner notre présence ici!

LE PARSI.

Par ici! Aouda, par ici!

AOUDA.

Viens, viens.

(Aouda et Nakahira suivent l'Indien qui les fait passer à droite à travers les murailles ruinées du bungalow.)

SCÈNE II

FIX, PUIS PASSEPARTOUT.

FIX, *entrant par le fond à droite.*

Ah! m'y voici... grâce au ciel, j'arrive le premier.

PASSEPARTOUT, *arrivant par le fond.*

Ah! m'y voilà! Dieu merci, j'arrive le... *(Apercevant Fix.)* Non, j'arrive le second. — Tiens, c'est vous, monsieur? Nous nous sommes déjà rencontrés à Suez!

FIX.

En effet, j'ai suivi la même route que vous, et je devine ce qui vous amène. Un viaduc s'étant écroulé, le train ne peut continuer sa route...

PASSEPARTOUT.

Et comme il faut faire un détour de trente lieues...

FIX.

Vous êtes à la recherche d'un moyen de locomotion.

PASSEPARTOUT.

Juste. Il n'y avait dans ce pays de sauvages qu'une seule carriole disponible...

FIX.

Et je l'ai retenue.

PASSEPARTOUT.

Heureusement, on nous a indiqué cette demeure, habitée par un Indien, propriétaire de l'unique éléphant de la contrée, et mon maître m'envoie...

FIX.

Pour louer ce pachyderme?

PASSEPARTOUT.

Précisément.

FIX.

C'est aussi dans ce but que je suis venu.

PASSEPARTOUT.

Vous! allons donc! Vous n'allez pas, j'imagine, me disputer l'éléphant!...

FIX.

Je vous ferai remarquer, mon garçon, que je suis arrivé le premier ici, et que c'est vous qui venez me le disputer!

PASSEPARTOUT.

Comment! il vous faut encore l'éléphant?

FIX.

Il me le faut.

PASSEPARTOUT.

Vous voulez donc l'atteler à votre carriole?

FIX.

Peut-être bien.

PASSEPARTOUT.

Ah çà! qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que vous auriez, par hasard, la prétention de nous empêcher de partir, mon maître et moi?

FIX

Cela se pourrait.

PASSEPARTOUT.

Dans quel but, je vous prie?

FIX.

Dans quel but?... Tenez, vous êtes, j'en suis sûr, un honnête garçon?

PASSEPARTOUT.

J'en suis sûr aussi, monsieur.

FIX.

Eh bien, je veux jouer franc jeu avec vous... D'abord, jurez-moi de ne révéler à personne ce que je vais vous confier.

PASSEPARTOUT.

Allez, je vous le jure.

FIX.

Sur votre honneur!...

PASSEPARTOUT.

Sur mon honneur, mais dépêchons.

FIX, *tirant une carte de sa poche.*

Voyez!

PASSEPARTOUT.

Vous êtes?...

FIX.

Je suis...

PASSEPARTOUT.

Un agent de police?

FIX.

Chargé de poursuivre et d'arrêter un voleur qui a emporté deux millions à la Banque d'Angleterre?

PASSEPARTOUT.

Deux millions! Ah! oui! j'ai entendu parler de cela!

FIX.

Eh bien! depuis Suez, je suis sur la trace de mon bandit, qui se dirige vers Calcutta. Mon plan est de retarder son voyage, ne fût-ce que de quelques jours, pour donner au mandat d'arrestation que j'ai demandé à Londres le temps d'arriver...; et si vous voulez m'aider, mon garçon, il y a dix mille francs pour vous.

PASSEPARTOUT.

Vous aider?... et comment?

FIX.

En me disant d'abord ce que fait en ce moment votre maître.

PASSEPARTOUT.

Mon maître? Il est en train, à l'heure qu'il est, de faire au nommé Archibald Corsican une opération chirurgicale.

FIX.

Une... opération?... chirurgicale?

PASSEPARTOUT.

Oui, une petite saignée... avec une épée... en guise de lancette.

FIX.

Comment, encore?

PASSEPARTOUT.

Toujours. Ils se sont promis de recommencer ce jeu-là jusqu'à ce que l'un des deux ait fait empailler l'autre! J'espère bien que l'autre, ce sera l'Américain!

FIX.

Et moi aussi...

PASSEPARTOUT.

Vous vous intéressez donc à mon maître?

FIX.

Si je m'y intéresse! J'ai deux cent mille francs placés sur sa tête!

PASSEPARTOUT.

Vous?...

FIX.

Et c'est sur cette somme que je vous en offre dix mille pour m'aider à l'arrêter.

PASSEPARTOUT.

Arrêter M. Philéas Fogg!

FIX.

M. Philéas Fogg... c'est-à-dire le voleur de la Banque d'Angleterre.

PASSEPARTOUT.

Un voleur! lui, mon maître!... Allons donc, vous êtes fou! M. Philéas Fogg est le plus honnête homme de la terre!

FIX.

Qu'en savez-vous? Vous ne le connaissez pas! Vous êtes entré à son service le jour même de son départ!... Et il s'est mis en route sous un prétexte insensé, sans préparatifs, sans bagages, emportant avec lui une somme énorme en bank-notes, c'est vous qui me l'avez dit! Est-ce que ce ne sont pas des indices? Et ce signalement, entièrement conforme au sien!... Est-ce que ce n'est pas une preuve suffisante?...

Croyez-moi donc, mon cher, acceptez les dix mille francs que je vous offre, et ne me disputez pas l'éléphant, l'unique moyen de transport qui reste dans ce pays pour se rendre à Allahabad.

PASSEPARTOUT.

C'est-à-dire que vous me demandez de trahir et de livrer un homme qui a confiance en moi!... un homme qui me paye, qui me nourrit, et tout cela parce qu'il vous passe sottement par la tête que mon maître ressemble au signalement de votre filou!... Et vous m'offrez dix mille francs pour faire une infamie et une bêtise! Allons donc, je ne mange pas... de ces chardons-là.

FIX, *le touchant de sa baguette.*

Aimez-vous mieux qu'on vous soupçonne d'être le complice d'un voleur?

PASSEPARTOUT. *furieux.*

Un voleur, moi!... Un voleur, lui! Des voleurs, nous!

FIX.

Qui sait?

PASSEPARTOUT.

Qui? (*Se calmant tout à coup et avec dignité.*) Je vous ai donné ma parole, môsieur! et je ne dirai à mon maître ni ce que vous êtes, ni ce que

vous m'avez confié, môsieur! Mais souvenez-vous bien, môsieur! que si je vous retrouve sur notre route, soit en chemin de fer, soit en

bateau, soit en voiture, aussi vrai que je suis un honnête garçon... je te casserai les reins, mon bonhomme!

FIX.

Toi!...

PASSEPARTOUT.

Oui, moi! Jean-François Passepartout, ex-acrobate et premier athlète de France. Moi! qui porte 500 kilos et qui ai eu l'honneur de tomber plusieurs fois M. Nicolas Kretz, le taureau de la Provence!

FIX.

Eh bien, si tu es fort, je suis adroit, et nous lutterons!

PASSEPARTOUT.

Nous lutterons.

FIX.

Et pour commencer j'aurai l'éléphant!

PASSEPARTOUT.

Vraiment?

FIX.

Quand je devrais en payer la location... des dix mille francs que je vous offrais.

PASSEPARTOUT.

C'est ce que nous verrons. J'ai pour surenchérir la sacoche de mon maître. (*Il frappe sur la sacoche.*)

FIX.

Oui! la sacoche aux millions volés... Eh bien! nous allons voir!

PASSEPARTOUT.

Nous allons voir!

FIX.

Justement! Voilà, sans doute, l'homme qu'il nous faut!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PARSI.

FIX.

Approche, mon garçon!

LE PARSI.

Ah!

PASSEPARTOUT.

Allons, allons, approche!

LE PARSI.

Encore ces gens chez moi!

FIX.

Tu as un éléphant?

LE PARSI.

Oui... mais... cet éléphant...

FIX.

Je te le loue!

PASSEPARTOUT.

Moi d'abord!

LE PARSI.

Impossible.

FIX.

Cent francs la journée?

LE PARSI.

Non.

PASSEPARTOUT.

Cent francs cinquante centimes?

FIX.

Deux cents francs!

PASSEPARTOUT.

Deux cents francs cinquante?... (*Le Parsi veut les interrompre.*)

FIX.

Trois cents francs?

PASSEPARTOUT.

Trois cents francs cinquante? (*Fogg paraît au fond.*)

FIX.

Eh bien, quatre cents!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, FOGG, ARCHIBALD.

FOGG, *froidement.*

Et moi, je l'achète.

PASSEPARTOUT.

Mon maître!

FIX.

Hein?

LE PARSI.

Mon éléphant n'est pas à vendre.

FOGG.

Dix mille francs!

LE PARSI, *étonné.*

Impossible...

FOGG.

Vingt-cinq mille!

FIX.

Vingt-cinq mille?

PASSEPARTOUT.

Bravo!

LE PARSI.

Je ne puis... seigneur!

FOGG.

Cinquante mille francs!

FIX, *abasourdi.*

Cinquante mille francs?

PASSEPARTOUT, *à Fix, se moquant.*

Mets-tu cinquante centimes au-dessus, mon bonhomme?

LE PARSI.

Cinquante mille francs!... Quoi!... vous donneriez...

FOGG.

Acceptez-vous?...

LE PARSI.

J'accepte!

FOGG.

C'est heureux!

FIX, *à part.*

C'est encore cinq mille francs qu'il me vole sur ma prime, le gredin!

ARCHIBALD, *qui a paru au fond, le bras droit enveloppé.*

Cinquante mille francs! Comme vous y allez!... L'argent ne vous coûte pas plus... que les coups d'épée... à ce qu'il paraît. (*Il montre son bras.*)

FOGG, *froidement.*

A votre service.

ARCHIBALD, *avec colère.*

Grand merci! Je ne me soucie pas de votre argent! J'en ai, je crois, plus que vous... Et quant aux coups d'épée...

FOGG, *montrant le bras d'Archibald.*

Vous en avez aussi, je crois, plus que moi.

ARCHIBALD.

Mais je compte vous rendre celui-là bientôt.

FOGG.

A Calcutta... alors!

ARCHIBALD, *avec colère.*

Au diable! s'il le faut.

FOGG.

A votre aise. (*Au Parsi.*) Où est l'éléphant?

LE PARSI.

Il est ici; mais comme il doit servir cette nuit aux funérailles du rajah, je ne puis vous le livrer qu'après la cérémonie.

FOGG.

A quelle heure sera-t-elle terminée?

LE PARSI.

Vers deux heures du matin... après que la malheureuse veuve aura été brûlée.

ARCHIBALD.

Brûlée? quoi! une femme qui se brûle sur le bûcher de son mari!... On en trouve donc encore?

PASSEPARTOUT.

En France, quand elles brûlent, c'est de se remarier!

FOGG, *au Parsi.*

Où est cette nécropole?

LE PARSI.

A deux lieues d'ici.

FOGG, *calculant.*

Le bateau ne part de Calcutta pour Hong-Kong que le 25 octobre. Il suffit que j'arrive à Calcutta demain soir. (*A l'Indien.*) Bien! à deux heures l'éléphant sera ici?

LE PARSI.

Il y sera.

FIX, *à part.*

Ah! le misérable... si je pouvais...

PASSEPARTOUT.

Vous dites, môsieur?

FIX.

Que le diable t'étrangle, môsieur!

Il sort. (En ce moment, un certain tumulte se produit au dehors; on entend des murmures. La campagne s'éclaire de torches. Des gardes du rajah et des brahmanes apparaissent. Le bungalow est entouré.)

SCÈNE V

LES MÊMES, UN BRAHMANE, PUIS AOUDA ET NAKAHIRA.

LE BRAHMANE.

Que l'on garde toutes les issues!

PASSEPARTOUT, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils veulent, ceux-là?

LE BRAHMANE, *au Parsi.*

Deux femmes se sont réfugiées ici, il y a une heure! L'une d'elles est la veuve du rajah. Où est-elle? réponds.

LE PARSI.

Je l'ignore.

LE BRAHMANE, *aux gardes.*

Fouillez la retraite de cet homme.

PASSEPARTOUT.

Ah! le vilain monsieur!

LE BRAHMANE.

Songe que tu joues là la vie...

(A ce moment, Aouda et Nakahira, traînées par les gardes, sont amenées devant le brahmane.)

FOGG.

Ah! les malheureuses femmes!

PASSEPARTOUT.

Comment! ils vont brûler cette pauvre créature?

LE BRAHMANE.

Princesse Aouda! c'est la loi de Siva et de Vichnou! tu dois mourir.

AOUDA.

Cette loi qui me condamne est horrible et criminelle! Cet époux aux

mânes duquel on veut me sacrifier, ce rajah auquel fut enchaînée ma vie, à peine si je l'ai connu... Je ne veux pas mourir.

LE BRAHMANE.

Prières inutiles! Tes cendres, mêlées à celles de ton époux, seront froides avant demain. (*Des prêtres la saisissent.*)

NAKAHIRA *veut secourir Aouda.*

Aouda! chère Aouda! (*Sur un geste du brahmane, on s'empare de Nakahira.*)

LE BRAHMANE.

Toi qui as favorisé sa fuite, tu seras sévèrement punie. Emmenez-la! (*On va entraîner Nakahira.*)

AOUDA.

Arrêtez!... et écoutez-moi.

LE BRAHMANE.

Parle.

AOUDA.

Hélas! je le vois bien maintenant, je suis destinée à mourir, et rien ne peut plus me sauver! mais je sais à quel point vous désirez entretenir le zèle religieux de votre peuple. Eh bien, que Nakahira soit libre, que son retour soit assuré jusqu'aux îles Malaises, et au lieu d'une victime que l'on porterait au bûcher endormie par vos soins, ce peuple me verra marcher au supplice le front haut et le visage souriant!...

LE BRAHMANE.

Tu le promets?

AOUDA.

Je le jure.

LE BRAHMANE.

Il sera fait ainsi que tu le désires! — Nakahira, tu es libre.

NAKAHIRA, *dans les bras d'Aouda.*

Aouda! ne m'éloigne pas de toi! Que je meure à tes côtés! Que mon dernier soupir s'éteigne avec le tien!

AOUDA.

Non! retourne au pays où tu étais reine, et que le ciel te conduise!

FOGG, *à part.*

Deux braves cœurs! (*Les deux femmes ont été séparées l'une de l'autre, et, sur un signe du brahmane, des gardes entraînent la Malaise hors du bungalow.*)

NAKAHIRA, *sortant.*

Adieu donc, Aouda! adieu!

AOUDA.

Adieu! adieu! (*Aux brahmanes.*) Maintenant, je suis prête. (*On emmène Aouda.*)

FOGG, *à Passepartout.*

Passepartout, si nous sauvions cette femme?

PASSEPARTOUT.

J'y pensais, monsieur.

ARCHIBALD, *ironiquement.*

Tiens! Vous avez du cœur?

FOGG.

Oui, monsieur... quand j'ai le temps. (*Changement à vue.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Une nécropole des rajahs.

La nécropole royale des rajahs dans le Bundelkund. Vaste cimetière dont les tombeaux sont des monuments reproduisant toutes les fantaisies de l'architecture indoue. Quelques arbres de l'espèce des pins s'élancent entre les mausolées. Cette nécropole est une sorte de ville funéraire. Le devant de la scène est libre et forme une large place que de grands arbres ombragent de chaque côté.

Au lever du rideau, la lune éclaire splendidement la nécropole. A droite s'élève un magnifique cénotaphe devant lequel un bûcher a été préparé. Sur ce bûcher repose le corps du rajah, qui a été revêtu de ses plus beaux habits de prince. La place que sa veuve doit occuper à ses côtés est vide.

Autour de ce cénotaphe, quelques gardes. Sur la place, groupes d'Indiens, de fakirs, couchés et dormant en attendant l'heure du sacrifice. De temps en temps, une mélopée lourde et traînante, dans laquelle se répètent les noms des trois divinités de la religion indoue, Siva, Vichnou, Brahma, court à travers cette foule.

SCÈNE I

FOGG, ARCHIBALD, PASSEPARTOUT.

ARCHIBALD.

Eh bien?

FOGG.

Impossible de parvenir jusqu'à cette pauvre enfant!

PASSEPARTOUT.

Ces coquins qui la gardent ont fait feu sur nous.

ARCHIBALD, *avec mauvaise humeur.*

Et, sans la nuit, qui a favorisé notre fuite, nous aurions payé cher votre chevaleresque équipée.

FOGG, *d'un ton rude.*

Ah! pourquoi, monsieur, vous êtes-vous joint à nous?

ARCHIBALD, *même jeu.*

Parce que cela me convenait, monsieur.

FOOG, *même jeu.*

Pourquoi, lorsque l'un de ces gardiens me menaçait et allait me frapper, êtes-vous intervenu et l'avez-vous blessé?

ARCHIBALD.

Parce que je ne voulais pas qu'il vous tuât, monsieur.

FOGG.

Ah!

PASSEPARTOUT, *à part.*

Tiens!

ARCHIBALD.

Attendu que je me suis réservé le plaisir de vous tuer moi-même.

PASSEPARTOUT.

Ah! c'est pour ça?

ARCHIBALD.

Mais qui nous retient ici, maintenant que vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour pénétrer dans la pagode et en arracher la victime? Une tentative nouvelle serait entièrement inutile.

FOGG.

Ce n'est pas mon avis. L'éléphant que l'Indien doit ramener après la cérémonie des funérailles, je puis l'attendre ici.

ARCHIBALD.

Ici?

FOGG.

Oui. Nous sommes dans cette nécropole où doit s'accomplir le sacrifice. Là, près de ces gardes qui veillent, est dressé le bûcher sur lequel repose déjà le corps du rajah.

ARCHIBALD.

Eh bien?

FOGG.

Peut-être se présentera-t-il quelque occasion plus favorable de sauver cette jeune femme, et comme j'ai encore une heure à perdre... je reste... (*Il tire un revolver dont il fait jouer la batterie.*)

PASSEPARTOUT, *même jeu.*

Nous restons.

ARCHIBALD, *même jeu.*

Eh bien! soit, restons.

FOGG, *de mauvaise humeur.*

Comment! vous aussi?

ARCHIBALD.

Oui, monsieur, moi aussi.

FOGG.

Et pourquoi, je vous prie?

ARCHIBALD.

Parce qu'il ne me convient pas, monsieur, que l'on puisse dire qu'un Anglais et un Américain ayant rencontré une femme en danger de mort, c'est l'Anglais qui l'a sauvée, tandis que l'Américain se croisait les bras. Voilà!

FOGG, *lui tournant le dos.*

Faites donc comme il vous plaira, monsieur.

ARCHIBALD, *même jeu.*

C'est bien mon intention, monsieur.

PASSEPARTOUT.

Ah! c'est là qu'est feu le rajah!... Je ne serais pas fâché de faire sa connaissance. (*Il se glisse par la gauche sous les arbres, rampant avec précaution entre les dormeurs, de manière à s'approcher du bûcher. Fogg et Archibald se retirent à l'écart.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, AOUDA, LE CHEF DES BRAHMANES, GARDES, FAKIRS, INDIENS.

La tête d'une procession se montre vers la droite et traverse la scène aux derniers plans; puis elle reparaît par la gauche au premier. Le son des instruments et les chants commencent à se faire entendre. On voit d'abord des fakirs, sortes de convulsionnaires, hurlant, gesticulant et criant: Kali! Kali!

Puis viennent les prêtres coiffés de mitres et vêtus de longues robes chamarrées. Ils sont entourés d'hommes, de femmes, d'enfants, qui font entendre une sorte de psalmodie interrompue à intervalles égaux par des coups de tam-tam et de cymbales. Des porteurs de torches éclairent la scène. Ils sont suivis de fanatiques tatoués d'ocre, affublés de longues queues qui contournent trois ou quatre fois leur taille, portant un masque de singe et un bonnet de montagnard, et tenant dans chaque main une grosse massue, cabriolant, hurlant miaulant, glapissant.

Suivent les musiciens jouant du tambour, des cymbales, et soufflant dans de longues trompes hébraïques, longues de deux mètres.

Groupe de bayadères, dansant, précédant une divinité indoue portée par quatre porteurs.

Second groupe de bayadères qui entourent la statue de la déesse Kali. Les unes l'éventent avec de grands éventails de plumes de paon, tandis que les autres agitent en tous sens des banderolles et des houppes touffues fabriquées avec des queues de moutons du Thibet.

La déesse Kali, déesse de l'amour et de la mort, a quatre bras, le corps colorié d'un rouge sombre, les yeux hagards, la chevelure emmêlée, la langue pendante, les lèvres teintes de henné et de bétel. A son cou s'enroule un collier de têtes de mort. A ses flancs, une ceinture de mains coupées. Elle se tient debout sur un géant terrassé, auquel la tête manque.

La statue est rangée au fond. Apparaît alors un éléphant conduit par le Parsi, portant une sorte de petite pagode sur le dos, dans laquelle est couchée Aouda.

Danses, chants, etc., etc. Le cortège est fermé par des gardes ayant le sabre nu passé à la ceinture et de longs pistolets damasquinés.

Aouda, descendue par des brahmanes, est revêtue d'une tunique lamée d'or.

Lorsque les brahmanes s'approchent d'elle pour l'envelopper d'une toile de mousseline, elle les repousse d'abord.)

LE BRAHMANE.

Tu as promis de mourir sans faiblesse et la tête haute.

AOUDA.

C'est ainsi que je mourrai, puisque Nakahira est libre. (*Se dépouillant de ses bracelets, de ses bagues et de ses colliers et les jetant aux bayadères qui dansent autour d'elle.*) Servantes de Brahma, partagez-vous ces dépouilles. (*Les bayadères lui mettent un voile. Le brahmane la mène au bûcher. — Elle y monte en levant les yeux vers le ciel.*)

AOUDA.

Dieu puissant, reçois mon âme. (*Des brahmanes s'approchent pour allumer le bûcher.*)

FOGG, *avec force.*

Non, non, cela ne sera pas. (*Tout le monde se retourne, étonné.*)

FOGG.

Cet odieux sacrifice ne s'accomplira pas devant un Anglais!

ARCHIBALD.

Ni devant un Américain!

LE BRAHMANE.

Des étrangers?...

TOUS, *se précipitant sur Fogg.*

Des étrangers?

UNE VOIX, *du haut du bûcher.*

Arrêtez!

TOUS.

Prodige! prodige!

(Au sommet du bûcher se lève le rajah drapé dans une robe de drap d'or. Il a pris Aouda entre ses bras; il descend avec elle, il traverse la foule épouvantée. Les gardes, qui avaient terrassé Fogg et Archibald, se sont jetés à terre. Le rajah arrive près d'eux.)

PASSEPARTOUT, *à Fogg.*

C'est moi... le rajah! Moi... Passepartout!. Filons! filons vite!

ARCHIBALD.

Ah! l'éléphant! l'éléphant! *(Aouda est jetée sur l'éléphant que le Parsi tient à gauche... Fogg, Archibald, Passepartout sautent dessus... En ce moment des cris partent du bûcher sur lequel le brahmane est monté.)*

LE BRAHMANE, *redescendant.*

Trahison! sacrilège! Ici est encore le Rajah! Celui-ci est un imposteur!

(Des gardes se précipitent vers l'éléphant. Archibald et Fogg, du haut de cette forteress vivante, répondent par des coups de révolver. Tumulte. Le brahmane tombe, frappé à mort.)

PRODIGE! PRODIGE!

ACTE DEUXIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Un salon d'hôtel à Calcutta.

Salon meublé à l'anglaise. Portes latérales. Au fond, une grande baie, laissant voir une partie de la ville de Calcutta. Maisons à terrasses entre des bouquets d'aloès et de palmiers.

SCÈNE I

FOGG, PASSEPARTOUT.

(Au lever du rideau, Passepartout est occupé à regarder la magnifique robe lamée d'or qu'il a prise au rajah ainsi que son bonnet royal.)

PASSEPARTOUT, *se coiffant du bonnet.*

Dieu! que je devais être beau avec cette robe et ce bonnet!

FOGG, *entrant et déposant deux épées sur la table.*

Décidément, ce monsieur Corsican est fort entêté.

PASSEPARTOUT.

Monsieur vient encore de le gratifier d'un coup d'épée?

FOGG.

Oui... à la jambe cette fois.

PASSEPARTOUT.

C'est le troisième!

FOGG.

Où est Aouda?

PASSEPARTOUT.

Dans sa chambre, monsieur, occupée à se vêtir à l'européenne. Maintenant que nous sommes à Calcutta, au milieu des Européens, elle ne pouvait pas rester en veuve du Malabar.

FOGG.

C'est juste!

PASSEPARTOUT.

Hein? monsieur, avez-vous bien fait de la tirer de la main de ces bandits! Faire mourir une si charmante personne! Est-elle assez jolie?

FOGG, *indifférent en paroles.*

Je n'ai pas vu... je n'ai pas remarqué...

PASSEPARTOUT.

Tiens!... moi qui croyais que vous la regardiez... avec... intérêt... quand elle dormait... la tête appuyée sur votre épaule... pendant que ce digne éléphant vous transportait à Allahabad.

FOGG.

Vous vous trompiez.

PASSEPARTOUT.

Et ont-ils été touchants les remerciements qu'elle vous a adressés lorsque nous sommes arrivés à Bénarès!

FOGG.

Je ne me souviens pas...

PASSEPARTOUT.

Ah! ah! Et pendant que nous longions en chemin de fer les bords du Gange, il me semble que monsieur était parfois ému en regardant cette belle jeune fille.

FOGG, *impatienté.*

Assez! assez! Qu'est-ce que vous faites là?

PASSEPARTOUT.

Moi, monsieur, je fais un paquet des vêtements du défunt rajah... dont je m'étais affublé... vous savez?...

FOGG.

Et ce paquet?

PASSEPARTOUT.

Dame, monsieur, c'est tout lamé d'or et d'argent. Je vais l'expédier par la grande vitesse aux héritiers du rajah. Je ne veux pas passer pour un voleur.

FOGG, *s'assayant et consultant son carnet*

Nous sommes aujourd'hui le 26 octobre...

PASSEPARTOUT.

Oui, monsieur, le 26 octobre.

FOGG.

Il y a 23 jours que nous avons quitté Londres.

PASSEPARTOUT, *ficelant son paquet, à part.*

Voilà déjà 23 jours que ce satané bec brûle à mes frais!... comme qui dirait 552 heures de combustion!

FOGG.

Avant 57 jours nous serons de retour en Angleterre.

PASSEPARTOUT.

Encore 57! Pardon, monsieur, nous sommes toujours dans les délais?...

FOGG.

Exactement. Nous avions gagné 48 heures, mais nous les avons perdues pour être utile à cette jeune femme!

PASSEPARTOUT, *à part.*

Il appelle cela être utile! Et cet imbécile de policier qui prétend que c'est un voleur. Enfin, il s'est décidé à nous quitter, et il a bien fait! (*Montrant ses mains.*) Sans cela il aurait passé par ces deux tenailles-là! — Voilà le colis ficelé.

FOGG.

Passepartout, vous avez retenu nos deux places sur le paquebot de Hong-Kong?

PASSEPARTOUT.

Oui, le *Rangom*, excellent marcheur. Il part ce soir, dans deux heures et demie!

FOGG, *allant et venant.*

Bien... bien...

PASSEPARTOUT.

Et maintenant l'adresse. (*Il met l'adresse au colis.*) A monsieur, monsieur le rajah, en son tombeau, province du Bundelkund.

SCÈNE II

LES MÊMES, AOUDA.

FOGG.

Ah! Aouda!

PASSEPARTOUT, *regardant Aouda, à part.*

Est-elle encore assez gentille sous ces vêtements-là, ma veuve!... Dire que j'ai été le mari... défunt d'une aussi jolie femme!

AOUDA.

Ah! monsieur Fogg.

FOGG.

Si mes ordres ont été complètement exécutés, rien ne vous a manqué, n'est-ce pas?

AOUDA.

Rien, monsieur Fogg, rien... Je vous remercie! Après avoir risqué votre vie pour moi...

FOGG.

Moi... non... non... (*Montrant Passepartout.*) C'est à ce brave garçon que revient l'honneur...

PASSEPARTOUT.

A moi, monsieur?... Allons donc, je me suis un peu déguisé... une simple farce de carnaval! voilà tout ce que j'ai fait.

AOUDA.

Je sais ce que je vous dois aussi, mon ami.

PASSEPARTOUT.

Vous ne me devez rien, madame, rien!

FOGG.

Nous voilà dans la ville où réside ce parent entre les mains duquel je dois vous remettre.

AOUDA.

Oui, monsieur.

FOGG.

Savez-vous où il demeure?...

AOUDA.

Non... c'est Bombay que nous habitions avant ce funeste mariage.

FOGG.

Et le nom de ce parent?

AOUDA.

Anardill.

FOGG.

Je pense qu'à la Bourse on doit avoir l'adresse de ce négociant. Passepartout est intelligent... Il trouvera. Allez, Passepartout.

PASSEPARTOUT.

Oui! monsieur, j'y cours, mais sans enthousiasme.

AOUDA.

Pourquoi?

PASSEPARTOUT.

Parce que... nous ne nous verrons plus! (*A part.*) Et dire que sans moi ils auraient fait cuire une si adorable personne! (*Il sort.*)

SCÈNE III

FOGG, AOUDA.

FOGG.

Vous voilà arrivée au terme de votre voyage... madame.

AOUDA, *le regardant avec étonnement.*

Madame... Pourquoi me nommez-vous ainsi? Pourquoi ne m'appelez-vous plus Aouda?

FOGG.

Pourquoi?

AOUDA.

Oui.

FOGG.

Pourquoi? Aouda... mais, parce que... Regardez-vous donc!... Ce n'est plus Aouda qui est devant moi... c'est une jeune lady de notre Angleterre, et je lui parle avec le respect que j'aurais pour une de mes compatriotes.

AOUDA.

Sous ces vêtements nouveaux, ne suis-je pas toujours celle que vous avez sauvée?

FOGG.

Moi?... Vous savez bien...

AOUDA.

Oui, vous m'avez sauvée, et de quelle épouvantable mort!... Ah! monsieur Fogg, c'est aujourd'hui, c'est dans un instant que nous allons nous séparer pour ne plus nous revoir, sans doute, mais je vous le jure, jamais mon cœur ne vous oubliera!

FOGG, *ému.*

Milady!

AOUDA, *d'un ton câlin.*

Non, pas ainsi...

FOGG.

Madame!

AOUDA.

Non!

FOGG.

Aouda!

AOUDA, *avec joie.*

A la bonne heure! Toujours... Toujours Aouda pour vous!... Et je veux, lorsque vous penserez à moi... si vous y pensez quelquefois...

FOGG, *s'oubliant.*

Oh! oui, j'y penserai... (*Froidement.*) quelquefois.

AOUDA.

Je veux, entendez-vous, être toujours présente à votre esprit telle que j'étais quand vous m'avez arrachée à cet horrible supplice. Je veux que vous vous disiez : Il y a là-bas une femme pour qui je me suis dévoué et dont la reconnaissance ne finira qu'avec la vie!

FOGG, *très ému.*

Je vous le promets, Aouda... oui... je vous promets. je vous affirme, je vous jure!... Ah! si l'Excentric-Club me voyait!

AOUDA, *souriant.*

Personne ne vous voit que moi seule, et vous pouvez être bon tout à votre aise!

FOGG.

Je ne suis pas bon... je suis excentrique.

AOUDA.

Et moi je vous dis que vous avez un excellent cœur!

FOGG.

Un cœur! un cœur! tout le monde a un cœur... Moi je suis...

AOUDA.

Excentrique. Je ne sais pas ce que cela signifie, monsieur Fogg, mais je vous défie bien de n'être pas un peu ému... en me disant : Adieu pour toujours, Aouda, pour toujours!

FOGG, *très ému.*

Adieu! adieu!... pour... (*Voyant entrer Corsican.*) Voilà Corsican. (*A part.*) C'est la première fois qu'il arrive à propos!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARCHIBALD.

(*Archibald, boitant d'une jambe, entre sans voir d'abord Fogg et Aouda.*)

ARCHIBALD, *se jetant dans un fauteuil.*

Ma foi ! j'en ai assez et mon parti est pris !

FOGG.

Monsieur !

ARCHIBALD.

Mais, monsieur... Ah ! pardon, madame, je ne vous avais pas aperçue.

AOUDA.

Monsieur Archibald ?...

ARCHIBALD.

Tiens, mais c'est madame Aouda ! Je ne vous aurais pas reconnue, madame, sous ces vêtements...

AOUDA.

A vous aussi, monsieur, je dois une vive reconnaissance ! Je sais la part que vous avez prise...

ARCHIBALD.

Bon ! pour quelques coups de revolver que nous avons échangés avec ces singes du Bundelkund ! cela n'en vaut pas la peine.

AOUDA.

Si, monsieur, et avant que nous nous séparions...

ARCHIBALD.

Comment ! nous séparer ? Est-ce que vous n'allez pas demeurer à Calcutta ?

AOUDA.

Oui, monsieur.

ARCHIBALD.

Eh bien, moi aussi !... Calcutta est une ville charmante, où il n'y a que des Anglais déguisés en Indiens !

FOGG, *sèchement.*

Il me semble que vous m'avez juré de me ramener en Angleterre...

ARCHIBALD.

Oui, dans une boîte à momie avec des bandelettes et des yeux d'émail; mais j'y renonce, monsieur.

FOGG.

Ah! enfin.

ARCHIBALD.

Un coup d'épée au bras gauche à Suez, un second au bras droit à Bombay, et maintenant ici un troisième à la jambe... j'en ai assez. Un Américain ne saurait s'entêter dans une sottise. Je chercherai une autre excentricité. Je suis bien ici, j'y reste... nous y restons. Et je pense, madame, que vous vous y trouverez plus heureuse que dans vos États du Bundelkund.

AOUDA.

Mes États... oui... j'ai été souveraine... J'ai voulu l'être... Cette ambition d'enfant m'a perdue.

FOGG.

Comment cela?

AOUDA, *s'asseyant.*

Ce parent chez qui nous étions élevées, ma sœur et moi, avait fait de grandes entreprises et s'y était ruiné. Un jour il vint me trouver et me dit : Tu es ambitieuse, Aouda! (*Souriant.*) une ambitieuse de seize ans! Le rajah qui t'a vue à Bombay t'offre de partager sa souveraineté... Moi, je me figurais un prince jeune et beau... que je pourrais aimer et qui m'offrait un trône!... Je me laissai éblouir, entraîner!... et quelques jours après, les gardes, les serviteurs du rajah vinrent pompeusement me chercher à Bombay. Je partis. Sur mon passage tout un peuple se prosternait et saluait mon entrée dans mes États... J'étais enivrée!... J'arrivai au palais de mon époux!... Le rajah était un vieillard malade, presque mourant, auquel m'avait livré un affreux marché... Quelques mois plus tard, il s'éteignait, et de cruels brahmanes ont voulu me sacrifier comme sa veuve... moi qui n'avais jamais été sa femme!

ARCHIBALD.

Oui! mais vous leur avez heureusement échappé... mademoiselle!

AOUDA, *étonnée.*

Mademoi...

ARCHIBALD, *saluant.*

Mademoiselle, puisqu'enfin vous avez dit... que...

FOGG.

Et c'est auprès de cet indigne parent que vous cherchez un refuge?

AOUDA.

C'est le seul qui nous reste.

SCÈNE V

LES MÊMES, PASSEPARTOUT, PUIS NÉMÉA.

FOGG.

Ah! Passepartout!

AOUDA.

Eh bien, mon ami?...

PASSEPARTOUT.

Eh bien! à la Bourse j'ai obtenu tout de suite les renseignements dont j'avais besoin, et je suis allé chez le sieur Anardill.

AOUDA.

Il va venir?

PASSEPARTOUT.

Il ne peut pas venir.

FOGG, *vivement.*

Il ne peut pas venir?

PASSEPARTOUT.

Pour le moment.

ARCHIBALD.

Pourquoi donc?

PASSEPARTOUT.

Il est mort.

FOGG et AOUDA.

Mort!

PASSEPARTOUT.

Mort... et enterré! Mais si je n'ai pas rencontré l'honorable défunt, j'ai du moins trouvé une jeune personne... bien vivante, celle-là!

AOUDA.

Néméa! ma sœur!

PASSEPARTOUT.

Juste, et la voici, madame. (*Entre Néméa, vêtue à l'européenne.*)

NÉMÉA.

Aouda! ma chère Aouda!

ARCHIBALD.

Ah! voilà en effet une jolie personne!

AOUDA.

Ah! Néméa! Néméa!

NÉMÉA.

Chère Aouda, toi que je croyais à jamais perdue, que je suis heureuse de te presser dans mes bras!

AOUDA, *montrant Fogg, puis Archibald et Passepartout.*

Mon sauveur!... mes sauveurs! Tu peux les remercier, Néméa. C'est à eux que je dois la vie.

NÉMÉA.

Messieurs, je ne vous connais pas encore; mais, vous qui me l'avez conservée, je vous aime déjà tous et de tout mon cœur.

ARCHIBALD, *à part.*

Elle est gentille, cette petite!

PASSEPARTOUT, *à part.*

J'en suis de ces tous-là, moi! (*Néméa va à Fogg et lui serre la main, à Archibad qui lui secoue la main à l'américaine, puis à Passepartout qui s'en défend.*)

NÉMÉA.

Je le veux! je le veux!

ARCHIBALD, *à part.*

Très gentille! très gentille!

AOUDA, *à Néméa.*

Mais tu étais donc seule ici, ma pauvre sœur?

NÉMÉA.

Oui, seule, sans protecteur et déjà bien inquiète de l'avenir!

AOUDA.

Mais maintenant me voici, et nous vivrons ensemble!

NÉMÉA, *vivement.*

Toi rester ici, dans cette ville, si voisine des territoires indépendants, je ne le veux pas! je ne le veux pas!

CORSICAN.

Pourquoi donc?

NÉMÉA.

Parce qu'il y a un mois à peine, des affidés de ces brahmanes ont bien su arracher de cette ville et soustraire à la protection des lois

anglaises une victime qu'ils ont odieusement sacrifiée, comme ils te sacrifieraient toi-même!

AOUDA.

Mais que faire alors?

FOGG.

Voulez-vous me permettre de vous conduire l'une et l'autre en Angleterre?

AOUDA.

En Angleterre? Nous?

NÉMÉA.

Là, ma sœur, plus rien à redouter!

FOGG.

Sans doute... Acceptez, Aouda... je vous en supplie.

PASSEPARTOUT.

Mais oui! oui... acceptez!

AOUDA.

Nous serons une cause de retard pour vous, monsieur Fogg!

FOGG.

Non.

AOUDA.

Et cet important pari que vous avez fait?

FOGG.

Ne sera compromis en rien. La part de l'imprévu était réservée, et vous faites toutes deux partie de l'imprévu.

NÉMÉA.

J'accepte, monsieur... j'accepte pour elle et pour moi, et il y aura pour vous aimer deux cœurs au lieu d'un!

ARCHIBALD.

Décidément elle est... adorable, cette petite! Tiens, on dirait que ma jambe va mieux!

FOGG.

Le *Rangoom* va bientôt appareiller. Passepartout, deux cabines supplémentaires pour ces dames.

ARCHIBALD, *avec force.*

Trois cabines.

FOGG.

Comment, trois?

PASSEPARTOUT.

Qu'est-ce qu'il dit?

ARCHIBALD, *marchant.*

Je ne boite plus du tout, moi! Aie!... Non! non! je ne boite plus, et je pars!

FOGG.

Vous partez?

ARCHIBALD.

Oui, j'en ai assez de Calcutta... une ville insupportable, où il n'y a que des Indiens déguisés en Anglais!... Mais soyez tranquille, monsieur, si je ne cherche plus à vous tuer, je vous suivrai pour vous voir perdre votre pari, comme ce compatriote à vous suivait un dompteur pour le voir dévorer par ses lions!

FOGG, *impatienté.*

Mais, monsieur...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FIX, UN MAGISTRAT, DEUX POLICEMEN.

(Fix est déguisé en vieux brahmane et change sa voix de manière à être absolument méconnaissable.)

LE MAGISTRAT.

Monsieur Philéas Fogg?

FOGG.

C'est moi.

LE MAGISTRAT.

Je suis magistrat civil du troisième district, et, en cette qualité, je vous prie de répondre à quelques questions.

PASSEPARTOUT, *à part.*

Qu'est-ce que c'est encore que ça?

FOGG.

Parlez, monsieur.

LE MAGISTRAT, *à Fix.*

Approchez, brahmane, approchez! Reconnaissez-vous ce gentleman?

FIX.

Je le reconnais.

LE MAGISTRAT, *à Fix.*

Vous avez juré de dire la vérité.

FIX.

Suivant le rite indien, je l'ai juré sur la queue sacrée d'une vache.

PASSEPARTOUT.

En v'là un serment!

FIX.

Et que Brahma me punisse à l'instant si je ne dis pas la vérité tout entière.

LE MAGISTRAT.

Parlez.

FIX.

J'accuse le gentleman qui est ici devant vous d'avoir, dans la nuit du 19 au 20 de ce mois, blessé un des prêtres qui présidaient aux funérailles du rajah. En conséquence, moi, chef des brahmanes, je demande la punition du coupable.

PASSEPARTOUT.

Eh bien, moi, je jure sur vingt-cinq queues de vache! je jure sur l'arrière-train d'un troupeau tout entier!...

LE MAGISTRAT.

Silence. (*A Fogg.*) Reconnaissez-vous que ce brahmane a dit la vérité?

FOGG.

Oui, monsieur le juge; mais ce qu'il n'ajoute pas, c'est que ses prêtres et lui voulaient brûler vive une jeune femme.

FIX.

Que Brahma avait condamnée.

LE MAGISTRAT, *se tournant vers Aouda.*

Madame, sans doute?

AOUDA.

Oui, monsieur, et vous ne sauriez punir celui qui m'a sauvée.

LE MAGISTRAT.

Distinguons, madame, distinguons. J'estime que ce gentleman a parfaitement fait de vous sauver...

PASSEPARTOUT, *à part.*

Il me plaît à moi, ce juge!

LE MAGISTRAT.

Mais il a eu tort de tuer un brahmane.

PASSEPARTOUT.

Comment, tort?...

ARCHIBALD.

Oh! un brahmane de plus ou de moins!...

FOGG.

Ce brahmane ordonnait un crime, un épouvantable sacrifice que les autorités anglaises ne peuvent tolérer.

LE MAGISTRAT.

Distinguons, monsieur, distinguons.

PASSEPARTOUT, *à part.*

Encore!...

LE MAGISTRAT.

Les autorités anglaises ont supprimé ces sacrifices dans les provinces soumises à leur domination; mais, sur les territoires indépendants, ils respectent la religion indoue, même jusque dans ses erreurs, et ils ne peuvent tolérer que l'un de ses pontifes soit frappé de mort dans l'exercice de ses fonctions.

ARCHIBALD, *s'emportant.*

Ah çà! mais c'est une indignité! Je n'aime pas M. Fogg, moi! je suis même son ennemi; mais, dans l'intérêt de la justice et non dans le sien, je déclare que, pour avoir sauvé madame, pour avoir sacrifié sa fortune et sa vie, il ne peut pas être condamné!

LE MAGISTRAT.

Distinguons, monsieur, distinguons!

PASSEPARTOUT, *à part.*

Ah! mais, il distingue trop, cet animal-là!

LE MAGISTRAT.

Je ne dis pas qu'il sera condamné, mais qu'il sera jugé après enquête, et je dois le mettre en état d'arrestation.

FIX, *à part.*

Très bien! très bien!

FOGG.

Je proteste, monsieur. (*Les policemen s'avancent et touchent Fogg du bout de leur baguette.*)

LE MAGISTRAT.

Respect à la loi! Philéas Fogg, vous serez retenu à la prison de la ville, tant qu'une ordonnance de non-lieu n'aura pas été rendue.

FIX, *à part.*

Et avant que l'ordonnance de non-lieu n'intervienne, mon mandat sera arrivé.

PASSEPARTOUT.

Huit jours de retard au moins! Hélas! monsieur, nous sommes tout à fait perdus.

ARCHIBALD.

Bon! impossible de se tirer de là!...

FOGG, *aux policemen qui s'avancent sur lui et d'un ton calme.*

Monsieur, terminons vite, je vous prie, cette affaire. Le bâtiment sur lequel je vais partir est prêt à quitter le port.

FIX.

Hein?

ARCHIBALD.

Est-ce qu'il aurait trouvé un moyen?...

LE MAGISTRAT, *se redressant.*

Mais... monsieur.

FOGG, *froidement.*

A combien fixez-vous la caution?

TOUS.

La caution?

ARCHIBALD.

Il a trouvé.

FIX, *au magistrat.*

Comment, la caution!... mais, du tout! pas de caution... Il s'agit d'un sacrilège! Il doit être emprisonné, monsieur le commissaire!...

LE MAGISTRAT.

Oui, il doit être emprisonné; mais la loi l'autorise à donner caution... Distinguons, s'il vous plaît, distinguons!

PASSEPARTOUT, *narguant Fix.*

Distinguons, mon joli brahmane, distinguons. (*Montrant le magistrat.*) Il distingue très bien, le monsieur là-bas!...

FIX.

Mais il l'abandonnera sa caution, monsieur le commissaire!...

LE MAGISTRAT.

Oui, si elle est peu élevée; mais, attendu la gravité de l'affaire et considérant que le risque doit être proportionné à la peine encourue, fixons la caution à cent mille francs.

ARCHIBALD.

Cent mille francs!

PASSEPARTOUT, *éclatant.*

Cent mille francs! Cent mille coups de pied...

FOGG, *froidement.*

Passepartout, la sacoche?

FIX, *furieux, à part.*

Ah! il va les donner, le voleur!

PASSEPARTOUT.

Voici la sacoche, monsieur... mais (*Fogg tire des bank-notes pour la somme demandée et les dépose entre les mains du magistrat*), mais, sapristi! elle se dégonfle à vue d'œil!

FOGG, *avec calme.*

Vous êtes satisfait, monsieur?

LE MAGISTRAT.

La loi est satisfaite.

FIX.

Ah! il emporte mon argent, le distingueur!

FOGG.

J'ai bien l'honneur de vous saluer. Mesdames, le temps nous presse.

AOUDA et NÉMÉA.

Nous vous suivons, monsieur.

FIX, *hors de lui.*

Non seulement je ne parviens pas à l'arrêter, mais c'est encore dix mille francs qu'il me vole!

ARCHIBALD.

Eh bien, voilà un beau sang-froid; s'ils sont tous de cette force-là au Club des Excentriques, il faut absolument que j'en fasse partie.

PASSEPARTOUT, *à Fix.*

Mon bon brahmane, j'ai bien l'honneur de vous saluer!

FIX.

Que Brahma et Vichnou t'arrachent la langue!

SIXIÈME TABLEAU

La grotte des serpents, à Bornéo.

La scène représente une grotte étrangement découpée et qui s'enfonce à perte de vue vers la droite. Cette roche est faite de grandes roches et tapissée d'herbes et de broussailles, appartenant à la flore tropicale. On ne peut y pénétrer que par une ouverture située au fond et qui donne sur une forêt.

SCÈNE I

NAKAHIRA, UNE JEUNE MALAISE, MALAISES.

(Au lever du rideau, la grotte est assez obscure pour qu'on ne puisse distinguer ses parois. Nakahira est vêtue de ses splendides habits de reine des charmeuses. Les jeunes Malaises qui l'accompagnent sont aussi vêtues de leurs habits de fête.)

NAKAHIRA.

C'est bien ici la grotte sainte! Je la revois enfin, après quatre années passées sur la terre indienne.

LA MALAISE.

La reine ordonne-t-elle que nous préparions ici le foyer?

NAKAHIRA.

Oui, et je l'allumerai bientôt moi-même, afin que sa chaleur réchauffe les serpents sacrés qui habitent cette grotte. *(Quelques Malaises exécutent les ordres de Nakahira et forment à droite un foyer avec le bois qu'elles ramassent.)* Je me

retrouve enfin dans cette contrée libre de la Malaisie! Sois remercié, esprit puissant qui a protégé l'esclave; sois bénie, toi, pauvre Aouda, dont les dernières paroles ont été pour briser mes chaînes!

LA MALAISE.

Nakahira, nous t'avons longtemps pleurée! Quelles souffrances tu as dû subir!

NAKAHIRA.

Oui!... bien des souffrances, bien des humiliations aussi!... jusqu'au jour où une jeune princesse est montée sur le trône.

LA MALAISE.

C'est elle qui t'a rendue libre! Grâce à elle, te voilà revenue parmi nous, et c'est le jour même de la fête des Charmeuses que tu auras revu nos rivages.

NAKAHIRA.

Oui! j'ai revu aussi les forêts, les temples où nos dieux obéissaient autrefois à ma voix! Mais la reconnaîtront-ils encore? Mon chant les charmera-t-il de nouveau? Ah! venez, venez! que je parcoure cette grotte jusque dans ses mystérieuses profondeurs et que je me recueille avant de réveiller nos divinités endormies! (*Nakahira et ses compagnes s'enfoncent à droite dans les profondeurs de la grotte.*)

SCÈNE II

ARCHIBALD, PASSEPARTOUT, AOUDA, NÉMÉA.

PASSEPARTOUT, *entrant par le fond.*

Une grotte! une belle grotte, ma foi! (*Appelant.*) Monsieur! monsieur Corsican!

ARCHIBALD, *entrant, accompagné d'Aouda et de Néméa, accablées de fatigue.*

Venez! Il faut que vous et votre sœur preniez un peu de repos.

AOUDA.

Mais...

ARCHIBALD.

Il le faut, vous marchez depuis le lever du jour.

PASSEPARTOUT.

Allons, mesdames, nous allons d'abord vous faire du feu et vous préparer un bon lit! Vous vous croirez à l'hôtel.

NÉMÉA.

Ma pauvre Aouda, comme tu sembles accablée!

AOUDA.

J'avoue que je suis à bout de forces.

ARCHIBALD.

Quelques heures de sommeil vous reposeront tout à fait.

PASSEPARTOUT.

(Il se prépare à ramasser du bois et des feuilles, quand il aperçoit le foyer préparé par les Malaises.)

Il est déjà venu du monde ici! Le feu est tout préparé. Il n'y a plus qu'à l'allumer. *(Il cherche une allumette dans sa poche.)*

AOUDA.

Et M. Philéas, où est-il

ARCHIBALD.

Bon! soyez sans inquiétude! Il s'est rendu à la ville la plus voisine pour assurer à tout prix la continuation du voyage.

NÉMÉA.

Puisse-t-il réussir!

PASSEPARTOUT.

Oh! il réussira.

ARCHIBALD.

Peut-être... C'est grâce à son pari insensé que nous avons subi le naufrage qui nous a jetés sur cette côte.

NÉMÉA.

Et c'est grâce à vous, monsieur Archibald, que j'existe encore.

ARCHIBALD.

Ne me remerciez pas, Néméa! Je suis si heureux d'avoir pu vous arracher à la mort, qu'en vérité c'est moi qui vous dois la reconnaissance.

NÉMÉA.

Sans vous, j'étais engloutie dans cette mer furieuse.

ARCHIBALD.

Oui; mais il était écrit que je vous sauverais! C'est la conséquence naturelle de la haine qui existe entre Fogg et moi!

NÉMÉA.

Je ne comprends pas...

ARCHIBALD.

C'est bien simple! Nous sommes ennemis mortels, le sieur Fogg et

moi, et comme il faut que l'antipathie qui nous sépare se manifeste en toutes choses, c'est du feu qu'il a sauvé madame Aouda, et c'est de l'eau que je devais vous sauver... Voilà!

PASSEPARTOUT.

C'est vrai, au fait!... La chambre de ces dames est prête.

NÉMÉA.

Viens, Aouda.

AOUDA.

Oui, ma sœur! Ah! je tombe de fatigue!

ARCHIBALD.

Je vais maintenant m'enquérir de quelque moyen de transport pour gagner la ville.

AOUDA.

Vous espérez donc que M. Fogg arrivera encore à temps?

ARCHIBALD.

Ah! cela m'est bien égal!

PASSEPARTOUT, *allumant du feu.*

Il arrivera, j'en réponds! Ah! dame! la chance a été contre nous. L'accident de machine survenu au *Rangoon* nous a d'abord forcés de relâcher à Singapore, et nous avons perdu...

ARCHIBALD.

Douze heures environ!... c'est quelque chose.

PASSEPARTOUT.

Après cela, nous trouvons à noliser un bateau pilote pour nous conduire à Hong-Kong...

NÉMÉA.

Et une effroyable tempête nous a jetés... Où sommes-nous ici, monsieur Corsican?

ARCHIBALD.

Sur la côte ouest de l'île de Bornéo, à quinze lieues, je crois, de la ville.

PASSEPARTOUT.

Et nous perdons encore?...

ARCHIBALD.

Douze autres heures, ce qui constitue un bon petit jour de retard.

PASSEPARTOUT.

Mais que nous pourrons regagner si nous arrivons avant ce soir à

Bornéo pour y prendre le paquebot américain, dont mon maître saura bien activer la marche, grâce à la sacoche.

ARCHIBALD.

Nous verrons cela. Ah! Passepartout, restez ici; et jusqu'à mon retour, veillez bien sur nos compagnes.

PASSEPARTOUT.

Comptez sur moi, monsieur!

(Archibald sort après avoir regardé une dernière fois les deux voyageuses endormies.)

PASSEPARTOUT, *s'occupant d'entretenir le feu et regardant les femmes.*

Les voilà parties! Comme elles dorment gentiment! Elles n'ont pas bronché pendant ce naufrage! *(Regardant autour de lui.)* Tout est bien dans l'appartement de ces dames. Allons, ne nous laissons pas manquer de bois! J'en vois là-bas. Allons au chantier. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE III

AOUDA, NÉMÉA.

(A peine Passepartout est-il sorti, que quelques bruissements se font entendre, et bientôt on aperçoit plusieurs serpents qui se glissent sur la voûte de la caverne et descendent peu à peu vers la gauche. Deux de ces reptiles rampent sur le sol et se dirigent vers Aouda et Néméa endormies; puis, de tous les coins de la grotte, de toutes les anfractuosités des rochers, sur les parois, à la voûte, apparaissent des centaines de ces reptiles, qui grouillent et qui sifflent.)

AOUDA, *s'éveillant.*

Qu'ai-je donc entendu? *(Elle se soulève et jette un cri étouffé.)* C'est un rêve, c'est un abominable songe que je fais! *(Se levant et marchant.)* Non, non, ces horribles reptibles!... *(Voyant ceux qui rampent vers Néméa.)* Ah! Néméa!

NÉMÉA, *s'éveillant.*

Aouda!... *(Jetant un cri déchirant.)* Ah!

AOUDA.

Ma sœur! *(Elle veut aller vers elle. Un serpent s'est dressé et monte le long de sa taille, autour de laquelle il s'enroule.)* Mon Dieu! mon Dieu! prenez, prenez pitié!...

NÉMÉA.

Aouda!... *(Elle veut aller vers elle.)*

AOUDA, *étendant le bras.*

Non, je te le défends... Je te le déf... Ah!...

NÉMÉA, *criant.*

Au secours! au secours!... (*Elle se dirige vers le fond de la grotte, devant laquelle pendent plusieurs serpents. Elle chancelle et tombe évanouie.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARCHIBALD, PASSEPARTOUT, PUIS NAKAHIRA, UNE TROUPE DE MALAISES.

(*A ce moment, Archibald et Passepartout paraissent à l'ouverture de la grotte, et ils aperçoivent les serpents qui en barrent l'entrée.*)

ARCHIBALD.

Ah! les malheureuses! (*Tous deux cherchent à briser cette barrière de reptiles, dont plusieurs les entourent eux-mêmes. Le serpent qui a enlacé Aouda, à la vue d'Archibald et Passepartout, pousse des sifflements horribles et montre sa gueule ouverte. Les autres reptiles s'agitent avec plus de rage dans tous les coins de la grotte. Archibald et Passepartout vont s'élancer pour sauver leurs compagnes. La scène doit être portée en ce moment à son maximum d'horreur. Mais, en ce moment, Nakahira apparaît sur la droite, suivie d'une troupe de jeunes Malaises.*)

Arrêtez! arrêtez! Pas un mot, pas un geste! Nul autre que moi ne peut la sauver.

(*Elle commence alors un chant doux, sorte de murmure, qui est le chant des charmeuses.*)

NAKAHIRA, *chantant.*

Divinités mystérieuses,
Vous qui daignez subir mes lois,
Dans vos grottes silencieuses,
Dieux rampants, rentrez à ma voix!...

(*A la voix de Nakahira, les serpents se redressent et rampent vers Nakahira, qui les fascine. Néméa revient à elle, comme si elle sortait d'un épouvantable rêve. Aouda, en reconnaissant Nakahira, pousse un cri. Nakahira, tout en continuant son chant, lui fait signe de ne pas parler. Tous les serpents sont tendus vers elle, aussi bien ceux du sol que ceux des parois de l'ouverture de la grotte.*)

AU SECOURS! AU SECOURS!

SEPTIÈME TABLEAU

La fête des Charmeuses.

La scène représente une place ombragée d'arbres des tropiques, au fond de laquelle s'élève un temple malais.
Au lever du rideau, chants et danses des habitants et prêtresses de la Malaisie. Nakahira paraît accompagnée d'Aouda et de Néméa, de Corsican et de Passepartout, des prêtres et des prêtresses malaises. A leur vue les danses s'arrêtent.

UNE MALAISE.

Reine, on a tout préparé pour le départ des étrangers.

NAKAHIRA.

Dans quelques heures, vous aurez gagné Bornéo. Aouda a rendu la liberté à son esclave! L'esclave aura sauvé sa bien-aimée Aouda!

ARCHIBALD.

Merci encore, vous à qui nous devons notre salut.

PASSEPARTOUT.

Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Ils sortent. La reine monte sur son trône.)

BALLET

ACTE TROISIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une taverne à San-Francisco.

L'intérieur d'une taverne, chaises, bancs, tables, brocs à bière, verres à liqueurs. La taverne est ouverte entièrement au fond et laisse voir la façade de la gare de San-Francisco. Buveurs de toutes classes : des matelots, des ouvriers, des pionniers, des marchands, des voyageurs. Gros feu dans la cheminée. Il est cinq heures du soir.

SCÈNE I

FIX.

(*Fix est déguisé en pionnier américain. Culotte de gros velours, large gilet, sorte de chapeau tromblon, guêtres de cuir. Épais sourcils, épaisse touffe de barbe au menton, à la mode américaine. Il est considérablement grossi. Il est méconnaissable. Attablé devant quelques pintes de bière et parlant de sa voix naturelle.*) Il est ici, le brigand! il est à San-Francisco! Je suis arrivé par un paquebot, lui par un autre! Il a fait naufrage à Bornéo, et son naufrage ne l'a pas retardé de quarante-huit heures! (*Allant et venant.*) Je suis sûr qu'il aura encore dépensé une centaine de mille francs pour se tirer d'affaire! (*Se rasseyant.*) Ah! n'importe! je lutterai jusqu'au bout! Son coquin de domestique ne me reconnaîtra pas sous ce costume! Eh bien! je prendrai le chemin de fer avec mon voleur, je monterai dans son wagon s'il le faut, et je ne le quitterai pas plus que son ombre! (*Se retournant.*) Ah! le Passepartout! Que vient-il faire ici? (*Il se met à l'écart à une table.*)

SCÈNE II

FIX, PASSEPARTOUT, UN TAVERNIER.

PASSEPATOUT *entre par le fond, sa sacoche en bandoulière et une demi-douzaine de revolvers à sa ceinture. S'asseyant, essoufflé.*

Ouf! je n'avais pas besoin de tant courir! les guichets ne sont pas encore ouverts.

LE TAVERNIER.

Qu'est-ce qu'il faut servir au gentleman?

PASSEPARTOUT.

Un verre de mint-julep pour le gentleman!

LE TAVERNIER, *à un garçon qui passe.*

Mint-julep! (*Le garçon sort.*)

PASSEPARTOUT.

Dites-moi, tavernier, dans combien de temps délivrera-t-on les billets à la gare?

LE TAVERNIER.

Dans une heure, Votre Honneur.

PASSEPARTOUT.

Mon Honneur vous remercie... Ah! vous regardez ma ceinture?

LE TAVERNIER.

Oui; vous avez une assez jolie collection de revolvers!

PASSEPARTOUT.

Voilà! tant qu'on voyage dans les pays sauvages, rien à craindre; mais dans les pays civilisés, c'est autre chose! Et comme on m'a dit que le grand chemin de fer du Pacifique n'était pas sûr!... (*Montrant les revolvers.*) Cela, voyez-vous, c'est pour défendre ceci. (*Il montre la sacoche.*)

FIX, *à part.*

Oui, oui, la sacoche aux millions volés!

(*Le garçon apporte le plateau.*)

PASSEPARTOUT.

Mettons-nous un peu plus à l'aise... (*Il va à la table et dépose sa sacoche sans défaire la courroie qu'il porte à son cou.*)

LE TAVERNIER, *servant.*

Voici le sucre, le citron, la menthe verte, la glace, l'eau, le cognac et l'ananas frais! (*Il s'éloigne.*)

PASSEPARTOUT, *à table.*

Merci... Non seulement c'est bon à boire, cette machine-là, mais aussi c'est amusant à fabriquer! (*Il commence à verser d'un verre dans l'autre les préparations qu'on lui a servies.*) Je dois avoir l'air d'un escamoteur qui fait des tours de passe-passe!

FIX, *accoudé au comptoir, à part et regardant la sacoche.*

Une idée!... cette sacoche!... si je pouvais!...

PASSEPARTOUT.

Là!... je crois que le tour est fait.

FIX.

Je vais tâcher de t'en jouer un... tour... et de ma façon.

PASSEPARTOUT, *prenant une paille.*

Préparons le chalumeau.

FIX, *se rapprochant un peu de Passepartout.*

Cet argent, c'est celui de la Banque, c'est le mien! Cet argent, une fois repris à Fogg, Fogg ne pourra continuer son voyage...

PASSEPARTOUT, *commençant à humer sa boisson au moyen d'une longue paille.*

Ah! ces Américains, quel peuple pour l'absorption des liquides!

FIX.

Pas un instant à perdre... Essayons! (*Il s'assied et va sans façon plonger une autre paille dans le verre de Passepartout.*)

PASSEPARTOUT.

Eh! l'ami!

FIX, *changeant sa voix.*

Ne vous dérangez pas. (*Il commence à aspirer.*) Merci.

PASSEPARTOUT.

Dis donc, aimable sans gêne, ça se fait donc dans votre pays?

FIX.

Ça se fait..

PASSEPARTOUT, *retirant son verre.*

Au diable! l'homme à la paille!

FIX.

Bon! entre Américains...

PASSEPARTOUT.

D'abord, je ne suis pas Américain!

FIX.

Ah! de par tous les sacrements de Sacramento, vous êtes un Français, vous!

PASSEPARTOUT.

Ça se voit donc?

FIX.

Si cela se voit!... Rien qu'à la manière dont vous m'avez reçu, j'ai deviné qui vous étiez... Je les aime, moi, les gens de votre nation!... Si je n'étais pas Américain, j'aurais voulu être Français.

PASSEPARTOUT.

Eh bien! moi, si je n'étais pas Français, j'aurais voulu être... Français!...

FIX, *lui frappant sur l'épaule.*

Vous m'allez! (*Appelant.*) Eh, tavernier!

LE TAVERNIER.

Voilà! voilà!

FIX.

Montre-moi donc la couleur de la cascarinette noyau?

PASSEPARTOUT.

Qu'est-ce que cela?... la cascarinette noyau?

FIX.

Une liqueur du pays...

LE TAVERNIER.

A l'instant, mon gentleman...

FIX, *le retenant.*

Seulement... comme il faut être sage, et garder sa tête, tu m'apporteras aussi une carafe d'eau.

LE TAVERNIER, *étonné.*

Une carafe d'eau ?

FIX.

Oui, d'eau... (*Bas.*) d'eau-de-vie blanche. (*Haut.*) Allons, marche. (*Le tavernier sort.*)

PASSEPARTOUT.

Il paraît que vous craignez la boisson ?

FIX.

Celle-là !... c'est trop violent pur... mais avec de l'eau, vous allez en juger.

PASSEPARTOUT, *gaiement.*

On en jugera.

FIX.

Eh ! eh ! vous êtes gai !... Savez-vous pourquoi j'aime les Français, moi ?

PASSEPARTOUT.

Parce qu'ils sont aimables, pardieu !

LE TAVERNIER, *apportant un autre plateau.*

Voilà ! (*Il s'éloigne.*)

FIX, *versant.*

Oui, parce qu'ils sont aimables, et puis parce que c'est à un Français que je devrai la grande fortune que je vais faire !

PASSEPARTOUT.

Ah bah !

FIX.

Tenez, goûtez-moi ça... A votre santé ! à la vôtre ! (*Arrêtant le bras de Passepartout, qui se prépare à boire.*) Non, pas sans eau... Diable ! c'est trop fort !

PASSEPARTOUT.

Ah bah !... vous croyez ?... (*Il tend son verre à Fix, qui verse de l'eau-de-vie blanche.*) A votre santé. (*Il boit.*)

FIX, *feignant de boire.*

A la vôtre. (*Il jette le contenu de son verre.*)

PASSEPARTOUT.

Vous disiez donc ?...

FIX.

Que j'ai connu un de vos compatriotes, un certain Michel Ferrier, qui était revenu en France millionnaire.

PASSEPARTOUT.

Millionnaire !

FIX.

Il m'a assuré qu'à un quart de mille à peine du placer qu'il exploitait dans le nord de Sacramento, il y avait une grande fortune à dénicher encore. (*Il verse à boire.*)

PASSEPARTOUT.

Vraiment !

FIX.

Avalez-moi ça?

PASSEPARTOUT.

A la vôtre !

FIX.

Non, non, pas sans eau !

PASSEPARTOUT.

Ah ! j'oubliais ! A la vôtre ! (*Il boit.*) Mais comment diable pourrez-vous retrouver le placer ?

FIX.

Oh ! Michel Ferrier m'a donné le plan du pays !

PASSEPARTOUT.

Ah ! s'il y a un plan...

FIX.

Tenez, au nord du Sacramento, il y a une petite rivière dont les sables charrient de l'or et qui coule comme cela. (*Il trace avec son doigt la direction de la rivière. Passepartout suit la direction d'un œil déjà troublé.*)

PASSEPARTOUT.

Très bien ! j'y suis...

FIX.

Eh bien ! en remontant sur la gauche, on voit un gros roc de basalte, qui a la forme d'une tête de singe...

PASSEPARTOUT, *regardant Fix.*

Une tête de singe... Je vois ça d'ici...

FIX.

On suit de ce côté pendant trois cents pas. (*Il dirige sa main vers la sacoche déposée sur la table.*) On arrive là, et ça, c'est le nid aux pépites (*Il touche la sacoche.*)

PASSEPARTOUT.

Bon, c'est le nid aux pépites, ça...

FIX.

Et au sixième coup de pioche...

PASSEPARTOUT.

Au sixième coup... je... je vais m'en payer aussi un sixième coup. (*Il tend son verre.*) De l'eau, beaucoup d'eau. (*Buvant.*) Vous disiez donc... qu'au sixième... coup de pioche... A la vôtre!...

FIX.

A la vôtre!... Ah! minute, de l'eau!... A la vôtre!... Je trouverai un million.

PASSEPARTOUT, *à demi-ivre.*

Un million!... en six... coups de pioche... Dites donc... dites donc, l'ami, pendant que vous y serez... donnez-en seulement trois pour moi... des coups de pioche... hein!... trois pour... trois... de... Elle est bonne cette eau-là, elle est bien bonne!... Allons, voyons encore un coup... un coup avec de l'eau. (*Il s'endort.*)

FIX. (*Il se lève.*)

J'ai réussi!... vite à l'œuvre. (*Il va pour ouvrir sa sacoche.*) Fermée, fermée à clef! Ah! je l'ouvrirai. (*Il la force.*) Le paquet de bank-notes!... Je les tiens et un reçu de la somme qu'il a déposée à Londres, chez un banquier. (*Il le met dans sa poche.*) Partons!... (*S'arrêtant.*) Ah! je ne suis point un voleur, moi. (*Tirant son carnet et écrivant.*) Reçu à compte pour restitution à la Banque d'Angleterre... (*Il déchire le feuillet, le met dans la sacoche gagne le milieu en passant devant la table.*) Et maintenant, Philéas Fogg, essaye de continuer ton voyage et de surmonter les obstacles en semant des centaines de mille francs! Je tiens l'argent de la Banque... Je tiendrai bientôt mon voleur! (*Il sort.*)

SCÈNE III

PASSEPARTOUT, LE TAVERNIER.

(*Passepartout reste quelques instants la tête sur la table. Le tavernier, qui est entré après le départ de Fix, vient près de lui.*)

LE TAVERNIER, *le considérant.*

Pas fort celui-là! (*Se retournant.*) Ah çà... et l'autre? (*Il va voir à la porte.*) Parti! Alors c'est donc celui là qui va payer pour les deux! (*Le secouant.*)

Eh!... l'ami... voyons !... secouons-nous un peu.... Il ne suffit pas de dormir après avoir bu, il faut payer!

PASSEPARTOUT, *très gris.*

Payer!... payer!... oui!... oui!... payer...

LE TAVERNIER.

Sans doute, puisque votre compagnon est parti.

PASSEPARTOUT.

Parti... mon compagnon. Quel compagnon? Ah! oui, Ferrier!... Six coups de pioche!

LE TAVERNIER.

Allons, allons! assez causé! Mon argent!... Est-ce que vous n'en avez pas, par hasard?

PASSEPARTOUT, *se levant et prenant la sacoche.*

Pas d'argent! moi... (*Montrant la sacoche.*) Voilà le nid aux pépites... (*Il se lève.*) comme disait l'homme... aux six coups de pioche... et on va te payer... marchand d'eau claire!... (*Ouvrant la sacoche.*) On va te payer!... *Introduisant sa main dans la sacoche.*) (*On sonne.*)

LE GARÇON.

Voilà! voilà!... voilà! (*Il sort.*)

PASSEPARTOUT

On... va... te... (*Se redressant tout à coup.*) On va vous... on va te!... (*Se dégrisant graduellement.*) Eh bien! eh bien!... Quoi donc? Est-ce que... est-ce que je rêve? (*Avec énergie.*) Et-ce que je deviens fou?... Rien! plus rien! Allons donc! C'est impossible... c'est imposs... Rien! (*Trouvant le papier signé par Fix.*) Un papier, qu'est-ce que cela veut dire. (*Lisant.*) Restitution à la Banque!... Signé Fix! (*Jetant un cri.*) Ah! cet homme, cet Américain, c'était!... Misérable que je suis! Je me suis laissé enivrer comme une brute, et il m'a tout enlevé, il m'a tout pris... et j'ai ruiné mon maître! Je l'ai ruiné!... (*Pleurant, il tombe sur la chaise, la tête dans ses mains.*) Je l'ai ruiné!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARCHIBALD.

LE TAVERNIER, *à Archibald qui entre par la gauche.*

Alors on peut disposer de la chambre de monsieur?

ARCHIBALD.

Oui!... si le train part dans un quart d'heure, et... (*Apercevant Passepartout.*) Passepartout! Passepartout! (*Allant à lui et lui touchant l'épaule.*) Que vous arrive-t-il donc?

PASSEPARTOUT, *toujours assis.*

Ce qui m'arrive! Une chose qui vous fera plaisir... à vous... qui vous rendra heureux... vous! (*Il se lève.*) Mon maître est ruiné!

ARCHIBALD.

Volé!... qu'allez-vous faire?

PASSEPARTOUT, *qui a pris un revolver.*

Me faire sauter la cervelle.

ARCHIBALD, *l'arrêtant.*

M. Fogg...

PASSEPARTOUT.

Mon maître!

SCÈNE V

PASSEPARTOUT, FOGG, ARCHIBALD, LE TAVERNIER.

FOGG.

Ah! monsieur Corsican! Encore!

ARCHIBALD.

Toujours, monsieur.

FOGG.

Nous voici en Amérique, monsieur.

ARCHIBALD.

Oui, en Amérique, monsieur.

FOGG.

Dans votre pays, monsieur.

ARCHIBALD.

Dans mon pays, monsieur.

FOGG.

Et vous y resterez, monsieur.

ARCHIBALD.

J'y resterai si je veux, monsieur.

FOGG.

Enfin! (*Il lui tourne le dos et va assepartout.*) Passepartout, vous avez exécuté mes ordres?

PASSEPARTOUT, *troublé.*

Vos... vos ordres?

FOGG.

Vous avez acheté des armes?

PASSEPARTOUT.

Des armes... oui... les voilà, et... (*A part.*) elles vont bientôt me servir!

FOGG.

Vous avez retenu le wagon spécial?

PASSEPARTOUT.

Le... le wagon... non, monsieur!...

FOGG.

Comment?

PASSEPARTOUT.

Les guichets n'ouvrent que dans dix minutes.

FOGG.

Vous payerez nos places directement jusqu'à New-York.

PASSEPARTOUT.

Oui... oui... je les payerai! (*A part.*) Et avec quoi maintenant?

FOGG.

Allez donc, mon ami.

PASSEPARTOUT.

Voilà, monsieur! Ah! c'est fini! C'est bien fini. (*Regardant Fogg.*) Monsieur, vous avez toujours été content de moi, n'est-ce pas, monsieur?

FOGG, *gaiement.*

Très content, mon garçon.

PASSEPARTOUT.

Allons, c'est bien! (*Avec énergie.*) J'y vais! (*Il va pour sortir.*)

ARCHIBALD.

Ah! Passepartout...

PASSEPARTOUT.

Monsieur?

ARCHIBALD.

Décidément, retenez... toutes les places.

PASSEPARTOUT.

Toutes?

FOGG, *à part.*

Hein! que dit-il? (*Il se promène avec colère.*)

ARCHIBALD.

Oui, la mienne... (*Il lui donne de l'argent ostensiblement.*) en même temps que les trois autres (*Il lui glisse dans la main une liasse de bank-notes.*) dont voici le montant.

PASSEPARTOUT.

Comment!

ARCHIBALD.

Allez, mon ami, allez!

PASSEPARTOUT.

Quoi, monsieur, vous, son ennemi... vous voulez?...

ARCHIBALD.

Allons! tu as perdu l'argent, mon garçon, ne perds pas aussi la tête! (*Il lui serre la main.*)

PASSEPARTOUT, *sortant.*

Oh! merci! monsieur, merci!

SCÈNE VI

FOGG, ARCHIBALD, LE TAVERNIER, *au comptoir.*

FOGG, *se plaçant devant Archibald et le regardant.*

Monsieur Corsican!

ARCHIBALD, *froidement.*

Monsieur Fogg!

FOGG.

Croyez-vous, par hasard, qu'il soit bien agréable de voyager en compagnie d'un ennemi?

ARCHIBALD.

Je ne le pense pas, monsieur.

FOGG.

Dans quel but, alors, venez-vous encore de faire retenir votre place en même temps que les nôtres?

ARCHIBALD.

Mais pour suivre la même route que vous.

FOGG.

Alors, monsieur, je vous engage à reprendre votre ancien projet?

ARCHIBALD.

Quel projet?

FOGG.

Celui de me rapporter à Londres à l'état de momie.

ARCHIBALD.

Non! j'y ai renoncé!

FOGG.

Eh bien, si vous persistez à nous suivre, je reprendrai, moi, la série de nos duels.

ARCHIBALD.

Allons donc! Je ne me battrai plus avec vous.

FOGG.

Vous ne vous battrez plus?

ARCHIBALD, *s'emportant.*

Non, monsieur, non! Est-ce que vous me prenez pour un imbécile?... Est-ce que vous croyez que je ne me suis pas aperçu que vous étiez à l'escrime dix fois plus habile que moi? Est-ce que vous supposez que je n'ai pas compris que vous me ménagiez, monsieur?

FOGG.

Moi!

ARCHIBALD, *s'animant encore.*

Que vous vous contentiez de me... larder légèrement, quand vous pouviez me perforer d'outre en outre?

FOGG.

Permettez!...

ARCHIBALD, *avec colère.*

Oui, monsieur, oui! Vous me traitez avec dédain, avec compassion, en refusant de me tuer. Cette compassion et ce dédain, c'était une insulte grave, entendez-vous, et comme je ne peux pas décemment vous en demander raison... je vous demande...

FOGG.

Eh bien!...

ARCHIBALD.

Je vous demande...

FOGG.

Quoi donc?

ARCHIBALD.

Je vous demande... votre amitié, Philéas!

FOGG.

Allons donc! voilà quinze jours que j'attendais cette bonne parole-là!

ARCHIBALD.

Vraiment? et vous me la donnez...

FOGG.

Je vous la donne, et de grand cœur... (*Lui donnant la main.*) Archibald.

ARCHIBALD.

A merveille!

FOGG.

Allons chercher ces dames.

ARCHIBALD.

Allons! nous sommes deux à présent pour surmonter les obstacles et gagner votre pari. (*Il sort.*)

NEUVIÈME TABLEAU

Un train attaqué sur le chemin de fer du Pacifique.

La scène représente une vaste plaine entièrement couverte de neige. Au deuxième plan, la voie d'un chem de fer. Un peu en arrière à droite, une maisonnette de cantonniers. Demi-jour seulement.

SCÈNE I

DEUX CANTONNIERS.

(*Les deux cantonniers se promènent sur le devant de la scène.*)

1er CANTONNIER.

Quelle heure est-il?

2e CANTONNIER, *tirant sa montre.*

Attends, je vais te dire cela... Quatre heures dix.

1er CANTONNIER.

Encore un quart d'heure avant que le train de San-Francisco ne passe.

2e CANTONNIER.

S'il n'a pas de retard!... On a signalé de nouvelles troupes d'Indiens Paunies dans le pays, et ils ne regardent pas plus à arrêter un train qu'une diligence!... (*Quelques Indiens Paunies commencent à apparaître par la gauche dans le fond.*)

1er CANTONNIER.

Il fait froid, ce matin.

2e CANTONNIER.

Oui, le soleil va se lever.

1er CANTONNIER.

Nous avons encore le temps... Rentrons nous chauffer avant l'arrivée du train.

2e CANTONNIER.

Rentrons! (*Ils rentrent dans la maisonnette. Les Paunies se glissent peu à peu vers la maisonnette en rampant sur les rails. Deux ou trois d'entre eux enfoncent la porte. On entend des cris. Puis tout se tait, et les Paunies reparaissent un couteau à la main.*)

SCÈNE II

UN CHEF PAUNIE, PAUNIES.

(*Les Indiens sont au nombre de vingt. Ils se groupent autour du chef.*)

LE CHEF, *après les cris.*

Le train va arriver.

UN PAUNIE.

Nous ne sommes que vingt.

LE CHEF.

C'est vrai, mais nous n'attaquerons pas le train tout entier.

LE PAUNIE.

Que le chef ordonne.

LE CHEF.

Les voyageurs seront nombreux sans doute... mais ils s'arrêtent ici, et quand ils repartiront, ne peuvent-ils pas laisser en arrière la dernière voiture que nous aurons détachée?...

LE PAUNIE.

Oui... et alors... (*On commence à entendre le hennissement de la machine.*)

LE CHEF.

Alors, que nos bouches soient muettes! que nos bras soient prêts à agir; mais écoutez ceci, et souvenez-vous : Frappez et ne pillez pas! Nous sommes les vengeurs de notre race! C'est par la mort de nos ennemis et non par le pillage que nous ferons expier le massacre de nos frères! (*Ils sortent.*)

(*Le train, dont le bruit s'est peu à peu accru, se montre par la gauche; la locomotive, de forme américaine, traverse lentement la scène et disparaît à droite avec les trois premières voitures du train dans lesquelles on aperçoit des voyageurs, et elle s'arrête. La quatrième voiture est en scène à la queue du train.*)

SCÈNE III.

FOGG, ARCHIBALD, PASSEPARTOUT, FIX, AOUDA, NÉMÉA, UN CONDUCTEUR, UN EMPLOYÉ, VOYAGEURS, HOMMES D'ÉQUIPE.

LE CONDUCTEUR, *à l'employé.*

Qu'y a-t-il donc? pourquoi n'avancez-vous pas?

L'EMPLOYÉ.

Je n'ose pas!... Les disques sont renversés.

LE CONDUCTEUR.

Les disques sont renversés? Entrez toujours en gare, et prudemment, n'est-ce pas?

L'EMPLOYÉ.

Soyez sans crainte.

LE CONDUCTEUR, *regardant.*

Les fils télégraphiques coupés! les poteaux brisés! Que s'est-il donc passé? (*A l'employé.*) La voie est-elle libre?

L'EMPLOYÉ.

Oui, jusqu'à présent.

LE CONDUCTEUR, *regardant les pas.*

Des traces d'Indiens, partout, de tous côtés!... Qu'est-il donc arrivé?

UN VOYAGEUR.

A quelle distance sommes-nous d'Omaha?

LE CONDUCTEUR.

A cinquante milles. Nous y serons dans deux heures. C'est ici la station de Kearney.

FIX, *déguisé en nègre et descendant d'un compartiment.*

Je suis dans le même train que mon voleur, et je défie bien à son domestique de me reconnaître!

PASSEPARTOUT, *descendant d'un autre compartiment.*

M'être laissé voler comme un niais! Que dira mon pauvre maître quand il saura...

FIX, *s'approchant de Passepartout.*

Ça qu'est temps bien froid, massa Français!

PASSEPARTOUT.

Va-t'en au diable, moricaud!

FIX.

Vous pas bien jouyeux, massa?...

PASSEPARTOUT, *tristement.*

Non, moi, pas joyeux du t... Allons, bon, voilà que je parle nègre, à présent!

ARCHIBALD.

Il me paraît utile de se dégourdir les jambes. Depuis cinq jours que nous sommes dans ce train... Neuf cents lieues de chemin de fer...

PASSEPARTOUT.

Le fait est que j'ai les pieds glacés et engourdis.

FIX.

Vous pas voulé battre un peu semelle avec bon nègre?

PASSEPARTOUT.

Battre semelle?

FIX.

Oui, pour réchauffer pieds à nous.

PASSEPARTOUT.

Soit, moricaud... battons! (*Ils se mettent à battre la semelle ensemble.*) Ah! si je me trouve jamais en face de mon voleur...

FIX.

Vous qu'a été volé, massa?

PASSEPARTOUT.

Oui!... (*Battant toujours la semelle.*) Et si le brigand se rencontre à portée de ma main...

FIX, *même jeu.*

Ou bin de pied à vous, bon blanc...

PASSEPARTOUT.

S'il en réchappe, il fera chaud!...

FIX.

Alors li pas réchapper aujourd'hui, qu'a fait bien froid. Eh! eh! (*Il rit. Passepartout lui donne un coup de pied.*) Ah! si vous levez la main sur bon nègre, moi casser tête à massa... Zizi bamboula, boum boum, zizi bamboula. (*Il remonte en wagon.*)

FOGG, *à la portière du wagon.*

Je crois, Aouda, que vous et votre sœur, vous feriez mieux de ne pas descendre.

AOUDA, *montrant sa tête à la portière.*

En effet, monsieur Fogg, le froid paraît être extrêmement vif; mais dans ce wagon, nous ne nous en apercevons même pas.

NÉMÉA, *à la portière du wagon.*

D'ailleurs, ce n'est pas voyager cela! Il me semble que nous restons tranquilles, et que c'est le panorama qui se déplace.

ARCHIBALD, *à part, à la portière.*

Adorable! cette petite Néméa!

LE CONDUCTEUR.

Où sont donc les cantonniers? (*Il regarde dans la maison.*) Oh! les malheureux!

ARCHIBALD.

Qu'y a-t-il?

LE CONDUCTEUR.

Les deux pauvres cantonniers !...

ARCHIBALD, *descendant sur la voie avec Fogg.*

Eh bien ?

LE CONDUCTEUR.

Assassinés par les Indiens !

FOGG.

Les Indiens?

ARCHIBALD.

Eh bien !... il faut...

LE CONDUCTEUR.

Il faut partir et donner avis du crime au fort le plus prochain ! En voiture ! messieurs, en voiture !

(Les voyageurs des premières voitures du train s'empressent de sortir par la droite.)

ARCHIBALD.

Mais la voie ne peut-elle être coupée ?

LE CONDUCTEUR.

Je vais monter moi-même sur la locomotive, monsieur, et nous agirons avec toute la célérité, mais aussi avec toute la prudence possible !... En voiture, messieurs ! en voiture !

FOGG, *à Archibald.*

Tenons-nous prêts à tout événement.

(Fix a disparu par la droite. Archibald et Passepartout sont remontés dans le wagon. Il n'y a plus personne en scène. Dès que les portières sont fermées, on commence à voir les Indiens ramper sur les marchepieds du wagon de Fogg et se glisser jusqu'à la barre d'attelage qui réunit le wagon au wagon qui précède. Des coups de sifflet retentissent ; les hennissements de la locomotive se font entendre. Le train se met en marche, mais le wagon occupé par Fogg reste en scène.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHEF PAUNIE, PAUNIES.

(Quelques instants se passent, puis on voit Archibald ouvrir la fenêtre de la portière.)

ARCHIBALD.

Eh bien ! nous ne marchons pas?...

(Aussitôt les Indiens poussent de grands cris et commencent l'attaque du train. Les portières sont ouvertes. Fogg, Archibald et Passepartout se précipitent sur la voie, ainsi que les autres voyageurs et les hommes d'équipe.)

FOGG.

Les Indiens!

TOUS.

Les Indiens!

(Des coups de revolver éclatent tant du côté de Fogg que de celui des Indiens. Pendant ce temps, deux ou trois Paunies pillent le wagon de bagages et d'autres entourent les wagons. — Ils repoussent les Indiens qui entourent le wagon de voyageurs. Les Indiens s'éloignent lentement, mais d'autres apparaissent en rampant sous le wagon. Ouvrant alors la portière du compartiment où se trouvent les deux femmes, ils y pénètrent.)

AOUDA et NÉMÉA, *dans le wagon.*

Au secours!

(Les Indiens les bâillonnent et les entraînent du côté opposé à celui où l'on se bat. On voit alors les autres Indiens revenir en scène en repoussant les autres voyageurs, qui faiblissent. En ce moment de grands coups de sifflet retentissent.)

PASSEPARTOUT, *tout en luttant.*

Courage!

SCÈNE V

LES MÊMES, MOINS LES PAUNIES ET LES DEUX FEMMES; CONDUCTEUR, VOYAGEURS.

(Le train revient en scène à reculons et rejoint le wagon de Fogg.)

PASSEPARTOUT, *déchargeant une dernière fois son revolver.*

Hurrah!

LE CONDUCTEUR, *accourant.*

Ah! les bandits! Ils avaient détaché le dernier wagon; mais j'ai entendu vos détonations.

FOGG.

Hâtons-nous de rejoindre nos compagnes! *(Il va vers le wagon et poussant un cri.)* Ah! disparues!

ARCHIBALD.

Disparues!

PASSEPARTOUT.

Ils les ont enlevées!

FOGG, *au conducteur.*

Monsieur, il faut absolument nous lancer à la poursuite des Indiens! Ils ne peuvent être loin encore...

ARCHIBALD.

Oui! oui! il le faut, monsieur, il le faut!

FOGG.

Que le train attende une heure, deux heures.

LE CONDUCTEUR.

C'est impossible! Ce chemin n'a qu'une voie, et nous devons faire place au train qui descend!...

FOGG.

Eh bien, télégraphiez!

LE CONDUCTEUR, *montrant les poteaux renversés.*

Ils ont coupé les fils.

ARCHIBALD.

Mais il est impossible de laisser ces pauvres femmes aux mains de misérables bandits!

LE CONDUCTEUR.

Monsieur, je réponds de l'existence de mes voyageurs. Il faut partir... à l'instant... Qu'on raccroche le wagon!... (*Les ordres du conducteur sont exécutés.*)

FOGG.

Partez, monsieur, moi je reste.

ARCHIBALD.

Non, partez, Fogg! Quelques heures de retard consommeraient votre ruine! Partez; je resterai, moi!

PASSEPARTOUT.

Et moi aussi, monsieur.

FOGG.

Partir, quand Aouda et sa sœur sont en danger de mort! Non! non! Les sauver, les sauver d'abord!... Monsieur, n'avons-nous pas passé devant un fort?

LE CONDUCTEUR.

Oui! le fort Kearney, à deux milles d'ici. Courez-y, messieurs, les soldats se joindront à vous.

FOGG.

Au fort Kearney! mes amis.

ARCHIBALD.

Au fort Kearney, et que le ciel nous soit en aide!

DIXIÈME TABLEAU

L'Escalier des Géants.

La scène représente un site sauvage, appelé en Amérique l'Escalier des Géants. A gauche escalier naturel de roches à larges marches, qui s'élève le long d'un torrent dont le lit occupe la droite de la scène et finit obliquement ; quelques pins à gauche et à droite sur l'autre rive du torrent qui sort d'une épaisse forêt de conifères. Le sol, les rochers, les arbres, sont couverts de neige, et le lit du torrent est semé d'énormes glaçons. Au pied de l'escalier s'élève un grand tulipier, dont le tronc mesure deux pieds de largeur et dix pieds de hauteur; les branches à leur naissance s'étendent largement. Elles sont également blanches de neige. Le ciel est pur, comme par les grands froids. Le soleil est au milieu de sa course. Dans le lointain, par-dessus la cime des arbres et la crête de l'Escalier des Géants, hautes montagnes couvertes de neige.

SCÈNE I

FOGG, ARCHIBALD, UN SERGENT, SOLDATS AMÉRICAINS.

LE SERGENT.

Halte! front!...

ARCHIBALD, *au sergent.*

Où sommes-nous, sergent ?

LE SERGENT.

A huit lieues du fort Kearney, où vous êtes venu réclamer notre aide.

ARCHIBALD.

N'est-ce pas ici l'Escalier des Géants?

LE SERGENT, *montrant la scène à gauche.*

Précisément !

FOGG.

Et c'est un endroit que les Paunies fréquentent quelquefois ?

LE SERGENT.

Oui, monsieur.

FOGG.

D'ailleurs, les marques laissées sur la neige ne pouvaient nous tromper!

LE SERGENT.

Mais elles se divisent maintenant...

ARCHIBALD.

Que faire alors?

FOGG.

Nous diviser aussi et les suivre séparément.

ARCHIBALD, *au sergent.*

Mais ces misérables ne tueraient pas deux femmes pour le seul plaisir de tuer!

LE SERGENT, *secouant la tête.*

Ces Paunies ont juré une haine implacable aux blancs. Plusieurs fois déjà ils ont attaqué les voyageurs, et jamais ils n'ont fait grâce.

ARCHIBALD.

Et Passepartout?

FOGG.

Il suit une trace et doit nous rejoindre au fortin, où nous avons fait halte cette nuit.

LE SERGENT.

Et où j'ai laissé le reste de mes soldats, à deux cents pas d'ici!

FOGG.

Bien! Vous, Archibald, suivez la rive droite de ce torrent; moi, je vais reconnaître les traces qui se dirigent de ce côté. (*Il monte l'escalier.*) Vous, sergent, retournez au fortin, et tenez-vous prêt à accourir au premier signal!...

LE SERGENT.

Bien! Mais quel sera ce signal?

FOGG.

Un coup de feu!

ARCHIBALD.

Un coup de feu, c'est convenu...

LE SERGENT.

C'est convenu : un coup de feu, et nous accourons.

(*Archibald sort par la rive droite du torrent. Le sergent et les soldats s'en vont du côté opposé. Fogg gravit l'Escalier des Géants, s'arrête un instant sur la crête, consulte la neige, et ne disparaît qu'au moment où Passepartout entre en scène.*)

SCÈNE II

PASSEPARTOUT.

Je n'ai rien vu... On croit être sur une piste, et soudain toutes traces disparaissent! (*Il cherche de tous côtés, regardant le sol.*) Tiens! des empreintes de pas?... Ce n'est pas la chaussure des Indiens... Les nôtres ont passé par ici!... Allons, il faut retourner au lieu du rendez-vous. (*Il se dirige vers la rive droite du torrent. En ce moment, une sorte de cri sauvage se fait entendre. S'arrêtant.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... (*Regardant de tous côtés.*) Un cri de ralliement de ces Indiens, peut-être?... Il faut voir .. (*Apercevant le tulipier qui se dresse sur le bord du torrent, au second plan.*) Cet arbre domine la plaine de ce côté... vite... *Passepartout court vers l'arbre, et, s'aidant des aspérités du tronc, il se hisse jusqu'au-dessus de la fourche formée par les premières branches. Le cri se fait entendre encore une fois et plus rapproché. Regardant.*) Les Indiens! Ils amènent leurs prisonnières!... Il faut courir au fortin et prévenir... (*Il se prépare à descendre de l'arbre, quand les Indiens commencent à arriver en scène, les uns en se laissant glisser par l'Escalier des Géants, les autres en traversant le torrent sur les glaçons, les autres par la gauche.*) Cerné de toutes parts! (*Il disparaît à demi en ce moment comme si le point d'appui lui manquait.*) Tiens, cet arbre!... il est creux!... Je puis m'y cacher, et une fois là dedans, par quelques trous de l'écorce, je verrai bien...

SCÈNE III

AOUDA, NÉMÉA, LE CHEF DES PAUNIES, PAUNIES, PLUS NOMBREUX QU'AU TABLEAU PRÉCÉDENT

LE CHEF.

Tous ceux qui restent de notre tribu sont-ils ici?

PREMIER PAUNIE.

Tous.

LE CHEF.

Et de nos frères atteints pendant le combat, pas un n'a pu nous suivre?

PREMIER PAUNIE.

Pas un!

LE CHEF, *regardant Aouda et Néméa.*

Ils seront bientôt vengés.

AOUDA.

Puisque vous avez résolu notre mort, pourquoi nous traîner si loin?

NÉMÉA.

Voyez, nous sommes épuisées de fatigue et de froid.

LE CHEF.

C'est ici que vous devez mourir.

AOUDA.

Faut-il deux victimes à votre haine? N'aurez-vous pas pitié de ma sœur?...

NÉMÉA.

Non... le même sort à toutes deux! Si vous êtes inflexible pour elle, ordonnez qu'on nous frappe ensemble!

LE CHEF.

Écoutez! J'avais une femme et des enfants: les vôtres les ont tués!... De ma tribu, la plus nombreuse, la plus vaillante, il ne reste que ces rares guerriers! Nous sommes poursuivis, chassés de ces prairies, que le grand Esprit avait semées pour nous! Bientôt, le dernier des Paunies tombera sous les balles des envahisseurs!... Et vous demandez grâce!

AOUDA.

Grâce pour elle!

NÉMÉA.

Non! non!

LE CHEF.

Les vôtres n'ont pas eu pitié de mon dernier enfant! C'est en ce lieu qu'ils l'ont frappé... à l'heure où l'ombre de cet arbre se projetait là... et c'est là que périront tous ceux de votre race qui tomberont en notre pouvoir!

AOUDA, *vivement.*

Votre race! mais nous ne sommes pas Américaines!

NÉMÉA.

C'est vrai, c'est bien vrai!... Nous sommes d'une contrée lointaine qui fut envahie comme la vôtre!...

AOUDA.

Et nos deux pays, frères par le malheur, devraient se secourir et ne pas s'égorger!

LE CHEF.

Vous êtes, l'une et l'autre, de l'odieuse tribu des visages pâles, et tant qu'il restera une hache dans la main d'un Paunie, vos chevelures sanglantes flotteront à notre ceinture!

NÉMÉA.

Ah! plus d'espoir, plus d'espoir! (*Elles tombent accablées dans les bras l'une de l'autre.*)

PREMIER PAUNIE, *au chef.*

Un étranger s'avance de ce côté.

LE CHEF.

Seul!

PREMIER PAUNIE.

Seul!

LE CHEF, *bas.*

Éloignez-vous tous... afin qu'il vienne ici sans défiance.
(*Sur un signe du premier Paunie et du chef, les autres s'éloignent.*)

AOUDA, *relevant la tête.*

Plus personne!... Que signifie?...

NÉMÉA.

En effet, personne...

SCÈNE IV

LES MÊMES, FOGG, *qui apparaissait au sommet de l'Escalier des Géants.*

AOUDA.

Que sont-ils devenus? (*Apercevant Fogg et jetant un cri.*)

FOGG.

Elles!... ce sont elles!... (*Il descend l'escalier pendant que les Paunies reviennent doucement en scène.*)

FOGG.

Nos amis?... attendez!... le signal!... (*Il va tirer un coup de revolver, quand les Indiens s'élancent sur lui, le saisissent et le désarment.*)

FOGG, AOUDA, NÉMÉA.

Ah! (*Un Indien leve sa hache sur la tête de Fogg.*)

LE CHEF.

Arrêtez!... pas encore!

FOGG, *à part.*

Un coup de feu, un seul et mes compagnons seraient ici!... (*Se tournant vers les Indiens.*) C'est toi qui es le chef?

LE CHEF.

Oui, c'est moi! Que veux-tu?

FOGG.

Combien d'or te faut-il pour racheter la vie de ces deux femmes?

LE CHEF.

Combien d'or te faut-il, à toi, pour rappeler à la vie ceux que les tiens ont tués?

FOGG.

C'est donc une haine implacable que tu veux assouvir?

LE CHEF.

Plus qu'une haine, une vengeance, et tout le sang de ta race maudite ne suffirait pas à l'éteindre!

FOGG.

Et c'est aux femmes que vous faites la guerre?

LE CHEF.

La guerre... Ah! nous savons comment vous la faites, vous autres! Vous nous l'avez appris en nous déshéritant de nos prairies et de nos forêts, en nous chassant devant vous comme de vils troupeaux, et vous demandez pourquoi les Indiens vous haïssent! Vous pouviez tout nous prendre, nos armes, nos moissons, notre vie! C'était le droit de la guerre, et vous ne frappiez que nous seuls; mais vous nous avez pris la terre qui nous a vus naître, la terre où sont enfouis les ossements de nos aïeux, la terre qui devait nourrir nos enfants! Et le sol sacré de la patrie que l'on perd, c'est une plaie profonde que rien ne cicatrise, qui saigne à travers les âges, et qui dit à chaque génération nouvelle : Souviens-toi, souviens-toi!

FOGG, *froidement.*

Quand dois-je mourir?

LE CHEF.

Tout à l'heure, lorsque l'ombre de cet arbre viendra effleurer cette place. (*Il montre un endroit situé à quelques mètres de l'arbre.*) Elle marquera à la fois le lieu et l'instant de ta mort!

AOUDA, *à Fogg.*

C'est là qu'il veut que nous mourions, parce que là fut tué son fils!

FOGG, *bas.*

Son fils... là, dites-vous? Bien! il faut maintenent pour vous sauver qu'un coup de feu se fasse entendre....

AOUDA.

Pour nous sauver?...

FOGG, *s'approchant du chef.*

Qui désignes-tu pour me frapper?

LE CHEF.

Moi-même... avec cette hache....

FOGG, *avec ironie.*

Ah! oui, la hache, qui permet d'atteindre le but, même quand la main tremble!

LE CHEF.

Ma main ne tremblera pas!

FOGG.

Elle tremblerait, te dis-je, si l'esclave osait diriger ce revolver que tu m'as pris, contre la poitrine de son maître...

LE CHEF, *froidement.*

Mon maître!... Tu verras bientôt lequel de nous est plus puissant que l'autre!

FOGG.

Je verrai que tu n'oses faire usage de cette arme dont je me suis servi, moi, contre les tiens...; de cette arme qui a frappé naguère (*Regardant autour de lui.*), tiens... à cette même place... un jeune homme de tribu qui demandait grâce!...

LE CHEF, *ému.*

Ici... l'un des nôtres?...

FOGG.

C'était presque un enfant... « Je suis, me disait-il, le fils d'un puissant chef... »

LE CHEF, *avec violence.*

Mon fils! C'est toi qui l'as frappé?

FOGG.

Épargne-moi! épargne-moi! me criait-il.

LE CHEF, *furieux.*

Tu mens! Mon fils n'a pas demandé grâce!...

FOGG.

Ton fils implorait ma pitié!...

L'ESCALIER DES GÉANTS

LE CHEF.

Tu mens!

FOGG.

Il se traînait à mes genoux, le lâche!...

LE CHEF, *furieux.*

Tu mens! tu mens!...

FOGG.

Et moi, dirigeant contre sa poitrine cette arme que tu portes là... je l'ai frappé d'une balle au cœur, et l'ai vu tomber à mes pieds!...

LE CHEF.

Eh bien! tu vas mourir comme il est mort!

(Il dirige le revolver contre la poitrine de Fogg.)

AOUDA, NÉMÉA.

Ah!

FOGG, *froidement.*

Allons donc!... Aouda... éloignez-vous! J'attends! j'attends!

LE CHEF, *l'ajustant.*

Tiens!

(Au moment où il va tirer, un coup de revolver part du tronc de l'arbre dans lequel est caché Passepartout et devant lequel se trouve Fogg. Le chef pousse un cri et tombe. Néméa, Aouda et Fogg se regardent étonnés. Les Paunies sont frappés de stupeur.)

FOGG.

Que signifie?...

(Les Paunies se sont approchés du chef. L'un d'eux montre du doigt la blessure.)

1er PAUNIE, *s'emparant du revolver que tient encore le chef.*

Nos ennemis ont-ils des armes invisibles? Nous allons le savoir!

(Il appuie le revolver sur la poitrine de Fogg. Un second coup de feu de Passepartout jette l'Indien à terre. Cris de tous les Indiens qui, après s'être approchés, se sont éloignés, terrifiés. Ils vont se précipiter sur Fogg, lorsqu'une détonation générale retentit. Ce sont les soldats qui apparaissent au sommet de l'Escalier des Géants, sur la berge du torrent et sur les glaçons. Ils s'élancent en scène, et, après une lutte de quelques instants, ils tiennent les Paunies en respect.)

ARCHIBALD.

Nous avons entendu le signal, ami Fogg...

PASSEPARTOUT, *paraissant dans l'arbre.*

Et c'est moi qui l'ai donné, monsieur!

TOUS.

Passepartout!

PASSEPARTOUT, *sautant à terre.*

Lui-même, pour vous servir.

AOUDA.

Ah ! monsieur Fogg, pour nous sauver, vous vouliez mourir!...

ARCHIBALD.

Comment! vous vouliez mourir?...

FOGG.

Mais non, non! Je voulais appeler ces braves gens... Aouda... parce que... (*Tirant sa montre.*), parce qu'il est déjà trois heures... et qu'il faut qu'avant six, nous ayons repris à la prochaine station le train de New-York.

ACTE QUATRIÈME

ONZIÈME TABLEAU

Le carré du steamer « l'Henrietta ».

La scène représente le carré du steamer *l'Henrietta*. Au fond, porte qui conduit au pont du navire. Portes de cabines latérales, et table au milieu du carré. Sièges autour. Au-dessus, claire-voie qui laisse pénétrer le jour dans le carré.

SCÈNE I

FOGG, ARCHIBALD, AOUDA, NÉMÉA, PASSEPARTOUT, FIX.

(*Fogg, Archibald, Aouda et Néméa, assis autour de la table, sont en train de di er. Passepartout les sert.*)

ARCHIBALD, *appelant.*

Passepartout!... Passepartout!...

PASSEPARTOUT, *qui a l'air très abattu, sortant de sa rêverie.*

Hein!... Monsieur!...

ARCHIBALD.

Voilà une heure que l'on vous appelle et que vous restez là sans répondre!

PASSEPARTOUT.

Que monsieur me pardonne!... Je suis complètement abruti!

AOUDA.

Que vous est-il donc arrivé, Passepartout?

ARCHIBALD.

Je sais ce que c'est, moi... (*A part.*) Pauvre garçon, l'argent volé!

PASSEPARTOUT.

Oui, oui!... il y a ce que vous savez, monsieur Corsican... mais ce

n'est pas tout!... Ce qui me bouleverse à présent, c'est un épouvantable rêve que j'ai fait!

TOUS.

Un rêve!

PASSEPARTOUT.

Un affreux cauchemar! J'ai eu pendant toute la nuit mon bec dans la tête!

NÉMÉA.

Votre bec?

ARCHIBALD.

Quel bec?

PASSEPARTOUT.

Mon bec de gaz, que j'ai oublié d'éteindre en quittant Londres, et qui, depuis ce temps, brûle, hélas! à mes frais. Imaginez-vous que, dans mon rêve, je voyais mon bec s'allonger et la lumière grossir et grandir toujours. Tout à coup, j'entends mugir un vent furieux, et comme j'ai bêtement laissé la fenêtre ouverte, j'aperçois les rideaux de mousseline qui ondulent, gonflés par le vent, et vont s'étendre au-dessus de mon terrible bec qui les enflamme! Les rideaux embrasés communiquent le feu à tous les meubles, les meubles aux boiseries de la chambre, les boiseries à la maison, la maison, à son tour, se met à incendier le quartier, et quand je me suis réveillé, toute la ville de Londres... brûlait à mes frais!

FOGG.

Tranquillisez-vous, Passepartout, ce rêve ne saurait se réaliser!

PASSEPARTOUT.

Vous croyez, monsieur?

FOGG.

Les pompiers arrêteraient l'incendie. Il ne peut y avoir de brûlé que mon appartement.

PASSEPARTOUT.

Toujours à mes frais!... c'est encore assez!...

ARCHIBALD.

Allons, allons, oubliez ce rêve.... (*Bas.*) avec le reste, mon garçon.

PASSEPARTOUT.

Soit... oublions.

(*Fix, déguisé en cuisinier nègre, apporte les plats qu'il prend dans un office à droite.*)

FIX.

Ah ça qu'est bien chaud, massa!... prenez garde de brûler doigts à vous!

ARCHIBALD.

Mesdames, à vos santés! Vous me ferez raison, j'espère.

NÉMÉA.

Avec plaisir, monsieur Corsican!

ARCHIBALD.

Avec plaisir n'est pas le mot juste, car le vin est exécrable...

FIX.

Lui qu'est pas vinaigre.

ARCHIBALD.

Comme la cuisine, d'ailleurs!

PASSEPARTOUT, *menaçant Fix.*

Oui! ce mal blanchi fait des ratas dont un Hottentot ne voudrait pas!

ARCHIBALD, *repoussant son assiette.*

Pouah! Quelle monstruosité! (*A Fix.*) Dis donc, maître coq, qu'est-ce que cette épouvantable chose que tu nous a servie là?

PASSEPARTOUT, *le bourrant.*

Allons, réponds, Domingo.

FIX.

Lapin, massa.

ARCHIBALD.

Du lapin, ça?

FIX.

Bon lapin de Kentucky!

PASSEPARTOUT.

Et ce lapin-là n'a pas miaulé quand tu l'as mis dans ta marmite?

FIX.

Miaulé? Li pas chat! Li vrai lapin!

PASSEPARTOUT.

Non, faux lapin, et toi, vrai empoisonneur! (*Il le repousse.*)

FIX.

Moi, bon cuisinier, moi avoir servi chez riches planteurs!

PASSEPARTOUT.

Planteurs de choux!

FIX, *à part.*

Ma cuisine est encore trop bonne pour ces coquins-là!... Patience! mon mandat m'est enfin arrivé à New-York!... et une fois sur la terre anglaise...

FOGG, *à Aouda.*

Mesdames, vous voudrez bien m'excuser si le confortable manque à bord. Nous ne sommes pas sur un transatlantique. Le *China* que nous devions prendre à New-York était parti depuis la veille, et nous avons dû nous contenter de ce vieux navire de commerce, le seul qui fût en partance.

ARCHIBALD.

Et encore le capitaine ne voulait-il même pas de nous comme passagers!

PASSEPARTOUT.

En voilà un loup de mer, moitié hérisson, moitié botte d'épines, qui n'est pas commode à caresser!

AOUDA.

Je vous assure, monsieur Fogg, que nous ne manquerons de rien à bord de l'*Henrietta*.

NÉMÉA.

Grâce aux soins de cette petite servante anglaise, qui s'est offerte à nous à New-York, et que vous avez bien voulu attacher à notre service.

AOUDA.

Ne vous inquiétez donc pas de nous, et le capitaine Cromarty aura

droit à toute notre reconnaissance, s'il vous débarque en temps voulu, à Liverpool.

FOGG.

C'est que le capitaine Cromarty ne nous conduit pas à Liverpool.

ARCHIBALD.

Comment! mais nous marchons...

FOGG.

Nous marchons sur Bordeaux.

TOUS, *se levant.*

Sur Bordeaux!...

FOGG, *froidement.*

J'ai bien pu, grâce à l'armateur et malgré la mauvaise volonté du capitaine qui refusait toute espèce de passagers, nous installer à bord de ce navire, mais il n'a pas été possible d'en changer la destination. Or, l'*Henrietta* était chargée pour Bordeaux, et elle va... à Bordeaux!

ARCHIBALD.

Mais alors, nous sommes perdus! Nous n'avions plus que le temps nécessaire pour arriver directement à Londres!

AOUDA.

Comment, monsieur Fogg?...

FOGG.

Tout serait en effet perdu, mesdames, si nous ne trouvions moyen d'agir sur l'esprit entêté de ce capitaine.

ARCHIBALD.

Et vous voulez?...

FOGG.

Je veux décider ce terrible loup de mer à changer de route!... Nous lui donnerons pour cela de solides raisons. (*Il frappe sur la sacoche que porte Passepartout.*)

PASSEPARTOUT, *atterré.*

Ah! mon Dieu!

FIX, *à part.*

Bon! compte là-dessus!

FOGG, *à Passepartout, montrant la sacoche.*

Ah! nous lui ferons sans doute une large saignée!...

ARCHIBALD, *à part.*

Diable!

FIX.

C'est ce que nous verrons!

(Fogg, Archibald, Aouda et Néméa montent sur le pont par l'escalier du fond.)

SCÈNE II

PASSEPARTOUT, FIX.

(Passepartout est accablé. Fix le regarde en riant.)

PASSEPARTOUT.

C'est maintenant que tout est bien fini!

FIX, *riant ironiquement.*

Eh! eh!

PASSEPARTOUT.

Qu'est-ce que tu as à rire, toi, moricaud?

FIX.

Moi, pas rire, massa.

PASSEPARTOUT.

Une large saignée!... a-t-il dit; mais elle l'a été saignée, la malheureuse!... saignée à blanc... Il n'y a plus de sang du tout! *(Il ouvre et renverse la sacoche.)*

FIX.

Eh! eh!

PASSEPARTOUT, *furieux, allant vers Fix.*

Encore!

FIX, *ironiquement.*

Non, massa... moi pas ri, moi triste!...

PASSEPARTOUT.

Allons... maintenant il ne me reste plus qu'à piquer une tête dans l'Océan! *(Il fait un pas vers le fond.)*

FIX, *riant et se frottant les mains.*

Eh! eh! eh!

PASSEPARTOUT, *se retournant et allant à lui.*

Ah! pour le coup, drôle.... *(Il lui donne un soufflet.)* Tiens!

FIX, *furieux.*

Ah! *(Il s'élance pour se jeter sur Passepartout et ils restent tous les deux, se regardant dans les yeux. Fix tient le haut de la scène de façon à laisser voir sa joue gauche que le soufflet a déteinte.)*

PASSEPARTOUT, *à part.*

Le nègre déteint?... Qu'est-ce que ça veut dire!

FIX, *s'oubliant.*

Ah! tu payeras cher, misérable... (*Il s'arrête.*)

PASSEPARTOUT, *à part.*

Et il parle blanc!

FIX, *se reprenant.*

Toi payer très cher, soufflet-là, monsieur Passepartout!

PASSEPARTOUT, *à part.*

Il essaye de rentrer dans son rôle! Est-ce que par hasard?... Voyons donc. (*Haut.*) Domingo, mon petit Domingo... j'ai eu tort!...

FIX.

En vérité.

PASSEPARTOUT.

J'ai eu tort et je te fais des excuses.

FIX.

Excuses!... (*Lui tournant le dos.*) C'est autre chose qu'il me faut!... (*Haut.*) Pas voulé excuses. (*Il s'assied.*)

PASSEPARTOUT.

Tu aimes mieux.... laver cette insulte, dis!

(*Il regarde autour de lui et s'approche de la table sur laquelle il prend une serviette.*)

FIX, *sur le devant de la scène et frappant du pied.*

Oui, oui!... (*A part.*) Je te ferai pincer comme complice.

PASSEPARTOUT, *trempant la serviette dans un bol rempli d'eau.*

Eh bien, soit! (*S'approchant à pas de loup.*) Nous laverons, mon ami, oui, oui, oui, nous laverons!... (*Il lui saisit violemment la tête.*)

FIX, *se débattant.*

Hein! veux-tu bien?...

PASSEPARTOUT, *le débarbouillant.*

Nous laverons à fond, mon bonhomme!

FIX.

Misérable!

PASSEPARTOUT, *jetant la serviette et lui tenant à deux mains la tête qu'il regarde.*

L'agent de police!

FIX.

Eh bien, oui, c'est moi! Après?

PASSEPARTOUT.

Après? Tu vas voir, mon bonhomme! (*Il lui passe la jambe, le fait tomber et le contenant.*) A présent, mon argent?

FIX, *voulant se relever.*

Ah! tu crois que je vais...

PASSEPARTOUT, *lui mettant un revolver sur la gorge.*

Mon argent, ou je te brûle...

FIX.

Tu oserais?...

PASSEPARTOUT.

Je te tuerais comme un chien!

FIX.

Eh bien, soit, tue-moi, j'aime mieux ça!

PASSEPARTOUT.

Ne dis donc pas de bêtises!... (*Rapprochant le pistolet.*) Allons, allons, offrons nous-même l'argent de papa à papa!...

FIX, *avec désespoir.*

Ah! le brigand! et ne pouvoir résister... Tiens donc! (*Il lui donne les billets.*)

PASSEPARTOUT.

Ce n'est pas tout encore...

FIX, *même jeu.*

Tiens donc !...

PASSEPARTOUT.

Encore, encore !

FIX, *avec douleur.*

Tiens !... (*Il lui donne le reste des billets.*)

PASSEPARTOUT, *s'en emparant.*

A la bonne heure !... A présent, je ne vous retiens plus !... Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

FIX.

Nous nous reverrons, laquais d'un voleur et voleur toi-même !

PASSEPARTOUT, *fait le geste de sonner.*

Lafleur, reconduisez môsieur ! (*Fix sort et rentre aussitôt.*)

FIX.

Tu seras pendu ! (*Il sort.*)

SCÈNE III

PASSEPARTOUT, PUIS MARGARET.

PASSEPARTOUT.

Je les revois ! Je les ai ! Je les tiens ! Je les baise amoureusement, ces chères bank-notes ! Je puis enfin les serrer sur mon cœur et dans ma sacoche !... Allons ! allons ! mes bonnes petites amies, rentrons dans notre domicile. (*Il les remet dans sa sacoche.*)

MARGARET, *entrant.*

Bonjour, Passepartout.

PASSEPARTOUT.

Hein ? qui ? qu'est-ce ? Quoi ! Margaret ?

MARGARET.

Moi-même, mon petit Passepartout. Je vous ai rencontré sur le port à New-York, et quand j'ai su que vous alliez vous embarquer pour l'Europe, je me suis embarquée aussi au service de deux belles dames que vous accompagnez.

PASSEPARTOUT.

Pourquoi faire, miséricorde ?

MARGARET.

Pour vous épouser.

PASSEPARTOUT.

Ah bien! ah bien! jamais! jamais! Moi qui étais si heureux. (*Il serre la sacoche sur son cœur.*) Et on dit qu'un bonheur n'arrive jamais seul!

MARGARET.

Eh bien! justement, le second bonheur, c'est moi.

PASSEPARTOUT.

Merci!

MARGARET.

Ah! Passepartout, si vous saviez comme on est malheureux, séparé de ce qu'on aime!

PASSEPARTOUT.

Je le sais, Margaret. (*Regardant amoureusement la sacoche.*) J'ai éprouvé cette douleur!

MARGARET.

Ah! si vous saviez combien votre départ m'a fait de peine!

PASSEPARTOUT, *faisant sonner la sacoche.*

Et à moi donc! leur départ à elles, ces chères bank-notes!

MARGARET.

Combien je me suis trouvée seule au club, quand vous l'avez eu quitté!

PASSEPARTOUT, *embrassant la sacoche.*

Comme moi, lorsqu'elles m'ont eu quitté!

MARGARET.

J'ai même voulu vous dire un dernier adieu, ne croyant pas que vous partiriez si précipitamment. Mais quand je suis arrivée à la maison de M. Fogg, elle était entièrement fermée.

PASSEPARTOUT.

Non, pas entièrement, hélas! il restait... la fenêtre!

MARGARET.

C'est vrai! une fenêtre avec un rideau!

PASSEPARTOUT.

Un rideau de mousseline!

MARGARET.

La chambre était encore éclairée.

ASSEPARTOUT.

Parbleu ! mon bec ! mon terrible bec !

MARGARET.

Ça devait être un oubli !

PASSEPARTOUT.

Un épouvantable oubli ! hélas !

MARGARET.

C'était bien imprudent, car le vent agitait le rideau de mousseline !

PASSEPARTOUT.

Comme dans mon rêve !

MARGARET.

Ma foi... quand j'ai vu ça, j'ai fait venir une échelle !

PASSEPARTOUT.

Hein ? quoi ? vous dites ?... vous avez fait venir ?...

MARGARET.

Une échelle.

PASSEPARTOUT, *vivement.*

Pour quoi faire ? pour quoi ? parlez donc !

MARGARET.

Eh bien, j'y suis montée.

PASSEPARTOUT.

Vous !... vous y êtes... Achevez, au nom du ciel ! (*Il la saisit comme pour la pousser.*)

MARGARET.

Je suis entrée dans la chambre...

PASSEPARTOUT, *hors de lui.*

Vous !... vous y êtes... vous y... et... et alors... vous avez... (*Passepartout haletant, ne pouvant plus parler, fait le geste d'un homme qui ferme un robinet.*) Frout !

MARGARET.

Eh bien oui, j'ai... frout !

PASSEPARTOUT.

Ah ! mon bec ! mon bec !... ma sacoche et mon bec ! C'est trop de bonheur à la fois ! Fille sublime ! Elle m'a fermé mon bec ! (*Il l'embrasse.*) Ah ! Margaret !... (*Il l'embrasse.*)

MARGARET.

Et vous m'épousez !...

PASSEPARTOUT.

Oui, je vous épouse ! Nous nous épousons !

MARGARET.

Quand cela?

PASSEPARTOUT.

Demain, après-demain, aujourd'hui, toute la journée! (*Il l'embrasse.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, FOGG, LE CAPITAINE.

PASSEPARTOUT.

Ah! monsieur, quelle joie! quel bonheur! Elle a éteint ma sacoche, et j'ai retrouvé mon bec!...

FOGG.

Que signifie?...

MARGARET.

Et il m'épouse, monsieur.

PASSEPARTOUT.

Oui!... Tant pis, je l'épouse! (*Tous deux remontent par le fond.*)

SCÈNE V

FOGG, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. *brusquement.*

Si vous avez à me parler, monsieur, faites vite, parlez, je suis pressé.

FOGG.

Voici, capitaine, ce que j'ai à vous dire. Mes compagnons, en s'embarquant avec moi, à New-York, se sont figurés que l'*Henrietta* les conduirait directement à Liverpool.

LE CAPITAINE.

Eh bien, ils se trompent. L'*Henrietta* les conduit directement à Bordeaux.

FOGG, *tranquillement.*

Ah diable! C'est que cela me gênera beaucoup d'aller à Liverpool en passant par Bordeaux.

LE CAPITAINE.

Cela me gênerait bien davantage d'aller à Bordeaux en passant par Liverpool.

FOGG.

Bon! Capitaine Cromarty, vous ne me refuserez pas cette faveur de changer votre destination?

LE CAPITAINE.

Je vous refuserai, au contraire, cette faveur de changer ma destination.

FOGG.

Non.

LE CAPITAINE.

Si fait.

FOGG.

Vous me l'accorderez de bonne grâce.

LE CAPITAINE.

Jamais.

FOGG.

Eh bien! De mauvaise grâce, alors!

LE CAPITAINE.

Vous osez me menacer! Savez-vous bien, monsieur, que je vais appeler mon équipage et vous faire jeter aux fers!

FOGG.

Appelez votre équipage, monsieur, appelez!

LE CAPITAINE.

Holà! tout le monde en bas!

SCÈNE VI

FOGG, LE CAPITAINE, ARCHIBALD, PASSEPARTOUT, UN CONTREMAITRE, MATELOTS.

(Tout le monde est arrivé dans le carré.)

LE CAPITAINE, *montrant Fogg.*

Saisissez cet homme-là!

PASSEPARTOUT.

Hein!

LE CAPITAINE.

Qu'on l'enferme dans sa cabine. (*Archibald et Passepartout se rangent aux côtés de Fogg, pendant que deux matelots s'avancent vers lui.*)

FOGG.

Un instant. Je m'y rendrai volontairement, monsieur, si vous l'exigez encore, lorsque je vous aurai donné connaissance de cette lettre. (*Il sort une lettre de sa poche.*)

LE CAPITAINE.

Cette lettre?...

FOGG.

Elle intéresse tout l'équipage et m'a été écrite par votre armateur lui-même. Écoutez. (*Il lit.*) « Je ne vous engage pas, mon cher monsieur Fogg, à prendre passage à bord de notre navire *l'Henrietta*. Ce bâtiment, déjà vieux, fait son dernier voyage. Le capitaine Cromarty a ordre de le vendre dès qu'il en trouvera l'occasion et de congédier l'équipage avec un mois de solde à titre d'indemnité. »

LE CAPITAINE.

Eh bien, monsieur?

FOGG.

Eh bien, votre bâtiment est à vendre, et je l'achète.

PASSEPARTOUT.

Bravo! nous l'achetons!

LE CAPITAINE.

Et moi, je ne le vends pas.

ARCHIBALD, *à part.*

Pauvre Fogg! il ne sait pas qu'il a tout perdu!

FOGG.

Votre armateur vous a ordonné de livrer l'*Henrietta* au prix de cent cinquante mille francs et la cargaison au prix de deux cent mille... en tout trois cent cinquante mille francs. J'en donne quatre cents!

LE CAPITAINE.

Non!

FOGG.

J'en donne cinq cent mille!

TOUS.

Cinq cent mille francs!

LE CAPITAINE.

Que je n'accepte pas!

ARCHIBALD, *à Fogg.*

Mais, mon pauvre ami... apprenez...

PASSEPARTOUT.

A cinq cent mille francs !... adjugé !

ARCHIBALD.

Devient-il fou ?

FOGG.

De plus, au lieu d'un mois, je paye une année d'indemnité à chacun des matelots.

TOUS.

Hurrah ! hurrah ! hip ! hip ! hip ! Vive le passager !

ARCHIBALD, *à Passepartout.*

Mais il faut l'empêcher...

PASSEPARTOUT.

Laissez faire, monsieur, laissez faire !

FOGG.

Passepartout, la sacoche ?

PASSEPARTOUT.

Voilà la sacoche, monsieur !

ARCHIBALD.

Allons, sacrifions-nous. (*Il ôte celle qu'il porte en bandoulière.*)

PASSEPARTOUT, *présentant la sacoche.*

Voilà, monsieur !

ARCHIBALD, *de l'autre côté, présentant la sienne.*

Tenez, mon ami.

FOGG, *à Archibald.*

Mais je n'ai pas besoin de votre argent... mon ami.

PASSEPARTOUT, *joyeusement.*

Mais, notre ami, nous n'avons pas besoin de votre argent !

ARCHIBALD, *sortant un paquet de bank-notes qu'il présente à Fogg.*

Si fait, payez, mon cher !

PASSEPARTOUT, *même jeu.*

Voilà ! Payez, monsieur !

ARCHIBALD, *étonné.*

Hein ? Comment ? Qu'est-ce que cela ?...

PASSEPARTOUT.

Des bank-notes ?

ARCHIBALD, *à Passepartout.*

Mais, c'est donc?...

PASSEPARTOUT.

C'est retrouvé!...

ARCHIBALD.

Retrouvé... et vous ne me dites pas!... (*Il replonge son argent dans sa sacoche.*)

FOGG, *prenant l'argent de Passepartout.*

Maintenant, capitaine?...

LE CAPITAINE.

Je refuse, vous dis-je.

LE CONTREMAÎTRE.

Allons, capitaine... acceptez!

LE CAPITAINE, *avec colère.*

Je refuse de vendre le bâtiment à cet homme qui m'a bravé, insulté!

FOGG.

Vous n'en avez pas le droit, monsieur.

TOUS LES MATELOTS.

Non, capitaine, non, non! (*Ils l'entourent et le contiennent.*)

LE CAPITAINE, *se débattant.*

Jamais! jamais! Je vous dis que je ne veux pas!

FOGG, *prenant des bank-notes et les fourrant dans ses poches.*

Cent mille francs!

LE CAPITAINE, *étouffant de colère.*

Au voleur!

ARCHIBALD, *même jeu.*

Deux cent mille francs!

FOGG.

Trois cent mille francs!

ARCHIBALD.

Quatre cent mille francs!

LE CAPITAINE, *chaque fois.*

Au voleur!

FOGG.

Cinq cent mille francs!

LE CAPITAINE.

Au voleur!

ARCHIBALD.

Mais mille tonnerres du diable! vous voilà criblé de bank-notes! Qu'est-ce qu'il vous faut donc de plus?

LE CAPITAINE.

Eh bien! soit! Le navire est à vous, coquin de passager! vous l'avez payé... Ils m'en ont fourré partout!... Il vous appartient depuis la quille jusqu'à la pomme des mâts! soit!... Mais je ne commande plus, et nous verrons où ira ce bâtiment du diable, quand il n'aura plus de capitaine!

FOGG.

Il en a un, monsieur.

LE CAPITAINE.

Et qui donc?

FOGG.

Moi, et voici mon second. *(Il montre Corsican.)*

ARCHIBALD.

J'accepte et de grand cœur! Quels ordres, capitaine?

FOGG.

A toute vapeur, et le cap sur Liverpool.

ARCHIBALD, *répétant.*

A toute vapeur, et le cap sur Liverpool!

DOUZIÈME TABLEAU

Le steamer « l'Henrietta » en mer.

La scène représente le pont du steamer *l'Henrietta*. Le pont est traversé par une légère passerelle, jetée sur les tambours, derrière le grand mât qu'on aperçoit jusqu'aux barres et que les haubans soutiennent à droite et à gauche sur les bastingages. En arrière le balancier d'une machine, installée à l'américaine, et qu'on voit s'élever et s'abaisser au-dessus du pont. Plus en arrière, le dôme des chaudières, les soupapes, la cheminée, le tuyau d'échappement. Enfin, plus en arrière encore, le mât d'artimon que l'on voit en entier, ayant le pavillon américain. Entre la machine et la chaudière, panneau qui donne accès dans la chaufferie. Le pont est terminé à l'arrière par une dunette surélevée de cinq pieds sur laquelle donnent accès deux escaliers latéraux. Au centre, porte qui s'ouvre sur le carré. Sur la passerelle, la roue du gouvernail et le timonier à la roue. La machine fonctionne pendant toute la durée du tableau avec plus ou moins de vitesse, suivant les incidents qui se produisent.

SCÈNE I

FOGG, ARCHIBALD, PASSEPARTOUT, AOUDA, NÉMÉA, MARGARET, LE CAPITAINE, LE CONTREMAITRE, MATELOTS, CHAUFFEURS.

(Au lever du rideau, Fogg est sur la passerelle et le contremaître près de lui.)

FOGG, *sur la passerelle, parlant à travers le porte-voix.*

A hisser les huniers! Allons, leste! Faites monter la pression!

LE CONTREMAÎTRE.

Nous avons trente tours d'hélice à la minute.

FOGG.

Et nous faisons?

LE CONTREMAÎTRE.

A peu près onze nœuds à l'heure.

FOGG, *s'adressant à l'homme de barre.*

Le cap au nord-nord-est.

LE MATELOT.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE, *à Fogg qui descend du pont.*

Vous avez donc été marin, vous?

FOGG.

Quelque peu, monsieur.

(En ce moment, Archibald, qui se promène sur le pont, vient sur le devant.)

NAUFRAGE DE L'« HENRIETTA »

ARCHIBALD, *à Fogg qui vient de descendre de la passerelle.*

Eh bien, ami Fogg, où en sommes-nous?

FOGG.

C'est un mauvais marcheur que ce bateau! Nous devrions déjà être en vue de Liverpool.

ARCHIBALD.

Et nous en sommes?...

FOGG.

A cinq ou six heures encore!

ARCHIBALD.

Et c'est aujourd'hui le dernier jour!

FOGG.

Le dernier jour, et il faut absolument que je sois avant quatre heures à Liverpool pour prendre l'express de Londres!...

ARCHIBALD.

Mais, mille diables! ne peut-on activer la marche de ce maudit bateau?

FOGG.

Les fourneaux sont chargés de charbon, et nous portons toute la toile que le temps nous permet de porter. N'importe! forcez! forcez les feux....

LE CONTREMAÎTRE, *embarrassé.*

Mais, capitaine... c'est que...

FOGG.

Eh bien! quoi! qu'y a-t-il?...

PASSEPARTOUT.

Il y a, monsieur, ce que les matelots n'ont pas voulu vous dire. Depuis huit jours, vous payez en secret les chauffeurs pour qu'à force de combustible ils nous fassent marcher plus vite... et ce matin, à sept heures, il n'y avait plus de charbon!

FOGG.

Plus de charbon!

PASSEPARTOUT.

Mais, comme je vous connaissais bien, j'ai pris sur moi de faire brûler tout ce qu'on pouvait brûler! Il y avait dans la cale quelques milliers de jambons.... On ne les mangera plus ceux-là! Ils sont trop cuits pour ça!...

FOGG

Bien, après?

PASSEPARTOUT.

Après, nous avons brûlé les tables, les meubles, les bagages, toutes les malles!...

LE CAPITAINE, *furieux.*

Ma malle aussi?

PASSEPARTOUT.

Votre malle aussi, et maintenant, il n'y a plus rien!

TOUS.

Rien!

FOGG, *regardant autour de lui.*

Rien! Et je n'ai plus que trois heures!

LE CAPITAINE, *ironiquement.*

Eh bien! comment allez-vous vous tirer de là?

ARCHIBALD.

Oui!... que faire?

FOGG.

Eh bien! tout le monde sur le pont.

(Aouda, Néméa, Margaret sortent de la dunette au fond. Des matelots apparaissent hors des écoutilles. Tout le monde se groupe au pied du grand mât.)

FOGG.

Mes amis, nous sommes encore à quarante milles de Liverpool, et si je n'y arrive pas avant quatre heures du soir, je suis perdu. Êtes-vous prêts à exécuter mes ordres, quels qu'ils soient?

TOUS.

Oui! oui!

FOGG, *à Aouda et à Néméa.*

Et vous, Aouda, vous, Néméa, me permettez-vous de vous exposer à un danger pour tenter un dernier effort?

AOUDA.

Faites, monsieur Fogg.

NÉMÉA.

Faites.

FOGG.

Eh bien, mes amis, des pinces, des haches, des scies! *(Plusieurs matelots vont chercher des haches et accourent.)*

LE CAPITAINE.

Que voulez-vous donc faire?...

ARCHIBALD.

Bravo! Je le comprends et il a raison. Qu'on démolisse les bastingages, la dunette, que l'on brise ce pont qui nous porte, que l'on arrache ces bordages jusqu'à la flottaison, s'il le faut, et de tout ce bois, que l'on charge les fourneaux jusqu'à la gueule! Est-ce cela, capitaine?

FOGG.

Oui, c'est cela, mes amis!

ARCHIBALD.

Aux outils! aux outils!

(On commence à exécuter les ordres de Fogg. On démolit la dunette, les bastingages. On amène le mât de hune, et on attaque le grand mât par le pied. Pendant ce temps le capitaine est allé à Fogg.)

LE CAPITAINE.

Brûler mon navire!

FOGG.

Est-ce qu'il n'est pas à moi?

ARCHIBALD.

Il est à nous, monsieur.

LE CAPITAINE.

Vous l'avez payé, et vous allez le brûler?...

FOGG.

Certainement.

LE CAPITAINE.

Il commence à m'aller cet homme-là! Cet Anglais, c'est un vrai Américain! Il veut arriver, il faut qu'il arrive! Au feu le navire! *(Il se mêle au groupe de matelots et manie la hache.)*

ARCHIBALD, *criant aux matelots.*

Tiens bon!

FOGG, *au contremaître.*

Eh bien?

LE CONTREMAÎTRE.

Nous avons 35 tours à la minute, mais la vapeur s'échappe par les soupapes.

FOGG.

Alors... chargez les soupapes!

LE CAPITAINE.

Mais nous allons sauter!...

ARCHIBALD.

Eh bien, nous sauterons.

TOUS.

Aux soupapes! aux soupapes!

(Des matelots montent sur le dôme de la chaudière et placent de lourds espars sur les soupapes. Le mouvement de la machine s'accélère, et le balancier s'élève et s'abaisse avec une effrayante vélocité. En ce moment, un immense jet de vapeur et une gerbe de feu s'élancent vers le ciel. Effroyable détonation. La chaudière éclate et les morceaux se dispersent à gauche et à droite. La cheminée vole en éclats au milieu de torrents de vapeur. La machine s'arrête. Une partie du pont a sauté. Plusieurs hommes sont renversés. — Cri général.)

Ah!

LE CONTREMAÎTRE.

Nous coulons! nous coulons!

(Fogg est resté sur la passerelle. Le capitaine l'y rejoint.)

LE CAPITAINE.

Mettez le canot à la mer!

FOGG, *au capitaine.*

Mais, monsieur?

LE CAPITAINE.

Le danger menace, monsieur, je reprends mon commandement!

FOGG.

Et bien, nous commanderons ensemble!

LE CAPITAINE.

Ensemble, c'est dit!

(Pendant ce temps, des matelots ont fait descendre le canot sur le côté. Le bâtiment s'est enfoncé peu à peu.)

ARCHIBALD.

Fogg, l'embarcation est prête!

FOGG, *criant.*

Embarque.

LE CAPITAINE.

Embarque. *(L'embarcation est amenée sur le côté du navire à droite.)*

FOGG.

Les femmes d'abord.

ARCHIBALD, *à Fogg.*

A vous, Fogg.

FOGG.

Nous, les derniers!

LE CAPITAINE.

Les derniers! (*Il lui serre la main. Les deux femmes ont été embarquées dans le canot qui, par suite de l'engloutissement du navire, est à la hauteur du pont que la mer couvre déjà.*)

FOGG, *à Archibald.*

Je vous les confie, Archibald!

ARCHIBALD.

Comptez sur moi!

(*En ce moment, la passerelle est atteinte par la mer et le bâtiment s'engloutit lentement sous les flots. — Cri général. Un brouillard monte. — Changement à vue.*)

TREIZIÈME TABLEAU

Une épave en mer.

Le brouillard se dissipe peu à peu et la scène représente la pleine mer. — Le brouillard reste encore suspendu vers le fond de la scène. — Demi-nuit.

SCÈNE I

FIX, PUIS FOGG, PASSEPARTOUT.

(*Au milieu de la scène, une hune qui surnage. Fogg est debout sur la hune.*)

FOGG.

Par ici, monsieur. (*Il lui tend la main.*)

FIX.

Monsieur, je vous remercie mille fois! Ah! monsieur Philéas Fogg! bien obligé... Où sommes-nous donc?

FOGG.

A deux milles au plus de la côte.

FIX.

Dans les eaux anglaises?...

FOGG.

Oui!

FIX.

Alors, monsieur, j'accomplis mon mandat! Vous êtes mon prisonnier.

FOGG.

Hein? que dites-vous? Vous êtes fou!

FIX.

Monsieur Philéas Fogg, au nom de la reine, je vous arrête! (*En ce moment, Passepartout se hisse lestement sur la hune et se jetant sur Fix.*)

PASSEPARTOUT.

Et moi, au nom du roi! V'lan. Je l'enfonce! (*Il le précipite à la mer, mais Fix, qui l'a saisi, l'entraîne avec lui.*)

FOGG, *appelant.*

Passepartout! qu'est-il devenu... Passepartout?...

PASSEPARTOUT, *reparaissant.*

Monsieur m'a sonné? (*Fogg aide Passepartout à remonter sur la hune. Le brouillard se dissipe, et on voit à l'horizon apparaître l'entrée de la rivière de Liverpool avec maisons éclairées et le phare qui brille d'un vif éclat.*)

ACTE CINQUIÈME

QUATORZIÈME TABLEAU

Un salon d'hôtel à Liverpool.

Un salon de l'hôtel Adelphi à Liverpool. Fenêtres à droite, portes à gauche et au fond. Tables, fauteuils.

SCÈNE I

FOGG, PASSEPARTOUT.

(Fogg est occupé à écrire.)

PASSEPARTOUT.

L'explosion de ce maudit bateau a tout perdu! A peine débarqués du canot qui nous avait recueillis, nous nous sommes précipités vers la gare! Plus de train! et quand même nous aurions pris un train spécial, impossible d'arriver à temps! Nous n'avions plus que trois heures devant nous, et même à toute vitesse il en faut cinq pour arriver à Londres! *(Il s'asseoit.)* Mon pauvre maître!

FOGG.

Passepartout?

PASSEPARTOUT.

Monsieur.

FOGG.

Comment nos deux compagnes ont-elles passé la nuit?

PASSEPARTOUT.

Mal, monsieur! Elles sont dans la plus profonde désolation.

FOGG.

Pauvres femmes! A quel danger je les ai exposées en voulant forcer la vitesse de ce bâtiment!

PASSEPARTOUT, *à part.*

Il ne songe même pas à lui!

FOGG.

Passepartout.

PASSEPARTOUT.

Monsieur.

FOGG.

Ce fou, car il était fou, ce malheureux qui a voulu m'arrêter en mer, je pense bien qu'il a pu être sauvé?

PASSEPARTOUT.

Ah! par exemple! voilà un imbécile dont je me fiche extraordinairement! Mais, tranquillisez-vous! on l'a sauvé, en même temps que ce brave capitaine!

FOGG.

C'est hier, dimanche, à neuf heures du soir, qu'a expiré le délai fatal!

PASSEPARTOUT.

Faute de deux heures, sur quatre-vingts jours, perdre à la fois sa fortune et...

FOGG.

Mais non son honneur! J'ai perdu honorablement et je payerai. Connaissez-vous Liverpool, Passepartout?

PASSEPARTOUT.

Non, monsieur, et je ne tiens guère à le connaître!

FOGG.

Vous saurez bien où trouver la poste!

PASSEPARTOUT.

S'il le faut!

FOGG.

Voici une lettre contenant un chèque sur Baring frères, et qui permettra à mes collègues du Club de toucher le montant du pari!

PASSEPARTOUT.

Ah! malheur et misère!

FOGG, *tendant la lettre.*

Allez sans retard à la poste et faites charger cette lettre. Je veux qu'elle arrive aujourd'hui lundi avant neuf heures du soir! (*Souriant.*) J'aurai, selon l'usage, payé dans les vingt-quatre heures!

PASSEPARTOUT.

Ah! monsieur!

FOGG.

Allez, mon ami... (*Le retenant.*) Ah! je tiens à vous dire, Passepartout, que j'ai été très satisfait de vos services... Vous êtes un garçon honnête et dévoué... je ne l'oublierai pas... Allez, Passepartout, allez.

PASSEPARTOUT.

Mais vous me dites ça, monsieur, comme si nous devions nous quitter!

FOGG.

Je suis ruiné... et j'ai, en effet, l'intention...

PASSEPATOUT.

Eh bien, moi, monsieur, je vous avertis que j'ai l'intention de rester avec vous et que je n'en démordrai pas! Voilà!... (*Il sort.*)

SCÈNE II

FOGG, *seul. Réfléchissant.*

Oui! mon parti est bien pris. Ma ruine, heureusement, n'entraînera pas d'autre ruine. Et puis... je suis seul au monde, et ma mort ne sera une cause de douleur pour personne... Aouda! quelques regrets... quelques larmes peut-être... et puis, après, l'oubli! Ah! cœur égoïste, qui s'afflige de ne laisser après lui ni souffrance, ni désespoir!

SCÈNE III

FOGG, AOUDA.

AOUDA, *venant près de Fogg.*

Monsieur Fogg!

FOGG, *se levant.*

Aouda! ah! j'aurais mieux aimé ne pas vous revoir!

AOUDA, *à part.*

Je ne m'étais pas trompée! (*Haut.*) Ne pas me revoir? Que comptez-vous donc faire?

FOGG.

Partir... me remettre en voyage...

AOUDA, *d'un air incrédule.*

Ah!

FOGG.

Je suis ruiné, Aouda. Tout à l'heure il me restait un million, mais c'est l'enjeu du pari que j'ai perdu, et je viens de l'envoyer à mes collègues.

AOUDA.

En sorte que vous ne possédez plus?...

FOGG.

Que cinquante mille francs que je vous prie d'accepter. (*Il lui présente un paquet cacheté.*)

AOUDA.

Moi, vous voulez?...

FOGG.

Ce sera votre dot... une bien pauvre dot, Aouda! Je voulais vous en offrir une vingt fois plus belle!... Ma folie l'a perdue, il n'y faut plus songer!... Mais, si faible qu'elle soit, cependant, cette dot peut servir de base à la fortune d'un honnête homme... qui puisera dans votre amour la force et le courage!... (*Lui prenant la main.*) Il vous enrichira, mon enfant, s'il vous aime... comme vous méritez d'être aimée!...

AOUDA.

Mais... si vous me donnez... ce peu qui vous reste... que deviendrez-vous ensuite?

FOGG.

Oh! moi... je... je vais me réfugier dans le sein d'une grande famille... où je ne manquerai de rien!

AOUDA, *retenant son émotion.*

Ah!... bien... bien!... je comprends!

FOGG.

Vous acceptez, n'est-ce pas?

AOUDA.

J'accepte... si vous me promettez... si vous me jurez de faire ce qu'à mon tour je vais vous demander.

FOGG, *défiant.*

Ce que vous me demanderez... mais...

AOUDA, *vivement.*

Oh! ne craignez rien!... je n'userai pas de votre promesse pour vous détourner de ce... lointain voyage!... Seulement, moi que vous avez deux fois sauvée, moi qui n'ai plus de famille, que rien n'attache à ce pays, qui n'ai pas ma patrie... où vous irez... j'irai!

FOGG, *vivement.*

Aouda!...

AOUDA.

J'irai.

FOGG.

Eh bien, cette parole que vous me demandez... je vous la donne!

AOUDA.

Bien!... Vous êtes ruiné, monsieur Fogg... et si pauvre que soit la dot que je possède... elle peut, avez-vous dit, servir de base à la fortune de l'homme que j'aimerai!... Vous serez cet homme-là, monsieur Fogg... Je vous aime!...

FOGG, *la prenant dans ses bras.*

Aouda! chère Aouda!...

(En ce moment, un tumulte se produit à l'extérieur, et la porte du fond s'ouvre avec violence.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, PASSEPARTOUT, ARCHIBALD, NÉMÉA, MARGARET.

(Passepartout est sans chapeau. Archibald, les cheveux hérissés, ne peut prononcer une parole.)

PASSEPARTOUT.

Ah! monsieur... ah! mon maître... je... je...

ARCHIBALD.

Ah! mon ami!... ah! mon cher Fogg... nous... nous...

FOGG et AOUDA.

Qu'y a-t-il?

NÉMÉA.

Il y a... il y a... que... que... Ah! je ne peux pas parler... j'étouffe... C'est aujourd'hui dimanche! monsieur, c'est...

ARCHIBALD, PASSEPARTOUT, NÉMÉA, *criant.*

C'est dimanche! c'est dimanche!!

FOGG.

Comment!...

AOUDA.

Que signifie?...

ARCHIBALD.

Cela signifie, mon ami, que nous nous sommes trompés d'un jour!

FOGG.

Trompés!... Mais c'est impossible!

ARCHIBALD.

Oui, mon ami, oui! c'est impossible, mais cela est!...

PASSEPARTOUT.

Et la preuve que c'est bien aujourd'hui dimanche, monsieur, c'est que la poste est fermée!

ARCHIBALD.

C'est que tous les magasins sont fermés!... (*L'entraînant vers la fenêtre.*) Tenez, tenez, regardez vous-même!

AOUDA et NÉMÉA.

Oui, oui, fermés!

FOGG.

C'est vrai!... c'est bien vrai!

PASSEPARTOUT.

Quand je suis arrivé au bureau... « C'est fermé, m'a-t-on dit, puisque c'est dimanche!... » Je croyais que je rêvais... et j'ai interrogé un passant, deux passants, dix passants!... Et chacun me répondait : Eh! parbleu! c'est dimanche! c'est dimanche! c'est dimanche! Enfin, monsieur, c'est dimanche!!!

FOGG.

Mais comment cela se fait-il, puisque j'écrivais chacun des jours écoulés?...

ARCHIBALD.

Vous vous serez trompé, mon ami.

FOGG.

Ah! j'y suis!... Je comprends!... J'avais oublié!... Oui, en faisant le tour du monde, et en marchant vers l'est, l'heure se modifiait avec chacun des degrés parcourus... et nous avons ainsi gagné tout un jour...

ARCHIBALD.

C'est cela!...

PASSEPARTOUT.

C'est bien cela! Je ne comprends pas, mais c'est bien ça!

FOGG.

Et pendant que midi a sonné quatre-vingts fois pour nous, il n'avait encore sonné que soixante-dix-neuf fois pour mes collègues!

MARGARET.

Eh bien, voilà!

PASSEPARTOUT.

Ah! t'as compris, toi?

MARGARET.

Pas du tout.

FOGG.

Et ce jour inconsciemment gagné...

ARCHIBALD.

Vous en avez perdu la plus grande partie... ici... à Liverpool... au lieu de filer immédiatement...

AOUDA.

Mon cher Fogg!

ARCHIBALD.

Mais un cab est en bas... Vous avez le temps de prendre l'express de Londres, où vous serez avant neuf heures du soir...

AOUDA.

Partez... partez!...

TOUS.

Partez...

PASSEPARTOUT.

Partons...

(Au moment où Fogg va partir, la porte s'ouvre du fond.)

SCÈNE V

LES MÊMES, FIX, POLICEMEN.

(Fix est habillé en agent.)

FIX.

Arrêtez!

PASSEPARTOUT, *bondissant.*

Encore lui !

FIX, *montrant Fogg.*

Saisissez cet homme !

FOGG.

Moi !

FIX, *montrant Passepartout.*

Et celui-ci, comme complice...

PASSEPARTOUT.

Complice.

FOGG.

De quoi suis-je accusé?

FIX.

Oh! vous le savez bien, d'un vol de deux millions à la Banque d'Angleterre!

TOUS.

D'un vol!

ARCHIBALD.

Et c'est lui que vous soupçonnez?

FOGG.

C'est une erreur, monsieur, et, en m'arrêtant, vous me causez un préjudice énorme! Si je manque l'express, je suis perdu!

FIX.

A d'autres! J'ai ordre de vous arrêter et je vous arrête! (*Les policemen s'avancent vers Fogg.*)

ARCHIBALD, *avec force.*

Allons donc, vous êtes fou! Je vous dis que vous perdez la raison... entendez-vous?

FIX.

Qu'on obéisse!

FOGG.

Du moins, monsieur... emmenez-moi, emmenez-moi à l'instant! Partons pour Londres, et une fois là...

FIX.

Impossible! J'ai télégraphié que je vous tenais, et j'attends une réponse qui me dira ce que je dois faire de vous.

PASSEPARTOUT.

Ah! mille tonnerres!... Et je n'ai pas noyé ce gredin-là!

FIX.

Jusque-là, monsieur, vous serez écroué à la prison de Liverpool... (*Il veut l'emmener.*)

ARCHIBALD, *hors de lui.*

Allons, puisqu'il le faut... Arrêtez... arrêtez... Je vous dis, encore une fois, que Philéas Fogg n'est pas un voleur... sur ma vie, sur mon âme, je vous jure, monsieur, que ce n'est pas Philéas Fogg qui a volé deux millions à la Banque!

FIX, *avec force.*

Et la preuve, monsieur?

ARCHIBALD.

La preuve... Eh bien, la preuve... c'est que c'est moi!...

TOUS.

Vous!... Lui!

ARCHIBALD.

Oui! puisque la vérité s'est échappée de mes lèvres. C'est moi, moi qui, après le vol, me suis enfui en Égypte, où vous m'avez rencontré, monsieur! moi qui espérais en revenant à la suite de M. Fogg, en faisant partie de l'Exentric-Club, donner le change à la police, et vivre tranquillement à Londres!...

FIX.

Attendez donc!... Je me souviens... Vous disiez, en effet, à Suez que le jour même du vol vous vous trouviez à la Banque d'Angleterre...

ARCHIBALD.

C'est vrai.

FIX.

Et que vous et le voleur étiez sortis en même temps de la Banque, où vous aviez touché une très forte somme!

ARCHIBALD, *jetant sa sacoche.*

La voilà!... M. Fogg a tenu trois fois ma vie dans ses mains, et trois fois il m'a épargné! J'aime mieux perdre cette fortune et ma liberté que de le laisser arrêter à ma place!

FIX, *prenant la sacoche et l'ouvrant.*

Oui! oui! mes bank-notes! Et celui-là n'a pas dépensé un million en route!

FOGG.

Lui! c'était... (*A Fix.*) Mais alors... je puis partir?

FIX.

Vous êtes libre !

AOUDA.

Ne perdez pas un instant !...

FOGG.

Au revoir donc, Aouda ! (*A Néméa.*) Au revoir. (*Se trouvant en face de Corsican.*) Quelque coupable que vous soyez, monsieur, vous me sauvez en vous livrant... Je ne dois pas l'oublier ! Au revoir ! au revoir tous !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS FOGG, PUIS UN AGENT.

PASSEPARTOUT, *à part.*

M. Archibald un voleur ! Qui aurait jamais cru cela ?

AOUDA, *à Néméa qui n'a pas quitté Archibald des yeux.*

Ma pauvre Néméa !

NÉMÉA, *haut.*

Pourquoi donc me plains-tu ?

AOUDA.

Mais je pensais... j'avais cru m'apercevoir...

NÉMÉA, *avec dignité.*

Rassure-toi, ma sœur ! Le cœur de Néméa ne peut aimer qu'un homme digne de son estime !

FIX, *présentant les menottes à Archibald.*

Vous permettez ?...

ARCHIBALD.

Un instant, monsieur, je vous prie. (*Allant auprès de Néméa.*) Me pardonnez-vous, mademoiselle, d'avoir osé élever mes regards jusqu'à vous ?

(*Néméa, sans répondre, tombe assise près de la table, regarde autour d'elle, saisit une plume et se met à écrire.*)

ARCHIBALD.

Pas même une parole !... Allons ! c'est justice ! c'est justice !

(*Néméa lui présente la lettre qu'il va lire.*)

NÉMÉA, *l'arrêtant.*

Non ! pas maintenant... Vous lirez cela, monsieur, quand vous serez loin de moi !...

ARCHIBALD, *mettant la lettre sur sa poitrine.*

Soit !... Vous serez obéie. (*Relevant la tête et présentant ses mains à Fix.*) Je suis prêt, monsieur.

FIX.

Allons... (*Il va lui attacher les menottes... Entre un agent porteur d'une dépêche qu'il remet à Fix.*)

L'AGENT.

Une dépêche pour M. Fix.

FIX.

Une dépêche... Ah !... (*A Archibald.*) Les instructions que j'attendais de Londres à votre sujet. (*Lisant.*) « Cessez à l'instant toute poursuite... » Qu'est-ce que cela veut dire ?

AOUDA et PASSEPARTOUT.

Bon !

FIX, *lisant.*

« Le voleur, qui n'avait jamais quitté Londres, est arrêté depuis huit « jours. »

AOUDA et PASSEPARTOUT.

Arrêté!

FIX.

Arrêté!

(*Archibald secoue la tête en souriant.*)

AOUDA, *à Fix.*

Mais achevez donc, monsieur!

PASSEPARTOUT.

Achevez donc!

FIX, *abasourdi, lisant.*

« Le voleur est arrêté depuis huit jours, et l'argent restitué à la Banque. »

ARCHIBALD, *à Fix.*

Auriez-vous la bonté de me rendre le mien?

FIX, *lui rendant sa sacoche.*

Ah! mes chères bank-notes!

PASSEPARTOUT.

Mais alors, monsieur?...

FIX, *à Corsican.*

Mais pourquoi donc avez-vous dit que vous étiez le voleur?

ARCHIBALD.

Pourquoi? Il fallait bien vous faire relâcher mon ami!

FIX.

Je suis ruiné! Je n'ai plus qu'à donner ma démission! (*Il sort.*)

ARCHIBALD, *allant à Néméa.*

Et vous, Néméa, n'avez-vous rien à me dire?

NÉMÉA.

Moi!

ARCHIBALD.

Après ce que vous venez d'apprendre?

NÉMÉA.

Mais... Je n'ai rien appris!

ARCHIBALD.

Comment?

NÉMÉA.

Je n'ai rien à ajouter, du moins, à ce que je vous ai écrit.

ARCHIBALD, *étonné.*

Ce que vous... (*Il ouvre le papier.*)

NÉMÉA.

Lisez, monsieur... lisez.

ARCHIBALD, *lisant.*

« Vous avez un noble cœur, et le mien a compris votre généreux « mensonge!... »

AOUDA, *à Néméa.*

Mais comment as-tu reconnu qu'il s'accusait faussement ?

NÉMÉA, *simplement.*

Je l'aimais toujours!

MARGARET.

Ah! c'est gentil, ça!

PASSEPARTOUT.

Et mon maître! Quelle joie ce sera pour lui d'apprendre !...

AOUDA.

Que ne pouvons-nous le rejoindre assez vite pour être témoins de son triomphe!

ARCHIBALD.

Nous le pouvons!

TOUS.

Comment?

ARCHIBALD.

Il a pris la ligne du Sud!... Nous prendrons celle du Nord.

PASSEPARTOUT.

Mais l'heure du train est passée!...

ARCHIBALD.

Eh bien! nous en ferons chauffer un pour nous! Je veux agir une fois à la Philéas Fogg! (*Tous sortent. — Changement à vue.*)

QUINZIÈME TABLEAU

Une fête au Club des Excentriques.

Dans le nouveau palais du Club des Excentriques, à Londres. Mélange d'architecture bizarre et de végétation exotique. Eclairage splendide. — Au-dessus de la porte du fond, une horloge marquant huit heures et demie au lever du rideau, et dont l'aiguille marche vers neuf heures.

SCÈNE I

FLANAGAN, STUART, RALPH, SULLIVAN, MEMBRES DU CLUB.

(Au lever du rideau, la fête est dans toute son animation.)

FLANAGAN.

La fête est charmante!

STUART.

Elle nous coûtera le million que nous aurons gagné dans une demi-heure, et nous ne le regretterons pas!

RALPH.

Vraiment, on ne se croirait pas à Londres ici, mais dans le plus beau pays du monde!... Qui dirait qu'à deux pas est le palais de Westminster, et que la Tamise coule de ce côté au milieu de ses éternels brouillards!

STUART, *montrant l'horloge qui marque neuf heures moins vingt.*

Messieurs, dans vingt minutes le délai convenu entre Philéas Fogg et nous sera expiré. Quand le dernier coup de neuf heures aura sonné, le million nous sera acquis.

SULLIVAN.

A quelle heure est arrivé le dernier train de Liverpool ?

STUART.

A 7 heures 23, et le train suivant n'arrive qu'à minuit 10. Donc, si Philéas Fogg avait pris le train qui arrive à 7 heures 23, il serait déjà ici!

RALPH.

C'est évident

SULLIVAN.

Vous remarquerez, d'ailleurs, que nous n'avons reçu aucune nouvelle de notre collègue depuis qu'il a quitté Londres, c'est-à-dire depuis les quatre-vingts jours qui vont expirer dans douze minutes, et cependant les fils télégraphiques ne manquaient pas sur son itinéraire!

STUART.

Eh! il a perdu, messieurs! Il a cent fois perdu! Vous savez d'ailleurs que le *China*, le seul paquebot de New-York qu'il pût prendre en temps utile, est arrivé hier! Or, voici la liste des passagers publiée par la *Shipping Gazette*, et le nom de Philéas Fogg n'y figure pas!

RALPH.

En admettant les chances les plus favorables, c'est à peine si notre collègue est en Amérique à ce moment, et j'estime à vingt jours au moins le retard qu'il éprouvera sur la date convenue!

(Les toasts, les danses continuent; les membres du club vont et viennent. L'aiguille de l'horloge s'avance peu à peu sur le cadran.)

UN DOMESTIQUE.

Il y a là des gens qui demandent à parler à M. Philéas Fogg.

TOUS.

A Philéas Fogg!

FLANAGAN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

RALPH.

Mais ils supposent donc que Fogg...

STUART.

Amenez-les, nous saurons bientôt!...

(Sur un signe du domestique, entrent Archibald et Passepartout, puis Aouda, Néméa et Margaret, qui se tiennent à l'écart.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ARCHIBALD, PASSEPARTOUT, AOUDA, NÉMÉA, MARGARET.

ARCHIBALD, *vivement.*

Philéas Fogg, où est-il? Où est-il?

STUART.

C'est bien Philéas Fogg que vous demandez?

ARCHIBALD.

Certainement.

FLANAGAN.

Il est donc à Londres?

ARCHIBALD.

Oui!... Il devrait être ici!

FLANAGAN.

Il n'a pas paru!

TOUS.

Comment!

ARCHIBALD.

Mais il est donc arrivé un accident au train qu'il a pris?

PASSEPARTOUT.

Il est perdu!

STUART.

Neuf heures!... (*Neuf heures commencent à sonner.*)

ARCHIBALD.

Ah! le malheureux! S'il nous avait attendus! Notre train est arrivé avant le sien!...

AOUDA.

Il est perdu! (*Appelant.*) Monsieur Fogg! monsieur Fogg!...

(*Au septième coup de l'horloge, les groupes du fond s'entrouvrent et s'écartent. Au huitième, Fogg apparaît, vêtu en parfait gentleman et achevant de mettre son gant.*).

SCÈNE III

LES MÊMES, FOGG.

AOUDA, *poussant un cri*

Lui!

TOUS.

Lui.

FOGG, *tranquillement.*

Me voilà, messieurs!

NÉMÉA.

Mais d'où vient ce nouveau retard?...

FOGG.

J'étais en redingote et je n'avais pas de gants!

TOUS.

Hurrah! hurrah! hurrah! pour Philéas Fogg!

STUART.

Vous avez gagné, mon cher collègue!

TOUS.

Et bien gagné!

ARCHIBALD.

Oui. bien gagné! L'honneur, l'argent et...

FOGG, *tendant la main à Aouda.*

Et le bonheur!

PASSEPARTOUT.

Ah!

FOGG, *apercevant Archibald.*

Mais au fait... Mais comment se fait-il?...

ARCHIBALD.

Pas plus voleur que vous, mon cher Philéas... Et la preuve... c'est que... voici ma femme! (*Il tend la main à Némea.*)

PASSEPARTOUT, *prenant la main de Margaret.*

Et voici la mienne!

MARGARET.

Une femme qui sera douce et fidèle!...

PASSEPARTOUT.

Et fidèle!... Allons! me voilà aussi du Club des Excentriques.

FIN DU TOUR DU MONDE.

LES ENFANTS

DU

CAPITAINE GRANT

PIÈCE EN 5 ACTES ET UN PROLOGUE

(13 TABLEAUX)

DE

MM. A. D'ENNERY & JULES VERNE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS
SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-St-MARTIN
LE 26 DÉCEMBRE 1878

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

ET NOMS DES ARTISTES QUI ONT CRÉÉ LES RÔLES

PAGANEL	MM.	RAVEL.
BURCK		TAILLADE.
HARRY GRANT		LACRESSONNIÈRE.
LORD GLENARVAN		P. DESHAYES.
AYRTON		LARAY.
BOB		GOBIN.
THALCAVE		FAILLE.
MULRAY		MURRAY.
WILSON		FRANZIO.
FORSTER		ROLLE.
DICK		ROUSSEAU.
LE GUIDE		H. ROZE.
UN OFFICIER		GASPARD.
UN HOTELIER		MALLET.
1er MATELOT		BESSON.
2e MATELOT		BELLET.
UN DOMESTIQUE		ABEL.
UN SERVITEUR		PECLAZY.
MISS ARABELLE	MMmes	REVILLY.
JAMES GRANT		LACRESSONNIÈRE.
MARY GRANT		P. PATRY.
ROBERT GRANT		CH. RAYNARD.
ELMINA		MARIE-LAURE.

MATELOTS, OFFICIERS DE MARINE, CONVICTS, ETC.

DÉSIGNATION DES TABLEAUX

1er. — Le naufrage.
2e. — Le château de Malcolm.
3e. — Le yacht *le Duncan*.
4e. — Le col d'Antuco.
5e. — Le tremblement de terre.
6e. — La posada.
7e. — Les fêtes d'or à Valparaiso.
8e. — Une forêt australienne.
9e. — L'embouchure du Murray.
10e. — La pêche à la baleine.
11e. — L'îlot Balker.
12e. — La mer libre.
13e. — Le soleil de minuit.

LES ENFANTS

DU

CAPITAINE GRANT

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Le Naufrage.

La scène représente l'extrémité d'un îlot; quelques buissons, quelques arbres sans feuilles, hautes roches à droite et à gauche. — La mer vient battre la pointe de l'îlot au dernier plan à gauche. A une distance, qui doit être d'un demi-mille en mer, les restes d'un navire naufragé dont on ne voit plus que la carcasse renversée. — Sur le devant de la scène, quelques barils et ustensiles sauvés du naufrage. — Au fond, l'horizon de mer. Il fait grand jour et le ciel est pur.

SCÈNE I

GRANT, JAMES, AYRTON, BURCK, FORSTER, DICK, DIX-SEPT MATELOTS.

Tous ont leurs vêtements en mauvais état. Les uns sont étendus sur le sol; les autres vont et viennent sur la plage. Au lever du rideau, le capitaine Grant est debout, à droite, sur une haute roche, et, les bras croisés, il observe l'horizon. Ayrton, Forster et Dick forment un groupe à part. Le jeune James examine avec anxiété ce qui se fait autour de lui.

1er MATELOT, *à voix basse.*

Non !... non !... assez de souffrances comme cela !

2e MATELOT, *à voix basse.*

Vouloir s'enfoncer si loin dans le Sud, c'est tenter Dieu !

DICK.

C'est tenter le diable, et le diable n'aime pas qu'on le tente ! Aussi, vous voyez ce qu'il a fait du *Britannia !* (*Il montre la carcasse échouée en mer et revient vers Ayrton.*)

1er MATELOT.

Oui!... une carcasse qui n'est plus bonne à rien, et que le premier coup de vent va démolir!

MATELOT, *montrant Grant du poing.*

Et tout cela, par la faute de ce capitaine de malheur!

FORSTER, *à Ayrton.*

Tu le vois, Ayrton!... Ils sont maintenant montés contre Grant! Profitons-en!

DICK.

Oui... et commande à sa place!

AYRTON.

Patience, Forster, patience, Dick! Le moment n'est pas encore venu, mais il est proche, et je ferai payer à cet homme tout ce que j'ai souffert dans mon amour-propre et mes intérêts. — Ah! capitaine Grant! c'est toi qu'on a investi de cette mission d'aller à la découverte du pôle Sud, et de préférence à moi! C'est toi qu'on a nommé commandant de ce *Britannia*, sur lequel je n'occupais que la seconde place! Éh bien! le naufrage aura fait ce que ma volonté n'a pu faire! Malheur à toi!

JAMES, *à part.*

Qu'ont-ils donc à se dire ainsi tout bas! Je tremble pour mon père! Il me semble que nous ne sommes entourés que d'ennemis!

FORSTER, *à Ayrton.*

Mais pourquoi attendre plus longtemps?

AYRTON.

Parce que je veux savoir, avant d'agir, à quel parti va s'arrêter Harry Grant.

FORSTER.

Et quel parti veux-tu qu'il prenne, si ce n'est de quitter cet îlot par quelque moyen que ce soit, et de regagner les terres du Nord?

DICK.

Un baril de biscuit et un quartaut d'eau-de-vie pour vingt-trois personnes!... Avant huit jours nous serions morts de faim!

AYRTON.

Dans quelques instants nous saurons à quoi nous en tenir!

FORSTER.

Et si le capitaine s'obstine dans l'accomplissement de son projet qui est, maintenant, une menace de mort pour tout l'équipage?

AYRTON.

C'est alors sa propre condamnation qu'il prononcera!...

DICK.

Et qui se chargera de l'exécution de la sentence?

AYRTON, *montrant Burck.*

Qui?... Cette brute qui est là, rugissant encore de haine et de fureur!...

DICK.

Burck?

AYRTON.

Oui, Burck, que le capitaine a fait fouetter pour acte d'insubordination! Ce tigre se vengera tôt ou tard, et nous évitera d'être accusés d'avoir tué le capitaine!

FORSTER.

Tu crois qu'il aurait ce courage?

AYRTON.

Lui! attendez. (*S'approchant de Burck.*) Burk!

BURCK.

Hein?

AYRTON.

Que ferais-tu si le sort de Grant était remis entre tes mains?

BURCK, *se relevant et montrant le poing.*

Je le tuerais!...

AYRTON, *à part.*

Bien! (*A demi-voix et s'adressant aux matelots.*) C'est une terrible situation que la nôtre, mes amis!

FORSTER, *à mi-voix.*

Et c'est le capitaine qui nous y a plongés! Malheur à lui!

AUTRES MATELOTS, *sourdement.*

Oui, oui, malheur à Grant! malheur à lui!

(*Grant, à ce moment, quitte le poste qu'il occupait sur la haute roche à droite, et vient se placer au milieu des mutins qu'il regarde en face.*)

GRANT.

Qu'est-ce à dire?

JAMES, *courant à lui.*

Oh! père! prends garde!

GRANT.

Oubliez-vous que je commande sur cet îlot, comme je comman-

dais sur le *Britannia?* Ici comme à bord, je veux être obéi de tous!

AYRTON, *avec rudesse.*

Je ne sache pas qu'aucun de nous se refuse à faire son devoir!

GRANT, *sévèrement.*

Aucun de vous, ni officier, ni matelot! J'y compte! Le ciel nous a durement éprouvés, sans doute, en nous jetant sur cet îlot des mers australes, mais rien n'est encore désespéré. Je n'exige de vous que deux choses : un courage qui ne faiblisse jamais, une union que rien ne puisse altérer. A ce prix, je réponds du salut commun, et j'ai l'espoir d'achever notre tâche.

AYRTON.

Oubliez-vous donc que le *Britannia* est à demi brisé sur les récifs, et qu'il est impossible de le renflouer?

GRANT.

Non; mais je sais qu'avec du zèle et du travail nous pouvons mener notre œuvre à bonne fin. Disposez tout pour un campement provisoire. Voyez si l'on peut encore sauver quelques provisions. Ayrton, embarquez-vous avec quelques hommes. Vous m'entendez?...

AYRTON, *après avoir hésité.*

Oui, capitaine.

GRANT.

Et vous, Forster, veillez à ce que personne ne touche à ce quartaut d'eau-de-vie, notre seule réserve peut-être!

FORSTER, *regardant Ayrton.*

Oui, oui!... On veillera!

GRANT.

Pendant ce temps, je vais visiter cet îlot que j'ai lieu de croire être l'îlot Balker des mers australes, situé non loin de la côte Adélie... Encore une fois, mes amis, souvenez-vous! Unis, nous sommes forts! Désunis, nous sommes perdus!

JAMES.

Père, je t'accompagne?

GRANT.

Viens, mon fils. Du haut de ces rochers, nous aurons vite pris un aperçu de l'îlot...

AYRTON.

Et s'il est habitable, capitaine?

GRANT.

S'il est habitable, si la vie matérielle peut y être assurée, même pendant le rigoureux hiver des pôles, nous nous y installerons. Avec les débris du *Britannia*, en moins de six mois, nous aurons construit un navire plus petit, mais solide, et dès que la banquise se sera rouverte, à la première débâcle, nous quitterons cet îlot pour rechercher plus profondément encore la route du pôle Sud!

AYRTON.

Et si cet îlot est inhabitable?

GRANT.

J'aviserai. Viens, James. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

AYRTON, BURCK, FORSTER, DICK, MATELOTS.

1er MATELOT.

Attendre six mois ici!

2e MATELOT.

Hiverner au milieu des glaces!

FORSTER.

Crever de faim!...

2e MATELOT.

Et de froid!

DICK.

Jamais, camarades!

TOUS.

Jamais!

AYRTON.

Eh! n'avez-vous donc pas entendu ce que vous a dit Harry Grant? votre chef aujourd'hui comme hier, ici comme là! Vous obéirez?

TOUS.

Non, non!

DICK.

Quand un capitaine est fou, on le démonte de son commandement!

BURCK.

Ou on le tue sans pitié ni miséricorde!

FORSTER.

Il a raison! Notre capitaine, ce sera toi, Ayrton! Vive le capitaine Ayrton!

TOUS.

Oui, oui, vive Ayrton!

AYRTON.

Camarades, prenez garde à ce que vous faites! Vous me suivrez?...

FORSTER.

Partout où tu voudras nous mener.

AYRTON.

Vous m'obéirez?

DICK.

Jusqu'à la mort!

AYRTON.

Amis, il nous faut un bâtiment, non plus pour aller nous perdre dans les glaces du pôle, mais pour rallier les terres du Pacifique. Nous avons la chaloupe du *Britannia*. C'est une solide embarcation, bien pontée, bien gréée, et elle saura nous porter aux terres les plus prochaines.

FORSTER.

A la Nouvelle-Zélande?...

AYRTON.

Non, en Australie! C'est là que des gars de courage, décidés à tout, peuvent trouver la vie indépendante, le bien-être sans peine, la richesse sans travail! Là, si nous voulons nous emparer d'un navire, ce sera chose facile... à la condition de m'obéir.

TOUS.

En Australie!

DICK.

Mais la chaloupe ne peut contenir que vingt hommes au plus... et nous sommes vingt-trois!

AYRTON.

La chaloupe ne portera que ce qu'elle peut porter!

TOUS.

Comment cela?

AYRTON.

Harry Grant et son fils resteront. Le froid et la faim les auront bientôt tués!

TOUS.

Oui! oui!

DICK.

Embarquons-nous donc, et qu'il ne nous trouve pas à son retour!

AYRTON.

Embarquez d'abord les provisions qui ont été sauvées. C'est peut-être tout ce que pourra fournir le *Britannia*. Elles nous suffiront pour une traversée qui ne doit pas dépasser trois semaines. Et maintenant, capitaine Grant, à nous deux! (*Les matelots commencent à exécuter les ordres d'Ayrton. Le baril de biscuit est roulé vers la chaloupe qui a été amenée à la pointe de l'îlot. Le quartaut d'eau-de-vie est encore en scène.*)

1er MATELOT.

Eh! capitaine Ayrton, il fait diantrement soif par ici!

TOUS.

Oh! oui, capitaine!

AYRTON.

Harry Grant vous a défendu de boire... eh bien, buvez, camarades, buvez! (*Ils se mettent à vider, dans des gobelets, l'eau-de-vie contenue dans le quartaut. Burck emplit une bouteille.*)

TOUS.

A boire, à boire!

BURCK.

A moi, de l'eau-de-vie, à moi!... puisque je ne peux pas me venger tout de suite, il faut que j'endorme ma colère! (*Il boit.*)

AYRTON.

Elle ne s'en réveillera que plus terrible, n'est-ce pas, Burck?

BURCK.

Il a fait couler mon sang!... Je ferai couler le sien jusqu'à la dernière goutte! (*Il boit.*)

FORSTER.

A la santé du nouveau capitaine!

TOUS.

A la santé d'Ayrton.

BURCK, *la bouteille à la main et burant toujours.*

A l'éternelle damnation de Grant... et à sa mort! (*Il boit et chancelle.*) A sa...

SCÈNE III

LES MÊMES, GRANT, JAMES.

(*En ce moment paraît Grant; il marche vers Burck, il lui arrache la bouteille et la jette à terre.*)

BURCK, *s'élançant sur Grant.*

Mille tonnerres!...

GRANT.

Misérable brute! (*Il repousse violemment Burck, qui, déjà ivre, tombe.*)

GRANT, *à Ayrton.*

Ayrton, c'est malgré vos ordres, sans doute, que ces malheureux vont perdre la raison dans l'ivresse?

AYRTON.

C'est moi qui leur ai permis de boire.

GRANT.

Vous avez osé?...

AYRTON.

Allez, camarades!

1er MATELOT.

A boire!

AUTRES MATELOTS.

A boire! à boire!

GRANT, *saisissant une hache.*

Le premier de vous qui touche à ce quartaut, je lui fends la tête!

FORSTER, *à Ayrton.*

Eh bien, le moment n'est-il pas venu?...

AYRTON, *à Forster.*

Laisse-le aller!... il se perd!

GRANT, *à l'équipage.*

Je vous ai demandé obéissance et union dans l'intérêt commun. Cette soumission absolue à mes ordres que j'impose à mon équipage, je l'impose aussi à mes officiers. (*Se retournant vers Ayrton.*) Ayrton, vous avez

le premier donné l'exemple de la désobéissance! Je vous casse de votre grade! Vous n'êtes plus le second du *Britannia!*

AYRTON.

Que m'importe!... il n'y a plus de *Britannia!*

GRANT.

Il reste sa chaloupe. C'est une partie de lui-même, et c'est maintenant notre unique moyen de salut.

FORSTER, *à part.*

Que veut-il dire?

GRANT.

Je viens d'explorer cet îlot. Il est aride, sans végétation, et ne peut fournir aux besoins matériels d'un hivernage. Il faut donc le quitter, revenir aux terres du Pacifique et, puisque le vent est favorable, nous embarquer aujourd'hui même.

AYRTON.

La chaloupe ne peut contenir que vingt hommes, au plus, et nous sommes vingt-trois à embarquer!

GRANT.

Trois hommes de l'équipage resteront sur cet îlot.

LES MATELOTS.

Trois?...

GRANT.

Je viendrai, moi-même, les y reprendre. Dans trois semaines, la chaloupe aura rallié les côtes de la Nouvelle-Zélande. Là je fréterai un bâtiment. Les glaces ne reparaîtront que dans cinq mois! Or, avant cinq semaines, je serai de retour, et nous reverrons l'Angleterre; vous, vos familles; moi, mes chers enfants, que j'y ai laissés, Mary et Robert.

AYRTON, *l'interrompant.*

Et lesquels d'entre nous resteront sur l'îlot?

TOUS.

Oui, oui! lesquels?

GRANT.

Ceux que le sort désignera. Les noms vont être mis dans un chapeau, et les trois premiers sortants...

AYRTON, *l'interrompant.*

C'est inutile.

GRANT.

Comment?

AYRTON.

Et nous les avons déjà choisis.

FORSTER.

Grant et son fils, d'abord !

TOUS.

Oui ! oui ! Grant et son fils !

GRANT.

Misérables !

AYRTON, *avec force.*

L'instant est venu, camarades, de choisir entre Grant et Ayrton !

LES MATELOTS.

Ayrton ! Ayrton !

GRANT.

A moi, ceux qui sont pour leur capitaine !

AYRTON.

A moi, ceux qui sont pour Ayrton ! (*Tous les matelots se rangent près d'Ayrton. Grant reste seul avec son fils.*)

TOUS.

Ayrton !

GRANT, *s'élançant sur Ayrton, une hache à la main.*

Traître !

JAMES.

Mon père ! mon père !

(*Les matelots se sont précipités sur Grant et l'ont désarmé.*)

AYRTON.

Ton fils et toi, vous resterez ici sur cet îlot... et je ne vous promets pas de venir vous y reprendre !

TOUS.

Non ! non !...

GRANT.

Je vous l'ai dit, aucune créature humaine ne trouverait à vivre, ici, pendant l'hiver... J'accepte cependant pour moi le supplice que vous m'infligez... Mais !... emmenez mon enfant, et laissez-moi seul !

JAMES, *se jetant dans les bras de Grant.*

Père, je ne te quitterai pas !

AYRTON.

Ton fils restera près de toi !... Et pour toutes les humiliations que j'ai souffertes à ton bord, tu traîneras misérablement, ici, les quelques mois qui te restent à vivre ! Allons, embarque, vous autres !

GRANT.

Ayrton, je n'essayerai pas de t'attendrir pour moi, mais pour mon fils!... Aie, du moins, compassion de mon fils!

JAMES, *s'accrochant à son père.*

Me séparer de toi, père... jamais!... jamais! (*A Ayrton.*) Ayrton, je t'en supplie, je t'en conjure à genoux, ne sois pas sans pitié, ne nous

abandonne pas dans cette île déserte! Songe que nous avons, là-bas, en Écosse, mon frère et ma sœur qui nous attendent... deux pauvres orphelins qui mourront de désespoir en apprenant notre mort!... Tu ne voudras pas te souiller de tant de crimes à la fois!... Grâce, grâce pour nous tous, Ayrton!... Grâce, grâce!

AYRTON, *un peu ébranlé.*

Non... Je.. L'arrêt est prononcé. Embarque, garçons, embarque!

(*Les matelots prennent place dans la chaloupe et sont suivis de Forster.*)

JAMES, *avec désespoir.*

Perdus! Nous sommes perdus!...

GRANT.

Misérables ! Je te retrouverai, Ayrton ! Un navire peut passer...

AYRTON, *haussant les épaules.*

Sur la limite du cercle polaire ?... Allons donc !

GRANT.

Je saurai construire une chaloupe avec les restes du *Britannia*...

AYRTON, *railleusement.*

Avec les restes du *Britannia* ?... Je ne crois pas, Harry Grant !

GRANT.

Ah !

(Il se dirige vers la chaloupe.)

FORSTER, *à Ayrton.*

Et Burck ?

AYRTON.

Burck ! Puisque l'un de nous ne pourrait trouver place dans la chaloupe, que ce soit lui ! *(Bas.)* Au cas où le froid et la faim épargneraient Harry Grant, celui-là ne l'épargnera pas ! Au large !

TOUS LES MATELOTS.

Au large !

(La chaloupe est poussée au large et disparaît.)

SCÈNE IV

GRANT, JAMES, BURCK.

(Grant, assis sur une roche, les bras croisés, reste immobile.)

JAMES, *tombant à genoux près de son père.*

Ils partent ! ils partent !... Tout est fini... tout est fini !... Ah ! mon Dieu ! ayez pitié !... secourez-nous !

GRANT, *relevant la tête.*

Aidons-nous, pour que le ciel nous aide ! James, il faut avoir quitté cet îlot, avant que la banquise ne se referme autour de lui ! Les débris du *Britannia* sont en bon état ! Mais nous ne sommes que deux, et il faudra bien des jours !...

JAMES.

Mais, père, pendant la saison d'été, les baleiniers approchent quelquefois ces parages ! Ne pourrait-on ?...

GRANT, *qui vient de heurter du pied la bouteille tombée à terre.*

Attends!... Cette bouteille!... Un document qu'on y enfermerait!... que l'on jetterait à la mer!...

JAMES.

Peut-être serait-il recueilli par quelque navire?

GRANT.

Et peut-être viendrait-on nous sauver avant que ne soit écoulé le temps, si long, hélas! qu'exigera la construction d'une nouvelle chaloupe!

JAMES.

Oui, père, écris!... Moi, pendant ce temps, je vais préparer un morceau de toile goudronnée pour boucher la bouteille.

GRANT, *déchirant une feuille de son carnet et écrivant :*

« Capitaine Grant et son fils, abandonnés sur l'îlot Balker, près des « terres australes, après naufrage du *Britannia*, par 37° latitude sud « et 165° longitude ouest. Une longue agonie les attend. Venez à leur « secours, ou ils sont perdus! »

(Grant prend ce papier, il le plie, et il l'introduit dans la bouteille.)

JAMES, *lui donnant le tampon de toile.*

Tiens, père...

GRANT, *fermant la bouteille.*

Il faut, sans plus tarder, nous rendre à la nage jusqu'au *Britannia!* Peut-être y trouverons-nous quelques vivres, quelques vêtements? Le bois et le fer que nous en arracherons sont encore notre plus précieuse ressource!

JAMES, *apercevant Burck.*

Ah! Burck! abandonné aussi!... Père, il est intéressé, comme nous, à cette tentative de salut!...

GRANT.

Qu'attendre d'un pareil homme?

JAMES.

Permets-moi, cependant... *(Sur un signe approbatif de Grant, il s'approche de Burck, s'agenouille auprès de lui et le secoue légèrement.)* Burck! Burck!

BURCK.

Que me veut-on? *(Regardant James.)* Hein! vous, le fils de capitaine maudit!... Arrière! vous dis-je, arrière, ou sinon!...

JAMES.

Burck, ils sont tous partis, et vous, mon père et moi, ils nous ont abandonnés!

BURCK.

Abandonnés! (*Se relevant et cherchant des yeux.*) Abandonnés dans ce désert!

JAMES.

Ne nous aiderez-vous pas à en sortir?

BURCK.

Vous aider à en sortir, vous et votre père!... (*Il se trouve face à face avec Grant.*) Lui qui m'a fait frapper!... fustiger honteusement! Non, rien de commun entre nous... rien! rien qu'une haine à mort! (*Il ramasse une hache, tandis que Grant saisit un fusil.*) Gardez-vous bien!... Je me garde!

JAMES.

Père!...

BURCK, *sortant.*

Nous nous reverrons, Harry Grant!

GRANT.

Allons, James, au navire!

JAMES.

Au navire, père!

(*Ils se dirigent vers le fond. A ce moment retentit une détonation, et l'on voit la carcasse du navire naufragé disparaître dans les flots.*)

Les misérables! Ils ont détruit ce qui restait de notre *Britannia!*

GRANT, *montant sur le rocher, la bouteille à la main.*

Mon Dieu! nous n'avons plus d'espoir que dans ce fragile document, confié aux vents et aux flots!

JAMES, *s'agenouillant.*

Faites-le tomber, Seigneur, entre des mains secourables!

(*Grant lance la bouteille dans la mer.*)

FAIS-LE TOMBER, SEIGNEUR, ENTRE DES MAINS SECOURABLES!

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Le château de Malcolm.

Le parc du château de Malcolm, en Écosse. — A gauche, un pavillon d'architecture anglo-saxonne. — Table ronde et chaises de jardin près du pavillon. — Un banc à droite.

SCÈNE I

ARABELLE, WILSON, GLENARVAN, *assis autour de la table, sur laquelle se trouve une bouteille entourée de matières pétrifiées.* MULRAY *se tient debout, près de la table.*

ARABELLE.

Puisque je suis, ce matin, un peu plus calme, un peu moins nerveuse que de coutume, racontez-moi, messieurs, l'histoire de cette mystérieuse bouteille.

GLENARVAN.

Cette histoire est, en effet, très étrange, et je vais vous la dire, ma tante.

ARABELLE.

Oui, mais faites-le, mon cher Glenarvan, avec tous les ménagements possibles. Vous connaissez mon organisation si frêle, si sensible et si délicate!

GLENARVAN.

Soyez tranquille. — Chère tante, vous saurez donc que cette bouteille, toute déformée par des incrustations salines, a été trouvée par un homme de l'équipage de mon yacht *le Duncan*.

WILSON.

Par Mulray, ici présent...

MULRAY.

Oui, Votre Honneur, par moi.

ARABELLE.

Trouvée... Où cela?...

GLENARVAN.

Dans le ventre d'un requin, chère tante.

ARABELLE, *avec terreur.*

Requin!... Edward!... Je vous en prie, ne prononcez jamais devant moi le nom de cet horrible animal!... On m'a conté l'histoire d'un malheureux homme dont un de ces poissons féroces avait mangé la tête...

MULRAY.

La tête avec le chapeau... L'histoire est vraie, milady.

ARABELLE.

Et depuis que j'ai entendu ce récit, je frémis au seul nom du...

MULRAY.

Du requin!

ARABELLE, *jetant un cri.*

Ah!

GLENARVAN, *sévèrement.*

Mulray!

MULRAY.

Pardon! Votre Seigneurie, ça m'a échappé.

ARABELLE.

Et vous dites que cette bouteille contenait une notice relative à des naufragés?...

GLENARVAN.

Oui, chère tante, des naufragés qui sont évidemment perdus sur une île quelconque des mers du Sud. Si la bouteille eût été livrée seulement aux vents et aux courants, elle ne serait jamais arrivée jusqu'au parages de la Manche! Mais ce req...

ARABELLE, *vivement.*

Arrêtez!

GLENARVAN.

Mais ce terrible animal, ayant avalé la bouteille dans ces mers lointaines, et étant venu se faire prendre à bord du *Duncan*, nous avons eu ainsi des nouvelles des malheureux naufragés.

ARABELLE.

Mais comment imaginer qu'une bouteille puisse se trouver dans l'estomac d'un... poisson?

GLENARVAN.

Les matelots ne sont généralement pas animés de bienveillantes intentions à l'égard des formidables squales en question. Lorsqu'on en prend un, il est d'usage, à bord des navires, de visiter soigneusement son estomac : on l'ouvre à coups de hache, et c'est ainsi que l'on a trouvé cette bouteille solidement engagée dans les viscères de celui que nous avions pris.

ARABELLE.

Quel effrayant récit!... Passez-moi mon flacon, mon mouchoir et mon éventail, capitaine Wilson.

WILSON.

Voilà, milady.

ARABELLE, *respirant le flacon.*

Continuez, mon neveu.

GLENARVAN.

Je disais donc que la bouteille, une fois retirée, on l'examina. Les pétrifications qui la recouvraient, ces substances minéralisées sous l'action des eaux, prouvaient qu'elle avait fait un long séjour dans l'Océan!... N'est-il pas vrai, Mulray?

MULRAY.

Dix ou douze mois environ, Votre Seigneurie, avant d'aller s'engloutir dans le ventre du req...

ARABELLE, *effrayée.*

Mulray!...

MULRAY.

Dans le ventre du... du hareng... si mademoiselle préfère ce nom à l'autre!

ARABELLE.

Ça ne rend peut-être pas très exactement la pensée, mais c'est moins terrifiant... Je préfère.

GLENARVAN.

Bref, il fallut employer le couteau pour briser l'enveloppe pierreuse de la bouteille, à l'intérieur de laquelle on trouva un papier, malheureusement à demi rongé par l'humidité, et qui ne portait plus que quelques mots, presque indéchiffrables.

ARABELLE.

Mais enfin, ce document?

WILSON.

En l'examinant avec soin, on parvint à déchiffrer ce nom « *Britannia* ». Lord Glenarvan fit alors des recherches dans la collection de la *Gazette Maritime*, et bientôt il eut la certitude que cet écrit concernait le trois-mâts *Britannia*, capitaine Harry Grant, du port de Glascow, et dont on était sans nouvelles depuis plus d'un an.

ARABELLE.

Un an! Comme cela doit paraître long à de pauvres naufragés? Moi, si je vivais un an dans de pareilles conditions, je serais morte au bout de huit jours! — Continuez, mon neveu.

GLENARVAN.

Si l'on connaissait le nom du navire, on ne savait malheureusement pas en quel point de la mer du Sud il avait fait naufrage. Il était bien question des contrées australes, de la latitude, mais quant à la longitude...

ARABELLE.

Oh! ne prononcez pas de ces mots savants! longitude! latitude!... Ça m'embrouille la cervelle, et ça m'agace les nerfs!... Et alors, mon neveu, vous êtes parti pour Londres?...

GLENARVAN.

Chère tante, oui, mais auparavant j'ai envoyé aux journaux un télégramme ainsi conçu :

« Pour renseignements sur le sort du trois-mâts *Britannia*, de Glas-
« cow, capitaine Grant, s'adresser à lord Glenarvan, au château de
« Malcolm, comté de Dumbarton, Écosse. »

Espérons que cette note sera lue par quelque membre de la famille du capitaine Grant! (*Il remet la bouteille à Mulray.*)

ARABELLE.

Espérons plutôt que ce pauvre capitaine n'a ni femme ni enfants, que sa disparition aurait réduits au désespoir!

MULRAY, *à part.*

Trop nerveuse, la demoiselle, mais elle a bon cœur!

ARABELLE.

Enfin, mon neveu, qu'allez-vous faire?

GLENARVAN.

Je vais tenter d'intéresser l'Amirauté au sort des naufragés. L'Angleterre n'hésitera pas à venir au secours de quelques-uns de ses enfants, perdus sur une côte déserte!

ARABELLE.

Cette histoire m'a émue, fatiguée! Je ne suis pas habituée à subir de telles émotions. Remettez cette bouteille sur la table, Mulray. Je ne puis la voir plus longtemps! Il me semble que ces pauvres naufragés vont en sortir tout vivants pour nous implorer!... Votre bras, mon neveu, je veux marcher un peu.

GLENARVAN.

Prenez le bras de Wilson, chère tante; moi, je vais à Glascow. Il faut que j'aie cette réponse, il faut qu'elle soit favorable, ou sinon gare à l'Amirauté. (*Il remonte.*) Avant une heure, je serai de retour. A bientôt, Wilson.

ARABELLE, *s'éloignant appuyée sur le bras de Wilson.*

Doucement, tout doucement, capitaine Wilson. (*S'arrêtant.*) Ah! Mulray...

MULRAY.

Milady?...

ARABELLE.

Vous ferez attendre ici la nouvelle femme de chambre que j'ai demandée.

MULRAY.

Oui, milady.

ARABELLE.

Doucement, capitaine Wilson.

MULRAY, *remontant un peu et regardant sortir Wilson et Arabelle.*

Oui, oui, une brave et digne demoiselle... mais qui a eu raison de ne pas se marier! Quelle drôle de femme et quelle drôle de mère de famille ça aurait fait!

SCÈNE II

MULRAY, BOB.

(Bob entre précipitamment par la droite, comme un homme qui fuit et veut éviter d'être vu.

BOB, *frappant sur l'épaule de Mulray.*

Mulray !

MULRAY, *se retournant.*

Hein ! qui va là ?

BOB.

Moi, cousin !

MULRAY.

Bob !

BOB.

Oui ! c'est moi, mais dans quelques instants ce ne sera plus moi, si on me trouve !... parce que si on me trouve, on me prend... et si on me prend... on me pend !

MULRAY.

On te pend ?

BOB.

Et je ne l'aurai pas volé, cousin !

MULRAY.

Qu'as-tu donc fait ?...

BOB.

Ce que j'ai fait ? J'ai... j'ai eu une violente querelle avec mon épouse... et... (*Avec douleur.*) et j'ai fait boire la malheureuse !

MULRAY.

Eh bien, mais... il n'y a pas grand mal à cela !

BOB.

C'est que... je lui ai fait boire... de l'eau de mer !...

MULRAY.

Ah !

BOB.

Beaucoup d'eau de mer !

MULRAY.

Et elle en a été très incommodée ?

BOB.

Très incommodée!... Si incommodée, cousin, que l'infortunée est restée au fond de la tasse!

MULRAY, *effrayé.*

La tasse! Quelle tasse?

BOB.

La grande!... l'Océan!...

MULRAY.

Malheureux!... Tu as noyé ta femme!

BOB.

C'est à mon corps défendant, cousin. Voilà l'histoire : Nous étions allés faire une promenade en canot, ma femme et moi. Tu sais combien elle était jalouse de mes quelques charmes! Je suis jeune, aimable, spirituel, et ce n'est pas ma faute si les femmes remarquent tout cela... Aujourd'hui il y en avait plusieurs qui l'avaient remarqué, et mon épouse, tout en naviguant, me querellait à ce sujet. Je cherchais à la calmer, lorsque tout à coup elle se monte, elle s'emporte, me saisit à la gorge et se met à me secouer, au point de faire chavirer le canot. Elle me pousse, je la repousse!... Elle se cramponne à moi, je me cramponne à elle, et nous roulons ensemble dans les flots... Quelques instants après, je me trouvais sur la grève, mais je m'y trouvais seul. Je regarde de tous côtés, je cherche, j'appelle... Elmina n'avait pas reparu! Rempli d'épouvante et trempé jusqu'aux os, je me mis alors à fuir, croyant entendre une voix terrible qui me criait : Caïn, qu'as-tu fait de ta femme?

MULRAY.

Et ce qui t'amène ici, c'est le remords?

BOB.

Oui, le remords, l'affreux remords!... et la peur des constables!... Ah! mon ami, c'est peut-être bien gentil, le veuvage, mais pour en jouir à son aise, il ne faut pas y avoir travaillé soi-même!

MULRAY.

Enfin, que viens-tu faire ici, malheureux?

BOB.

J'ai pensé que tu ne voudrais pas être le cousin d'un pendu, et que tu me ferais admettre à bord du *Duncan*, qui appartient à lord Glenarvan, et qui doit bientôt partir.

MULRAY.

L'équipage est au complet, mon pauvre Bob!

BOB.

Alors, puisque personne ne me connaît dans cette maison, tâche qu'on m'y prenne comme... domestique... pour tout faire... même ce que je ne sais pas!

MULRAY.

On n'a besoin, ici, que d'une femme de chambre, et c'est notre cousine, Rébecca, qui va occuper la place.

BOB.

La cousine Rébecca? Mais non! Elle ne viendra pas! Elle est aujourd'hui à Malcolm, où elle va devenir femme... mais pas de chambre! Elle se marie!

MULRAY.

Eh bien! lady Arabelle va être contente! Quelle crise!

BOB.

Tu t'inquiètes de lady Arabelle, lorsque moi!... Qu'est-ce que je vais devenir, grand Dieu!

MULRAY.

Va à Glascow! tu y trouveras quelque bâtiment en partance! Tiens, si tu manques d'argent, en voilà. (*Il lui en donne.*)

BOB, *empochant l'argent.*

De l'argent! Ce n'est pas cela qui me consolera! (*Tendant la main.*) En as-tu encore?

MULRAY.

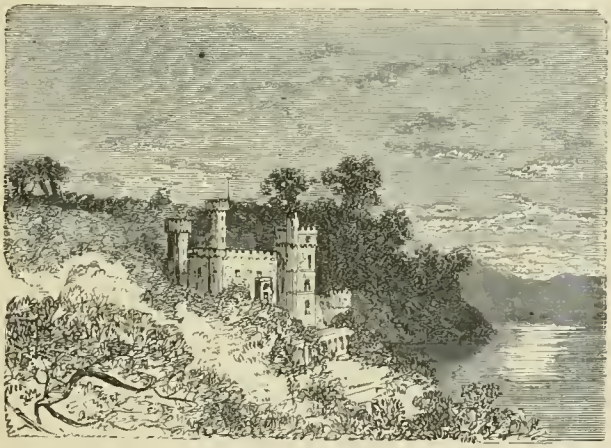
Oui, mais celui-là, j'en ai besoin pour moi, et je le garde.

BOB, *à part.*

Égoïste! (*Haut.*) Non, décidément, je n'irai pas à Glascow... Il faut que je trouve un moyen... Ah! je crois que j'en tiens un!... Ecoute, cousin, voilà ce que je vais faire... (*On sonne.*) Je... quelqu'un!...

MULRAY.

Sauve-toi, cousin!



BOB.

Je me sauve, mais j'ai idée que nous nous reverrons tantôt. (*Il sort par la droite.*)

MULRAY.

Pauvre Bob! que veut-il?... Qui nous arrive là?

SCÈNE III

MULRAY, MARY, ROBERT, PUIS ARABELLE ET WILSON.

(*Robert et Mary, vêtus de deuil, se présentent à la grille du parc que Mulray va ouvrir.*)

ROBERT.

Lord Glenarvan, s'il vous plaît?

MULRAY.

Sa Seigneurie n'est pas ici, mais on attend son retour d'un moment à l'autre.

ROBERT.

Alors, ma sœur, restons et attendons. *(Il va se camper sur une chaise, les bras croisés.)*

MULRAY.

Eh bien, il est sans gêne et pas mal décidé, ce petit bonhomme!

MARY.

Non, Robert. Nous reviendrons dans une heure, monsieur.

MULRAY.

Vous pouvez demeurer ici, mademoiselle... D'ailleurs, voici lady Arabelle, la tante de lord Glenarvan.

ROBERT.

Une femme, ce n'est pas la même chose!

MARY.

Robert!

(Entre Arabelle, au bras de Wilson.)

ARABELLE.

Je n'en puis plus! C'est très fatigant la promenade! Cette obligation de mettre toujours un pied devant l'autre... *(Apercevant Robert et Mary)* Des étrangers?

MARY.

Pardonnez-nous, madame, mais ayant lu un avis inséré dans un journal, relatif au navire *le Britannia*...

ARABELLE.

Ciel! Feriez-vous partie de la famille de l'infortuné!...

ROBERT, *allant à elle.*

Nous sommes les enfants du capitaine Grant, madame.

ARABELLE.

Ah! mon Dieu! Les... les enfants... du... du cap... Encore une source d'émotions violentes! Mulray, vite un siège... *(Elle tombe à demi pâmée sur un fauteuil.)* Les enfants du pauvre cap... Eh bien, nous l'avons trouvé...

MARY et ROBERT.

Trouvé!!!...

ARABELLE.

Dans le ventre d'un requin!...

ROBERT.

Comment?...

ARABELLE.

La bouteille!... Ah! l'émotion trouble mes idées!...

MARY.

Madame... expliquez-vous, je vous en conjure!

ARABELLE.

Eh! le puis-je, agitée comme je le suis!... Cet horrible animal dont j'ai prononcé le nom!... Wilson, expliquez, je vous prie, expliquez.

WILSON.

A l'instant, milady. (*A Robert.*) Vous dites donc que vous êtes...

ROBERT, *d'un ton décidé.*

Mary Grant, ma sœur, et moi, Robert Grant, fils du brave capitaine de ce nom. Et voilà dix-huit mois que nous sommes sans nouvelles de notre père et de notre frère James, embarqués sur le *Britannia!* Maintenant, à votre tour, monsieur, dites-nous vite ce que vous savez!

MARY.

Veuillez excuser la vivacité de mon frère! Il n'a que quatorze ans.

ROBERT.

Eh bien! Quatorze ans! ce n'est donc rien?... Les trois quarts d'un homme!

WILSON.

Sachez donc qu'il y a quelques jours, nous avons repêché dans la Manche une bouteille, dans laquelle se trouvait un document concernant le sort du *Britannia*.

ROBERT.

Écrit de la main de mon père?

WILSON.

Oui.

ROBERT.

Je veux le voir, monsieur! (*A Arabelle.*) Madame!... (*Lui pressant les mains.*) Donnez-le-moi, madame! que je puisse au moins baiser son écriture!

ARABELLE, *se débattant.*

Mais je ne l'ai pas! je ne l'ai pas!... Il va m'attendrir, ce cher petit démon!...

MARY.

Robert!

WILSON.

Sa Seigneurie a emporté ce document pour le communiquer aux lords de l'Amirauté.

MARY.

Et que dit ce papier, monsieur?

WILSON.

Il dit que le *Britannia* a fait naufrage et que...

ROBERT.

Mais mon père... mon frère James?...

WILSON.

Le peu de mots, restés lisibles, nous permettent d'affirmer que le capitaine Grant et son fils ont échappé à la mort! Jetés sur un point des mers du Sud... ils demandent secours...

ROBERT.

Et ce point, quel est-il?

WILSON.

La situation en est malheureusement indéterminée... Mais quelques indications permettront de tenter des recherches...

ROBERT, *remontant avec Mary.*

Alors il faut partir, partir au plus vite! n'est-ce pas, madame?

ARABELLE.

Il est charmant, ce cher petit diable! Je l'adore déjà!

MARY.

Et que peut-on espérer, monsieur?

WILSON.

Que l'Amirauté ne se refusera pas à envoyer un bâtiment dans les parages indiqués.

MARY, *allant à Wilson.*

Mais si mon père, si mon frère, depuis un an déjà, sont abandonnés, dans cette île déserte, sans vivres, sans vêtements!... Ah! pardonnez-moi, madame... Mais c'est plus fort que moi!... Les larmes m'étouffent!...

ROBERT.

Mary! ma sœur!...

ARABELLE, *sanglotant.*

Ah! mon Dieu! voilà que... moi-même je fonds en larmes... Oui, je fonds... je fonds...

WILSON.

Ayez bon espoir, mademoiselle, et vous aussi, mon jeune ami! Lord Glenarvan est influent. L'Amirauté ne laissera pas périr sans secours de braves sujets de la reine, qui lui demandent assistance!

(Depuis quelques instants, lord Glenarvan a paru au fond de la scène, et il a entendu les dernières paroles prononcées par Wilson.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GLENARVAN.

GLENARVAN.

L'Amirauté a refusé!...

ROBERT et MARY.

Refusé!

ARABELLE.

Ah! grand Dieu!

GLENARVAN.

Elle a parlé des millions vainement dépensés à la recherche de Franklin! Elle a déclaré le document obscur, inintelligible! Elle a dit que la perte de ces malheureux remontait à une date si lointaine déjà, qu'il n'y avait plus aucune chance de les sauver!

ROBERT.

Plus d'espoir.

MARY.

Mon père, mon pauvre père!...

GLENARVAN.

Votre père!... Mademoiselle...

WILSON.

Oui, milord! Mary et Robert Grant, les deux enfants du capitaine abandonné!

GLENARVAN.

Mademoiselle!... Si j'avais su qui vous étiez... j'aurais...

MARY.

Nous vous remercions, milord, de ce que vous avez bien voulu faire. Mais je ne renonce pas, moi, à sauver mon père et mon frère. Si les gens de l'Amirauté sont sans cœur et sans entrailles, la reine est bonne, elle est mère, et elle me comprendra!... J'irai trouver la reine!

GLENARVAN.

On ne vous permettra pas d'arriver jusqu'à Sa Majesté!

ROBERT.

Eh bien, moi j'irai l'attendre au passage, je me jetterai sous les pieds de ses chevaux, et si meurtri que je sois lorsqu'on me relèvera, Dieu me laissera assez de force pour crier à la reine : Sauvez mon père et mon frère!

ARABELLE, *pleurant.*

Mais c'est un ange que ce petit diable-là.

MARY.

Viens, Robert, partons.

GLENARVAN.

Mademoiselle...

ROBERT.

Milord, permettez-moi de voir, avant de nous éloigner, ce document tombé entre vos mains... cet écrit...

GLENARVAN, *lui remettant le papier.*

Le voici...

ROBERT.

Ma sœur! regarde ces lignes à demi effacées! Oui, c'est bien l'écriture de notre père! Vois! vois! Sa main n'a pas tremblé en les traçant!...

MARY.

Oui! oui! je les reconnais! Oh! chère et dernière lettre du naufragé, que je te couvre de mes baisers et de mes larmes!

ROBERT, *pleurant.*

Prends garde d'en rien effacer, ma sœur! Hélas! quelques mots, à peine, en sont encore lisibles!

ARABELLE, *sanglotant.*

Ah! mon cœur éclate!... Je ne puis plus... Je ne puis... (*A Glenarvan.*) Savez-vous bien, mon neveu, que ce lord de l'Amirauté est un homme sans cœur?... oui, sans cœur, et je vais lui écrire ce que je pense de ses procédés inhumains! Ces pauvres enfants, que vont-ils devenir?

MARY.

Si Sa Majesté refuse de nous entendre, madame, eh bien, nous... nous... Ah! je ne sais pas... je ne sais pas... (*Les sanglots la suffoquent.*)

GLENARVAN.

Avez-vous encore une famille à Glascow, mademoiselle?

MARY.

Notre mère n'est plus depuis longtemps, hélas! En partant pour cette expédition qui devait illustrer et couronner son existence de marin, notre père nous avait confiés aux soins de sa sœur qui vient de mourir, et dont nous portons encore le deuil! Nous sommes seuls au monde, milord!

ARABELLE.

Pauvres enfants!

GLENARVAN, *à part.*

Et cette jeune fille si belle... si charmante... sans appui, sans défenseur!... (*Haut.*) Mademoiselle, et toi, mon garçon, écoutez ce que je vais vous dire : En écrivant ce document et en le jetant à la mer, le capitaine Grant le confiait à Dieu lui-même... et si Dieu l'a fait tomber entre nos mains, c'est qu'il voulait nous charger du salut de ces malheureux naufragés!

MARY.

Milord... que voulez-vous dire?

GLENARVAN.

Mon bâtiment est un yacht à vapeur de huit cents tonneaux. Christophe Colomb et Magellan n'avaient pas de si bons navires quand ils couraient les mers! Avec le *Duncan*, je peux faire le tour du monde! Eh bien, j'irai à la recherche du capitaine Grant!

MARY, *tombant aux pieds de Glenarvan.*

Ah! milord!

GLENARVAN.

Relevez-vous, mademoiselle!... Je ne fais que remplir un devoir dont le ciel m'a chargé.

ROBERT.

Merci, vous êtes un brave et digne homme!

ARABELLE.

Bien! très bien! Glenarvan!

ROBERT.

Mais où chercherez-vous mon père et mon frère?...

GLENARVAN.

C'est sur le trente-septième parallèle, dit ce document, que le naufrage s'est accompli. Eh bien, nous ferons, s'il le faut, le tour de ce parallèle, jusqu'au point où nous retrouverons votre père!... N'est-ce pas, Wilson?

WILSON.

Oui ! Votre Seigneurie a raison !

ROBERT.

Milord, emmenez-moi !

MARY.

Robert !...

ROBERT.

Oui, sœur ! Oui ! que milord me prenne à son bord, comme mousse, s'il le veut, mais qu'il m'emmène !... Je sens que je retrouverai nos chers naufragés !

MARY.

Robert... tu veux donc me laisser seule... seule et peut-être plus désespérée qu'avant ? Songe que je n'ai plus que toi au monde ?...

ROBERT.

Mary !... Mary !... ma sœur !

GLENARVAN.

Mademoiselle, le *Duncan* est un bon navire ! Il offre tout le confortable nécessaire, même à une longue traversée. Et si vous pensiez qu'une jeune fille pût voyager au milieu de nous sans être accompagnée de quelque autre femme... je vous dirais : Mademoiselle, venez avec votre frère...

MARY.

Milord... votre générosité... je ne sais que vous répondre, hélas !

ARABELLE, *avec force.*

Répondez : oui, Mary... et comme une jeune fille ne peut voyager seule à bord d'un navire, eh bien... eh bien, j'en serai aussi, moi, du voyage !...

MARY.

Vous... madame !..

ROBERT.

C'est bien, c'est très bien cela, madame. Ah ! tenez, il faut que je vous embrasse !... (*Il se précipite sur Arabelle.*)

ARABELLE.

Embrasse, petit, embrasse !... Que d'émotions, Seigneur, que d'émotions ! mais celles-là sont bonnes, et ne font pas de mal. Oui, Mary, nous partirons ensemble ! Après tout, un bon bâtiment, c'est encore plus doux qu'une bonne voiture ! Cela glisse ! On ne se sent pas déplacer ! A propos ! Et Louisa ! ma perruche adorée ! Bah ! elle sera aussi du voyage !

MARY.

Ah! madame! toute ma vie ne suffira pas à vous prouver ma reconnaissance.

ARABELLE.

C'est bien!... c'est bien!... Ne nous attendrissons pas davantage!

GLENARVAN, *à Wilson.*

Le *Duncan* est armé, Wilson, son équipage est au complet! Faites-le approvisionner pour une longue campagne, et dans huit jours, nous aurons pris la mer.

WILSON.

Ce sera fait, milord.

SCÈNE V

LES MÊMES, BOB.

(Bob, revêtu d'habits de femme et déguisé de manière à faire illusion, apparaît au fond.)

UN DOMESTIQUE, *à Arabelle.*

Milady, mistress Rébecca.

ARABELLE.

Faites entrer... La nouvelle femme de chambre que j'attendais...

(Bob s'avance et passe près de Mulray.)

MULRAY, *bas.*

Bob!

BOB, *bas.*

Il n'y avait pas d'autre moyen!... La cousine m'a donné ses vêtements, et...

ARABELLE, *la considérant.*

Approchez. — Elle a fort bonne tournure! Un peu grande... mais bonne tournure. — Mon neveu, vous permettez que je l'interroge?

GLENARVAN.

A votre aise, chère tante, à votre aise... *(A Wilson.)* Venez-vous, Wilson?...

(Il remonte vers le fond et cause avec les autres personnages.)

ARABELLE.

Approchez, mistress Rébecca... Je sais que vous êtes une fille dévouée, zélée, de mœurs exemplaires.

BOB.

Et cousine de Mulray, qui répondra de moi, milady!...

MULRAY, *à part.*

Il me compromet, l'animal!

ARABELLE.

Si vous tenez compte de l'état habituel de mes pauvres nerfs... si votre service est attentionné, prévenant... je crois que nous nous entendrons parfaitement.

BOB, *d'une voix féminine.*

Je ferai tout ce que je pourrai pour plaire à milady.

ARABELLE.

Votre figure est tout à fait sympathique.

BOB, *minaudant.*

Oui... oui... On me l'a dit souvent. *(A part.)* Les femmes...

ARABELLE.

Votre service près de moi sera plutôt celui d'une dame de compagnie que celui d'une femme de chambre.

BOB, *à Mulray.*

J'aime mieux cela.

ARABELLE.

Vous savez coudre, tricoter, je suppose?

BOB, *minaudant.*

Certainement, madame, je sais coudre, repasser, faire une épissure, prendre un riz... (*A part.*) Aïe!

MULRAY.

Maladroit!

ARABELLE.

Faire... une épissure... prendre un riz?...

MULRAY.

Il veut dire... non, elle veut dire...

BOB, *troublé.*

Je veux dire... offrir... offrir un riz... au gras ou au maigre... ou tout autre objet de consommation!... (*A part.*) Je me fiche dedans!

ARABELLE.

Je dois vous prévenir que je pars pour un long voyage! Vous ne redoutez pas le mal de mer?

BOB.

Moi! — Pas plus qu'un requin!...

ARABELLE, *jetant un cri.*

Oh! jamais ce mot... Jamais!... jamais!

BOB, *à Mulray.*

Une fois à l'étranger, je file!

GLENARVAN, *à Mulray, en redescendant.*

Mulray!

MULRAY.

Milord!

GLENARVAN.

Faites appeler tout le monde.

MULRAY.

A l'instant, milord. (*Il sort.*)

ARABELLE.

Et moi, je vais faire disposer mes caisses sous la surveillance de mistres Rébecca! A bientôt, mes enfants! Suivez-moi, Rébecca... Venez, ma fille!... (*On sort.*)

GLENARVAN.

Mademoiselle, on va vous conduire à Glascow, où vous voudrez bien faire vos préparatifs de départ ?

MARY.

Oui, milord.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SERVITEURS ET PLUSIEURS MARINS.

GLENARVAN.

Mes amis, dans huit jours nous reprenons la mer.

TOUS.

Ah! ah!

GLENARVAN.

Cette fois, c'est une noble mission que nous allons remplir. Ce sera peut-être une rude besogne, un périlleux voyage. Mais en l'accomplissant, vous aurez rendu un père à ses deux enfants, et un brave marin à sa patrie!... Êtes-vous prêts à me suivre?

TOUS.

Oui! oui!

ROBERT, *à Glenarvan.*

Ah! milord... que je vous aime!

GLENARVAN.

Pas plus que je ne t'aime déjà, mon garçon! Que Dieu nous vienne en aide, et nous retrouverons Harry Grant et son fils!

TOUS.

Hurrah! hurrah! hurrah! Vive lord Glenarvan!

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Le yacht LE DUNCAN

La scène représente la salle à manger du yacht *le Duncan*. Somptueux ameublement. Boiseries en bois précieux. Sièges et divans. Instruments de bord. Au milieu, une table servie. A droite et à gauche, cabines numérotées s'ouvrant sur la salle. Les cabines 2 et 3 sont du même côté à gauche. Au fond, un riche escalier à double rampe dorée qui conduit au pont, et qui laisse apercevoir l'un des mâts du yacht et ses agrès. Le carré du *Duncan* doit reproduire tout le confort luxueux qui distingue les yachts anglais.

SCÈNE I

BOB.

(*Bob, seul, est toujours vêtu en femme de chambre ; il est occupé à faire sa barbe devant une glace ; sa figure est entièrement couverte de savon, et il se rase la joue droite.*)

Vite! vite! c'est que ça pousse! Il faut jouer du rasoir, sous peine de trahir mon sexe! Oh! Elmina! C'est toi qui m'as réduit à cette cruelle extrémité. Si tu ne m'avais pas poussé à la mer, je ne t'aurais pas entraînée dans les flots avec moi! Tu existerais encore, Elmina! Je ne serais pas dévoré de remords, et condamné à me raser en secret, tous les deux jours! (*Il se rase avec frénésie.*) Ah! je ne serai tout à fait tranquille que lorsque j'aurai mis le pied sur un continent quelconque! Bon! voilà un côté rasé! A l'autre maintenant! (*Il commence à raser la joue gauche.*) Si lady Arabelle me voyait dans un pareil savonnage... quelle crise!... (*Une sonnette se fait entendre.*) Nom d'un sabord! c'est elle! Et je n'ai qu'un côté de fait!

SCÈNE II

BOB, ARABELLE.

(Arabelle sort de la cabine n° .)

ARABELLE.

Eh bien !... Rébecca?

BOB.

Me voilà, me voilà, milady.

(Il cache son rasoir et se présente de côté, de manière qu'Arabelle ne puisse voir la joue savonnée).

ARABELLE.

J'ai sonné, ma fille.

BOB.

J'accourais... j'étais en train de virer aux cabest.... Aïe!... de ranger les malles de milady. Elles ont été déposées dans cette cabine... au n° 4, hier au soir, quand nous nous sommes embarqués.

ARABELLE.

C'est bien! *(Passant de l'autre côté.)* Avez-vous vu ce matin Mary et Robert?

BOB, *faisant le même circuit pour cacher le savon qui couvre sa joue.*

Le frère et la sœur sont là-haut, sur le pont, appuyés aux bastingages.

ARABELLE.

Bastingages!...

BOB.

C'est un mot de marin que m'a appris mon cousin Mulray.

ARABELLE.

Fort bien. — Mon journal est-il arrivé?

BOB.

Le journal?

ARABELLE.

Oui, l'*Illustrated London news*.

BOB.

Milady veut recevoir son journal... en pleine mer?

ARABELLE.

C'est juste, j'oubliais... (*Remontant vers le fond.*) Je vais, là-haut, prendre l'air... Ah! (*Redescendant du côté de la joue non rasée de Bob.*) Je me sens un peu étourdie!... Donnez-moi votre bras jusqu'à l'escalier.

BOB *revient de l'autre côté.*

Mon... mon bras? Voilà, milady, voilà. (*Il le lui offre.*)

ARABELLE.

Non, pas celui-ci, l'autre. (*Elle passe de l'autre côté.*)

BOB, *vivement.*

Voilà, voilà, milady...

ARABELLE.

Mais pourquoi donc changez-vous ainsi de côté?

BOB

Pour... pourquoi, milady, c'est que... (*A ce moment un coup de sonnette retentit.*) Ah! on sonne, milady, on sonne... (*Montrant la cabine n° 3.*) On dirait que cela vient de cette cabine.

ARABELLE.

Mais cette cabine ne peut être occupée! Est-ce que mon neveu et le capitaine Wilson ne sont pas sur le pont?

BOB.

Je les y ai vus, au contraire. (*Nouveau coup de sonnette plus violent que le premier.*) — (*Se dirigeant vers la cabine.*) Il faudrait voir! il faudrait... (*Il s'essuie vivement la joue.*)

ARABELLE.

Y songez-vous, Rébecca! S'il se trouvait là quelque personne du sexe mâle!...

BOB, *s'oubliant.*

C'est ça qui ne me gênerait guère!

ARABELLE, *interloquée.*

Hein? comment?

BOB, *se troublant.*

Non, je veux dire que... cela ne me plairait guère. (*A part.*) Satanés jupons!... J'oublie toujours que c'est mistress Rébecca qui est dedans. (*Troisième coup de sonnette, et la porte de la cabine n° 3 s'ouvre. Passe une tête coiffée d'un bonnet de nuit. Cette tête porte des lunettes qui ne sont jamais mises sur les yeux, mais sur le front.*)

ARABELLE.

Grand Dieu! qu'est-ce que c'est que ça? (*Elle s'enfuit à l'autre bout de la salle*)

SCÈNE III

BOB, ARABELLE, PAGANEL.

PAGANEL, *en robe de chambre*

Garçon! garçon!

BOB.

Un homme!

PAGANEL, *sortant de la cabine.*

Eh bien! le service est drôlement fait sur ce paquebot! Ils font cependant payer assez cher le passage!

ARABELLE.

Quel est ce monstre?

PAGANEL, *apercevant Arabelle.*

Ah! des passagères! (*Il enlève son bonnet de coton et salue.*) Madame! (*A Bob.*) Mademoiselle!

BOB, *faisant la révérence.*

Monsieur!

PAGANEL.

Je vous demande pardon de me présenter dans cet accoutrement! Figurez-vous, mesdames, que j'ai sonné trois fois, appelé deux, et que pas un domestique ne s'est dérangé! J'en fais bien mes compliments à la compagnie Cunard! J'aurais mieux fait de prendre un transatlantique français!

ARABELLE, *à Bob.*

Mais ce monsieur est fou!... Il faut aller prévenir les autorités!

PAGANEL.

C'est comme cette nuit! Impossible de dormir! J'arrive hier soir à Glascow, exténué par trente heures de voyage. Je me couche... qu'est-ce que j'entends dans la cabine à côté, là au n° 2.... (*Il montre la cabine.*)

ARABELLE, *à part.*

La mienne! Qu'est-ce qu'il a donc entendu, ce monsieur?

PAGANEL.

Des ronflements formidables, mesdames!

ARABELLE, *scandalisée.*

Des ronflements!

PAGANEL.

C'était, sans doute, un vieux monsieur qui ronflait!

ARABELLE.

Un vieux monsieur! (*S'emportant.*) Mais c'est moi, monsieur, qui occupe cette cabine!

PAGANEL, *confus.*

Quoi, madame? Le vieux monsieur, c'était vous!...

ARABELLE.

Des ronflements! Ah! ah!... Rébecca? Je me trouve mal! Des sels! mes flacons!... Des ronflements!...

PAGANEL.

Pardon, mille pardons, madame!... du moment qu'il s'agit de vous... ce n'est pas des... ronflements... c'étaient des soupirs... de tendres soupirs!

ARABELLE.

Ah! ah!... ma crise! ma crise!

BOB.

Sa crise! elle a sa crise, monsieur! (*Il frappe dans les mains d'Arabelle.*)

PAGANEL.

Sa... sa crise?... Que faire ?

BOB.

Vite... un verre d'eau, et répandez du vinaigre sur ce mouchoir!

PAGANEL.

Voilà, voilà, mademoiselle. (*Il répand de l'eau de la carafe sur son mouchoir.*) Faites-lui respirer cela. (*Il donne le mouchoir.*)

BOB.

A boire, maintenant, à boire!...

PAGANEL.

A boire? oui! à l'instant. (*Il verse la bouteille de vinaigre dans un verre.*) Faites-lui boire ceci... Pauvre dame! et c'est moi qui suis cause...

ARABELLE, *buvant.*

Pouah! Fi! l'horreur! Qu'est-ce que c'est que cela?

PAGANEL.

De l'eau! un verre d'eau fraîche que je vous ai versée, belle dame!

ARABELLE.

Mais c'est du vinaigre!

BOB.

C'est la burette au vinaigre!

PAGANEL.

C'est la burette!... Ciel! ah! pardon, mille pardons, madame! C'est une distraction. (*La cloche sonne sur le pont.*)

BOB.

Bon! la cloche du déjeuner.

PAGANEL.

Le déjeuner! diable! Je n'ai que le temps de faire un bout de toilette! Daignez m'excuser, madame. J'affirme de nouveau que j'avais voulu dire : des soupirs... de simples... Où ai-je mis mon bonnet? (*L'apercevant sur une chaise où se trouve aussi un chapeau de femme.*) Ah! le voilà... (*Il va le prendre et se tournant vers Arabelle.*) De simples soupirs, madame... (*Il saisit sans le regarder le chapeau de femme avec lequel il salue.*) Madame, j'ai bien l'honneur...

ARABELLE.

Mon chapeau! Mais c'est mon chapeau, monsieur!

PAGANEL.

Votre... Tiens, c'est vrai!... (*Le déposant.*) Cela fait deux distractions! C'est étonnant, moi qui n'en ai jamais!... C'étaient des soupirs, madame, de tendres soupirs! (*Il rentre dans sa cabine.*)

ARABELLE.

Mais quel est donc cet homme?

SCÈNE IV

LES MÊMES, GLENARVAN, WILSON, DOMESTIQUES.

ARABELLE.

Ah! mon neveu!

GLENARVAN.

Ma chère tante, Robert et Mary, n'étant point encore prêts, vous prient de vous mettre à table sans eux.

ARABELLE.

Bien... bien.... Dites-moi, Glenarvan, pourquoi ne m'avoir pas prévenue que vous emmeniez un étranger, que vous aviez précisément logé dans la cabine voisine de la mienne!... ce qui est shoking! (*Montrant la cabine n° 3.*) Celle-là!

GLENARVAN.

Je ne comprends pas.

WILSON.

Un étranger dans cette cabine?

ARABELLE.

Demandez à Rébecca!... c'est un homme horrible!

BOB.

Horrible! c'est bien vrai!

GLENARVAN.

Quelque intrus sans doute!... Nous allons bien voir! (*Il se dirige vers la cabine n° 3.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, PAGANEL, PUIS ROBERT ET MARY.

(*Paganel paraît en costume de voyage.*)

PAGANEL, *gaiement.*

Ah! ah! les passagers sont réunis pour le déjeuner! C'est heureux! Mais ici, c'est comme à table d'hôte! Chacun pour soi! La meilleure place et les meilleurs morceaux. Eh! eh!... (*Il fait le tour de la table, afin de choisir sa place et s'approche d'Arabelle.*)

ARABELLE, *indignée.*

Arrière! monsieur, arrière!

PAGANEL, *à part.*

Oh! la ronfleuse.

GLENARVAN, *à Wilson.*

Ah çà! me direz-vous, capitaine?...

PAGANEL.

Le capitaine...

WILSON.

Mais, milord, je ne sais... je ne comprends pas!...

PAGANEL.

Il faut que je lui présente mes devoirs.... (*Allant à Wilson.*) Capitaine, permettez-moi de vous serrer la main. Hier soir, le brouillard était si épais que je ne vous ai pas même aperçu!... Le commissionnaire a déposé mes malles dans cette cabine, et je me suis blotti dans celle-ci que j'avais retenue par dépêche, à bord du *Scotia!* Capitaine Burton, je suis vraiment heureux d'entrer en relations avec vous.

GLENARVAN, *à part.*

Bon! c'est un passager qui s'est trompé de navire!...

PAGANEL.

Mais ne faisons pas attendre ces dames... (*Il va offrir son bras à Arabelle.*) Daignez accepter, madame...

ARABELLE, *passant fièrement.*

Je n'accepte rien de vous, monsieur...

PAGANEL, *à part.*

Pas polie, la ronfleuse!...

GLENARVAN, *à part*

Ce brave monsieur a l'air d'un fier original!... Voyons, Wilson, présentez-nous l'un à l'autre. Il faut au moins savoir à qui l'on a affaire!

WILSON, *à Paganel.*

Monsieur, voulez-vous me permettre de vous présenter Sa Seigneurie lord Glenarvan?

PAGANEL, *s'inclinant.*

Ah! milord, enchanté de faire votre connaissance...

ARABELLE, *à part.*

Moi, je ne suis pas enchantée d'avoir fait la sienne!

PAGANEL, *confidentiellement.*

Je vous préviens, milord, que nous avons là... (*Montrant Arabelle.*) une compagne de voyage d'une... nervosité... bien... agaçante!...

GLENARNAN, *souriant.*

C'est ma tante, monsieur!

PAGANEL.

Hein? votre... (*A part.*) Diable!

GLENARVAN, *la lui présentant.*

Lady Arabelle Glenarvan.

PAGANEL.

Milady, certainement je... je suis... (*Montrant Bob.*) Mademoiselle est votre fille sans doute? Belle prestance.

ARABELLE.

Ma... ma fille! Ma fille... de chambre, monsieur!

PAGANEL, *à part.*

Je n'ai pas la langue heureuse aujourd'hui.

GLENARVAN.

Mais vous, monsieur?

PAGANEL, *à Glenarvan.*

Ah! milord, je vous demande pardon de me présenter moi-même, mais à la mer, on peut être plus coulant sur l'étiquette!

GLENARVAN.

A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur?

PAGANEL.

Jacques-Eliacin-Jean-Marie Paganel.

GLENARVAN.

Paganel!... Vous êtes monsieur Paganel?

PAGANEL.

Secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Paris, membre correspondant des sociétés de Bombay, de Leipzig, de Londres, de Pétersbourg, et qui se dirige vers l'Inde pour y relier entre eux les travaux des grands voyageurs.

GLENARVAN.

Monsieur Paganel, je ne peux que me féliciter de rencontrer à bord l'un des savants les plus distingués de la France... (*A part, à Wilson.*) et le plus distrait des hommes!

WILSON.

Tout s'explique alors.

ARABELLE, *à Glenarvan.*

Est-ce qu'il va se mettre à table avec nous?

GLENARVAN, *bas.*

Ma chère tante, il doit mourir de faim. Laissons-le reprendre des forces avant de lui apprendre où il est et où il va.

(*Chacun a pris sa place autour de la table, moins Bob. Paganel se trouve placé près de lady Arabelle qui est furieuse.*)

GLENARVAN.

Et maintenant, monsieur Paganel, voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

PAGANEL.

Comment donc! Vingt questions, milord, trente questions!... toutes les questions que vous voudrez.

GLENARVAN.

Une fois arrivé dans l'Inde, est-ce Calcutta que vous avez choisi pour point de départ de vos voyages?

PAGANEL.

Oui, milord! C'est de Calcutta que je m'élancerai pour voir l'Inde! C'est mon plus beau rêve qui va se réaliser dans la patrie des éléphants et des Thugs.

ARABELLE, *tendant sa tasse.*

Du sucre. Je voudrais un peu de sucre dans mon thé.

PAGANEL.

Voilà, milady, voilà... Imaginez-vous, milord... (*Il verse, en parlant, la salière dans la tasse d'Arabelle.*)

ARABELLE.

Mais c'est du sel, monsieur! c'est du sel!

PAGANEL.

Ah! pardon! ah oui, c'est du sel! Encore une distraction! C'est étonnant, moi qui n'en ai jamais...

GLENARVAN, *passant le sucrier.*

Voici le sucre.

PAGANEL.

Merci, je n'en prendrai pas.

GLENARVAN.

C'est pour ma tante!

(*Paganel verse le sucrier dans la tasse d'Arabelle.*)

ARABELLE.

Qu'est-ce que vous faites?

PAGANEL.

Je suis désolé, madame, mais on ne peut en ôter! Il est fondu! (*A Glenarvan.*) Je suis chargé, milord, de remplir une importante mission. Il s'agit de longer la base septentrionale de l'Himalaya et de savoir enfin si l'Irawaday ne se joint pas au Bramapoutre dans le nord-est de l'Assam.

ARABELLE, *à part.*

Quels mots effrayants ce géographe a dans la bouche!

GLENARVAN.

Monsieur Paganel, je ne veux pas prolonger plus longtemps votre erreur! Sachez que vous tournez le dos à la péninsule indienne!

PAGANEL.

Hein? quoi? Comment, le *Scotia?*...

WILSON.

Ce bâtiment n'est pas le *Scotia!*

PAGANEL.

Ce n'est pas le *Scotia?*

WILSON.

C'est le *Duncan*, yacht de plaisance de Sa Seigneurie lord Glenarvan.

PAGANEL, *poussant un cri.*

Le *Duncan!*... Un yacht de plaisance!... Oh! grand Dieu! Arrêtez alors... arrêtez!... La sonnette du bord! la sonnette!... (*Il tire fortement une des longues nattes qui pendent sur le dos d'Arabelle.*) Arrêtez! arrêtez!

ARABELLE, *poussant des cris de paon.*

Ah! le misérable!... Ce sont mes nattes, monsieur!

PAGANEL.

Recevez mes excuses! Je me disais aussi : ça ne sonne pas!...

(*Tous se lèvent de table.*)

PAGANEL, *courant comme un fou.*

Mais il faut arrêter le *Duncan!*... Qu'on me débarque!

ARABELLE, *hors d'elle-même.*

Oui, qu'on le débarque, et qu'on le jette à la mer!

GLENARVAN.

Arabelle! Ma tante! (*A Paganel.*) Vous débarquer, monsieur, c'est impossible!

WILSON.

Nous sommes à plus de cent milles de la côte!

PAGANEL.

Un canot alors! un canot! Qu'on me ramène à terre.

WILSON.

Calmez-vous!

PAGANEL.

Le *Duncan!*... Et où va le *Duncan?*

GLENARVAN.

Vers l'Amérique du Sud.

PAGANEL, *s'arrachant les cheveux.*

L'Amérique du Sud! Que dira la Société géographique de Paris!...

Prendre un navire pour un autre! Se réveiller en route pour l'Amérique du Sud, quand on se croyait parti pour les Indes!... Ah! c'est à s'arracher les... (*Il continue à s'arracher les cheveux.*)

BOB, *à Paganel.*

Prenez garde, monsieur! Vous n'en avez pas déjà tant!

PAGANEL, *à Glenarvan.*

C'est vrai! Ah! quelle idée! Milord, il y a un moyen de tout réparer.

GLENARVAN.

Quel est ce moyen?

PAGANEL.

C'est un beau pays que l'Inde! Il offre aux voyageurs de merveilleuses surprises! Eh bien, l'homme de barre n'aurait qu'à donner un tour de roue, et le *Duncan* filerait aussi facilement vers Calcutta que vers... puisqu'il fait un voyage d'agrément!

ROBERT, *entrant avec Mary.*

Un voyage d'agrément!

GLENARVAN.

Monsieur, le *Duncan* fait route à la recherche de pauvres naufragés.

PAGANEL.

Des naufragés?

MARY.

Les naufragés du *Britannia*, monsieur, et parmi eux...

ROBERT.

Parmi eux, se trouvent notre père et notre frère à tous deux!

MARY.

Nous sommes les enfants du capitaine Grant.

PAGANEL.

Le capitaine Grant! Cet héroïque marin qui s'est élancé à la découverte du pôle Sud!

ROBERT.

Lui-même.

GLENARVAN.

Vous comprenez, monsieur, que nous n'avons pas le droit de perdre une heure!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MULRAY.

MULRAY, *entrant par le fond.*

Capitaine !

WILSON.

Qu'y a-t-il ?

MULRAY.

Un navire est en vue, marchant à contre-bord de nous !

WILSON.

Quel est ce navire ?

MULRAY.

Le *Saint-Laurent*, un transatlantique qui fait route vers la France.

PAGANEL.

Milord, c'est un coup de ciel ! Vous allez me faire transborder !

GLENARVAN.

Comme il vous plaira, monsieur.

ARABELLE, *à Bob.*

Et ce n'est pas moi qui regretterai ce géographe !

BOB, *à part.*

Il m'allait assez !...

WILSON, *à Mulray.*

Faites au paquebot le signal que nous désirons communiquer avec lui...

MULRAY.

Bien, capitaine.

PAGANEL.

En même temps, mon ami, faites monter sur le pont mes malles qui sont déposées dans cette cabine.

(Il indique, à droite, la cabine n° 4 dans laquelle ont été déposées provisoirement les malles d'Arabelle. Mulray sort et des matelots viennent enlever les malles comme il a été dit, pendant que la conversation continue.)

MULRAY.

Oui, monsieur.

PAGANEL, *à Glenarvan.*

Bon! je suis sauvé!... Milord, avant tout, permettez-moi de vous dire que c'est noblement agir, que d'aller ainsi à la recherche de pauvres naufragés. C'est grand, c'est généreux, c'est... Mais puis-je savoir comment vous avez été amenés à voler au secours de ces malheureux?

GLENARVAN.

Par la rencontre que nous avons faite en mer d'un document.

PAGANEL.

Un document... mais c'est un envoi de la Providence!

GLENARVAN.

C'est ainsi que nous l'avons compris.

PAGANEL.

Et pourrai-je voir ce document? Cela m'intéresse au plus haut point.

GLENARVAN.

Rien n'est plus facile. (*Glenarvan remet le document à Paganel.*)

PAGANEL.

Ah! cette notice est en bien mauvais état! La mer ne l'a guère respectée?

ROBERT.

Mais si, monsieur!... On peut très bien lire encore!...

PAGANEL.

En effet. il reste quelques mots. (*Lisant.*) « Capitaine Grant et son fils... « Bal... Austral... Britannia... par 37° latitude... et longitude... « gonie... secours... ils sont perdus!... » (*Parlé.*) 37° latitude... la longitude manque malheureusement!... Mais... alors... où allez-vous diriger vos recherches?

GLENARVAN.

Précisément sur ce 37e parallèle sud...

PAGANEL.

Bien... très bien... mais j'y pense... attendez donc... oui, oui... Ah! mes amis... mes enfants... il y a là un fragment de mots qui éclaire le document tout entier!

GLENARVAN.

Lequel?...

ROBERT.

Parlez... parlez, monsieur!

MARY.

Monsieur, il s'agit de notre père!

ARABELLE, *à Paganel, qui est absorbé dans ses pensées.*

Mais parlez donc à la fin... C'est nous donner des émotions!... Ce géographe me fera mourir!

PAGANEL.

Oui, il n'y a pas le moindre doute! G, o, go... n, i, e... nie.... gonie... Le *Duncan* n'aura pas la peine de suivre tout le 37e parallèle!... Gonie!... Il est évident que le *Britannia* s'est perdu sur la côte patagonienne!... Gonie! C'est pata qui manque! C'est en Patagonie qu'il faut chercher les naufragés.

GLENARVAN.

Oui... oui... c'est vrai! c'est on ne peut plus clair! En Patagonie!... Et nous n'avions pas compris!... Ah! monsieur, votre rencontre à bord du *Duncan* est vraiment providentielle!

PAGANEL.

Et ce document est tellement explicite que j'irais les retrouver tout seul les yeux fermés!...

WILSON.

Cependant, si le capitaine Grant a perdu son bâtiment sur les côtes de la Patagonie, comment n'a-t-il pu se rapatrier encore, en gagnant Buenos-Ayres ou Montevideo?

PAGANEL.

Et s'il a été fait prisonnier par les indigènes, monsieur? S'il a été emmené dans l'intérieur des terres, comme cela est arrivé à l'un de mes compatriotes, qui est resté trente-deux ans aux mains des Patagons!... Oui, le naufrage a eu lieu sur la côte située à l'est de la Patagonie! Emmenés captifs, les naufragés ont franchi les Cordillères, ils ont gravi le col d'Antuco et sont redescendus dans les Pampas, pour s'arrêter enfin au pied des contre-forts que baignent les grands fleuves... C'est là, là qu'ils sont, c'est là qu'ils nous attendent, qu'ils nous appellent!... Je les entends, je les vois. je les vois! Espérance, amis, espérance, nous volons auprès de vous!... Nous volons auprès de...

MARY, *pleurant.*

Ah! monsieur, monsieur!

PAGANEL.

J'étais déjà en Patagonie! Courage, mademoiselle, courage!... Vous les reverrez!

ROBERT.

Mais s'ils ont été, comme vous le dites, emmenés dans l'intérieur des terres, comment auraient-ils jeté cette bouteille à la mer?

PAGANEL.

Comment? Rien de plus simple, mon ami! Le capitaine Grant n'a-t-il pu jeter cette bouteille dans un fleuve, et ce fleuve la conduire à l'Océan?

MARY.

C'est vrai, monsieur.

GLENARVAN.

Decidément, M. Paganel a raison. Il n'y a plus d'objection possible!...

MULRAY, *entrant.*

Nous sommes en communication avec le *Saint-Laurent.*

PAGANEL.

Bien! Faites embarquer mes malles.

ROBERT.

Comment... vous voulez encore partir... nous quitter?

PAGANEL.

Certes...

ROBERT.

Allons donc!... Est-ce que vous le pouvez?

PAGANEL.

Si je le peux...

MARY.

Mon frère a raison, monsieur. Vous avez affirmé que vous iriez au lieu du naufrage, les yeux fermés! Par pitié, ne nous abandonnez pas, ne nous quittez pas, monsieur!

PAGANEL.

Mademoiselle, certainement... je voudrais... mais c'est imposs...

ROBERT, *vivement.*

Je vous en prie, monsieur, je vous en conjure!... (*Saisissant Paganel par son habit.*) D'ailleurs, je ne vous laisserai pas vous en aller!

PAGANEL.

Comment! comment, jeune homme!...

ROBERT.

Non, monsieur, non! non! je m'attache à vous!

PAGANEL.

Et ma mission, mes enfants, ma mission!

ROBERT.

Vous êtes un honnête homme, monsieur, et votre première mission est de secourir des malheureux... qui se meurent peut-être !...

PAGANEL, *à Glenarvan.*

C'est assez vrai ce qu'il dit là !...

GLENARVAN.

Oui, certes, et d'ailleurs le Bramapoutre peut attendre !

ROBERT.

Il attendra, monsieur.

PAGANEL, *hésitant.*

Il est certain qu'il ne s'en ira pas... le Bramapoutre !...

GLENARVAN.

Considérez aussi que dans cette œuvre, vous aurez le droit d'associer le nom de la France à celui de l'Angleterre, et quoi de plus beau que de mettre la science au service de l'humanité !

ARABELLE, *émue.*

Ah ! voilà qui est bien dit... à ce point que moi qui ne me soucie guère de votre société... eh bien, je vous demande de rester, monsieur le géographe.

PAGANEL.

Certainement, milady, une invitation si gracieusement formulée !...

GLENARVAN.

Croyez-moi, monsieur. Laissez faire la Providence. Elle nous a envoyé ce document... et nous sommes partis ! Elle vous jette à bord du *Duncan*... ne le quittez plus.

TOUS.

Oui, monsieur, oui !

PAGANEL.

Eh bien ?...

MULRAY, *criant à travers la claire-voie.*

Le *Saint-Laurent* va continuer sa route.

PAGANEL.

Eh bien, que le *Saint-Laurent* parte seul !

TOUS.

Ah ! vous restez !

PAGANEL.

Je reste, et je vous réponds que nous allons mener les choses rondement. (*Coup de sifflet qui indique le départ du* Saint-Laurent.)

MARY.

Ah ! monsieur, recevez tous les remerciements des naufragés!...

ROBERT.

Votre main, monsieur Paganel. (*Il la lui saisit.*) Non, mieux que cela ! (*Il saute au cou de Paganel.*)

PAGANEL, *ébranlé.*

Quel rude petit homme ! C'est un jeune lion !

ARABELLE, *émue, allant à Paganel.*

Monsieur, je vous pardonne... le sel versé dans mon thé... le verre de vinaigre que j'ai bu... Continuez à agir comme vous le faites... Je vous pardonnerai tout le reste.

PAGANEL.

Grand merci, milord (*Se reprenant.*), milady !

PAGANEL.

Ah ! grand Dieu !

ARABELLE, *sursautant.*

Qu'y a-t-il?

PAGANEL.

Et mes malles qui sont embarquées et parties !

ARABELLE, *gaiement.*

Ah ! voilà bien le distrait ! Ah ! ah ! ah !

PAGANEL, *courant à sa cabine n° 3.*

Eh ! non, Dieu merci, les voilà... les voilà !

WILSON.

Quelles sont donc celles que l'on vient d'emporter?

BOB, *allant à la cabine n° 4.*

Ah ! Seigneur Dieu ! C'est ici qu'on les a prises sur l'indication de M. Paganel !

WILSON.

Et c'étaient?...

BOB.

Les malles de lady Arabelle !

ARABELLE, *se pâmant.*

Ah ! mes malles ! mes malles ! Me voilà sans vêtements et sans linge !... Mes malles !... Il les a fait enlever !... (*Se levant brusquement et allant à Paganel.*)

Je retire tous mes pardons, monsieur, et je vous promets une haine de Caraïbe!

PAGANEL.

Quelle malheureuse distraction j'ai eue là, moi qui n'en ai jamais!

QUATRIÈME TABLEAU

Le col d'Antuco.

La scène représente un col dans les Cordillères de l'Amérique du Sud. A gauche, aux 3e et 4e plans, montagnes praticables. A droite, haute roche qui domine la scène. Au fond, entassement pittoresque de montagnes. Il fait jour.

SCÈNE I

GLENARVAN, PAGANEL, ROBERT, MULRAY, DEUX MATELOTS UN MULETIER.

(Ces personnages sont en costume de voyage et ont revêtu le poncho, vêtement traditionnel du pays. Glenarvan porte un fusil en bandoulière. Tous arrivent par la droite et s'arrêtent.)

LE MULETIER.

Voici le col d'Antuco, qui permet aux voyageurs de passer de l'autre côté de la chaîne.

PAGANEL.

Oui, à six mille pieds dans les airs! Hein, mes chers compagnons, quel pays pittoresque que celui-ci, formé par la lisière de la Patagonie et la république Argentine!

GLENARVAN.

Tellement accidenté, monsieur Paganel, que j'en suis presque à regretter que lady Arabelle et Mary Grant aient voulu nous suivre pendant ce voyage. Elles eussent mieux fait de rester à bord du *Duncan*, qui va nous attendre sur littoral de l'Ouest. Cela leur eût épargné bien des fatigues!

PAGANEL.

Sans doute, mais elles voulaient être là, quand nous retrouverons les naufragés du *Britannia*, et cela est bien naturel.

GLENARVAN.

Jusqu'ici le ciel ne leur a pas accordé cette joie!... Nous voilà presque

rendus à la côte occidentale de la Patagonie, et rien! Pas un indice qui puisse nous mettre sur la trace des naufragés!

PAGANEL.

Tout n'est pas encore dit, et dans les cent milles qui restent à franchir...

LE MULETIER.

Silence!

GLENARVAN.

Qu'est-ce donc?

LE MULETIER.

Attendez... (*Il pose l'oreille contre le sol.*)

(*On entend un sourd grondement.*)

PAGANEL.

Qu'y a-t-il? Est-ce que par hasard ce serait?...

LE MULETIER.

Tout à l'heure n'avez-vous pas vu une troupe de guanaques qui s'enfuyaient?

PAGANEL.

Poursuivis sans doute par quelques bêtes fauves?

LE MULETIER.

Ce n'est pas cela.

GLENARVAN.

Qu'est-ce donc alors?

(*Nouveaux grondements.*)

LE MULETIER.

J'entends de sourds grondements... là, sous nos pieds... C'est peut-être l'annonce d'un tremblement de terre!

GLENARVAN.

Alors, tâchons de gagner l'autre versant de la montagne...

TOUS.

En avant...

GLENARVAN, *au muletier.*

Mais, j'y songe... Nous avons laissé notre petite troupe à un quart de mille, au campement, dans le but de reconnaître ce col. N'y a-t-il aucun danger pour lady Arabelle et pour miss Grant?

LE MULETIER.

Non!... Vos compagnons sont bien abrités là-bas! C'est ici qu'est le péril!

MULRAY.

Si Votre Seigneurie veut m'en croire, nous nous hâterons de reconnaître si cette passe d'Antuco est libre.

GLENARVAN.

Amenez les mules.

LE MULETIER.

Le col d'Antuco ne peut être franchi qu'à pied.

PAGANEL.

Ce n'est qu'une affaire de deux ou trois milles.

GLENARVAN.

Mais de l'autre côté?...

LE MULETIER.

Vous trouverez des chevaux pour traverser les pampas. Seulement, en passant cette chaîne, prenez garde aux avalanches ou aux tremblements de terre! Ces grondements souterrains, je vous le répète, ne sont pas de bon augure!

PAGANEL.

Ces cataclysmes-là sont la beauté de ce pays? Ici, les montagnes se déplacent comme par enchantement! Je ne serais pas fâché de voir un tremblement de terre, moi!

LE MULETIER.

Que le ciel vous en préserve, monsieur, et si j'ai un conseil à vous donner, passez vite, quand vous serez engagés dans le col, et ne parlez qu'à voix basse! Le moindre bruit peut provoquer une avalanche!

GLENARVAN.

Ainsi, pas de distractions, monsieur Paganel!

PAGANEL.

Des distractions! moi! Je n'en ai jamais!

GLENARVAN, *au muletier.*

Vous pouvez nous guider jusqu'au sommet du col?

LE MULETIER.

C'est en dehors de nos conditions, mais il y a danger... je reste avec vous.

GLENARVAN.

Bien!... Votre temps et vos peines vous seront largement payés.

(*On entend de nouveaux roulements.*)

LE MULETIER.

Suivez-moi donc. (*S'arrêtant.*) Écoutez!... Ces grondements se propagent à travers toute la chaîne! Il serait peut-être prudent de remettre...

GLENARVAN.

Nous n'avons pas le temps d'être si prudents que cela, mon ami! En route.

(*Tous, le muletier en tête, gravissent le rocher à gauche.*)

PAGANEL, *en montant.*

Il a beau dire, ce muletier, c'est charmant!

LE MULETIER.

Je vais m'assurer de l'état de la route. Attendez ici!

(Dès que Glenarvan et ses compagnons sont arrivés sur la roche, un bruit terrible se fait entendre. Le talus que gravissent les voyageurs s'écroule tout à coup, et ils sont précipités dans l'abîme qui se trouve au pied du talus.)

MULRAY.

Quelle culbute, monsieur le géographe!

PAGANEL.

Me voilà, mes amis, soyez sans inquiétude! Je ne suis pas blessé! Seulement j'ai perdu mes lunettes! *(Regardant autour de soi.)* Où sont-ils donc?

GLENARVAN, *reparaissant ensuite.*

Aucun de nous n'est blessé?... Eh bien, et Robert... Où est Robert?...

PAGANEL.

Je ne le vois pas.

GLENARVAN, *appelant.*

Robert!...

TOUS.

Robert! Robert!...

GLENARVAN.

Il ne répond pas, et là, dans ce précipice, où nous avons été jetés nous-mêmes, je ne l'aperçois pas!...

PAGANEL.

Peut-être le malheureux enfant a-t-il roulé jusqu'au fond!...

MULRAY.

Attendez, je vais y descendre, moi!

LE MULETIER.

A quelques toises d'ici la pente est trop rapide pour qu'il soit possible de s'arrêter!... Si l'on glisse, c'est la mort!

GLENARVAN.

Alors, j'y vais!...

MULRAY.

Milord, vous n'avez pas le droit de vous exposer, j'y vais, moi! Mais j'ai là-bas une femme et un enfant... je n'ai rien de plus à vous dire! Adieu... *(Il descend dans le gouffre. De nouveaux grondements se font entendre.)*

AH ! REGARDEZ... LA... LA... ROBERT !

LE MULETIER.

Écoutez!... Le bruit redouble, le sol s'agite sous nos pieds, plus violemment encore!... Il faut fuir... redescendre en toute hâte...

GLENARVAN.

Fuir sans avoir retrouvé Robert,... jamais!

SCÈNE II

LES MÊMES, MARY.

MARY.

Robert... retrouver Robert, avez-vous dit!... Mon frère, où donc est-il?

GLENARVAN.

Miss Mary!...

(Un gigantesque oiseau paraît à gauche, et descend obliquement vers l'abîme.)

MARY, *très agitée.*

Oui, oui, moi qui ai entendu vos cris répétés par l'écho de ces montagnes!... moi qui suis accourue et qui vous demande encore: où est Robert? où est-il? où est mon frère?

GLENARVAN.

Comme nous, sans doute, il a été précipité là, dans cet abîme...

MARY, *allant y regarder.*

Là... mon frère! mon frère! Ah! je veux mourir avec lui!

GLENARVAN.

Nous le sauverons, miss Mary, nous le sauverons! Mulray est descendu à sa recherche!...

MARY.

Non! laissez-moi! Laissez.

(L'oiseau reparaît, tenant Robert entre ses serres et s'élève lentement.)

MARY, *jetant un cri.*

Ah! regardez... là... là... Robert!

GLENARVAN.

Grand Dieu!... *(Il saisit son fusil et couche l'oiseau en joue.)*

MARY, *à genoux.*

Mon Dieu! ayez pitié, ayez pitié!

SCÈNE III

LES MÊMES, THALCAVE.

(Un Patagon, en costume national, paraît alors à droite au sommet d'une roche et épaule sa longue carabine. Le coup part, et l'oiseau, tenant toujours Robert, tombe lentement derrière la roche. Glenarvan descend dans le gouffre pour chercher Robert.)

MARY.

Avez-vous eu compassion, mon Dieu, ou bien un dernier désespoir doit-il déchirer mon cœur? Robert! Robert!

GLENARVAN *reparaît, portant Robert évanoui dans ses bras, et il le dépose sur le rocher à droite.*

MARY.

Voyez, voyez, cette pâleur livide, et ses yeux qui restent fermés!... Mon frère! mon frère!... *(Elle soulève sa tête qu'elle couvre de baisers et de larmes.)*

PAGANEL.

Attendez, miss Mary, attendez!... J'ai là le flacon de lady Arabelle que, par distraction, j'avais pris pour ma tabatière! *(Il fait respirer le flacon à Robert.)* Voyez, voyez, ses joues commencent à se colorer!...

MARY, *avec joie.*

Oui, oui...

GLENARVAN.

Il revient à lui!

ROBERT.

Mary... ma sœur... Ah! quel songe!... *(D'une voix faible.)* Quel terrible songe!...

MARY, *montrant le Patagon.*

Robert, voilà l'homme à qui tu dois la vie!...

THALCAVE.

Non! Le grand esprit a soutenu mon bras et dirigé mon arme.

ROBERT, *tendant la main à Thalcave.*

Mon ami, mon sauveur, qui donc es-tu?

THALCAVE.

Thalcave! Né dans ce pays, j'ai souvent conduit des voyageurs à travers les défilés de nos montagnes!

PAGANEL.

Un Patagon! J'aurai vu un vrai Patagon!

GLENARVAN.

Ami, que demandes-tu pour avoir sauvé cet enfant?

THALCAVE.

Rien!

GLENARVAN.

Nous sommes à la recherche de son père, prisonnier d'une de vos tribus!

THALCAVE.

Il n'y a pas chez nous de prisonniers.

GLENARVAN.

Quoi!... il y a un an, un navire n'a pas fait naufrage sur cette côte?

THALCAVE.

Aucun naufrage n'a eu lieu sur ces côtes. Aucun naufragé n'est parmi les miens.

MARY.

Mon Dieu! tout espoir est-il donc perdu!

ROBERT, *à Thalcave.*

Souviens-toi, ami, souviens-toi... C'est mon père, c'est mon frère, que ma sœur et moi nous cherchons!

THALCAVE.

Là-bas, à Valparaiso... peut-être trouverait-on quelque nouvelle?

ROBERT, *à Glenarvan.*

A Valparaiso, milord!...

GLENARVAN.

Nous allons nous y rendre, Robert, et si nous n'y trouvons pas de nouveaux indices, nous repartirons pour accomplir notre mission tout entière! (*A Thalcave.*) Ami, tu peux nous être utile, tu peux recueillir des renseignements qui nous échapperaient. Viendras-tu avec nous jusqu'à Valparaiso?

THALCAVE, *regardant Robert.*

Jusque-là et plus loin s'il le faut! L'enfant m'a appelé son ami, son sauveur! (*Mettant sa main sur l'épaule de Robert.*) C'est presque mon enfant à moi. Je ne le quitterai que le jour où je l'aurai remis aux bras de son véritable père!

GLENARVAN.

Allons, continuons notre route...

(*Nouveaux grondements plus violents que tout à l'heure.*)

LE MULETIER.

Il est trop tard!... Que personne ne bouge!

CINQUIÈME TABLEAU

Le tremblement de terre.

Les roulements augmentent encore, et l'on voit les cimes des montagnes qui s'écroulent de toutes parts. Le ciel est en feu. Un violent orage éclate. La nuit se fait. — Tous les personnages, consternés, tombent à genoux ou se pressent les uns contre les autres.

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Une posada.

La scène représente une hôtellerie disposée dans le genre des posadas d'Espagne. Portes latérales, porte au fond ; galerie de bois, desservie par un escalier qui descend à droite. Portes sur la galerie qui s'ouvre sur diverses chambres. Cheminée à gauche. Tables, sièges de bois.

SCÈNE I

FORSTER, DICK, AYRTON.

FORSTER.

Eh bien! quoi de nouveau, Ayrton?

AYRTON.

J'arrive de la côte, où j'ai laissé quelques-uns de nos compagnons. J'ai vu là, croisant et courant des bordées, un navire superbe, un yacht à vapeur de plus de huit cents tonneaux, qui n'est pas gêné de filer ses douze milles à l'heure! Il se nomme le *Duncan*. Il a quatre caronades sur son pont. Ce doit être un yacht de plaisance, mais un de ces yachts qui défient les meilleures marcheurs de la flotte anglaise. Ah ! si nous avions un pareil bâtiment sous les pieds, camarades, nous serions les rois de la mer!

DICK.

N'est-il aucun moyen de nous en emparer?

AYRTON.

Oh ! si ce *Duncan*, au lieu d'être en rade de Valparaiso, eût été sur la côte australienne !...

FORSTER.

Oui, mais ce navire n'est pas en Australie, et ici, à Valparaiso, nous ne pouvons rien !

AYRTON.

Rien ?... Peut-être !

DICK.

Que veux-tu dire ?

AYRTON.

Écoutez-moi bien. Les Fêtes d'or que donnent aujourd'hui les mineurs chiliens auront lieu sur la grande place de Valparaiso, en face du palais du gouverneur. Tous les gens de la ville, tous les marins du port, accourront en foule à ces fêtes. Comme tous les autres navires, le *Duncan* sera pour une heure au moins presque abandonné des siens, et alors quelques hommes déterminés et habiles suffiraient pour s'en emparer et lui faire gagner le large !

FORSTER.

Et le *Duncan* serait à nous !

AYRTON.

Oh! le succès de ce plan serait plus certain si je parvenais à me faire admettre sur ce navire, soit comme naufragé demandant à être rapatrié, soit en qualité de second! Je pourrais alors vous recevoir à bord pendant le tumulte de la fête, et nous voguerions vers l'Australie, où Ayrton, redevenu Ben-Joyce, le chef suprême des convicts, formerait son équipage de ses plus braves compagnons!

DICK.

Nous pourrions alors nous promener en maîtres sur l'Océan!

AYRTON.

Tous les navires marchands deviendraient nos tributaires!

FORSTER.

Et je ne serais pas fâché pour ma part de pousser une pointe jusqu'à l'îlot Balker!

AYRTON.

Es-tu fou?

FORSTER.

Non!... je voudrais savoir comment ont fini ceux que nous y avons abandonnés, le capitaine Grant, son fils James, et...

AYRTON.

Et Burck, cette bête fauve que nous avons laissée avec eux! Si celui-là ne les a pas tués d'abord, deux hivers, dans ce désert de glace, ont eu raison d'eux tous!

DICK.

C'est égal, moi aussi, je voudrais savoir...

(La voix de Bob se fait entendre au dehors.)

Hôtelier?

AYRTON.

Silence...

SCÈNE II

LES MÊMES, BOB, PUIS L'HOTELIER.

BOB, *toujours vêtu en femme*

Holà!... l'hôtelier! l'hôtelier!

L'HÔTELIER, *entrant.*

Voilà! voilà! monsieur.

BOB, *reprenant sa voix féminine.*

Comment, monsieur?... Insolent !

L'HÔTELIER.

Excusez-moi, mademoiselle... mais chaque fois que je vous entends, sans vous voir, je vous prends pour un homme.

BOB, *minaudant.*

Mais quand vous me voyez?...

L'HÔTELIER.

Oh ! quand je vous... (*Il le regarde.*)

BOB, *se détournant.*

Diable ! il ne faut pas trop me laisser regarder ce matin ! J'ai perdu mon rasoir... et depuis deux jours ça pousse... ça pousse !...

L'HÔTELIER.

Qu'est-ce que vous désirez, mademoiselle ?

BOB.

Le thé pour milord Glenarvan et sa suite.

AYRTON, *bas.*

Glenarvan ! Eh mais ! c'est le propriétaire du *Duncan !* Attention !

L'HÔTELIER, *qui est allé inspecter la table pendant ces paroles.*

Eh bien ! vous voyez, tout est prêt ! Il n'y a plus qu'à servir quand on en donnera l'ordre.

BOB, *à part.*

Si je ne trouve pas moyen de me barbifier, je suis perdu ! Je ne peux pourtant pas aller chez un barbier de la ville... avec... Comment faire pour remplacer adroitement mon rasoir?... (*Haut.*) Ah ! mon ami !

L'HÔTELIER.

Monsieur... mademoiselle...

BOB.

Mon bon ami... ne pourriez-vous pas me prêter... pour un instant... quelque chose... qui soit ?...

L'HÔTELIER.

Quelque chose, mademoiselle ?

BOB.

Quelque chose qui coupe...

L'HÔTELIER.

Un couteau alors ?...

BOB.

Non, quelque chose de plus tranchant, quelque chose de très affilé !...

L'HÔTELIER.

De très affilé... Ah! mais attendez donc, j'ai votre affaire! (*Il remonte au fond.*) J'ai votre affaire!

BOB.

Bravo! je suis sauvé!

L'HÔTELIER, *rapportant une faux qu'il a prise dans un coin et la plantant devant Bob.*

Voilà!

BOB, *avec terreur.*

Hein!... une faux!... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça?

L'HÔTELIER.

Mais c'est très affilé! Est-ce que ça ne peut pas servir pour l'usage en question?

BOB.

Pour l'usage en?... jamais! (*A part.*) Il veut donc me décapiter, le misérable!

SCÈNE III

LES MÊMES, GLENARVAN *donnant le bras à* MARY, ET PAGANEL *escortant respectueusement* ARABELLE.

GLENARVAN.

Faites servir, monsieur l'hôtelier.

L'HÔTELIER.

A l'instant, Votre Seigneurie. (*Il sort.*)

AYRTON, *bas.*

Le lord en question.

MARY, *tristement.*

Milord, vous n'avez recueilli aucun renseignement depuis notre arrivée à Valparaiso?

GLENARVAN.

Aucun, hélas!...

ARABELLE.

Tant de fatigues, tant d'émotions violentes, et tout cela en pure perte, sur les indications chimériques de monsieur le géographe! (*Deux garçons entrent et servent le thé. On se met à table.*)

PAGANEL.

Ne m'accablez pas, milady. Je me mets sans cesse à la torture, pour trouver à ce document un sens nouveau.

ARABELLE.

Et rien.

PAGANEL.

Rien. (*Lisant.*) « Capitaine Grant et son fils!... » (*Mouvement de Ayrton et des autres.*)

AYRTON, *bas.*

Que dit-il?

PAGANEL, *lisant toujours.*

« Bal... austral... *Britannia*... »

AYRTON.

C'est bien de lui qu'il s'agit!... Écoutons!

PAGANEL.

« *Britannia*... austral... bal... »

SCÈNE IV

LES MÊMES, WILSON, THALCAVE, ROBERT.

GLENARVAN.

Eh bien, mes amis?

WILSON.

Rien, milord, aucun indice!

MARY.

Rien.

WILSON.

J'ai feuilleté, avec le plus grand soin, tous les registres de la marine!...

ROBERT.

J'ai interrogé tous les employés, tous les matelots!...

THALCAVE.

J'ai vu tous ceux de mes frères qui ont quitté nos forêts et nos pampas pour venir trafiquer dans ce pays!...

ROBERT.

Et personne n'a pu nous donner un seul mot d'espérance!

MARY.

Mon père! mon pauvre frère!...

FORSTER, *à part.*

La fille du capitaine Grant?...

MARY.

Hélas! tout est fini!...

GLENARVAN.

Ne désespérez pas, miss Mary, je fouillerai tous les bords de l'océan australien, je visiterai chaque île, chaque îlot, je vous rendrai votre père, ou je mourrai à la tâche!

DICK, *bas.*

Il ne fait pas bon ici pour nous!... Partons.

AYRTON.

Restez!

PAGANEL, *lisant à part.*

Bal... que signifie ce mot... bal?... Et gonie... gonie!... Si ce n'est pas Patagonie, qu'est-ce que c'est donc?

ROBERT.

Eh bien, milord, puisque nous n'avons plus l'espoir de trouver ici nos chers naufragés, ne restons pas plus longtemps!... je vous en conjure!...

PAGANEL.

Gonie!... gonie!...

ROBERT.

Songez à leur souffrance, à leur désespoir, à cette longue et cruelle agonie qui les tue?...

PAGANEL, *bondissant et frappant sur le document.*

Agonie!... oui, c'est cela!... gonie, c'est la terminaison du mot agonie, et le pays, le rivage, l'îlot où ils se trouvent, ce doit être le mot qui commence par cette syllabe, bal!... bal!...

DICK, *bas.*

Balker!... Il va trouver!...

FORSTER.

Tout est perdu!

AYRTON.

Silence. (*Haut, se levant et s'avançant.*) Milord, louez et remerciez Dieu qui m'a conduit ici, et qui m'a fait vous entendre! Si le capitaine Harry Grant est encore vivant, il est vivant sur la terre australienne!

(*Mouvement général. Thalcave s'est relevé et s'est avancé.*)

PAGANEL.

Austral... Cela signifie donc Australie!

GLENARVAN.

Qui êtes-vous pour parler ainsi ?

AYRTON.

Qui je suis? Ayrton, second du *Britannia.*

TOUS.

Le second du *Britannia!*

AYRTON.

Moi qui ai pu m'échapper des mains des tribus australiennes!...

ROBERT.

Dont mon père et mon frère sont prisonniers?

AYRTON.

Oui, Robert Grant.

GLENARVAN.

Et vous les avez quittés?

AYRTON.

Il y a moins de trois mois.

MARY.

Vivants, vivants, n'est-il pas vrai ?

AYRTON.

Oui, Mary Grant, vivants!

TOUS.

Ah! ah!

ROBERT.

Ah! monsieur Ayrton, c'est vous qui nous rendrez notre père et notre frère bien-aimé James!

(*Ayrton demeure froid sous les caresses de Robert.*)

BOB.

Brave garçon! Je voudrais être son père!

ARABELLE, *étonnée.*

Son père?

BOB, *se reprenant.*

Non... sa... sa tante, milady, sa tante!

AYRTON.

Robert Grant, que je retrouve notre capitaine, et je serai content!

GLENARVAN.

Voyons, parlez, Ayrton! Dites-nous bien tout ce que vous savez.

AYRTON.

Milord, le *Britannia*, après avoir fait une heureuse traversée jusqu'au cap Horn, a éprouvé une rude tempête qui l'a à demi désemparé. Il a fallu fuir à travers le Pacifique jusqu'à la côte australienne. Là, un nouveau coup de vent, un cyclone, lui a causé les plus graves avaries, et il a été jeté sur les rochers, où il s'est totalement perdu.

PAGANEL.

Sur quelle partie de la côte australienne?

AYRTON.

Sur la partie du sud, à deux cents milles de Melbourne. Plusieurs de nos malheureux compagnons ont péri dans le naufrage, mais le capitaine, son fils et moi, nous avons pu gagner la terre. Là, des Australiens, appartenant aux tribus errantes, nous ont faits prisonniers et nous ont entraînés jusqu'à l'embouchure du Murray.

DICK, *bas à Forster.*

Bravo! C'est là qu'est notre bande!

AYRTON.

Pendant six mois, nous avons cruellement souffert; mais, par une heureuse chance dont notre pauvre capitaine et son fils n'ont pu profiter, j'ai pu m'échapper et gagner un bâtiment de passage qui m'a conduit ici, où j'attends pour être rapatrié.

GLENARVAN, *serrant la main d'Ayrton.*

Je me charge de vous! Venez à bord du *Duncan*, aidez-nous dans nos recherches, puisque vous connaissez le pays!

ROBERT.

Oui... oui... monsieur Ayrton!

AYRTON.

J'allais vous le demander, milord! Comme vous, je ne veux plus avoir de repos que nous n'ayons retrouvé notre capitaine!

GLENARVAN, *à Ayrton.*

Enfin, Ayrton, que nous conseillez-vous de faire?

AYRTON.

Mylord, le *Duncan* est-il en état de traverser le Pacifique?

GLENARVAN.

Oui, et dès demain il peut quitter Valparaiso.

AYRTON.

Bien! Nous nous dirigerons sur l'Australie, et nous débarquerons à Melbourne. Dans ce port, le *Duncan* attendra jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de venir nous rejoindre, tandis que nous irons à la recherche de la tribu australienne, qui doit être campée sur les bords du Murray.

GLENARVAN.

Bien! tout est convenu! Demain nous nous remettrons en route!

AYRTON, *à Forster, à part.*

Et dans un mois, le *Duncan* sera commandé par moi, Ben-Joyce!

GLENARVAN.

Maintenant, Thalcave, il me reste à vous remercier et à récompenser vos services.

THALCAVE.

Je vous le répète, je ne veux rien!...

GLENARVAN.

Mais enfin!...

THALCAVE.

Permettez que je vous accompagne jusqu'au moment où vous aurez retrouvé ceux que vous cherchez!

GLENARVAN.

Mais comment pourrai-je reconnaître ce nouveau service ?

THALCAVE.

Votre amitié.

AYRTON, *à part.*

De quoi se mêle-t-il, ce sauvage? (*A Thalcave.*) Thalcave, je suis l'ami de tous ici!

THALCAVE.

De tous?... non!

AYRTON.

Comment?

THALCAVE, *le regardant en face.*

Tu n'es pas le mien.

MULRAY, *entrant et annonçant.*

Un messager du gouverneur de Valparaiso demande à parler à milord.

GLENARVAN.

Qu'il entre. — Que peut-il nous vouloir ?

AYRTON, *à ses camarades.*

J'ai réussi. Demain, pendant le tumulte de la fête, présentez-vous à bord, et le *Duncan* est à nous!

GLENARVAN.

A bientôt, Ayrton, à bientôt!

SCÈNE V

GLENARVAN, PAGANEL, MULRAY, UN OFFICIER DE MARINE, PUIS ELMINA.

MULRAY, *à l'officier.*

Voici Sa Seigneurie...

L'OFFICIER.

Milord, je suis envoyé près de vous par monsieur l'amiral gouverneur de Valparaiso, qui vous prie de vouloir bien assister au banquet et au bal qui auront lieu à l'issue de la fête que célèbrent, ce soir, les mineurs chiliens.

GLENARVAN.

Nous acceptons avec grand plaisir cette gracieuse invitation, et je vous prie de transmettre tous nos remerciements à monsieur le gouverneur. Mes amis, allez faire vos préparatifs! (*L'officier s'incline.*) Mulray, vous veillerez à ce que le *Duncan* soit pavoisé comme le seront les autres navires qui sont en rade.

MULRAY.

Les ordres de Votre Seigneurie seront exécutés.

(*Il sort suivi de l'officier. Glenarvan sort par la droite. Alors Elmina, déguisée en mousse, après s'être assurée du départ de l'officier et de Glenarvan, s'approche vivement de Paganel.*)

SCÈNE VI

PAGANEL, ELMINA.

PAGANEL, *à lui-même.*

Sur la partie sud ?...

ELMINA.

Monsieur! monsieur!...

PAGANEL.

Hein... que me voulez-vous, jeune homme?

ELMINA.

Je vous connais, vous êtes M. Paganel, l'ami de lord Glenarvan...

PAGANEL.

Oui! après?...

ELMINA.

Vous avez l'air d'un bien brave homme, monsieur, et je voulais vous prier d'obtenir de milord... qu'il me prenne à son bord...

PAGANEL.

En qualité de mousse?

ELMINA.

Non, monsieur, non!... En qualité de femme de chambre.

PAGANEL.

De femme de?... Comment, jeune homme, vous voulez vous faire femme de?...

ELMINA.

C'est que... je ne suis pas un jeune homme, monsieur!

PAGANEL.

Ah bah! Vous êtes une...

ELMINA.

Oui, monsieur, née en Écosse, et je voudrais bien retourner dans mon pays!

PAGANEL.

Comment se fait-il alors que vous vous trouvez au Chili... et sous cet habit?

ELMINA.

Je vais vous le dire! J'ai eu le malheur de noyer mon mari!

PAGANEL.

Vous avez?... Asseyez-vous donc!

ELMINA.

J'ai noyé mon mari, oui, monsieur!

PAGANEL.

Mais, malheureuse, expliquez-moi...

ELMINA, *avec douceur.*

Voilà! Vous saurez d'abord que je suis jalouse...

PAGANEL.

Jalouse!

ELMINA, *plus doucement encore.*

Oh! mais jalouse... à poignarder la personne!

PAGANEL.

Ah!

ELMINA, *même douceur.*

Et la personne. c'était mon mari... un grand... très joli... mon Bob!... Je l'appelais Bobinet! Il était charmant, et je l'aimais, et je l'adorais!... C'est ce qui fait que je l'ai noyé!

PAGANEL.

Noyé! par amour?... Je ne comprends pas bien!

ELMINA.

Vous allez comprendre. Un jour, nous faisions ensemble une promenade en canot, et comme, le matin même, mon bon joli petit mari avait fait des coquetteries aux femmes qui passaient, je lui en adressais des reproches.

PAGANEL.

Naturellement!...

ELMINA.

Peu à peu la querelle s'envenima et devint si violente que je le saisis un peu rudement à la gorge! Je le poussai, il me poussa! Je le repoussai, il me repoussa... et nous tombâmes tous les deux à la mer.

PAGANEL.

Et vous nageâtes?...

ELMINA.

Oh! par bonheur, le vent qui s'était engouffré dans mes jupes m'a soutenu sur les flots, et la marée montante me déposa sur la grève!

PAGANEL.

Alors vous surnageâtes?...

ELMINA.

J'étais sauvée, monsieur...

PAGANEL.

Bravo! mais Bobinet, ce malheureux Bobinet!... Glou, glou, glou!...

ELMINA.

Glou, glou!... Oui, monsieur!

PAGANEL.

Et alors?

ELMINA.

Poursuivie par le remords... et la crainte d'être arrêtée... je rentrai à notre logis, et je me taillai un habit dans les vêtements de mon pauvre mari!... Cela m'allait très bien. Alors l'idée me vint de m'expatrier pour échapper à la justice, et je partis à bord d'un bâtiment...

PAGANEL.

En qualité de mousse?

ELMINA.

Oui, monsieur... et voilà comment je me trouve au Chili!... Mais le remords me poursuit, hélas! et je veux retourner en Écosse et me faire juger! Je veux expier mon crime, si l'on me condamne... ou me marier à un autre, si je suis acquittée.

PAGANEL.

Le *Duncan* n'est pas près de retourner en Écosse, mais je puis vous faire donner par lord Glenarvan une lettre pour le capitaine de l'un des navires anglais qui se trouvent dans le port, et qui, sur sa demande, consentira à vous rapatrier.

ELMINA.

Ah! monsieur, que de bonté!...

PAGANEL.

Attendez ici! Je vais vous envoyer cette lettre.

ELMINA.

Mille remerciements, monsieur!...

PAGANEL, *la regardant.*

Elle est gentille!... Jeune mousse, vous êtes gentille!...

ELMINA.

Vous dites?...

PAGANEL.

Je pense que vos juges vous absoudront! Quant à ce pauvre Bobinet... Glou!... glou!... glou!... (*Il sort.*)

ELMINA.

Et moi aussi, je pense qu'ils m'absoudront!... Sans ça, comme je resterais ici!

SCÈNE VII

ELMINA, PUIS BOB.

ELMINA.

Oh! je vais donc quitter enfin cet affreux habit d'homme! Je ne serai plus forcée de grimper, comme un écureuil, dans la mâture, et en redescendant, de fumer cette horrible pipe, pour donner le change aux matelots du bord! (*Tirant la pipe de sa poche.*) Oh! cette pipe, cette abominable pipe! J'ai eu beau en casser plus de cent, les unes après les autres, il s'est toujours trouvé un camarade tout prêt à m'en donner une nouvelle!... Ça les amusait de voir que ça me retournait le cœur... et ils me forçaient de fumer! Ah! mon Bob, tu es bien vengé!...

BOB, *entrant.*

Ah! voilà le petit matelot en question...

ELMINA.

Quelqu'un!... Dissimulons encore.

BOB, *d'une voix féminine.*

Jeune homme, voici une lettre qui... (*Regardant Elmina.*) une lettre que... Ah! ciel de Dieu!

ELMINA, *le regardant.*

Ah! Dieu du ciel!

BOB, *à part.*

Quelle drôle de ressemblance avec ma femme!

ELMINA, *à part.*

Comme cette femme ressemble à mon homme!... (*Haut.*) Vous disiez, mademoiselle?

BOB.

Je vous disais, jeune homme!... Jeune homme... auriez-vous une sœur?

ELMINA.

Jeune fille, auriez-vous un frère?

BOB, *tremblant.*

Un frère... moi, non, pas de frère du tout... mais... j'ai... j'ai eu une femme!...

ELMINA, *émue.*

Une femme!... Comment, mamzelle, vous avez eu une?...

BOB.

Une bonne petite femme!...

ELMINA.

Comme moi, un bon petit mari!

BOB.

Qui vous ressemblait à s'y méprendre!...

ELMINA.

Qui vous ressemblait trait pour trait!

BOB.

Elle avait à droite, près de l'oreille, un signe, un tout petit signe! (*Il passe à gauche.*)

ELMINA.

Un jour, dans un moment de colère, il s'était cassé une dent contre mon poing!

BOB, *la regardant de près.*

Ah! grand Dieu! mais ça y est, le signe!... Il s'y trouve!

ELMINA, *lui regardant la bouche.*

O ciel, mais ça n'y est pas!... La dent ne s'y trouve plus!

BOB, *tombant à genoux.*

Ombre de mon épouse!... est-ce toi que je vois sous cet habit masculin?

ELMINA, *à genoux aussi.*

Ombre de mon mari! est-ce toi qui m'apparais dans cette robe de femme?

BOB.

Tu sais, chère bien-aimée, que je n'avais pas l'intention de te faire boire tant que ça!...

ELMINA.

Tu sais, ô mon adoré, que je ne voulais pas te noyer tout à fait! Je t'aimais!...

BOB.

Je te chérissais!...

ELMINA.

Mon Bob... mon Bobinet!

BOB.

Mon Elmina chérie! (*Lui palpant les bras et la figure.*) O ciel! mais ça résiste!... Non, ça n'est pas une ombre!

ELMINA, *même jeu.*

Ce n'est pas un fantôme!

BOB.

Non, non! je suis bien moi!

ELMINA.

Et moi, moi!... Et moi, moi!

BOB.

Vivante!

ELMINA.

Il est vivant!...

(*Ils s'embrassent plusieurs fois de suite et très vite.*)

BOB, *criant.*

Ah! que c'est bon!

ELMINA, *criant.*

Ah! que c'est bon!

BOB, *se levant.*

Plus d'affreuses terreurs!

ELMINA, *même jeu.*

Plus d'horribles remords!

BOB, *gravement*

Ah! si l'on savait ce que c'est que le remords... on hésiterait quelquefois à tuer sa femme!

ELMINA.

Tu m'as été fidèle, n'est-ce pas?...

BOB.

Parbleu! Je passais pour une femme.... Et toi?

ELMINA.

Je passais pour un homme...

BOB.

Mais c'est fini. Je reconquiers mon sexe et mon habit de marin! Plus de ces bandeaux féminins! (*Il s'arrache sa perruque.*) Rends-moi le chapeau! (*Il lui prend et le met sur sa tête.*) Et je pourrai donc fumer ma... (*Prenant la pipe que porte Elmina dans la poche de sa veste.*) Elle en a une!... Oh! bonheur! As-tu du feu?...

ELMINA, *battant le briquet.*

Mais oui, mais oui!... attends, voilà!

BOB.

Elle a du feu!... Ah! il y a si longtemps que je n'ai eu le bonheur d'en griller une, comme disent les Français!

ELMINA, *lui donnant du feu.*

Eh bien! grille, mon petit Bobinet, grille tant que tu voudras!...

BOB, *fumant.*

Hum! quelle joie! quelle délice... ma femme, mon sexe et ma pipe! Je retrouve tout à la fois!

(*Chantant d'une voix très forte.*)

Sur l'avant
Va flairer la brise;
Sur l'avant
Va flairer le vent!

BOB et ELMINA, *ensemble.*

Sur l'avant
Va flairer la brise;
Sur l'avant
Va flairer le vent.

(*Bob et Elmina exécutent une gigue.*)

ARABELLE, *paraissant au fond.*

Ah! ciel!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ARABELLE, PUIS PAGANEL.

ARABELLE, *les séparant.*

Horreur! horreur! abomination!

BOB.

Aïe!... c'est la nerveuse!

PAGANEL.

Qu'y a-t-il donc?

ARABELLE.

Ma femme de chambre qui farandole avec un jeune homme!

PAGANEL.

Mais non, ce jeune homme est...

BOB, *criant.*

Il n'y a plus de femme de chambre!

ELMINA.

Il n'y a plus de jeune homme!

ARABELLE.

Et elle fume... Elle fume une pipe!

BOB.

Eh bien! oui, je fume!... Oui, je ris, je chante et je danse, avec ce monsieur qui est ma femme!...

ARABELLE.

Sa femme?

PAGANEL.

Sa femme à elle?

BOB.

Et il n'y a plus de Rébecca, et je suis Bob, Bob le matelot, mille sabords, mille tribords et mille caronades!

ARABELLE.

Un homme! ma femme de chambre était un garçon! (*Avec force.*) Oh! quelle honte! je n'y survivrai pas!...

PAGANEL.

Calmez-vous, milady, calmez-vous!...

ARABELLE.

Non! je ne veux plus voir de pareilles abominations! Je veux retourner à bord, seule, dans ma cabine!... Mon sac? où est mon sac?

PAGANEL.

Le voilà, milady.

ARABELLE.

Bien! Mettez dedans mon éventail, mon flacon, ce petit manchon... et ma perruche dans sa cage!... puis, mon châle!... Dépêchez-vous! mais dépêchez-vous donc!

ELMINA.

Dépêchez-vous, monsieur.

(Paganel a mis d'abord l'éventail et le flacon dans le sac. Puis, il fourre le manchon dans la cage et la perruche dans le sac, et enfin par-dessus, le châle qu'il enfonce à coups de poing.)

PAGANEL.

C'est fait, milady, c'est fait!

ARABELLE.

Votre bras et partons!

BOB.

Milady!

ARABELLE.

Arrière, malheureuse! Et je songeais à la marier! Allons-nous-en! *(A Paganel.)* Votre bras!

PAGANEL.

Milady, n'en ayant que deux!...

(Il tient d'une main le sac et de l'autre la cage.)

ARABELLE, *prenant la cage.*

Viens, ma perruche adorée! Allons... à... *(Regardant la cage.)* Allons à... Qu'est-ce que c'est que ça!...

PAGANEL, *avec douceur.*

La perruche! Louisa, la jolie perruche!

ARABELLE, *lui mettant la cage sous les yeux.*

Ça, ça, ça!...

PAGANEL.

C'est le manchon! Qu'est ce qu'il fait donc là-dedans, ce manchon?

ARABELLE, *avec force.*

Louisa? où est Louisa?... Ah! mon Dieu! est-ce qu'il aurait?... (*Elle fouille vivement dans le sac, et en retire la perruche étouffée.*) Morte! elle est morte!...

PAGANEL.

Aussi, quelle drôle d'idée d'aller fourrer une perruche dans un sac de nuit!...

ARABELLE.

Mais c'est vous, monsieur!... Vous êtes un assassin!

(*Elle tombe pâmée sur une chaise.*)

PAGANEL.

Milady!

ARABELLE.

Louisa, ma pauvre Louisa!...

PAGANEL, *à part.*

Est-ce que réellement je serais un peu distrait?...

SEPTIÈME TABLEAU

Les Fêtes d'or à Valparaiso.

La scène représente une grande place très ornée à Valparaiso.

BALLET.

ACTE QUATRIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une forêt australienne.

La scène représente une grande forêt d'arbres dont la haute ramure cache entièrement le ciel. Cette forêt s'étend à perte de vue dans le lointain. A droite, de grands buissons de fougères arborescentes. Au lever du rideau, le soleil couchant éclaire tout le dessous du bois.

SCÈNE I

GLENARVAN, PAGANEL, ROBERT, THALCAVE, AYRTON, MURRAY, BOB, ELMINA, MATELOTS, DOMESTIQUES, UN CONDUCTEUR

(Au lever du rideau, le chariot disparaît vers la gauche. Ayrton arrive à cheval par la droite et met pied à terre. Suit la caravane. Glenarvan, Thalcave et Robert sont en tête. Entre un fourgon, traîné par Bob, qui a repris des vêtements d'homme, et dans lequel Elmina est couchée.)

GLENARVAN.

Nous avons marché tout le jour, et la nuit va bientôt arriver. Votre avis n'est-il pas, Ayrton, que nous devrions camper en cet endroit?

AYRTON.

Oui, milord. Il y a, là-bas, une prairie où notre attelage trouvera à se refaire de ses fatigues.

GLENARVAN.

Conduisez ce chariot et ce fourgon dans cette prairie, et qu'on ne réveille pas lady Arabelle et miss Mary!

BOB.

Pousse, cousin!

MULRAY, *poussant le chariot.*

Tire, Bob!...

GLENARVAN.

Pauvre lady Arabelle, pauvre miss Grant! Elles ont supporté bien des épreuves depuis un mois que nous avons quitté Melbourne et que nous explorons ces déserts de la basse Australie! (*A Ayrton.*) Décidément, nous passerons la nuit en cet endroit.

AYRTON.

J'ai donné des ordres pour le campement.

GLENARVAN, *à Robert.*

Tu dois être bien fatigué, Robert?

ROBERT.

Mais non, milord! D'ailleurs, nous approchons!

PAGANEL.

Certainement nous approchons! Nous sommes enfin sur une bonne piste... N'est-il pas vrai, ami Ayrton?

AYRTON.

La tribu dans laquelle j'ai laissé le capitaine Grant et son fils ne doit pas être à plus de vingt milles d'ici.

GLENARVAN.

Quant au *Duncan*, que nous avons laissé à Melbourne pour nous enfoncer dans les terres, il doit maintenant être arrivé, comme il est convenu, à l'embouchure du Murray...

AYRTON, *à part.*

J'y compte bien!

GLENARVAN.

A quelle distance sommes-nous encore de cet endroit où Wilson doit nous attendre?

AYRTON.

A cinquante milles au moins, milord!...

PAGANEL, *étonné.*

A cinquante milles! Allons donc, c'est impossible!

THALCAVE.

L'air que nous respirons est celui qu'apporte la mer. Ayrton s'est trompé. La côte est plus rapprochée qu'il ne le dit.

PAGANEL.

Certainement, et, d'après mes calculs, je crois pouvoir affirmer...

AYRTON, *avec force.*

Et je soutiens, moi qui ai traversé ces forêts, lorsque je m'échappais des mains des Onéidas... je soutiens... que je ne me trompe pas.

PAGANEL.

Cependant mes calculs...

AYRTON, *froidement.*

Sont inexacts, monsieur.

PAGANEL.

Alors... c'est nous qui nous trompons, monsieur Thalcave.

GLENARVAN.

Ah! il est temps que nous arrivions!... Par une inconcevable fatalité, tous les animaux de notre caravane sont morts l'un après l'autre! Il ne nous reste plus que deux bœufs sur les dix qui composaient l'attelage primitif du chariot, et nos chevaux sont tombés sur la route!

AYRTON.

Les accidents de cette nature sont fréquents dans les forêts australiennes. Les pâturages y sont abondants, mais ils produisent une herbe vénéneuse qui tue les animaux domestiques.

PAGANEL.

Oui, oui, le gastrolobium!

AYRTON.

C'est cela même.

PAGANEL.

Mais je croyais que les chevaux et les bœufs fuyaient instinctivement cette herbe, et qu'il fallait qu'on les mêlât, par mégarde...

AYRTON, *vivement.*

Erreur! Ils la recherchent et la mangent au contraire avec avidité.

PAGANEL, *blessé.*

Il paraît qu'aujourd'hui ma science est, sur toute chose, complètement en défaut!

THALCAVE.

Seul, entre tous, le cheval d'Ayrton a été préservé.

GLENARVAN.

Et cela est heureux, puisque Ayrton, mieux qu'aucun de nous, peut aller en avant et reconnaître le pays.

THALCAVE.

Soit, mais il n'est pas bon que, depuis Melbourne, la route que nous avons suivie ait été marquée par les pas de ce cheval.

AYRTON, *vivement.*

Le pas de mon cheval?

THALCAVE.

Oui! le fer porte un trèfle qui s'imprime sur la terre et le rend partout reconnaissable... (*Se baissant.*) Regardez.

ROBERT.

C'est vrai!

AYRTON, *à part.*

Il voit donc tout, ce sauvage?...

PAGANEL.

Diable! et l'on parlait, à notre départ, de nombreux convicts échappés, de Ben-Joyce et de sa bande!

GLENARVAN.

Ben-Joyce!... Une pareille trace suffirait pour le guider, s'il s'était mis à nous suivre?

AYRTON.

Milord, c'est un usage fréquent en ce pays, de ferrer les chevaux comme est ferré le mien. Mais si Votre Seigneurie le désire, à la première occasion je le ferai déferrer.

GLENARVAN.

Soit! Rejoignons maintenant lady Arabelle et miss Grant... et tenons-nous sur nos gardes!...

AYRTON, *à part.*

Rien! Forster et les autres ne viendront donc pas!

PAGANEL.

Allons, milord. (*Ils sortent et se dirigent vers le chariot. Ayrton reste en arrière et semble regarder au loin.*)

THALCAVE, *qui l'observe.*

Ayrton reste-t-il ici?

AYRTON, *se retournant.*

Moi?... non!... Qu'a-t-il donc à m'observer toujours? (*Il sort à son tour, suivi par Thalcave.*)

SCÈNE II

DICK, FORSTER.

Tous deux entrent par la droite, en recherchant des traces sur le sol. Ils font un signe, et plusieurs autres convicts entrent en scène.

DICK, *bas.*

C'est bien l'empreinte!

FORSTER.

Oui, ce trèfle, c'est bien le fer du cheval d'Ayrton!

DICK, *regardant au fond.*

Les préparatifs d'un campement?... Glenarvan et les siens vont faire halte en ce lieu. Enfin nous les avons rejoints!... (*A un convict.*) Ça n'a pas été sans peine!...

DICK.

Depuis que nous sommes à leur recherche, vingt fois j'ai cru que nous n'arriverions pas à les retrouver!

FORSTER.

Silence!... quelqu'un...

(*Tous s'éloignent vers le fond.*)

DICK.

C'est lui.

TOUS, *revenant.*

Ben-Joyce!

SCÈNE III

LES MÊMES, AYRTON, PUIS THALCAVE.

AYRTON.

Vous avez bien tardé à me rejoindre.

FORSTER.

Partis en même temps que toi de Valparaiso, nous ne sommes arrivés à Melbourne que huit jours plus tard! Le navire que nous montions ne marchait pas comme le *Duncan!* Et puis, il a fallu réunir nos compagnons épars dans la province.

AYRTON.

Combien êtes-vous?

DICK.

Ici, dix seulement.

AYRTON.

Et les autres?

FORSTER.

Dans la forêt... à moins d'un mille...

AYRTON.

C'est bien. Notre plan a échoué à Valparaiso, parce qu'au lieu de se rendre à terre, le capitaine du *Duncan* est resté à bord avec tout son équipage.

DICK.

Mais alors, par quel moyen espères-tu réussir?

AYRTON.

L'affaire est maintenant en bonne voie. Glenarvan et ses compagnons que j'ai égarés dans ces forêts à la recherche des Onéidas, se croient à cinquante milles de la côte, lorsqu'ils en sont, en réalité, à une distance si rapprochée, que si je n'avais arrêté leur marche en ce lieu,

ils auraient pu, bientôt, gagner le littoral et apercevoir les mâts de leur navire. (*A ce moment, le buisson de fougères de gauche s'entr'ouvre et laisse passer la tête de Thalcave.*) Je puis donc en peu de temps être à bord du *Duncan*, où je vais, enfin, commander en maître!...

FORSTER.

Comment! toi?...

DICK.

Toi! Ben-Joyce?...

THALCAVE, *à part.*

Ben-Joyce?...

AYRTON.

Quelques instants encore, j'aurai le blanc-seing de Glenarvan, et le capitaine du *Duncan* sera placé sous mes ordres... Toi, Forster, va rejoindre nos camarades. Vingt d'entre eux me suivront, et je les recevrai à bord du *Duncan*... Va, et ne perds pas une minute.

FORSTER.

Compte sur moi. (*Il sort.*)

THALCAVE, *à part.*

Celui-là... d'abord, et les autres ensuite.

(*Il disparaît en se glissant sur les pas de Forster.*)

DICK.

Et nous, Ayrton, que devons-nous faire?

AYRTON.

Vous tenir à distance, dans la direction de la côte, prêts à attaquer Glenarvan et les siens et à les exterminer sans pitié, lorsque vous m'aurez revu, muni des pouvoirs qui vont m'être donnés. Si leur résistance se prolonge, je serai bientôt de retour, et je vous viendrai en aide avec le reste des nôtres.

(*Bruit au dehors. — On entend des voix du côté par lequel est sorti le chariot.*)

DICK.

Écoutez.

AYRTON.

C'est le dernier coup préparé par moi qui vient de les frapper! Le découragement et l'effroi se sont emparés d'eux!... Partez vite!... Maintenant, ils sont à nous! (*Dick et les convicts s'éloignent.*) L'instant approche enfin où je vais devenir maître suprême à bord du *Duncan!*... mon navire!

SCÈNE IV

AYRTON, BOB, GLENARVAN, ROBERT, PAGANEL, ARABELLE, MARY, ELMINA, MULRAY, MATELOTS, DOMESTIQUES

BOB, *appelant.*

Monsieur Ayrton! monsieur Ayrton!

AYRTON.

Que me veut-on?

GLENARVAN.

Un nouveau malheur!

AYRTON.

Un malheur?

GLENARVAN.

Nos deux derniers bœufs sont tombés foudroyés!

AYRTON.

Ils sont morts!

PAGANEL.

Toujours le gastrolobium, monsieur Ayrton!

ARABELLE.

Impossible maintenant de continuer notre route! Qu'allons-nous devenir, grand Dieu?

ROBERT.

Eh bien, nous irons à pied jusqu'à ce que nous trouvions la tribu dont mon père et mon frère sont prisonniers!

PAGANEL.

Et qui portera nos effets et nos malles?

BOB.

Et les vivres?

GLENARVAN.

Ayrton, n'y a-t-il pas à proximité quelque établissement, quelque ferme où nous puissions remplacer les animaux que nous avons perdus?

AYRTON.

Ici, et dans ce qui nous entoure au loin, milord, c'est le désert.

TOUS.

Le désert!

PAGANEL.

Hélas! oui, le désert!... puisque je me suis si lourdement trompé, moi qui nous croyais à quelques milles seulement du littoral!

MARY.

Que faire, alors?

AYRTON, *à part.*

Allons! (*Haut.*) Milord, mon cheval a-t-il succombé aussi?

GLENARVAN.

Non!... Votre cheval a seul résisté.

PAGANEL.

Seul entre tous!

AYRTON.

Eh bien, milord, il n'y a pas une heure, pas une minute à perdre. il faut...

TOUS.

Achevez...

AYRTON.

Il faut que l'un de nous, porteur de vos pleins pouvoirs, connaissant les chemins et le littoral, aille rejoindre votre bâtiment!... Il faut que vos marins et vos serviteurs viennent nous retrouver ici, amenant de nouveaux chevaux, qui permettront à la caravane de continuer sa route!...

GLENARVAN.

Oui, oui, vous avez raison, Ayrton.

MARY.

Et cet homme qui partira?...

PAGANEL, *vivement.*

Muni de pleins pouvoirs!... Mais il n'y a que Ayrton qui connaisse la route!... Il n'y a que lui qui puisse monter le seul cheval qui nous reste!

GLENARVAN.

En effet, mais...

PAGANEL.

Pas d'hésitation, milord! Ayrton seul peut nous sauver tous!

AYRTON, *à part.*

Bon! Il ne parlerait pas mieux s'il était des nôtres!

GLENARVAN.

Vous avez entendu, Ayrton?...

AYRTON.

J'accepte la mission, milord, et je suis prêt à partir.

GLENARVAN.

Je vais vous donner une lettre pour Wilson, qui placera sous vos ordres l'équipage du *Duncan*.

AYRTON.

Bien, milord.

PAGANEL, *à Glenarvan.*

Je vais écrire cette lettre sous votre dictée!... J'ai toujours sur moi tout ce qu'il faut pour cela.

GLENARVAN.

Faites.

(Paganel tire de sa poche un portefeuille, prend du papier et se dispose à écrire.)

ARABELLE.

Ne vous trompez pas au moins, éternel distrait!

PAGANEL.

Soyez tranquille, cette fois!

GLENARVAN.

Écrivez, monsieur Paganel, écrivez! « Ordre à Wilson de mettre « l'équipage du *Duncan* à la disposition d'Ayrton et d'exécuter ses « instructions en tous points. »

PAGANEL.

C'est fait...

GLENARVAN.

Donnez, que je signe...

PAGANEL.

Attendez que je relise, puisque je suis si distrait... comme dit milady! *(Lisant.)* « Ordre à Wilson de mettre l'équipage du *Duncan* à la dispo- « sition d'Ayrton et d'exécuter ses instructions en tous points. »

(Glenarvan signe.)

PAGANEL.

Est-ce bien cela, Ayrton?

AYRTON.

C'est cela.

GLENARVAN.

Amenez le cheval.

PAGANEL.

Et maintenant, l'adresse. (*Il met la lettre dans une enveloppe qu'il ferme soigneusement.*)

(*Ayrton monte à cheval.*)

PAGANEL, *lui remettant la lettre.*

Voilà !

MARY.

Que Dieu vous conduise, Ayrton !

TOUS.

Adieu ! adieu !

(*Ayrton va partir.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, THALCAVE.

THALCAVE.

Arrêtez ! Empêchez cet homme de partir !

GLENARVAN.

Ayrton ?

THALCAVE.

Ce n'est pas Ayrton, c'est Ben-Joyce qu'il se nomme !

TOUS.

Ben-Joyce !

GLENARVAN.

Ben-Joyce ! (*Il s'élance à la tête du cheval dont il saisit la bride. Ayrton décharge son revolver sur lui et disparaît par la droite.*)

MARY, *s'élançant vers Glenarvan.*

Ah ! milord !...

GLENARVAN, *chancelant.*

Rien !... ce n'est rien !... (*Il tombe dans les bras de Thalcave qui le fait asseoir.*) Ben-Joyce ?...

(*A ce moment, Ayrton reparaît et traverse à cheval le fond de la forêt.*)

THALCAVE.

Ma carabine !

PAGANEL, *prenant la carabine de Thalcave, fait feu.*

Manqué !

THALCAVE.

Oh! je l'aurais tué, moi!

PAGANEL.

La colère a fait trembler ma main!

GLENARVAN.

Ben-Joyce, avez-vous dit?...

THALCAVE.

Lui-même! J'ai pu tuer un des convicts de sa bande, mais je suis revenu trop tard pour vous prévenir!

GLENARVAN.

Le *Duncan* perdu, son équipage massacré bientôt par ces misérables, et nous-mêmes à la merci des convicts!... Hélas! que faire maintenant, que faire?

MARY.

Je vais vous le dire, milord?

GLENARVAN.

Vous, miss Mary.

MARY.

Mais avant tout, nous vous demandons pardon, mon frère et moi, de toutes les souffrances que vous avez subies, vous et les vôtres, pour tenter de sauver nos chers naufragés. Nous vous demandons pardon de cette blessure reçue pour nous, hélas! des dangers que vous avez courus et de ceux qui vous menacent encore! Pour nous vont succomber les braves matelots de votre équipage, et ceux qui se trouvent ici sont, à cause de nous, menacés de mort! Pardonnez-nous, milord, pardonnez-nous!

ROBERT, *s'agenouillant.*

Pardonnez-nous!

GLENARVAN.

Relevez-vous, au nom du ciel, relevez-vous!

MARY.

Non!... laissez-moi achever! Ici, la mort vous entoure de toutes parts. Il faut vous éloigner au plus vite! Il faut retourner sur vos pas, frêter un nouveau navire et regagner l'Écosse! Vous avez fait assez, pour de pauvres naufragés qui sont, hélas! à jamais perdus, puisqu'aucune trace n'a été retrouvée ni en Patagonie, ni à Valparaiso, ni dans cette Australie où vous menace la trahison! Oubliez donc, milord, oubliez ceux qui nous sont chers, mais qui ne sont après tout

que des étrangers pour vous!... Oubliez-les, et soyez béni, en leur nom, pour tout ce que vous avez fait!

ROBERT, *pleurant.*

Oui, oui, soyez béni!

GLENARVAN.

Vos remerciements et vos bénédictions, je les accepte, et me voilà bien payé des souffrances passées! Mais vous me conseillez l'abandon de ceux qui, dites-vous, ne sont que des étrangers pour moi?... Eh bien, faites qu'ils ne le soient plus désormais! Miss Mary Grant, en face des périls qui nous entourent et de la mort qui nous menace, en présence de Dieu qui m'entend, miss Mary Grant, j'ai l'honneur de vous demander votre main!

ARABELLE.

Bien, mon neveu, bien, Edward!

MARY.

Milord... je ne sais... je ne dois pas...

ROBERT.

Milord, je ne suis qu'un enfant, un pauvre orphelin peut-être; mais qu'il soit encore sur la terre, ou déjà dans le ciel, je représente ici mon père, et il vous remercie, par ma voix, du grand honneur que vous nous faites, et moi, moi qui serai désormais votre frère, oh! je vous aime... je vous aime de toute mon âme!

(*Cris au dehors.*)

Les convicts! les convicts!

SCÈNE VI

LES MÊMES, BOB.

BOB.

Les convicts approchent! Ils vont nous attaquer!

GLENARVAN.

Nos armes! Défendons-nous, mes amis...

TOUS.

Oui! oui!

GLENARVAN.

Vienne le salut ou la mort, je suis prêt maintenant!...

ARABELLE.

Se battre! On va se battre! Ah! grand Dieu!... Ah! je vais m'évanouir!

PAGANEL.

Ce n'est pas le moment... milady?...

ARABELLE.

Eh bien, non! je ne m'évanouirai pas! Plus de nerfs, plus de faiblesse!... Qu'on me donne un fusil!

PAGANEL.

Un fusil!...

ARABELLE.

Oui, oui, oui, un fusil! (*Prenant celui de Paganel.*) Donnez-moi cela, géographe. (*Se campant prête à tirer.*) Et qu'ils viennent, ces bandits! Moi aussi je suis prête à les recevoir!

PAGANEL.

C'est un vrai rifleman!

(*Toutes les dispositions ordonnées par Glenarvan sont prises, et chacun attend le moment de faire feu.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, DICK, CONVICTS.

(Les convicts, au nombre d'une vingtaine, sont dirigés par Dick. Les premiers coups de feu sont échangés. Thalcave immobile tire avec le plus grand sang-froid. Paganel, son fusil à la main, fait un feu de mousqueterie Robert marche sur les convicts, tire un coup de revolver, mais il va être assommé d'un coup de crosse par Dick, lorsque celui-ci tombe, frappé d'une balle par Arabelle. — Glenarvan lutte corps à corps, mais les convicts, plus nombreux, gagnent du terrain et leur cercle se rétrécit.)

DICK.

Courage, camarades, nous les tenons!

ARABELLE, *faisant feu.*

Nous tenir... pas encore, scélérat!

(Défense opiniâtre de Glenarvan et des siens.)

DICK.

Hardi! courage! en avant!

(Des coups de feu et le cri de Hurrah! se font entendre sur la gauche.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, WILSON, MATELOTS.

(Les matelots du Duncan, *commandés par Wilson, font feu sur les convicts.)*

WILSON.

En avant le clan de Malcolm!

(Les matelots se jettent sur les convicts, qui sont tués pour la plupart ou prennent la fuite.)

TOUS.

Hurrah! hurrah! hurrah!

GLENARVAN.

Wilson, vous! c'est vous!... Comment se fait-il?...

WILSON.

Mais, milord, j'ai suivi strictement les ordres de Votre Seigneurie.

GLENARVAN.

Mes ordres?

PAGANEL.

Certainement!... écrits par moi!

WILSON.

Et contenus dans cette lettre signée de vous.

GLENARVAN.

Que voulez-vous dire?

WILSON.

Les voici, milord. (*Lisant.*) « Emparez-vous du porteur de cette lettre, « mettez-le aux fers et rendez-vous en toute hâte à l'entrée de la forêt « qui longe l'embouchure du Murray. »

GLENARVAN.

Il y a cela?

PAGANEL.

Je savais que l'honnête Ayrton nous trompait, milord, que nous n'étions qu'à quelques milles de la côte, et j'ai écrit tout le contraire de ce que vous m'avez dicté... Qu'est-ce que vous pensez de cette distraction-là, milady?

GLENARVAN.

Oh! mon ami, vous nous avez sauvés!

ARABELLE.

Ah! monsieur Paganel, voilà qui rachète bien des fautes! Votre main!

PAGANEL.

Les deux, milady, les deux... et j'y joindrais mon cœur si vous aviez vingt-cinq ans de moins!... non, si j'avais vingt-cinq de plus!... non, si j'avais...

GLENARVAN.

Et maintenant, au *Duncan!* Ce ne sont plus des étrangers, miss Mary, c'est mon père et mon frère que je veux retrouver!

TOUS.

Au *Duncan!* au *Duncan!*

NEUVIÈME TABLEAU

embouchure du Murray.

SCÈNE I

GLENARVAN, MARY, ARABELLE, PAGANEL, ROBERT, THALCAVE, PUIS BOB ET MULRAY *amenant* AYRTON, MATELOTS.

GLENARVAN, *étendant le bras vers la droite.*

Regardez, regardez, Mary! Le voilà notre cher *Duncan*, que nous avons cru perdu pour nous!

MARY.

Oui, Dieu soit loué!...

GLENARVAN, *à Wilson.*

Et ce misérable, qu'en avez-vous fait?...

WILSON.

Le voilà, on l'amène!...

GLENARVAN, *à Ayrton.*

Approchez, répondez et ne tremblez pas.

AYRTON.

Pourquoi tremblerais-je?... Qui donc oserait porter la main sur moi et attenter à ma vie?... Je sais où est le capitaine Grant!

TOUS.

Ah!

GLENARVAN.

Eh bien, parlez, et nous, qui sommes les arbitres de votre sort, nous qui avons le droit de vous faire expier vos crimes, peut-être pourrons-nous vous accorder votre grâce et vous rendre la liberté!

AYRTON.

Grand merci, milord! Mais pour discuter des conventions ou un marché, il convient de savoir qui, de vous ou de moi, est au pouvoir de l'autre!

GLENARVAN.

Que prétendez-vous donc?

AYRTON.

Je dis que plusieurs de ceux qui combattaient contre vous tout à l'heure ont échappé à vos coups! Je dis qu'ils reviendront bientôt, accompagnés de cent autres, et que vous serez contraints de les attendre, sans que votre navire puisse vous emporter loin de cette côte!

GLENARVAN.

Qui l'en empêchera?

AYRTON.

Qui? Interrogez votre capitaine! Il vous répondra que l'ordre qu'il a reçu de vous de partir sans perdre une minute, ne lui a pas permis de s'approvisionner, et que vous n'avez plus de charbon dans les soutes!... Les vents sont contraires pour sortir de la baie, et, je vous le dis encore, ce n'est plus moi qui suis votre prisonnier! C'est vous, vous tous, qui êtes réellement les miens!...

GLENARVAN.

Enchaînés ici!... Serait-il vrai, Wilson?

WILSON, *tristement.*

Cela est vrai, milord.

PAGANEL, *regardant au fond.*

Attendez donc!... Nous ne sommes peut-être pas autant qu'il le pense les prisonniers de cet homme!

GLENARVAN.

Expliquez-vous! parlez!...

TOUS.

Parlez.

PAGANEL, *montrant le fond à gauche.*

J'aperçois, là-bas, une embarcation...

TOUS.

Une embarcation?...

PAGANEL.

Une embarcation qui, sans aucun doute, appartient à quelque navire qui doit être en vue...

WILSON.

Mais non, vous vous trompez!

PAGANEL.

Comment...

WILSON.

C'est une baleine qui passe au large.

GLENARVAN.

Une baleine!...

PAGANEL.

Eh bien, mais à défaut de charbon, c'est de l'huile, c'est du combustible!...

GLENARVAN, *avec force.*

Oui, vous avez raison! L'huile et la chair de cette baleine suffiront pour alimenter nos chaudières et nous faire sortir de la baie!

BOB.

Et nous ne serons plus vos prisonniers, monsieur Ayrton!

GLENARVAN.

Eh bien, consentez-vous à parler, maintenant?

AYRTON.

Non! Que je me courbe devant vous! moi! jamais! jamais!...

LES MATELOTS, *le menaçant.*

A mort! à mort!

AYRTON.

Frappez, si vous l'osez!... Je sais ou est le capitaine Grant!

GLENARVAN.

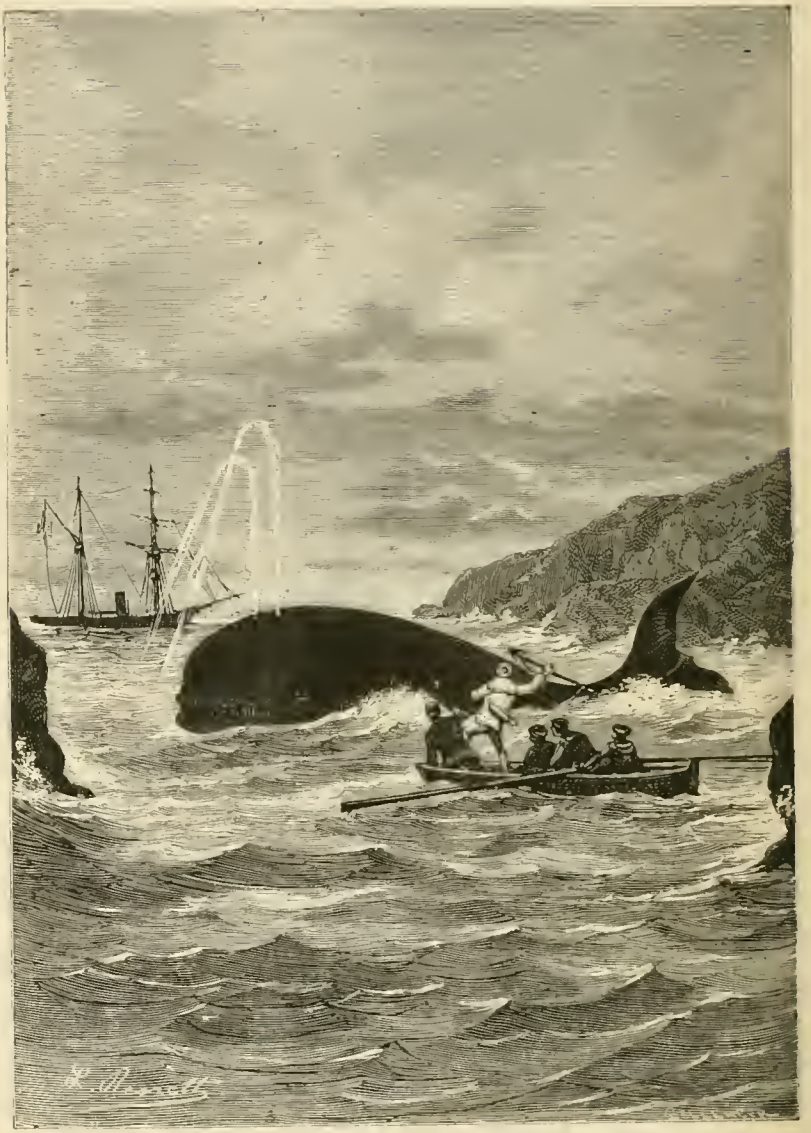
Qu'on l'emmène!... La justice anglaise décidera de son sort! Allez... et maintenant, mes amis, au navire!

TOUS.

Au navire!...

PAGANEL.

Eh bien, je ne serais pas fâché de voir une pêche à la baleine!...



LA PÊCHE A LA BALEINE

DIXIÈME TABLEAU

La pêche à la baleine.

Par un changement à vue, la côte disparaît, et la scène est occupée tout entière par la mer. On aperçoit au dernier plan une baleine qui, en évoluant, se rapproche, grandit, bat l'eau de sa formidable queue, rejette l'air par ses évents, et ouvre son énorme bouche garnie de fanons.

SCÈNE I

PAGANEL, ROBERT, MULRAY

(Tous trois arrivent par la gauche dans une baleinière. Paganel, à l'avant, brandit son harpon; Mulray, à l'arrière, gouverne avec la godille.)

PAGANEL.

Tenez! elle vient de disparaître a la pointe de l'île!... Ah! la voilà! une magnifique baleine!

TOUS.

Elle revient!

PAGANEL.

En avant, Mulray, ferme! ferme! Attention!

WILSON.

Elle ne nous voit pas!

PAGANEL.

Heureusement! Comment, vieux loup de mer, vous ignorez que c'est le moment le plus propice!

(La baleinière s'approche, et Paganel lance son harpon qui s'enfonce dans le flanc de la baleine.)

Arrière partout!

TOUS.

Arrière!

(La baleinière recule. La baleine, après avoir frappé l'eau de sa queue, fait tomber Paganel à la mer et plonge en même temps.)

MULRAY.

Le malheureux!

ROBERT *va pour s'élancer.*

Ah! je peux le sauver...

MULRAY.

Attendez! attendez!

(*La baleine remonte peu à peu à la surface. Paganel, nageant, grimpe sur la baleine.*)

PAGANEL, *criant*

Terre! terre! c'est-à-dire baleine!

MULRAY.

Ah! Dieu soit loué! Vous nous avez fait une belle peur!

PAGANEL.

Ce n'est rien! Une petite distraction qui m'a valu un coup superbe, tenez! Un seul coup de harpon a suffi!... Mais non!... Elle en porte un second au flanc!... (*Il arrache les deux harpons.*) Attendez!... Qu'ai-je lu?... « Capitaine Grant!... Année 1877... »

ROBERT.

C'est tout récent.

PAGANEL.

« Capitaine Grant!... Ilot Balker!... » Bal... bal... Balker!...

TOUS.

Ilot Balker?. .

PAGANEL.

Un îlot situé à moins de deux cents milles d'ici!

ROBERT.

Mon frère! mon père!

ROBERT et MULRAY.

Retrouvés! retrouvés!

PAGANEL.

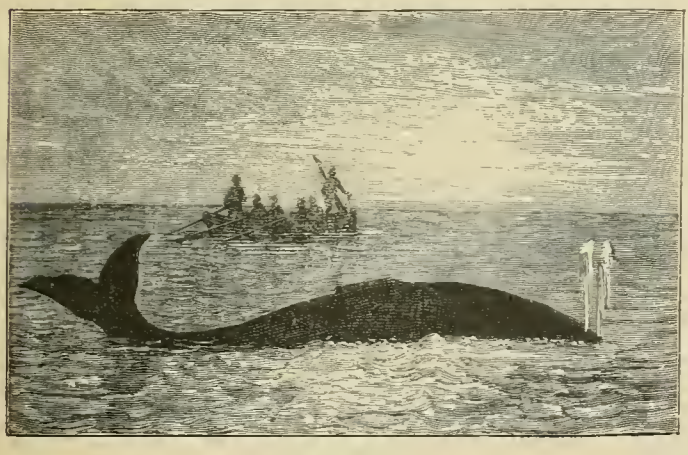
Un singulier homme que votre père, qui met ses lettres à la poste dans le ventre d'un requin, et qui envoie sa carte de visite dans le flanc d'une baleine!

GLENARVAN.

Robert, avant trois jours, nous serons à l'îlot Balker.

TOUS.

Hurrah! hurrah! hurrah!



ACTE CINQUIÈME

ONZIÈME TABLEAU

L'îlot Balker.

La scène représente une grève de l'îlot. A gauche, hautes falaises déjà blanchies de neige. A droite, glaçons entassés les uns sur les autres. Au pied de la falaise, misérable hutte faite de quelques bouts de toile que soutiennent un morceau de voile usée. Au delà de la grève, la mer déjà encombrée par des glaçons. Demi-jour. L'horizon est légèrement enflammé par les derniers rayons du soleil qui va bientôt disparaître.

SCÈNE I

GRANT, JAMES.

(James est couché sur la hutte. Grant, près de lui, est occupé à graver sur la crosse de son fusil quelques signes. Tous deux sont vêtus de haillons. Un petit feu de bois est près de la hutte.)

GRANT.

Allons, courage! courage!...

JAMES.

Oui, père!...

GRANT.

Dix-huit mois d'abandon! Dix-huit mois de souffrances inouïes! *(Regardant James étendu sur la hutte.)* Ah! ce misérable Ayrton savait bien ce qu'il faisait en me laissant mon fils! Il centuplait mes tortures! Mon enfant! mon pauvre enfant!

JAMES.

Père! j'ai bien soif!

GRANT.

Hélas! la fièvre le dévore! Un peu de neige fondue, voilà tout ce que j'ai pour l'apaiser! (*Il ramasse un peu de neige, qu'il met dans une tasse de fer, et il la fait fondre sur le feu.*) Bois, James, bois!

JAMES.

Merci, père! (*Il retombe sur sa couche.*)

GRANT.

Chaque jour ses forces diminuent! Je le vois bien! Mais il a pitié de moi, il me cache ses larmes, il ne me dit pas tout ce qu'il souffre! Oh! mon cœur éclate! (*Les sanglots l'étouffent; il tombe à demi sur une roche; puis, se relevant.*) Plus de bois! voilà notre dernier feu! L'hiver que nous avons subi dans cet horrible désert a dévoré tout ce que cet aride îlot pouvait produire! Et voici le second hiver qui commence, amenant, avec lui, cette effroyable nuit du pôle!... cette nuit de quatre mois!... Déjà les glaçons s'amoncellent de toutes parts, la banquise nous enveloppe et

va nous emprisonner de nouveau, nous arrachant la dernière espérance de voir apparaître quelque navire!... Qu'allons-nous devenir cette fois? Ah! Dieu n'a pas pitié de nous!

JAMES, *qui s'est levé, se traînant vers son père.*

Père, ne pleure pas! ne te désespère pas! Je me sens mieux, un peu de nourriture me remettra! Il y a encore des oiseaux dans l'île...

GRANT.

Je vais tâcher d'en rapporter quelques-uns.

JAMES.

Oui, père, et promets-moi de ne plus pleurer! Je te dis que j'ai bon espoir!

GRANT.

Mon James!

JAMES.

Je suis sûr que l'on viendra à notre secours! Tu sais bien cette bouteille que tu as jetée à la mer!... Le document qu'elle renfermait a dû tomber entre les mains d'hommes généreux et braves!... Ils sont peut-être maintenant à notre recherche!... Ne désespérons pas, mon père!... (*Chancelant.*) Ne désespérons...

GRANT, *avec effroi.*

Tu souffres... tu chancelles...

JAMES, *s'affaiblissant encore.*

Non... non. Je ne souffre pas... Je... je... un peu de faiblesse... voilà tout!... (*James tombe dans les bras de son père.*)

GRANT.

James! mon enfant! mon cher enfant!

JAMES.

Je vais... regagner ma couche... pendant que tu iras... chasser pour... nous deux!... mais pas trop loin... n'est-ce pas?

GRANT.

Oh! non, je ne m'éloignerai pas! Je tremble toujours que ce misérable Burck... Plusieurs fois il est venu jusqu'ici voler les vivres que nous avions... jusqu'à ce peu d'eau-de-vie que je conservais précieusement, et dont quelques gouttes auraient pu te ranimer, mon pauvre James!

JAMES.

Rassure-toi!... Il y a longtemps qu'il n'a reparu!... Peut-être a-t-il

quitté l'îlot sur quelque débris flottant!... ou peut-être est-il mort, hélas!...

GRANT.

James... tu frissonnes!...

JAMES.

Porte-moi dans notre cabane!... Je... je...

GRANT.

James! mon James... O ciel! Il perd connaissance!... Est-ce qu'il va mourir, mon Dieu! Est-ce que vous allez me l'arracher... Ah! c'est le froid, cet horrible froid qui le tue! (*Il porte James dans la hutte, le dépose sur la couche, et se dépouille de sa jaquette pour en couvrir son fils.*) Il paraît plus calme... Oui, il s'endort!... Peut-être quelques heures de sommeil feront-elles tomber cette fièvre qui le mine! Oh! mon pauvre enfant, j'ai voulu t'associer à la gloire de mes découvertes, et je ne t'ai associé qu'à ma misère, à mes douleurs! Pardonne-moi, pardonne-moi!... Allons, avant que les derniers oiseaux n'abandonnent ces parages.

JAMES, *endormi.*

Mary! Robert!... Oui! oui, c'est vous!...

GRANT, *s'approchant.*

Il rêve à son frère, à sa sœur!... Mes enfants, que font-ils? Que sont-ils devenus? Ah! malheureux père! dont le cœur ressent à la fois les souffrances de celui qui est là, et tout le désespoir de ceux qui le pleurent là-bas!... (*Il jette un dernier regard sur James endormi.*) Allons. (*Il sort, e passant à travers les rochers de gauche.*)

SCÈNE II

JAMES, *seul.*

(*James, en proie au délire de la fièvre, s'agite sur sa couche et se soulève.*)

Père! père! viens avec moi! Ah! nous sommes sauvés enfin! Nous sommes sauvés! (*Descendant de sa couche.*) Nous avons quitté cette île déserte et glacée!... Vois ces arbres, ces fleurs, ce bon soleil qui nous réchauffe! C'est le printemps! c'est le printemps! (*Un peu de neige commence à tomber et les lueurs de l'horizon diminuent.*) Ah!... voilà... voilà Mary et Robert!... Je vous revois enfin! je vous embrasse tous deux!... Que c'est bon de se

retrouver ensemble!... Père! regarde, ils sont arrivés et nous allons partir avec eux!... Dépêche-toi, père, dépêche-toi!... Le navire est là!... Il va nous ramener dans notre chère patrie!... (*Se relevant et cherchant.*) Père, où es-tu? où es-tu donc?... Le navire nous attend!... Ah! ciel... il va s'éloigner, il lève l'ancre!... Arrêtez!... arrêtez!!... arrêtez!!!... Il part, il part, sans nous!... Il disparaît là-bas... là-bas!... Et la banquise qui se ferme!... et la mort, la mort qui vient!...

(*Il tombe épuisé.*)

SCÈNE III

JAMES, BURCK

(*Burck est entré par la gauche. Il est vêtu de peaux. Une gourde est à son côté. Une hache est dans sa main. Sa barbe est inculte. Il a l'air d'une bête fauve. Il parcourt la scène, sans voir l'enfant.*)

BURCK.

C'est lui... là-bas!... Le voilà, ce Grant!... (*Agitant sa hache.*) Ah! s'il n'était pas mieux armé que je ne le suis!... Patience, la poudre et les balles s'épuisent!... Ah! tu m'as fait fouetter jusqu'au sang!... Oh! je me vengerai!... Peut-être ont-ils encore des provisions... il me les faut! (*Apercevant le foyer.*) Du feu! Ils ont du feu, tandis que je crève de froid! (*D'un violent coup de pied, il disperse le foyer.*) Viens te chauffer maintenant! (*Fouillant la hutte.*) Rien! pas de provisions! où les cachent-ils? Ah! ah! Une hutte pour eux!... Je ne le veux pas!... (*Il arrache les lambeaux de toile que soutiennent les perches, puis les perches qu'il brise.*) Est-ce que j'ai un abri pour me protéger? Ils n'en auront pas plus que moi!... Oui, oui, pille, pille, tue, si tu les rencontres! (*Il parcourt la scène et vient heurter l'enfant du pied.*) Le fils! l'enfant de mon ennemi!... Ah! comme je vais bien me venger!... Oui, le fils en attendant le père! (*S'approchant de James, la hache levée.*) Tiens! il dort! Ah! mais non! Réveillons-le d'abord! Je veux qu'il sache que c'est moi qui le tue, moi, qui me serai vengé sur lui de ce que m'a fait Harry Grant!... (*Il se courbe sur James.*) Je veux voir les contractions de son visage, et entendre son dernier cri de douleur!... Je veux sentir palpiter sa chair, sous l'étreinte de mes doigts, comme a palpité la mienne sous les coups de fouet que m'infligeait son père!... Allons! réveille-toi!

JAMES, *revenant à lui, mais toujours en délire.*

Ah! c'est toi! Te voilà revenu, père!

BURCK.

Moi! ton père! Ah! tu vas voir!... Tu vas voir!... Allons, ouvre les yeux!... (*Il le soulève d'une main et porte l'autre à la gorge de l'enfant.*) Regarde, regarde-moi bien en face, et meurs!...

JAMES.

Ta main! Oui donne-moi ta main... père. (*Il prend la main de Burck.*) Que je la pose sur mon cœur pour que tu sentes son dernier battement!... Père, je vais mourir!...

BURCK.

Mourir?... il va mourir!... Eh bien, tant mieux, le sort fait la besogne pour moi! Je n'aurai pas la peine de le tuer... et je verrai s'éteindre avec lui la dernière joie, la dernière espérance de ce Harry Grant!

JAMES.

Nous nous retrouverons tous les deux dans le ciel!

BURCK, *reculant.*

Le ciel! Bah! des bêtises qu'on dit aux enfants! (*Riant.*) Ah! ah! le ciel! (*Regardant James.*) Comme il est pâle!... (*Se rapprochant de lui.*) C'est jeune, ça n'a pas la force de souffrir, non, ça n'a pas la force!... Tiens... voilà des larmes qui coulent de ses yeux! Est-ce que vraiment il va mourir?

JAMES.

Mourir, oui!... mais avant, il faut pardonner, père... pardonner à tous!... (*Il prend la main de Burck et la presse contre ses lèvres.*)

BURCK, *voulant retirer sa main.*

Ses lèvres me brûlent la main!... Oui! oui!... il a l'air de souffrir beaucoup!... (*Avec colère.*) Eh bien! qu'est-ce que ça me fait sa souffrance? Est-ce que ça peut m'émouvoir, moi, Burck? Allons donc!... Comme sa respiration est haletante!... On dirait qu'il étouffe!... (*Plus doucement.*) Après tout, ce n'est pas lui qui m'a fait frapper!...

JAMES.

Dis-moi que tu pardonnes à tous les matelots du *Britannia*... à Ayrton, et... et à Burck aussi, père!

BURCK.

A moi, il pense à moi au moment de mourir... à moi l'ennemi de son père et le sien!... Ah! tonnerre! ces honnêtes gens! Ils ont des secrets pour vous remuer le cœur!

JAMES.

Si nous mourons tous les deux, Burck restera seul... sur cet ilot... tout seul... en face de Dieu !

BURCK, *ému.*

Dieu !... il en parle comme m'en parlait ma mère !... quand j'étais tout petit et malade comme lui !... Mais... qu'est-ce que j'éprouve donc?... (*Prenant l'enfant dans ses bras et le soutenant.*) J'ai, cent fois, vu mourir des hommes ! mais ce n'était pas ça... Oh ! non... ce n'était pas ça !

JAMES.

Soutiens-moi ! Non ! à genoux ! Mets-moi à genoux pour que je fasse ma dernière prière !

BURCK.

A genoux !... sa... sa dernière prière !... Allons, est-ce que je vais pleurer, à présent? (*En mettant l'enfant à genoux, il s'y met lui-même.*) Eh bien... oui... voilà que je pleure... je pleure !...

JAMES.

Répète avec moi : Mon Dieu, pardonnez-nous nos offenses...

BURCK, *pleurant.*

Oh ! non !

JAMES.

Mais répète donc !... Je n'entends pas !... Mon Dieu !...

BURCK, *hésitant.*

Mon... mon Dieu...

JAMES.

Pardonnez-nous nos offenses !...

BURCK.

Pardonnez-nous nos offenses...

JAMES.

Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !...

BURCK.

Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !...

(*James retombe épuisé.*)

BURCK.

Sa main est glacée... Évanoui ! (*Éclatant.*) Ah ! mille millions, je ne veux pas qu'il meure !... je ne le veux pas !... Il faut le sauver... il faut le sauver !... Que faire !... C'est de froid, d'épuisement qu'il se meurt !... De l'eau-de-vie... Je la leur avais volée !... Je peux lui en rendre un peu !... (*Il prend sa gourde, il entr'ouvre les lèvres de James et lui fait boire quelques gouttes.*) Voilà que ses joues sont moins pâles !

JAMES, *revenant à lui.*

Ah! cela me ranime!... La force me revient un peu!...

BURCK, *avec douceur.*

Allons, du courage, petit, du courage!

JAMES.

Oui... je... je me sens mieux!... Merci, père... merci!... (*Reconnaissant Burck.*) Burck!

BURCK.

Enfant!... enfant! ne redoute rien de moi!... Je ne suis plus ton ennemi! Non, non, mon cœur n'a plus de haine... pour toi, du moins!...

JAMES.

Ni pour mon père, n'est-ce pas?...

BURCK.

Ni pour... (*Avec force.*) Eh bien! oui, ni pour toi... ni pour lui!... Es-tu content, dis?

JAMES, *l'embrassant.*

Ah! Burck... mon ami!...

BURCK, *pleurant.*

Pauvre enfant, pauvre enfant!... Allons, décidément... je crois que c'est bon... d'être bon!...

SCÈNE IV

JAMES, BURCK, GRANT.

(*Grant reparaît par la droite, son fusil à la main, et ne voit pas tout d'abord James et Burck.*)

GRANT.

Rien! plus rien dans cette île... (*Apercevant Burck.*) Burck... toi ici... misérable!... (*Il le couche en joue.*)

JAMES, *se traînant au-devant de son père.*

Père!... père! Il m'a secouru!... il m'a rappelé à la vie!

GRANT.

Lui!...

BURCK.

Tu peux me tuer, Harry Grant!... je ne me défendrai pas!

GRANT.

Le ciel aurait-il donc touché ton âme ? A-t-il fait ce miracle... au moment où il semblait nous abandonner tout à fait ?

BURCK.

Je me repens !... Fais de moi ce que tu voudras !...

GRANT.

Tu renies ton passé et tu as secouru mon enfant !... Burck. J'ai peut-être été trop sévère, trop dur en te faisant châtier à mon bord !

BURCK.

J'étais coupable... mais maintenant, capitaine...

GRANT.

Maintenant, il n'y a plus ici ni chef ni matelot... Il n'y a que deux hommes égaux devant Dieu !... (*Burck confus remonte en pleurant.*) Burck, tu seras notre compagnon, notre ami !...

BURCK.

Non, capitaine ! votre esclave ?... (*Il se met à genoux.*)

GRANT.

Relève-toi ! Nous lutterons ensemble contre la misère... contre la mort !...

BURCK.

Nous lutterons, maître, contre ce froid terrible et cette nuit de quatre mois !...

GRANT.

Hélas ! le ciel avait fait luire à mes yeux un instant d'espérance !... Il y a quelques jours, une baleine était venue s'échouer sur la grève... Je l'ai attaquée, frappée de mon harpon !...

BURCK.

Oui, oui, je l'ai vue !... J'ai touché ce harpon où vous aviez gravé votre nom, et celui de notre île... Capitaine Grant... îlot Balker... tandis que pour l'achever vous étiez sans doute allé chercher une autre arme !

GRANT.

Et quand je suis revenu, la marée, poussée par un vent furieux, avait devancé l'heure !

BURCK.

Et la baleine, remise à flot, avait pu se sauver !...

(*En ce moment, on entend un coup de canon au loin. Burck se redresse et soutient James qui n'a pas la force de marcher. Grant s'élance sur les rochers de la falaise.*)

GRANT.

Un coup de canon!

(A l'horizon, se découpant sur les dernières clartés du ciel, on voit un navire qui passe lentement.)

BURCK.

Capitaine! Un navire!... un navire!...

GRANT.

Ah! Dieu nous a entendus! Nous sommes sauvés, mes amis!

BURCK et JAMES.

Nous sommes sauvés!...

GRANT.

Je reverrai mes enfants!... mon pays!...

JAMES.

Quelle joie! quel bonheur!

GRANT.

Mais ce bâtiment n'a pu voir!... Il tire sur la banquise pour se frayer un chemin à travers les glaces!... Est-ce bien pour se rapprocher de nous?... *(Deux autres coups de canon.)*

BURCK.

Un signal!... Il faut faire un signal!...

GRANT.

Comment?

JAMES.

Père... ton fusil!

GRANT.

Oui! oui!

(Il remonte rapidement sur la roche et décharge les deux coups de son fusil en l'air. Mais le navire s'éloigne peu à peu, et l'horizon se rétrécit par le déplacement des glaçons.)

GRANT.

Il ne nous a pas entendus. *(Criant.)* Au secours!

JAMES et BURCK.

Au secours! au secours!

GRANT.

Plus rien.

(La neige tombe très abondamment.)

JAMES.

Hélas!... Avoir entrevu la délivrance, le salut, le bonheur!... et retomber dans le désespoir et la mort... *(Quatrième coup de canon.)*

BURCK.

Le canon encore?...

GRANT.

Et plus rapproché cette fois!

BURCK.

Voyez! voyez! capitaine! la banquise se déplace!...

JAMES.

Mon Dieu!... mon Dieu!... auriez-vous enfin pitié de nous!...

DOUZIÈME TABLEAU

La mer libre.

SCÈNE I

(La dislocation de la banquise se produit. Le fond s'ouvre, le jour s'accentue et l'horizon reflète les premières lueurs du soleil nouveau.)

BURCK.

Et voilà le soleil qui revient!...

GRANT.

La mer est libre!...

JAMES.

Ah! regarde! regarde, père!...

(Le navire a paru entre les glaces. Une barque est là, près de l'îlot.)

TREIZIÈME TABLEAU

Le soleil de minuit.

SCÈNE I

LES MÊMES, GLENARVAN, ROBERT, PAGANEL, THALCAVE, MULRAY, WILSON, ARABELLE, MARY, MATELOTS.

ROBERT. *criant.*

Mon père! James! mon père!

LE SOLEIL DE MINUIT

GRANT.

Eux! mes enfants!...

JAMES.

Ma sœur!... Mon frère bien-aimé!...

GRANT.

Robert! chère Mary!... Mais comment avez pu arriver jusqu'à cet îlot?...

ARABELLE.

Votre document, capitaine!...

PAGANEL.

Oui!... votre document!... Mais il faut convenir que vous avez une singulière façon de correspondre!... Prendre pour facteurs de la poste un requin et une baleine!...

MARY.

Mon père... lord Glenarvan, votre sauveur!

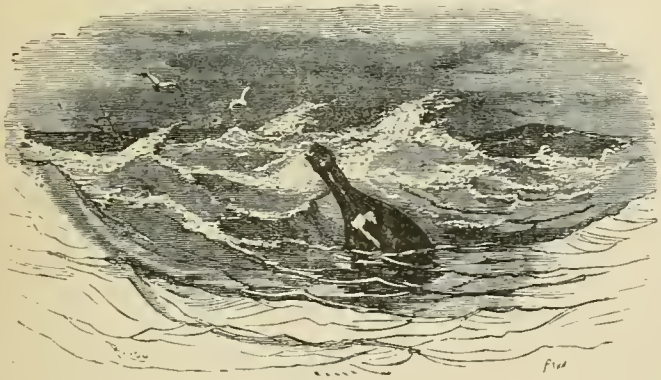
GRANT.

Soyez remercié et béni, milord!... Vous aurez rendu un père à ses enfants...

GLENARVAN.

Et un grand marin à l'Angleterre!

FIN DES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT.



MICHEL STROGOFF

PIÈCE A GRAND SPECTACLE

EN 5 ACTES ET 16 TABLEAUX

DE

MM. A. D'ENNERY ET JULES VERNE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS
SUR LE THÉATRE DU CHATELET
LE 17 NOVEMBRE 1880

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

ET NOMS DES ARTISTES QUI ONT CRÉÉ LES RÔLES.

MICHEL STROGOFF	MM. MARAIS.
IVAN OGAREFF	PAUL DESHAYES.
BLOUNT	DAILLY.
JOLLIVET	JOUMARD.
LE GRAND-DUC	BOUYER.
LE GOUVERNEUR DE MOSCOU	ROSNY.
WASSILI FÈDOR	COULOMBIER.
LE MAITRE DE POLICE	DONATO.
L'ÉMIR FÉOFAR	ROMANI.
LE GÉNÉRAL KISSOFF	FRUMENCE.
UN CAPITAINE TARTARE	VIALDI.
LE MAITRE DE POSTE	VIVIER.
LE GÉNÉRAL VORONZOFF	RAYMOND.
UN EMPLOYÉ DU TÉLÉGRAPHE	DEDRAY.
PREMIER FUGITIF	SAMSON.
DEUXIÈME FUGITIF	ANDRIEU.
UN AIDE DE CAMP	DEGUY.
UN AGENT DE POLICE	BRANCHE.
UN GRAND PRÊTRE	MAILLART.
DEUXIÈME AIDE DE CAMP	ALFRED.
UN SERGENT TARTARE	JULES.
PREMIER VOYAGEUR	AUGUSTE.
DEUXIÈME VOYAGEUR	CARTEREAU.
UN BOHÉMIEN	AUDUBEAU.
MARFA STROGOFF	MMmes MARIE LAURENT.
NADIA FEDOR	AUGE.
SANGARRE	PAUL DESHAYES.

DÉSIGNATION DES TABLEAUX.

1er. — Le Palais Neuf.
2e. — Moscou illuminé.
3e. — La Retraite aux flambeaux.
4e. — Le Relai de poste.
5e. — L'Isba du télégraphe.
6e. — Le Champ de bataille de Kolyvan.
7e. — La Tente d'Ivan Ogareff.
8e. — Le Camp de l'Emir.
9e. — La Fête tartare.
10e. — La Clairière.
11e. — Le Radeau.
12e. — Les Rives de l'Angara.
13e. — Le Fleuve de naphte.
14e. — La Ville en feu.
15e. — Le Palais du Grand-Duc.
16e. — L'Assaut d'Irkoutsk.

DEUX GRANDS BALLETS RÉGLÉS PAR M. A. FUCHS.

MICHEL STROGOFF

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le Palais Neuf.

Une galerie à arcades, splendidement parée et éclairée, attenant à droite aux salons de réception du palais, à gauche au cabinet du gouverneur de Moscou. Porte à droite et à gauche dans les pans coupés. A gauche, la vaste baie d'une fenêtre à large balcon.

SCÈNE I

JOLLIVET, GÉNÉRAL KISSOF, AIDE DE CAMP, OFFICIERS, INVITÉS, CIVILS, ETC.

(Ces divers personnages, groupés à droite, près de la porte du salon, regardent danser. On entend l'orchestre du bal.)

L'AIDE DE CAMP.

Les salons peuvent à peine contenir la foule des invités !

LE GÉNÉRAL.

Oui, et les groupes de danseurs finiront par refluer jusque dans cette galerie... C'est magnifique !

JOLLIVET.

Quel est donc le voyageur qui a osé parler des froids de la Russie, général ?

LE GÉNÉRAL.

La Russie de juillet n'est pas la Russie de janvier, monsieur Jollivet.

JOLLIVET.

Non, certes, mais on croirait que monsieur le gouverneur a pour cette nuit transporté Moscou sous les tropiques! Ce jardin d'hiver, qui relie les appartements particuliers de Son Excellence avec les grands salons de réception, est vraiment merveilleux!

LE GÉNÉRAL.

Que pensez-vous de cette fête, monsieur le reporter?

JOLLIVET, *montrant son carnet.*

Voici ce que je viens de télégraphier, général :

Fête que gouverneur de Moscou donne en honneur de Sa Majesté Empereur de toutes Russies, splendide!

LE GÉNÉRAL.

A merveille! Les journaux français parleront de nous en bons termes. Il en sera de même des journaux anglais, je pense, grâce à M. Blount, votre confrère.

JOLLIVET.

L'orgueilleux et irascible M. Blount, qui prétend que l'Angleterre, cette reine de l'univers, comme il l'appelle, et le *Morning-Post*, ce roi des journaux, comme il le nomme aussi, doivent toujours être informés les premiers de tout ce qui se passe sur le globe terrestre!

LE GÉNÉRAL.

Ah! tenez, le voici.

SCÈNE II

LES MÊMES, BLOUNT.

JOLLIVET.

Je parlais précisément de vous, monsieur Blount!

BLOUNT.

Oh! c'était une grande honneur que vous faisiez...

JOLLIVET.

Mais non, mais non!

BLOUNT.

Que vous faisiez à vous-même!

JOLLIVET, *riant.*

Merci! Il est charmant. — Avouez, monsieur Blount, que si vous avez,

comme je n'en doute pas, un excellent cœur, l'écorce en est furieusement rude!

BLOUNT.

Mister Jollivet, quand une bonne reporter anglaise quittait son pêtrie, il devait emporter beaucoup de guinées, de bons yeux, de bons oreilles, une bonne estomac, et laisser son cœur dans son fémille!

JOLLIVET.

Et c'est ainsi que vous voyagez, monsieur Blount?

BLOUNT.

Yes!... si vous permettez...

JOLLIVET.

Sans la moindre sympathie pour un confrère d'outre-Manche?

BLOUNT.

Si vous permettez, mister Jollivet!... Et si vous permettez pas... ce était tout à fait le même chose!

JOLLIVET.

Vous êtes admirable de franchise et de bonhomie!

(*Musique au dehors.*)

LE GÉNÉRAL.

Si je ne me trompe, messieurs, ces Tsiganes qui ont demandé à se faire entendre au bal du gouverneur, vont commencer leur concert. Je vous engage à écouter cela! C'est fort curieux!

JOLLIVET.

Certainement, certainement, général...

(*Le général se dirige vers le salon et les invités se rapprochent de la porte. Blount et Jollivet restent en scène.*)

JOLLIVET, *s'asseyant.*

Ma foi, il fait trop chaud par là, je reste ici. (*Blount s'assied de l'autre côté, tire son carnet et se met à écrire.*) Permettez-moi, monsieur Blount, de risquer une phrase toute française : Cette petite fête est vraiment charmante.

BLOUNT, *froidement.*

J'avais déjà télégraphié : « splendide », aux lecteurs du *Morning-Post*.

JOLLIVET.

Très bien. Mais, au milieu de cette splendeur, il y a un point noir. On parle tout bas d'un soulèvement tartare qui menace les provinces sibériennes!... Aussi ai-je cru devoir écrire à ma cousine...

BLOUNT, *froidement.*

Cousine?... Ah! c'est avec son cousine... que monsieur Jollivet correspondait?

JOLLIVET.

Oui, monsieur Blount, oui!... Vous correspondez avec votre journal, moi avec ma cousine Madeleine! C'est plus galant! Or, elle aime à être informée vite et bien, ma cousine! J'ai donc cru devoir lui marquer que, pendant cette fête, une sorte de nuage avait obscurci le front du gouverneur!...

BLOUNT.

Il avait une front rayonnante, au contraire!

JOLLIVET, *riant.*

Et vous l'avez fait rayonner dans les colonnes du *Morning-Post?*

BLOUNT, *sèchement.*

Ce que je télégraphie intéresse mon journal et moi seulement, mister Jollivet.

JOLLIVET.

Votre journal et vous seulement, monsieur Blount?... Eh bien, mais c'est avouer alors que cela n'intéresse guère vos lecteurs!

BLOUNT, *furieux.*

Mister Jollivet!

JOLLIVET, *souriant.*

Monsieur Blount!

BLOUNT.

Vous moquez toujours de moi, et je permettais pas, entendez-vous... Je permettais pas!...

JOLLIVET.

Mais non... mais non!...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LE GOUVERNEUR, OFFICIERS, INVITÉS.

LE GOUVERNEUR.

Bravo! bravo! Ces Tsiganes sont vraiment pleines d'originalité et méritent leur réputation! (*Aux reporters.*) Ah! messieurs, vous étiez à votre poste pour les entendre!

JOLLIVET.

Elles sont charmantes, monsieur le gouverneur!... C'est ce que me disait à l'instant mon excellent confrère et ami M. Blount.

BLOUNT.

Confrère, oui... Ami, non.

LE GOUVERNEUR, *riant.*

Il y a là quelques jolies filles qui feront fortune!... (*Il passe vers la gauche, après avoir pris le bras du général Kissoff.*)

JOLLIVET.

Dites donc, monsieur Blount, il a l'air bien joyeux, monsieur le gouverneur! Il faut qu'il soit terriblement inquiet!... Qu'en pensez-vous, monsieur Blount?...

BLOUNT, *sèchement.*

Ce que je pensai ne regardait pas vous! (*Ils se séparent et se mêlent aux divers groupes.*)

LE GOUVERNEUR, *au général.*

Parle-t-on du soulèvement tartare, général?

LE GÉNÉRAL.

Oui, et peut-être plus qu'il me conviendrait! Je ne serais pas étonné qu'au sortir du bal ces deux reporters n'allassent exercer leur métier de chroniqueurs de l'autre côté de la frontière.

LE GOUVERNEUR.

Ils connaissent, sans aucun doute, cette grave nouvelle d'un soulèvement qui jette une moitié de l'Asie sur l'autre! — Le fil fonctionne toujours entre Moscou et Irkoutsk?

LE GÉNÉRAL.

Oui! Votre Excellence peut le réquisitionner pour le compte du gouvernement et l'interdire au public.

LE GOUVERNEUR.

C'est inutile. L'important était que le Grand-Duc, en ce moment à Irkoutsk, fût averti. Il sait que Féofar-Khan, l'émir de Bouckhara, a soulevé les populations tartares; qu'à sa voix elles ont envahi la Sibérie; mais il sait aussi, par notre dernier télégramme, que nos troupes des provinces du Nord sont maintenant parties pour le secourir. Il sait le jour exact où cette armée arrivera en vue d'Irkoutsk, et où il devra faire une sortie générale pour écraser les Tartares!

LE GÉNÉRAL.

Nos troupes auront facilement raison de ces hordes sauvages!

LE GOUVERNEUR.

Ce qui m'étonne, c'est que ce Féofar ait pu concevoir le plan de ce soulèvement et le mettre à exécution. Lorsqu'il a tenté une première fois d'envahir nos provinces sibériennes, il avait, pour le seconder, ce colonel Ivan Ogareff, qui, maintenant, expie sa trahison dans la citadelle de Polstock; mais, cette fois, le khan de Tartarie, livré à ses propres inspirations, n'a plus Ogareff auprès de lui... et je ne puis m'expliquer...

SCÈNE IV

LES MÊMES, IVAN, SANGARRE, TSIGANES.

(Ivan est sorti du salon et s'est approché du gouverneur. Sangarre et ses Tsiganes sont restées au fond. — Les reporters et les officiers causent avec elles.)

IVAN, *déguisé en vieux bohémien et parlant du ton le plus humble.*

Monsieur le gouverneur... monseigneur...

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce? Ah! c'est toi, vieux bohémien! que me veux-tu?

IVAN.

Je viens demander à Votre Excellence si elle est satisfaite des Tsiganes, auxquelles on a bien voulu réserver une place dans le programme de cette fête?

LE GOUVERNEUR.

Enchanté... et j'aime à croire que, de ton côté, tu n'auras pas à te plaindre!... Bien rafraîchis, bien payés?...

IVAN.

Oui, monseigneur, oui!... Aussi, je ne voulais pas prendre congé de Votre Excellence sans l'avoir humblement remerciée! Sangarre se joint à moi!...

LE GOUVERNEUR.

Sangarre? Ah! cette belle fille que j'aperçois là?

IVAN, *faisant signe à Sangarre de s'approcher.*

Oui!... Sangarre est la véritable directrice de ces Tsiganes, Excellence!... A elle revient la meilleure part des compliments que vous avez daigné leur adresser! *(Sangarre reste fièrement campée sans mot dire.)*

LE GOUVERNEUR.

Elle ne parle pas le russe?

IVAN.

Hélas! non, monseigneur. Aussi, moi, le vieux bohémien, je suis leur factotum, j'organise les concerts, je traite pour les fêtes. Sans moi, la petite troupe serait souvent embarrassée. C'est même à ce propos que je venais solliciter une faveur de Votre Excellence...

LE GOUVERNEUR

De quoi s'agit-il?...

IVAN.

C'est demain que finissent les fêtes en l'honneur du czar. Nous n'avons donc plus rien à faire ici, et notre intention est de repasser la frontière.

LE GOUVERNEUR.

Ah! vous voulez retourner en Sibérie?

IVAN.

C'est un peu notre pays... Excellence. Or, la frontière va être

encombrée par tous ces marchands d'origine asiatique, qui retournent dans leurs provinces. On sera arrêté à chaque instant aux postes de police, et...

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! n'as-tu pas un passeport en règle?

IVAN.

Sans doute, monseigneur; mais, Votre Excellence le sait mieux que moi, un passeport en règle, ça n'existe guère en Russie!... Il y manque toujours quelque petite chose!... tandis que si Votre Excellence, qui a daigné se montrer satisfaite de nous, voulait bien m'en donner un... spécial, revêtu de sa signature... avec ce précieux talisman, nul obstacle à redouter... et... je pourrais partir en avant, afin de préparer les étapes de notre troupe!

LE GOUVERNEUR.

Soit! Toi et les tiens, vous êtes de braves gens qui avez fait grand plaisir au Palais Neuf, et je ne refuse pas de vous être agréable.

IVAN.

Je baise humblement les mains de Votre Excellence.

LE GOUVERNEUR.

Et quand comptes-tu quitter Moscou?

IVAN.

Demain... au lever du soleil, monseigneur, avant que les portes de la ville ne soient encombrées par les milliers d'étrangers qui vont partir.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, dis à cette belle fille, ta compagne, que rien ne retardera ton voyage ni le sien. Je vais d'abord faire préparer ton passeport, et celui-là... sera bien en règle. (*Le gouverneur sort par la gauche. Le général remonte vers les groupes d'invités.*)

SCÈNE V

IVAN, SANGARRE.

IVAN, *se redressant après avoir regardé si personne ne l'observe.*

Et dans quelques jours j'aurai passé la frontière!

SANGARRE.

Et c'est alors, Ivan, que tu seras réellement libre.

IVAN.

Libre!... je le suis déjà, grâce à toi, qui m'as fait évader de la forteresse de Polstock, où le czar, que je hais, me retenait prisonnier! C'est par toi, par tes Tsiganes dévouées, que j'ai pu correspondre avec Féofar-Khan! C'est grâce à toi, enfin, que j'ai pu pénétrer dans le palais du gouverneur, et que je vais obtenir ce passeport sans lequel je n'aurais jamais pu franchir la frontière pour aller rejoindre les armées de l'émir!... Sangarre, je ne l'oublierai pas.

SANGARRE.

Depuis le jour où tu m'as sauvée, pendant cette guerre de Khiva, depuis que le colonel Ivan Ogareff a ramené à la vie la Tsigane que les Russes venaient de knouter comme espionne, la Tsigane t'appartient corps et âme! Elle est devenue la mortelle ennemie de ces Russes qu'elle hait autant que tu les hais toi-même! Ivan, il n'y a plus rien de moscovite en toi! Que ton épaule saigne toujours à l'endroit où l'on a arraché l'épaulette comme mon épaule saignera toujours à l'endroit où le knout l'a déchirée!

IVAN.

Ne crains rien!... ma vengeance marchera de pair avec la tienne!...

SANGARRE.

Ah! je la retrouverai cette Sibérienne... cette Marfa Strogoff qui m'a dénoncée aux Russes!... Je la retrouverai, dussé-je aller la saisir jusque dans Kolyvan dont les Tartares vont bientôt s'emparer!...

IVAN.

Comme ils s'empareront d'Irkoutsk, conduits par moi à l'assaut de cette capitale! Ah! Grand-Duc maudit, en me cassant de mon grade, en me faisant emprisonner, tu as fait manquer ce premier soulèvement que j'avais organisé! Mais, je suis libre maintenant! Rien ne pourra sauver Irkoutsk, et là, tu périras d'une mort infamante, sur les murs mêmes de la ville en flammes!

SANGARRE.

Oui, mais il faudrait éviter tout retard, et ce passeport promis par le gouverneur...

IVAN.

Dans cinq minutes je l'aurai, et je m'élancerai, d'un seul bond, de Moscou aux avant-postes de l'émir! Prends garde, on vient!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, PUIS UN AIDE DE CAMP.

(Le gouverneur rentre par la gauche, tenant un passeport à la main.)

LE GOUVERNEUR.

Tiens, es-tu content? Regarde. *(Il remet le passeport à Ivan.)*

IVAN, *après avoir lu.*

Ah! Excellence, avec un pareil permis, on passe partout!... Il n'y manque plus...

LE GOUVERNEUR.

Que ma signature, et je vais à l'instant même... *(Il s'approche de la table, s'assied et prend la plume. Un aide de camp entre.)*

L'AIDE DE CAMP.

Un pli pour Son Excellence! *(Il remet un pli cacheté. Le gouverneur le lit.)*

SANGARRE, *à Ivan.*

Mais il ne signera donc pas!

IVAN, *bas.*

Patience!

LE GOUVERNEUR, *au général qu'il emmène à gauche.*

Général, nous parlions tout à l'heure du colonel Ivan Ogareff?

SANGARRE, *à part.*

Ton nom!

IVAN, *bas.*

Tais-toi!

LE GÉNÉRAL.

Ce traître qui fut cassé de son grade et condamné à mort pour avoir fomenté, une fois déjà, le soulèvement des Tartares.

LE GOUVERNEUR.

Oui, Ogareff, dont l'empereur a commué la peine en une perpétuelle détention dans la forteresse de Polstock. Eh bien, il s'est échappé récemment de sa prison. Voilà ce qu'on m'écrit du cabinet de Pétersbourg : *Ivan Ogareff s'est enfui!...* Il faut mettre toute notre police sur sa trace.

LE GÉNÉRAL.

Nous ferons très sévèrement garder la frontière que, sans passeport, il ne pourra franchir.

LE GOUVERNEUR, *s'asseyant à la table et écrivant.*

Que les ordres soient transmis sans retard. Il importe que le Grand-Duc soit prévenu au plus tôt, car cette lettre du ministre me marque que, d'après une correspondance, saisie depuis l'évasion d'Ivan Ogareff, le plan de ce traître serait de pénétrer dans Irkoutsk, et s'il y parvient, c'est la mort du Grand-Duc, objet de sa haine personnelle !

IVAN, *à Sangarre.*

Mais ils savent donc tout?... Allons... (*S'approchant.*) Excellence !

LE GOUVERNEUR.

Que me veut-on?... Qui ose se permettre?...

IVAN.

Pardon, monseigneur...

LE GOUVERNEUR.

Ah ! c'est toi ! Eh bien !... Eh bien ! attends ! (*Il continue d'écrire.*)

IVAN, *bas.*

Que va-t-il décider?

LE GOUVERNEUR, *se levant. Au général.*

Faites partir cette dépêche. Grâce à elle ce misérable ne passera pas la frontière, et toi... (*Ivan s'incline.*) tiens, voici ton permis... Personne n'entravera ta route !

IVAN, *avec ironie.*

Monseigneur, vous ne saurez jamais tout ce je vous dois de reconnaissance !

LE GOUVERNEUR.

C'est bon, c'est bon !... Va !

IVAN, *à part.*

Viens, Sangarre... Libre maintenant, et bientôt vengé !

(*Ivan, Sangarre et les Tsiganes sortent par la porte de gauche, en même temps que Jollivet et Blount entrent par la droite.*)

SCÈNE VII

LE GOUVERNEUR, LE GÉNÉRAL, JOLLIVET, BLOUNT, INVITÉS.

LE GOUVERNEUR, *aux invités.*

Eh bien, messieurs, n'entendez-vous pas l'orchestre qui vous appelle?

Voulez-vous autoriser les journaux étrangers à dire qu'une fête donnée en l'honneur de Sa Majesté n'a pas duré jusqu'au jour? Nous avons là des correspondants qui, j'en suis sûr, notent nos moindres impressions!

JOLLIVET.

Monsieur le gouverneur, les reporters sont des curieux, mais non des indiscrets.

BLOUNT.

Curiousses toujours... indiscrètes jamais... les reporters anglais... jamais!

JOLLIVET.

D'ailleurs, en ce qui me concerne, je compte quitter Moscou après le bal, et je prie Votre Excellence de recevoir mes sincères remerciements.

BLOUNT.

Je priai de recevoir aussi les miennes... avant....

JOLLIVET, *riant.*

Oui, ceux de monsieur... avant, pour votre bienveillant accueil...

LE GOUVERNEUR.

Et de quel côté dirigez-vous vos pas, messieurs?

BLOUNT.

Moi... côté de Sibérie.

JOLLIVET.

Moi, de même!... Nous allons voyager ensemble, cher collègue!

BLOUNT.

Dans le même temps, oui... ensemblement... non!

JOLLIVET.

Toujours charmant, monsieur Blount!

LE GOUVERNEUR.

Bon, je comprends!... On a parlé d'un mouvement en Tartarie... Mais cela ne vaut pas la peine que vous vous dérangiez!

JOLLIVET.

Pardon, Excellence, mon métier est de tout voir...

BLOUNT.

Le mienne, de tout voir et de tout entendre... avant!

JOLLIVET.

Et mon journal... je veux dire... ma cousine, est très friande de ces nouvelles, dont elle recevra la primeur.

BLOUNT.

Le *Morning-Post* recevra...

JOLLIVET.

Avant?... Impossible, cher confrère... Les dames sont toujours servies les premières!

LE GOUVERNEUR.

En tous cas, messieurs, vous m'appartenez jusqu'au jour, et je veux qu'après avoir assisté à la fête officielle, vous assistiez, du haut de ce balcon, à la fête populaire qui va commencer à minuit.

JOLLIVET.

Soit, nous partirons demain!... Si vous me le permettez, je vous ferai une proposition, monsieur Blount! Nous sommes rivaux?

BLOUNT.

Ennemis, mister!

LE GOUVERNEUR, *riant.*

Ennemis!

JOLLIVET.

Ennemis, c'est convenu!... Mais, attendons, pour ouvrir les hostilités, que nous soyons sur le théâtre de la guerre... et une fois là, chacun pour soi, et Dieu pour...

BLOUNT.

Et Dieu pour moi.

JOLLIVET.

Et Dieu pour vous!... Pour vous tout seul!... Très bien! Cela va-t-il?

BLOUNT.

Non!... cela ne allait pas!

JOLLIVET.

Alors, la guerre tout de suite... mais je suis bon prince. (*Lui prenant le bras et l'emmenant à l'écart.*) Je vous annonce, petit père, comme disent les Russes, que les Tartares ont descendu le cours de l'Irtyche.

BLOUNT.

Ah! vous pensez que les Tertères...

JOLLIVET, *riant.*

Et si je vous le dis, mon cher ennemi, c'est que j'en ai télégraphié la nouvelle à ma cousine, hier soir, à huit heures moins un quart! (*Riant.*) Ah! ah! ah!

BLOUNT.

Et moi, hier, je avais télégraphié au *Morning-Post*, à sept heures et demie... Ah! ah! ah!

JOLLIVET.

L'animal!... Je vous revaudrai ça, mon bon gros monsieur Blount!

BLOUNT.

Vous moquez-vous encore, monsieur?

JOLLIVET.

Eh bien, non, mon bon petit monsieur Blount!... là!

BLOUNT.

Vous moquez toujours!

JOLIVET.

Non...

BLOUNT, *furieux.*

Vous moquez, je vous dis!... Vous moquez, monsieur... Vous êtes une mauvaise vilaine homme!... une méchante personnage!... Vous êtes une... (*Tranquillement.*) Comment vous appelez une personne qui parle sans politesse?...

JOLLIVET.

Un impertinent.

BLOUNT, *tranquillement.*

Impertinente... Very well!... merci! (*Reprenant un ton furieux.*) Vous êtes une impertinente, entendez-vous?...

JOLLIVET.

Très bien!

BLOUNT.

Et si vous continouyez!...

JOLLIVET.

Et si je continouye?...

BLOUNT.

Je finissais un jour par touyer vous!

JOLLIVET.

Me touyer?... Comprends pas.

BLOUNT.

Oui!... touyer avec une épi...

JOLLIVET.

Un épi de blé?

BLOUNT.

Non... une épi ou une pistolette...

JOLLIVET.

Épée! On dit une épée... ou un pistolet.

BLOUNT.

Épée vous dites?

JOLLIVET.

Oui.

BLOUNT.

Et pistolet?

JOLLIVET.

Oui.

BLOUNT.

Oh! very well, merci. (*Avec colère.*) Eh bien, je tuerai vous, avec une épi... épée ou un pistolet!

JOLLIVET.

A la bonne heure!... Vous faites des progrès, élève Blount!... Je suis content de vous!

BLOUNT.

Mister Jollivette!

JOLLIVET.

Jollivet, s'il vous plaît!... Jollivette est ridicule.

BLOUNT.

Alors, j'appelai vous toujours Jollivette. (*Avec force.*) Jollivette!... Jollivette!... Jollivette!... Ah!...

LE GOUVERNEUR, *rentrant.*

Messieurs, j'entends les premiers accords de l'orchestre... C'est notre danse nationale.

JOLLIVET.

Nous sommes à la disposition de Votre Excellence.

(*Tous deux entrent dans le salon. Au moment où le gouverneur et le général vont franchir la porte, l'aide de camp rentre précipitamment par la gauche.*)

SCÈNE VIII

LE GOUVERNEUR, LE GÉNÉRAL, L'AIDE DE CAMP.

L'AIDE DE CAMP, *à demi-voix.*

Excellence, le fil télégraphique de Moscou à Irkoutsk est coupé!

LE GOUVERNEUR.

Que me dites-vous là?

L'AIDE DE CAMP.

Les dépêches s'arrêtent à Kolyvan, à mi-chemin de la route sibérienne, dont les Tartares sont les maîtres!

(Sur un signe du gouverneur, les portières retombent.)

LE GOUVERNEUR.

En sorte que la dépêche que nous avons transmise au Grand-Duc, celle qui désignait le jour où doit arriver, en vue d'Irkoutsk, l'armée de secours!...

L'AIDE DE CAMP.

Cette dépêche n'a pu parvenir à Son Altesse.

LE GOUVERNEUR.

Ainsi, les Tartares, maîtres de la route! La Sibérie orientale séparée du reste de l'empire moscovite! Le Grand-Duc non prévenu du jour où il doit être secouru, où il doit opérer sa sortie!... Il faut à tout prix... *(Au général.)* Général, n'y a-t-il pas au palais une compagnie de courriers du czar?

LE GÉNÉRAL.

Oui, Excellence.

LE GOUVERNEUR, *se mettant à écrire.*

Connaissez-vous, dans cette compagnie, un homme qui puisse, à travers mille dangers, porter une lettre à Irkoutsk!

LE GÉNÉRAL.

Il en est un dont je répondrais à Votre Excellence, et qui a plusieurs fois rempli, avec succès, des missions difficiles.

LE GOUVERNEUR.

A l'étranger?

LE GÉNÉRAL.

En Sibérie même.

LE GOUVERNEUR.

Qu'il vienne. *(Le général dit un mot à l'aide de camp qui sort par la droite.)* Il a du sang-froid, de l'intelligence, du courage?...

LE GÉNÉRAL.

Il a tout ce qu'il faut pour réussir là où d'autres échoueraient.

LE GOUVERNEUR.

Son âge?

LE GÉNÉRAL.

Trente ans.

LE GOUVERNEUR.

C'est un homme vigoureux?

LE GÉNÉRAL.

Il a déjà prouvé qu'il peut supporter jusqu'aux dernières limites le froid, la faim et la fatigue! Il a un corps de fer, un cœur d'or!

LE GOUVERNEUR.

Il se nomme?

LE GÉNÉRAL.

Michel Strogoff.

LE GOUVERNEUR.

Il faut que ce courrier arrive jusqu'au Grand-Duc, ou la Sibérie est perdue!

SCÈNE IX

LES MÊMES, STROGOFF.

(Michel Strogoff entre, et reste immobile, militairement. Le gouverneur l'observe un moment sans parler.)

LE GOUVERNEUR.

Tu te nommes Michel Strogoff?

STROGOFF.

Oui, Excellence.

LE GOUVERNEUR.

Ton grade?

STROGOFF.

Capitaine au corps des courriers du czar.

LE GOUVERNEUR.

Tu connais la Sibérie?

STROGOFF.

Je suis né à Kolyvan.

LE GOUVERNEUR.

As-tu encore des parents dans cette ville?

STROGOFF.

Oui... ma mère!

LE GOUVERNEUR.

Tu ne l'as pas vue depuis?...

STROGOFF.

Depuis deux ans!... mais je viens d'obtenir un congé pour aller la revoir, et je vais partir.

LE GOUVERNEUR.

Il n'est plus question de congé! il n'est plus question de ta mère!... Je vais te remettre une lettre que je te charge, toi, Michel Strogoff, de porter au Grand-Duc, frère du czar.

STROGOFF.

Je porterai cette lettre.

LE GOUVERNEUR.

Le Grand-Duc est à Irkoutsk.

STROGOFF.

J'irai à Irkoutsk.

LE GOUVERNEUR.

Mais tu ignores que le pays est envahi par les Tartares, qui auront intérêt à intercepter ta lettre, et il faudra traverser ce pays!

STROGOFF.

Je le traverserai.

LE GOUVERNEUR.

Passeras-tu par Kolyvan?

STROGOFF.

Oui, puisque c'est la route la plus directe.

LE GOUVERNEUR.

Mais, si tu vois ta mère, tu risques d'être reconnu!

STROGOFF.

Je ne la verrai pas.

LE GOUVERNEUR.

Tu seras pourvu d'argent et muni d'un passeport au nom de Nicolas Korpanoff, marchand sibérien. Ce passeport te permettra de requérir les chevaux de poste. Il autorisera, en outre, Nicolas Korpanoff à se faire accompagner, s'il le juge à propos, d'une ou plusieurs personnes, et il sera respecté même dans le cas où tout gouverneur ou maître de police prétendrait entraver ton passage. Tu voyageras donc sous le nom de Korpanoff.

STROGOFF.

Oui, Excellence.

LE GOUVERNEUR.

Voici cette lettre de laquelle dépend, avec la vie du Grand-Duc, le salut de toute la Sibérie!

STROGOFF.

Elle sera remise à Son Altesse.

LE GOUVERNEUR.

Il se peut que dans quelque circonstance grave, désespérée, tu sois

contraint de l'anéantir!... Il faut donc que tu saches ce qu'elle renferme, afin de pouvoir le redire au Grand-Duc, si tu arrives jusqu'à lui.

STROGOFF.

J'écoute.

LE GOUVERNEUR, *lisant la lettre.*

Le colonel Ivan Ogareff s'est enfui de la forteresse de Polstock. Il veut pénétrer dans Irkoutsk, et livrer la ville aux Tartares. Il importe donc de se défier de ce traître. Si, comme nous l'espérons, ce message arrive en temps utile à Son Altesse, le Grand-Duc est prévenu qu'une armée de

secours sera en vue d'Irkoutsk le 24 septembre, et qu'une sortie générale, exécutée ce jour-là, écrasera les ennemis entre deux feux... (*Il referme la lettre. A Strogoff.*) Tu as entendu et tu te souviendras?

STROGOFF.

J'ai entendu et je me souviendrai.

LE GOUVERNEUR.

Tu traverseras les lignes tartares! Tu passeras quand même!

STROGOFF.

Je passerai ou l'on me tuera.

LE GOUVERNEUR.

Le czar a besoin que tu vives!

STROGOFF.

Je vivrai... et je passerai.

LE GOUVERNEUR.

Jure-moi que rien ne pourra te faire avouer ni qui tu es, ni où tu vas!

STROGOFF.

Je le jure.

LE GOUVERNEUR.

Pars donc, et quand il s'agira de surmonter les plus grands obstacles, de braver les plus menaçants périls, redis-toi ces paroles sacrées : « Pour Dieu, pour le czar... »

STROGOFF.

« Pour la patrie! »

(*Strogoff sort par la droite, après avoir salué militairement. — Alors les portières se relèvent, les invités rentrent dans le salon.*)

LE GOUVERNEUR.

La fête populaire va commencer. Mesdames, prenez place à ce balcon.

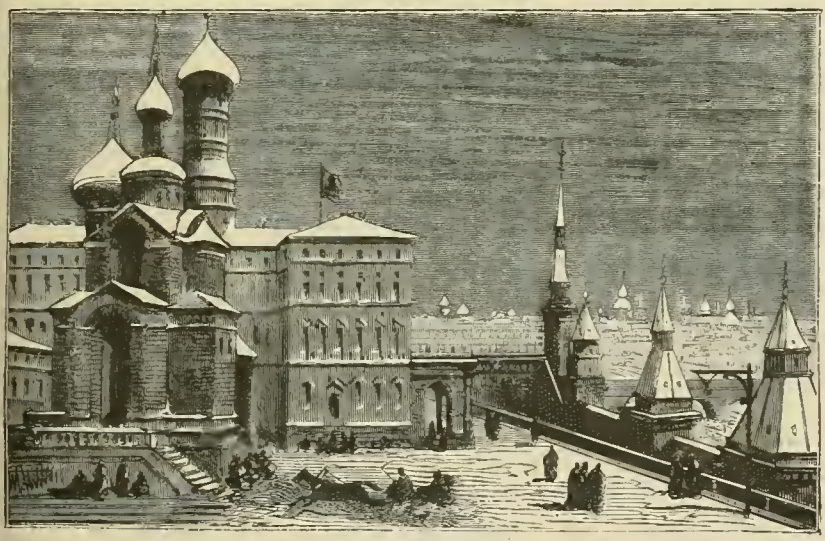
(*Tous se dirigent vers le balcon.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Moscou illuminé.

Grand concours de monde sur la place que domine le balcon du palais.

BALLET



TROISIÈME TABLEAU

La retraite aux flambeaux.

Retraite aux flambeaux avec les tambours, les fifres et les trompettes des chevaliers-gardes du régiment de Préobrajenski.

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Le relai de poste.

La scène représente la cour d'un relai de poste à la frontière. A droite, la maison de relai qui est en même temps une auberge. A gauche, la maison du maître de police. Au fond la grande route, qui va se perdre dans les montagnes.

SCÈNE I

LE MAITRE DE POSTE, LE CHEF DE POLICE, UN AGENT
VOYAGEURS.

(Un certain nombre de voyageurs sont groupés dans la cour du relai.

L'HÔTELIER.

Les routes de l'Oural sont encombrées! C'est à peine si je peux fournir des chevaux!

PREMIER VOYAGEUR.

Et quels chevaux? Fourbus des quatre jambes?

L'AGENT.

Allons! allons! les passeports! les passeports! On vous les rendra après qu'ils auront été visés!... (*Il recueille les passeports des divers voyageurs et rentre à gauche.*)

LE MAITRE DE POLICE.

Il y a encombrement.

LE MAITRE DE POSTE.

Oui, monsieur le maître de police, et vous aurez fort à faire pour expédier tous ces gens-là... presque autant que moi à leur fournir des

chevaux! Il ne m'en reste plus qu'un au relai, et encore a-t-il fait cinquante verstes la nuit dernière!

LE MAITRE DE POLICE.

Un seul?

LE MAITRE DE POSTE.

Et il est retenu par un voyageur, arrivé il y a une heure.

LE MAITRE DE POLICE.

Quel est ce voyageur?

LE MAITRE DE POSTE.

Un marchand qui se rend à Irkoutsk!

LE MAITRE DE POLICE.

Je vais viser les passeports et donner la volée à tous ces gens-là!... *(Il rentre dans la maison à gauche.)*

LE MAITRE DE POSTE.

On aurait cent chevaux dans les écuries qu'on ne pourrait suffire à tout!

SCÈNE II

LE MAITRE DE POSTE, STROGOFF.

STROGOFF.

Le cheval que j'ai retenu?

LE MAITRE DE POSTE.

On le fait manger et boire.

STROGOFF.

Il faut que, dans une demi-heure, il soit attelé à mon tarentass.

LE MAITRE DE POSTE.

Il le sera. — Tu seras en règle avec le maître de police?

STROGOFF.

Oui!

LE MAITRE DE POSTE.

Tu peux lui faire remettre ton passeport d'avance! Il le visera avec les autres.

STROGOFF.

Non! je le ferai viser moi-même.

LE MAITRE DE POSTE.

Comme tu voudras, petit père.

STROGOFF.

Une bouteille de kwass?

LE MAITRE DE POSTE.

A l'instant!

(Strogoff s'asseoit près d'une table à droite, et le maître de poste sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, JOLLIVET.

(Jollivet entre en scène par le fond. Il est exténué, et porte une valise de chaque main.)

JOLLIVET.

Ouf!... Cent pas de plus, et j'abandonnais mes valises sur la grande route... surtout celle-ci qui n'est pas à moi! *(Il dépose une des valises dans un coin, garde l'autre et va s'asseoir devant la table, en face de Strogoff.)* Excusez-moi, monsieur... Eh! mais, je vous reconnais... Vous êtes?...

STROGOFF.

Nicolas Korpanoff, marchand.

JOLLIVET.

Marchand... marchant comme l'éclair!... C'est bien vous qui m'avez dépassé, il y a deux heures, sur la route! Nous étions, vous en tarentass, et moi en télègue... ou plutôt je n'y étais plus, et une petite place dans votre voiture aurait joliment fait mon affaire, car je me trouvais en pleine détresse!

STROGOFF.

Pardon... monsieur?...

JOLLIVET.

Alcide Jollivet, correspondant de journaux français, en quête de chroniques!

STROGOFF.

Eh bien, monsieur Jollivet, je regrette vivement de ne pas vous avoir aperçu! Entre voyageurs, on se doit de ces petits services.

JOLLIVET.

On se doit, mais on ne se paye pas toujours! J'ai fait vingt verstes à

pied, et je l'ai mérité! Une mauvaise action ne profite jamais. Le ciel m'a puni en m'inspirant la pensée de prendre une télègue au lieu d'un tarentass.

STROGOFF.

Un verre de bière, monsieur?

(*Le maître de poste rentre apportant un broc et des verres.*)

JOLLIVET.

Volontiers.

LE MAITRE DE POSTE, *à Jollivet.*

Dois-je garder une chambre et prendre vos valises?

JOLLIVET.

Pas celle-là!... Elle n'est pas à moi.

LE MAITRE DE POSTE.

A qui donc?

JOLLIVET.

A mon ennemi intime, mon confrère Blount, qui doit, en ce moment, courir après moi!... Mais j'espère bien être parti avant qu'il n'arrive au relai!... A propos, une voiture et des chevaux dans une heure!

LE MAITRE DE POSTE.

Il n'y a plus ni chevaux ni voitures disponibles!

JOLLIVET.

Bon! Il ne manquait plus que cela! Eh bien, gardez-moi les premiers qui rentreront au relai!

LE MAITRE DE POSTE.

C'est entendu!... mais ce ne sera pas avant demain. Je vais vous retenir une chambre.

JOLLIVET.

Oui!... Heureusement, j'ai une belle avance sur Blount!

STROGOFF.

Votre ennemi?

JOLLIVET.

Mon ennemi, mon rival! Un reporter anglais, qui veut me devancer sur la route d'Irkoutsk, et défraîchir mes nouvelles! Figurez-vous, monsieur Korpanoff, que je n'ai trouvé que ce moyen pour le distancer, lui voler sa voiture, qui était tout attelée, quand je suis arrivé au relai! Il n'y en avait pas d'autre, et pendant qu'il réglait sa note, j'ai glissé un paquet de roubles dans la poche de son cocher, — disons son iemskik, pour faire un peu de couleur locale... et en route!... Naturellement,

j'emportais la valise de mon Anglais, mais je la lui renverrai intacte!... Ah! par exemple! il n'y a que sa voiture que je ne pourrai pas lui renvoyer!

STROGOFF.

Pourquoi donc?

JOLLIVET.

Parce que c'est... ou plutôt c'était une télègue! Vous savez, une télègue... une voiture à quatre roues?...

STROGOFF.

Parfaitement!... Mais je ne comprends pas...

JOLLIVET.

Vous allez comprendre... Nous partons... mon iemskik sur le siège de devant et moi sur le banc d'arrière! Trois bons chevaux dans les brancards! Nous filons comme l'ouragan! A peine s'il est nécessaire de stimuler du bout du fouet nos trois excellentes bêtes! De temps à autre seulement, quelques bonnes paroles jetées par mon iemskik! Hardi, mes colombes!... Volez, mes doux agneaux! Houp, mon petit père de gauche!... Enfin l'attelage tirait, tant et si bien que, la nuit dernière, un fort cahot se produit... crac! Les deux trains de la voiture s'étaient séparés... et mon iemskik, sans entendre mes cris, continuait à courir sur le train de devant, tandis que je restais en détresse sur le train de derrière! Et voilà comment je dus faire vingt verstes à pied, ma valise d'une main, celle de l'Anglais de l'autre, et voilà pourquoi je ne pourrai lui renvoyer qu'une demi-voiture!

LE MAITRE DE POSTE, *rentrant.*

Votre chambre est prête, monsieur.

JOLLIVET, *se dirigeant vers la porte.*

C'est bien... Au revoir, monsieur Korpanoff.

STROGOFF.

Au revoir, monsieur.

JOLLIVET, *revenant.*

Ah! j'ai trouvé!

STROGOFF.

Qui donc?

JOLLIVET.

La véritable définition de la télègue!... Ce sera le mot de la fin de ma prochaine chronique! (*Écrivant sur son carnet.*) « *Télègue, voiture russe...*

à quatre roues quand elle part... et à deux roues quand elle arrive!... » Au revoir, monsieur Korpanoff! (*Il entre à droite.*)

STROGOFF, *se levant.*

Au revoir, monsieur. Un joyeux compagnon, ce Français!

SCÈNE IV

STROGOFF, NADIA.

(*Nadia arrive, à droite, par la grande route. Elle est épuisée, et tombe à demi sur un banc, à gauche.*)

NADIA.

La fatigue m'accable!... Impossible d'aller plus loin... (*Essayant de se lever.*) Monsieur... monsieur!...

STROGOFF, *se retournant.*

C'est à moi que vous parlez, mon enfant?... (*A part.*) La charmante jeune fille!

NADIA.

Pardonnez-moi... Je voulais vous demander... Où sommes-nous ici?

STROGOFF.

Nous sommes à la frontière, et là est la maison de police.

NADIA.

Où se délivrent les visas pour passer en Sibérie?

STROGOFF.

Oui, et de ce côté, le relai de poste.

NADIA, *se levant.*

Le relai de poste?... Je vais d'abord m'assurer...

STROGOFF.

C'est inutile, mon enfant. Il n'y a plus ni chevaux ni voitures, et bien des heures s'écouleront avant que le maître de poste puisse en tenir à votre disposition.

NADIA.

Eh bien, j'irai à pied, alors!...

STROGOFF.

A pied!...

NADIA.

Une charrette m'a amenée à quelques verstes de ce relai, et, pour aller plus loin, Dieu ne m'abandonnera pas!

STROGOFF, *à part.*

Pauvre enfant! (*Haut.*) D'où venez-vous ainsi?

NADIA.

De Riga.

STROGOFF.

Et vous allez?...

NADIA.

A Irkoutsk!

STROGOFF.

A Irkoutsk!... Seule!... Vous allez sans ami, sans guide, accomplir un aussi long, un aussi pénible voyage!

NADIA.

Je n'ai personne pour m'accompagner. De toute ma famille, il ne me reste que mon père que je vais rejoindre en Sibérie.

STROGOFF.

A Irkoutsk, avez-vous dit! Mais c'est quinze cents verstes à faire!

NADIA.

Oui!... C'est là que, pour un délit politique, mon père a été exilé. il y a deux ans. Jusqu'alors, à Riga, nous avions vécu heureux tous trois, lui, ma mère et moi, dans notre humble maison, ne demandant à Dieu que d'y rester toujours, puisqu'il l'avait emplie de bonheur... Mais l'épreuve allait venir! Mon père fut arrêté, et, malgré les supplications de ma mère malade, malgré mes prières, il fut arraché de sa demeure et entraîné au delà de la frontière. Hélas! ma mère ne devait plus le revoir! Cette séparation aggrava sa maladie!... Quelques mois après, elle s'éteignait, et sa dernière pensée fut que j'allais être seule au monde!

STROGOFF.

Malheureuse enfant!...

NADIA.

J'étais seule, en effet, dans cette ville, sans parents, sans amis! Je demandai alors et j'obtins l'autorisation d'aller retrouver le pauvre exilé au fond de la Sibérie. Je lui ai écrit que je partais!... Il m'attend. Après avoir réuni le peu dont je pouvais disposer, j'ai quitté Riga, et me

voici maintenant sur la route que mon père a suivie deux années avant moi!

STROGOFF.

Mais il vous faudra traverser les montagnes de l'Oural, qui ont été funestes à tant de voyageurs!

NADIA.

Je le sais.

STROGOFF.

Et après l'Oural, les interminables steppes de la Sibérie! Ce sont d'écrasantes fatigues à subir, de terribles dangers à affronter!

NADIA.

Vous avez subi ces fatigues?... Vous avez affronté ces dangers?

STROGOFF.

Oui, mais je suis un homme... j'ai mon énergie, mon courage!...

NADIA.

Moi, j'ai pour me soutenir l'espérance et la prière!

STROGOFF.

Ne savez-vous pas que le pays est envahi par les Tartares?

NADIA.

L'invasion n'était pas connue quand j'ai quitté Riga. C'est à Nijni seulement que j'ai appris cette funeste nouvelle!

STROGOFF.

Et, malgré cela, vous avez continué votre route?

NADIA.

Pourquoi vous-même avez-vous déjà traversé l'Oural?

STROGOFF.

Pour aller revoir et embrasser ma mère, une vaillante Sibérienne qui demeure à Kolyvan!

NADIA.

Eh bien, moi, je vais revoir et embrasser mon père! Vous faisiez votre devoir, je fais le mien, et le devoir est tout.

STROGOFF.

Oui!... tout!... (*A part.*) Cette jeune fille, si belle... seule... sans défenseur!... (*A Nadia qui se dirige vers la gauche.*) Où allez-vous?

NADIA.

Je vais faire viser mon permis! Des retards sont toujours à craindre, et si je ne partais pas aujourd'hui, qui sait si je pourrais partir demain!

STROGOFF.

Attendez donc... Il faut que, moi aussi, je fasse viser le mien. Peut-être obtiendrai-je du maître de police qu'il consente à vous expédier plus promptement, avant que la cloche ne rassemble tous les autres voyageurs. Venez donc!... Nous ne sommes pas destinés, sans doute, à jamais nous revoir, mais je penserai souvent à vous, et je voudrais savoir votre nom.

NADIA.

Nadia Fédor.

STROGOFF.

Nadia.

NADIA.

Et le vôtre?...

STROGOFF.

Moi... je... je m'appelle Nicolas Korpanoff.

(Ils entrent au bureau de police.)

SCÈNE V

BLOUNT, LE MAITRE DE POSTE.

(Blount, couvert de poussière, la tête enveloppée d'un voile à la mode anglaise, et monté sur un âne, arrive au fond par la grande route. Il entre dans la cour.)

BLOUNT, *au fond et appelant.*

Mister hôtelière! mister hôtelière! *(Descendant sur le devant.)* Dans quel déplorable situéchion nous étions, cette pauvre hâne et moi!... Impossible de continouyer notre voyage! — *(Appelant.)* Mister hôtelière!... J'avais été forcé de prendre cette malheureuse animèle, parce qu'on avait volé mon voiture et mon chivaux!... Et nous avons fait une si longue trajette, nous étions si fatigués toutes les deux, que lui ne pouvait plus porter moi, et que moi je pouvais plus descendre de lui!... *(Appelant.)* Mister hôtelière!... Nous étions collés ensemble, et ce hâne et moi, nous ne faisions plus qu'une seule ani.... Non!... une seul person... *(Appelant plus fort.)* Mister hôtel!... J'avais un grand mal de reins!... C'était une cour... une courbé.... — *(S'adressant à l'âne.)* Comment vous appelez... Oh! non... il ne sait pas... une courbétioure!... Mais je pou-

vais pourtant pas rester toujours sur lui... (*Appelant très fort.*) Mister hôtelière... mister hôtelière !...

LE MAÎTRE DE POSTE, *entrant suivi d'un garçon.*

Tiens !... un voyageur?

BLOUNT.

Yes !... Une voyageur abandonné toute seule!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Pourquoi n'appeliez-vous pas, monsieur?

BLOUNT, *outré.*

Pourquoi je appelai pas?... Mais je criai plus qu'une heure : mister hôtelière!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Ah! je vais vous dire: c'est que j'étais occupé en ma qualité de maître de poste pour vous servir!

BLOUNT.

Oh! very well.... Alors, mister maître de poste, aidez à moi, pour descendre une peu.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Voilà, monsieur, voilà! (*Il le fait descendre non sans peine et avec toutes sortes de précautions.*)

BLOUNT.

All right... merci!...

LE MAÎTRE DE POSTE.

Faut-il faire bassiner un lit?

BLOUNT, *étonné et regardant l'âne.*

Qu'est-ce que vous dites? bassiner une lit pour.... (*A lui-même.*) Bassiner une lit?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Un lit pour vous, monsieur, car je suis aussi hôtelier.

BLOUNT.

Oh! very well, une lit pour moi, et...

LE MAÎTRE DE POSTE, *montrant l'âne.*

Et une litière pour lui?

BLOUNT, *riant.*

Yes! (*Il embrasse son âne que le garçon emmène à droite.*) Maintenant, je voula déjeuner d'abord. Ensuite vous donner à moi une voiture et une chivau!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Il n'en reste plus, monsieur.

BLOUNT.

Vous avez pas de chivaux?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Pas avant demain ou après-demain!

BLOUNT.

Oh! si je tenais celui qui avait volé moi!

LE MAÎTRE DE POSTE.

On vous a volé, monsieur!

BLOUNT.

Yes, mon voiture et mon valise... et si je découvrais mon coquine de voleur!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Que désire monsieur pour son déjeuner?

BLOUNT.

Vous servez à moi, là, sur ce table, vous servez.... (*Cherchant.*) vous servez... beefsteack, stockfish, côtelettes de mottonn, poum de terre, plumpudding, ale, porter et clarette.... Vous avez bien entendu?

LE MAÎTRE DE POSTE.

J'ai très bien entendu. Monsieur a dit : beefsteack, stockfish, côtelettes....

BLOUNT.

Poum de terre, plumpudding, ale, porter et clarette !

LE MAÎTRE DE POSTE.

Mais... c'est que nous n'avons rien de tout cela, monsieur!

BLOUNT.

Vous avez rien, et vous faites dire à moi ce que je préférais !

LE MAÎTRE DE POSTE.

Je puis offrir à monsieur du koulbat.

BLOUNT.

Quelle est cette chose... koulbat?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Un pâté fait avec de la viande pilée et des œufs.

BLOUNT, *notant sur son carnet.*

Oh ! very well, koulbat... Vous écrivez cela : *C,o,u,l*...

LE MAÎTRE DE POSTE.

Non, non, par un K.

BLOUNT, *étonné.*

Oh ! per oune K !... et c'était bonne tout de même !

LE MAÎTRE DE POSTE.

Excellent !

BLOUNT.

Alors, servez koulbat. Et vous avez encore?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Du kwass.

BLOUNT.

Kvass.... Vous écrivez : *C,v,a*...

LE MAÎTRE DE POSTE.

Non, par un *K!*

BLOUNT.

Encore une *K!*

LE MAÎTRE DE POSTE.

Du caviar.

BLOUNT.

Par un K... toujours ?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Non, par un *C*.

BLOUNT.

Per oune *C* à présent! Et c'était toujours bonne tout....

LE MAÎTRE DE POSTE, *riant.*

Et c'est très bon tout de même....

BLOUNT, *très sérieux.*

Oh! vous êtes une joyeuse hôtelière.... Vous avez une chambre pour le toilette à moi?

LE MAÎTRE DE POSTE.

On va la préparer.

BLOUNT.

Attendez, attendez.... Je payais d'avance pour être bien sûr!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Comme vous voudrez.

BLOUNT.

Combien?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Deux roubles pour le déjeuner, deux roubles pour la chambre.

BLOUNT.

Voilà! — Ah! mon hâne! Faites bouchonner, manger et buver lui. Je reprenai lui jusqu'au prochain relai. (*En ce moment, Blount, qui s'est dirigé vers l'auberge, se trouve devant la valise qui a été déposée par Jollivet.*) Aoh!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Qu'est-ce donc?

BLOUNT.

Ce vélise, mister, ce vélise!...

LE MAÎTRE DE POSTE.

Elle appartient à un voyageur qui l'a déposée là en arrivant.

BLOUNT.

Mais c'était le mienne!...

LE MAÎTRE DE POSTE.

La vôtre?

BLOUNT.

Et cette voyageur?...

LE MAÎTRE DE POSTE.

Le voilà, monsieur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JOLLIVET.

JOLLIVET, *sortant de la maison.*

Blount, mon ennemi!...

BLOUNT, *furieux.*

Cette vélise, monsieur, cette vélise!...

JOLLIVET, *tranquillement.*

Elle est à vous, monsieur Blount. Ah! j'ai eu assez de mal à la porter!

BLOUNT.

A l'emporter, vous voulez dire!

JOLLIVET.

Oh! une erreur! J'allais vous la renvoyer... par la petite vitesse!

BLOUNT, *furieux.*

Petite vitesse!... Mister....

JOLLIVET, *à part.*

Dieu que c'est beau, un Anglais furieux!

BLOUNT.

Et le voiture, monsieur?...

JOLLIVET.

J'allais vous en renvoyer la moitié!

BLOUNT.

Le moitié?

JOLLIVET.

L'autre court encore!

BLOUNT.

Ah! c'est comme ça, mister! Eh bien, je ferai un procès à vous!...

JOLLIVET.

Un procès!... me faire un procès... en Russie!... Mais vous me connaissez donc pas l'histoire de cette nourrice qui réclamait des gages pour la nourriture de son nourrisson qu'elle rendait à ses parents?

BLOUNT, *hors de lui.*

Je connais pas!

JOLLIVET.

Eh bien, le nourrisson, qui avait dix mois, lorsqu'on entama le procès... était colonel, lorsqu'il fut jugé!... Ainsi je vous engage à ne pas plaider contre moi!

LE MAÎTRE DE POSTE, *entrant, à Blount.*

Votre chambre est prête, monsieur.

BLOUNT.

Je vais faire mon toilette, et je revenai régler ma compte avec vous, mister!

JOLLIVET.

Je suis tout prêt à vous rembourser, monsieur.

BLOUNT.

Non, pas avec argent... Vous payer autrement, mister Jollivette.

JOLLIVET.

Jollivet, s'il vous plaît.

BLOUNT, *avec colère.*

Jollivette! Jollivette! Jollivette! (*Il sort.*)

(*Le maître de poste commence à servir le déjeuner de Blount.*)

SCÈNE VII

LE MAITRE DE POSTE, JOLLIVET.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Il s'en vá furieux, le gentleman.

JOLLIVET.

Et il reviendra de même!... Il y a de quoi!... A sa place, je serais hors de moi!... (*Au maître de poste.*) Qu'est-ce que vous servez donc là!...

LE MAÎTRE DE POSTE.

Le déjeuner du gentleman.

JOLLIVET.

Ah! c'est son déjeuner?... Cela a l'air d'être bon. (*Il s'asseoit à la table.*)

LE MAÎTRE DE POSTE.

Permettez, monsieur, je vous l'ai dit. C'est le déjeuner du gentleman!

JOLLIVET.

Eh bien ?... (*Il se met à manger.*)

LE MAÎTRE DE POSTE.

Mais, monsieur, il a payé d'avance.

JOLLIVET.

Ah ! il a payé d'avance ?... Alors vous ne risquez plus rien !

LE MAÎTRE DE POSTE.

Mais le gentleman ?

JOLLIVET.

Nous sommes en compte... C'est très bon !

LE MAÎTRE DE POSTE.

Mais, monsieur, monsieur !...

JOLLIVET, *mangeant.*

Soyez tranquille, je me charge de tout ! Décidément, vous cuisinez très bien, mon cher !

LE MAÎTRE DE POSTE, *flatté.*

Merci du compliment, monsieur.

JOLLIVET.

Ah ! c'est que nous sommes connaisseurs en cuisine, nous autres Français !

LE MAÎTRE DE POSTE.

Oui, oui, de grands connaisseurs !

JOLLIVET, *mangeant.*

Et la vôtre, mon cher, est exquise !

LE MAÎTRE DE POSTE.

Exquise... en vérité !... Vous trouvez cela ?

JOLLIVET.

Exquise, vous dis-je !

LE MAÎTRE DE POSTE.

Eh bien, si monsieur veut goûter ceci... je crois qu'il le trouvera encore meilleur. (*Il lui présente un second plat.*)

JOLLIVET.

Excellent, en effet !... C'est fin, c'est délicat, c'est...

LE MAÎTRE DE POSTE, *présentant un troisième plat.*

Vous me direz encore ce que vous pensez de celui-ci !

JOLLIVET, *riant.*

Avec plaisir... Mais, dites donc... Eh bien, et le gentleman ?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Tiens, c'est vrai !... J'oubliais que c'est son déjeuner... Ah! bah!... tant pis.

JOLLIVET.

A propos, que dit-on des Tartares?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Que le pays est envahi tout entier, et que les troupes russes du Nord ne seront pas en force pour les repousser... On s'attend à une bataille avant deux jours.

JOLLIVET.

De quel côté?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Près de Kolyvan.

(A ce moment, Blount sort de la maison de poste.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BLOUNT.

BLOUNT.

Aoh! mon toilette était faite... je mourais de faim... je... *(Voyant Jollivet.)* Aoh!

JOLLIVET.

A votre santé, monsieur Blount.

BLOUNT, *au maître de poste.*

Et ma déjeuner? Vous avez donc pas servi ma déjeuner?

JOLLIVET, *montrant les plats vides.*

Si fait, il est servi, monsieur Blount, et voilà ce qu'il en reste!

BLOUNT.

Alors, c'était ma déjeuner que vous aviez mangé?

JOLLIVET.

Il était excellent.

BLOUNT.

C'était ma koulbat?

JOLLIVET.

Exquis, le koulbat!

BLOUNT.

Vous me rendez raison ici même!

JOLLIVET.

Non, pas ici!... plus tard, après la bataille qui va avoir lieu et dont je tiens à rendre compte à ma cousine Madeleine.

BLOUNT, *étonné.*

La bataille?

JOLLIVET.

Apprenez, cher confrère, que les armées russes et tartares vont se rencontrer dans deux jours.

BLOUNT.

Ah! très biène !... Attendez oune minute... (*Écrivant.*) « *Rencontre prochain des armées ennemies...* » Continouyez, mister!... je tourai vous après!

JOLLIVET.

Merci... *Cette bataille aura lieu à Kolyvan.*

BLOUNT, *écrivant.*

« *A Kolyvan* » Kolyvan... per une K?

JOLLIVET.

Par oune K!... oui!

BLOUNT.

Well, merci... C'était à l'épée, n'est-ce pas?

JOLLIVET.

La bataille?

BLOUNT.

Notre douel. Mais je voulais être généreuse, et puisque vous donnez à moi une renseignement pour mon journal, je laissai à vous le choix des armes.

JOLLIVET.

Du tout, du tout, je ne veux pas de faveur... Quelle est l'arme que vous préférez?

BLOUNT.

L'épée, mister.

JOLLIVET.

Très bien!... Moi, j'aime mieux le pistolet. Alors nous choisissons l'épée pour vous, le pistolet pour moi,... et nous nous battrons à quinze pas.

BLOUNT.

Yes! comment vous arrangez cette chose. Vous disiez : une épée...

JOLLIVET.

Une épée pour vous...

BLOUNT.

Et une pistolet?...

JOLLIVET.

Le pistolet pour moi... et nous nous battons à quinze pas... (*Il éclate de rire.*)

BLOUNT.

Mais vous moquez encore, mister Jollivet?

JOLLIVET.

Croyez-moi, petit père, rendons-nous d'abord à Kolyvan, et nous nous battrons quand nous aurons informé nos correspondants de l'issue de la bataille.

BLOUNT.

Yes!... Je attendrai vous là-bas!

JOLLIVET.

Si vous y arrivez avant moi!... ce dont je doute un peu!

SCÈNE IX

LES MÊMES, NADIA, LE MAITRE DE POLICE, VOYAGEURS, UN AGENT.

La cloche sonne en ce moment, et tous les voyageurs accourent. Nadia sort de la maison de police, tenant son permis à la main.)

L'AGENT, *criant.*

Les passeports, les passeports!...

PREMIER VOYAGEUR.

On dit les nouvelles bien mauvaises, et le moindre retard nous perdrait!

(*L'agent distribue les passeports.)*

NADIA.

J'irai à pied jusqu'au prochain relai.

(*Au moment où les voyageurs vont quitter la cour, on entend un coup de trompette. Des Cosaques paraissent sur la route et ferment toute issue. Le maître de police sort de la maison, à gauche, et s'arrête sur les marches de la porte. Un des Cosaques lui remet un pli. Un roulement de tambour se fait entendre.)*

LE MAÎTRE DE POLICE.

Silence! Écoutez tous! (*Lisant.*) « Par arrêté du gouverneur de Moscou, défense à tout sujet russe, et sous quelque prétexte que ce soit, de passer la frontière. »

(*Cris de désappointement dans la foule.*)

NADIA.

Mon Dieu!... que dit-il?

JOLLIVET, *à Blount.*

Cela ne nous regarde pas!...

BLOUNT.

Je passai toujours, moi.

NADIA, *au maître de police.*

Monsieur... monsieur... mon passeport est en règle,... je puis passer, n'est-il pas vrai?

LE MAÎTRE DE POLICE.

Vous êtes Russe?... C'est impossible.

NADIA.

Monsieur... je vais rejoindre mon père à Irkoutsk!... Il m'attend!... Chaque jour de retard, c'est un jour de douleur pour lui!... Il me sait partie!... Il peut me croire perdue dans ce pays soulevé, au milieu de l'invasion tartare!... Laissez-moi passer, je vous en conjure!... Que peut faire au gouverneur qu'une pauvre fille comme moi se jette dans la steppe!... Si j'étais partie il y a une heure, personne ne m'eût arrêtée!... Par pitié, monsieur, par pitié!

LE MAÎTRE DE POLICE.

Prières inutiles! L'ordre est formel! (*Aux Cosaques.*) Placez-vous à l'entrée de la route, et, à moins d'un permis spécial, que personne ne passe.

NADIA, *se traînant à ses pieds.*

Monsieur!... monsieur!... Je vous en conjure, à mains jointes et à genoux! Ayez pitié!... Ne nous condamnez pas, mon père et moi, à mourir désespérés et si loin l'un de l'autre!...

BLOUNT.

Oh! j'étais très ému...

(*A ce moment, Strogoff sort de la maison de police.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, STROGOFF.

STROGOFF, *allant à Nadia.*

Pourquoi ces supplications et ces larmes, Nadia?... Qu'importe que ton passeport soit valable ou non... puisque nous avons le mien, qui est en règle.

NADIA, *à part.*

Que dit-il?

STROGOFF, *montrant son permis au maître de police.*

Et personne, entendez-vous, personne n'a le droit de nous empêcher de partir!

NADIA, *avec joie.*

Ah!

LE MAÎTRE DE POLICE.

Votre permis?...

STROGOFF.

Signé par le gouverneur général de Moscou lui-même... Droit de passer partout, quelles que soient les circonstances, et sans que nul puisse s'y opposer!...

(Le tarentass est amené au fond sur la route.)

LE MAÎTRE DE POLICE.

Vous avez en effet le droit de passer... Mais elle...

STROGOFF, *montrant le permis.*

Autorisation d'être accompagné... Eh bien! quoi de plus naturel que... ma sœur m'accompagne!

LE MAÎTRE DE POLICE.

Votre?...

STROGOFF, *tendant la main à Nadia.*

Oui, ma sœur... Viens, Nadia.

NADIA, *la saisissant.*

Je te suis, frère!

BLOUNT.

Très fier... cette marchande!...

JOLLIVET.

Et très énergique... ami Blount.

BLOUNT.

Je n'étais pas votre ami, mister Jollivette.

JOLLIVET.

Jollivet!

BLOUNT.

Jollivette! Jollivette!... for ever!

SCÈNE XI

LES MÊMES, IVAN.

(Ivan est revêtu d'un uniforme militaire russe, en petite tenue, comme un officier qui voyage.)

IVAN, *au maître de police.*

Permis spécial! *(Il lui montre son permis.)*

LE MAÎTRE DE POLICE.

Encore un signé par le gouverneur lui-même!

IVAN.

Un cheval!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Il n'y en a plus.

JOLLIVET.

S'il y en avait...

BLOUNT, *à Jollivet.*

J'aurais retenu eux, d'abord.

JOLLIVET.

Et je vous les aurais pris, ensuite.

(Blount lui tourne le dos avec colère.)

IVAN.

A qui ce tarentass?

LE MAÎTRE DE POSTE, *montrant Strogoff.*

A ce voyageur.

IVAN, *à Strogoff.*

Camarade, j'ai besoin de ta voiture et de ton cheval.

JOLLIVET, *à part.*

Il est sans gêne, ce monsieur...

STROGOFF.

Ce cheval est retenu par moi et pour moi. Je ne puis, ni ne veux le céder à personne.

IVAN.

Il me le faut, te dis-je.

STROGOFF.

Et je vous dis que vous ne l'aurez pas.

IVAN.

Prends garde!... Je suis homme à m'en emparer... fût-ce...

STROGOFF.

Fût-ce malgré moi?

IVAN.

Oui... malgré toi... Pour la dernière fois, veux-tu me céder ce cheval et cette voiture?

STROGOFF.

Non! vous dis-je, non!

TU NE TE BATTRAS PAS, DIS TU?

IVAN.

Non? Eh bien, ils seront à celui de nous deux qui saura les garder!

NADIA.

Mon Dieu!

IVAN, *tirant son épée.*

Qu'on donne un sabre à cet homme et qu'il se défende!

STROGOFF, *avec force.*

Eh bien!... (*A part.*) Un duel!... et ma mission, si je suis blessé!... (*Haut et se croisant les bras.*) Je ne me battrai pas!

IVAN.

Tu ne te battras pas?

STROGOFF.

Non!... et vous n'aurez pas mon cheval!

IVAN, *avec plus de force.*

Tu ne te battras pas, dis-tu?

STROGOFF.

Non.

IVAN.

Non... même après ceci? (*Il le frappe d'un coup de fouet.*) Eh bien, te battras-tu, lâche?

STROGOFF, *s'élançant sur Ivan.*

Misérа... (*S'arrêtant et se maîtrisant.*) Je ne me battrai pas!

TOUS.

Ah!

IVAN.

Tu subiras cette honte sans te venger?

STROGOFF.

Je la subirai... (*A part.*) Pour Dieu... pour le czar... pour la patrie!

IVAN.

Allons! à moi ton cheval! (*Il saute dans le tarentass.*) (*A l'hôtelier.*) Paye-toi! (*Le tarentass sort par la gauche.*)

LE MAÎTRE DE POSTE.

Merci, Excellence.

JOLLIVET.

Je n'aurais pas cru qu'il dévorerait une pareille honte!

BLOUNT.

Aoh! je sentais bouillir tout mon sang dans mon veine.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MOINS IVAN.

STROGOFF.

Oh! cet homme... Je le retrouverai. (*A l'hôtelier.*) Quel est cet homme?

LE MAÎTRE DE POSTE.

Je ne le connais pas... mais c'est un seigneur qui sait se faire respecter!

STROGOFF, *bondissant.*

Tu te permets de me juger!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Oui, car il est des choses qu'un homme de cœur ne reçoit jamais sans les rendre!

STROGOFF, *saisissant le maître de poste avec violence.*

Malheureux!... (*Froidement.*) Va-t'en, mon ami, va-t'en, je te tuerais!

LE MAÎTRE DE POSTE.

Eh bien, vrai, je t'aime mieux ainsi!

JOLLIVET.

Moi aussi!... Le courage a-t-il donc ses heures!

BLOUNT.

Jamais d'heure pour le courage anglaise!... Il était toujours prête!... toujours!

JOLLIVET.

Nous verrons cela à Kolyvan, confrère! (*Il se dirige vers l'auberge et y entre.*)

NADIA, *à part.*

Cette fureur qui éclatait dans ses yeux au moment de l'insulte!... cette lutte contre lui-même en refusant de se battre!... et maintenant... ce désespoir profond!...

STROGOFF, *assis près de la table.*

Oh! je ne croyais pas que l'accomplissement du devoir pût jamais coûter aussi cher!

NADIA, *le regardant.*

Il pleure!... Il doit y avoir un mystère que je ne puis comprendre... un secret qui enchaînait son courage! (*Allant à lui.*) Frère! (*Strogoff relève la tête.*) Il y a parfois des affronts qui élèvent, et celui-là t'a grandi à mes yeux.

(*En ce moment, Blount pousse un cri. On voit passer au fond Jollivet sur l'âne de Blount.*)

BLOUNT.

Ah! mon hâne! Arrêtez!... Il emportait mon hâne!...

JOLLIVET.

Je vous le rendrai à Kolyvan, confrère, à Kolyvan!

BLOUNT, *accablé.*

Aoh!

CINQUIÈME TABLEAU

L'Isba du télégraphe.

La scène représente un poste télégraphique près de Kolyvan, en Sibérie. Porte au fond, donnant sur la campagne. A droite un petit cabinet avec guichet, où se tient l'employé du télégraphe. Porte à gauche.

SCÈNE I

L'EMPLOYÉ, JOLLIVET.

(*On entend le bruit, sourd encore, de la bataille de Kolyvan.*)

JOLLIVET, *entrant par le fond.*

L'affaire est chaude! Une balle dans mon toquet!.. Une autre dans ma casaque!... La ville de Kolyvan va être emportée par ces Tartares! Enfin j'aurai toujours la primeur de cette nouvelle... Il faut l'expédier à Paris!... Voici le bureau du télégraphe! (*Regardant.*) Bon! l'employé est à son poste, et Blount est au diable!... Ça va bien! (*A l'employé.*) Le télégraphe fonctionne toujours?

L'EMPLOYÉ.

Il fonctionne du côté de la Russie, mais le fil est coupé du côté d'Irkoutsk.

JOLLIVET.

Ainsi les dépêches passent encore?

L'EMPLOYÉ.

Entre Kolyvan et Moscou, oui.

JOLLIVET.

Pour le gouvernement?...

L'EMPLOYÉ.

Pour le gouvernement, s'il en a besoin,... pour le public, lorsqu'il paye! C'est dix kopeks par mot.

JOLLIVET.

Et que savez-vous?

L'EMPLOYÉ.

Rien.

JOLLIVET.

Mais les dépêches que vous...

L'EMPLOYÉ.

Je transmets les dépêches, mais je ne les lis jamais.

JOLLIVET, *à part.*

Un bon type! (*Haut.*) Mon ami, je désire envoyer à ma cousine Madeleine une dépêche relatant toutes les péripéties de la bataille.

L'EMPLOYÉ.

C'est facile... Dix kopeks par mot.

JOLLIVET.

Oui... je sais... mais une fois ma dépêche commencée, pouvez-vous me garder ma place pendant que j'irai aux nouvelles?

L'EMPLOYÉ.

Tant que vous êtes au guichet, la place vous appartient... à dix kopeks par mot: mais si vous quittez la place, elle appartient à celui qui la prend... à dix...

JOLLIVET.

A dix kopeks par mot!... oui... c'est entendu!... Je suis seul!... commençons. (*Il écrit sur la tablette du guichet.*) « *Mademoiselle Madeleine, faubourg Montmartre, Paris. — De Kolyvan, Sibérie...*

L'EMPLOYÉ.

Ça fait déjà quatre-vingts kopeks!

JOLLIVET.

C'est pour rien. (*Il lui remet une liasse de roubles-papier, et continue à écrire.*) *Engagement des troupes russes et tartares...* (*A ce moment, la fusillade se fait entendre avec plus de force.*) Ah! ah! voilà du nouveau!

(*Jollivet, quittant le guichet, court à la porte du fond pour voir ce qui se passe.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, BLOUNT.

(*Blount arrive par la porte de gauche.*)

BLOUNT.

C'est ici le bioureau télégraphique... (*Apercevant Jollivet.*) Jollivette!... (*Il va pour le saisir au collet, mais, arrivé près de lui, il se met à lire tranquillement par dessus son épaule ce que celui-ci a écrit.*) Aoh!... Il transmettait des nouvelles plus nouvelles que les miennes!

JOLLIVET, *écrivant.*

Onze heures douze. — La bataille est engagée depuis ce matin...

BLOUNT, *à part.*

Très bien... Je faisais ma profit. (*Il va au guichet, pendant que Jollivet continue d'observer ce qui se passe. A l'employé.*) Fil fonctionne?

L'EMPLOYÉ.

Toujours.

BLOUNT.

All right!

L'EMPLOYÉ.

Dix kopeks par mot.

BLOUNT.

Biène, très biène!... (*Écrivant sur la tablette.*) *Morning-Post, Londres. — De Kolyvan, Sibérie...*

JOLLIVET, *écrivant sur son carnet.*

Grande fumée au-dessus de Kolyvan...

BLOUNT, *écrivant au guichet.*

Oh! bonne! *Grande fioumée s'élève au-dessus de Kolyvan.*

JOLLIVET.

Ah! ah! ah! *Le château est en flammes!...*

BLOUNT, *écrivant.*

Ah! ah! *Le château il est en flammes...*

JOLLIVET.

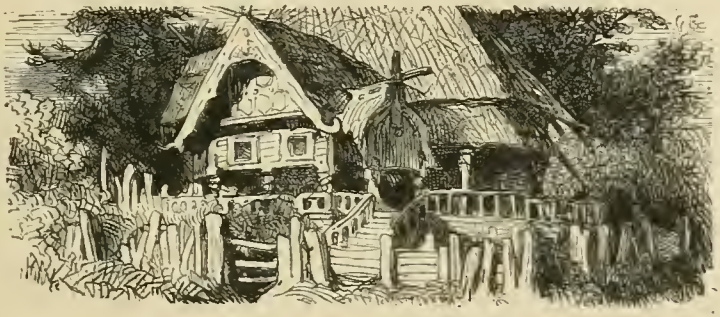
Les Russes abandonnent la ville

BLOUNT, *écrivant.*

Rousses abandonnent le ville.

JOLLIVET.

Continuons notre dépêche. (*Jollivet quitte la fenêtre, revient au guichet et trouve sa place prise.*) Blount!



BLOUNT.

Yes, mister Blount!... Tout à l'heure... après mon dépêche... vous rendrez raison à moi et mon hâne!

JOLLIVET.

Mais vous avez pris ma place!

BLOUNT.

La place il était libre.

JOLLIVET.

Ma dépêche était commencée.

BLOUNT.

Et le mien il commence.

JOLLIVET, *à l'employé.*

Mais vous savez bien que j'étais là avant monsieur.

L'EMPLOYÉ.

Place libre, place prise. Dix kopeks par mot.

BLOUNT, *payant.*

Et je payai pour mille mots d'avance.

JOLLIVET.

Mille mots!...

BLOUNT, *continuant d'écrire et à mesure qu'il écrit de passer ses dépêches à l'employé qui les transmet.*

Bruit de la bataille se rapprochait... Au poste télégraphique, correspondant français guettait mon place, mais lui ne le aura pas...

JOLLIVET, *furieux.*

Ah! monsieur, à la fin...

BLOUNT.

Il n'y avait pas de fin, mister. *Ivan Ogareff, à la tête des Tartares, va rejoindre l'émir...*

JOLLIVET.

Est-ce fini?

BLOUNT.

Jamais fini.

JOLLIVET.

Vous n'avez plus rien à dire.

BLOUNT.

Toujours à dire... pour pas perdre le place. (*Écrivant.*) *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre...*

JOLLIVET.

Ah! il télégraphie la Bible maintenant!

BLOUNT.

Yes! le Bible, et il coutenait deux cent soixante-treize mille mots!

L'EMPLOYÉ.

A dix kopeks par...

BLOUNT.

Je donne une à-compte... (*Il remet une nouvelle liasse de roubles.*) *Le terre était informe et...*

JOLLIVET.

Ah! l'animal! Je saurai bien te faire déguerpir! (*Il sort par le fond.*)

BLOUNT.

Les ténèbres couvraient le face de le abîme... (*Continuant.*) *Onze heures vingt. — Cris des fouyards redoublent... Mêlée furieuse.*

(*Cris au dehors que Jollivet vient pousser à travers la fenêtre.*)

Mort aux Anglais!... Tue! pille!... A bas l'Angleterre.

BLOUNT.

Aoh! Qu'est-ce qu'on criait donc?... A bas l'Angleterre! Angleterre,

jamais à bas! (*Il tire un revolver de sa ceinture et sort par la porte du fond. Jollivet rentre alors par la porte de gauche et prend la place de Blount au guichet.*)

JOLLIVET.

Pas plus difficile que cela! A bas l'Angleterre! et l'Anglais quitte le guichet. (*Dictant.*) *Onze heures vingt-cinq. — Les obus tartares commencent à dépasser Kolyvan...*

BLOUNT, *revenant.*

Personne! Je avais bien cru entendre... (*Apercevant Jollivet.*) Aoh!

JOLLIVET, *saluant.*

Vive l'Angleterre, monsieur, vivent les Anglais!

BLOUNT.

Vous avez pris mon place?

JOLLIVET.

C'est comme cela.

BLOUNT.

Vous allez me le rendre, mister.

JOLLIVET.

Quand j'aurai fini.

BLOUNT.

Et vous aurez fini?...

JOLIVET.

Plus tard . beaucoup plus tard. (*Dictant.*) *Les Russes sont forcés de se replier encore...* (*Imitant l'accent de Blount.*) *Correspondant anglais guette ma place au télégraphe, mais lui ne le aura pas...*

BLOUNT.

Est-ce fini, mister?

JOLLIVET.

Jamais fini... (*Dictant.*)

Il était un p'tit homme,
Tout habillé de gris
Dans Paris...

BLOUNT, *furieux.*

Des chansons!...

JOLLIVET.

Du Béranger! Après le sacré, le profane!

BLOUNT.

Monsieur, battons-nous à l'instant!

JOLLIVET, *dictant.*

Joufflu comme une pomme,
Qui sans un sou comptant...

L'EMPLOYÉ, *refermant brusquement le guichet.*

Ah !

JOLLIVET.

Quoi donc ?

L'EMPLOYÉ, *sortant de son bureau.*

Le fil est coupé ! Il ne fonctionne plus ! Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer... (*Il salue et s'en va tranquillement. — Grands cris au dehors.*)

BLOUNT.

Plus dépêches possibles !... A nous deux, mister !... Sortons !

JOLLIVET.

Oui, sortons, et venez me touyer !...

BLOUNT.

On dit touer !... Il ne sait même pas son langue !...

(*Ils sortent par le fond, en se provoquant.*)

SCÈNE III

SANGARRE, UN BOHÉMIEN

SANGARRE, *arrivant par la gauche avec un bohémien.*

Les Tartares sont vainqueurs !

LE BOHÉMIEN.

Ivan Ogareff les a menés à l'assaut de Kolyvan.

SANGARRE.

Russes et Sibériens, ils ont tout écrasé !... La ville brûle, et les fuyards s'échappent de toutes parts !...

LE BOHÉMIEN, *regardant.*

Ils vont gagner de ce côté !

SANGARRE.

Oui, mais cette vieille Sibérienne, que j'ai enfin revue, cette Marfa Strogoff, qu'est-elle devenue ? Elle était là, regardant sa maison qui brûlait !... Puis, tout à coup, elle a disparu !... Oh ! je la retrouverai et alors !... Ah ! tu m'as dénoncée, Marfa, tu m'as fait knouter par les Russes !... Malheur à toi !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARFA, FUGITIFS.

(Grand tumulte au dehors. — Le bruit de la fusillade se rapproche — Les fugitifs se précipitent dans le poste.)

PREMIER FUGITIF.

Tout est perdu !

DEUXIÈME FUGITIF.

La cavalerie tartare sabre tous les malheureux qui sortent de Kolyvan !

TOUS.

Fuyons ! Fuyons !

(Ils vont quitter le poste en désordre.)

MARFA, *paraissant au fond.*

Arrêtez ! arrêtez !

TOUS.

Marfa Strogoff !

SANGARRE, *à part.*

Marfa !

MARFA.

Lâches, qui fuyez devant les Tartares !

SANGARRE, *à part.*

Ah ! cette fois, tu ne m'échapperas pas !

MARFA.

Arrêtez ! vous dis-je. N'êtes-vous plus les enfants de notre Sibérie ?...

PREMIER FUGITIF.

Est-il encore une Sibérie ? Les Tartares n'ont-ils pas envahi la province entière ?

MARFA, *sombre.*

Hélas ! oui, puisque la province entière est dévastée !

DEUXIÈME FUGITIF.

N'est-ce pas toute une armée de barbares qui s'est jetée sur nos villages ?

MARFA.

Oui, puisque, si loin que la vue s'étende, nous ne voyons que des villages en flammes !

PREMIER FUGITIF.

Et cette armée n'est-elle pas commandée par le cruel Féofar?

MARFA.

Oui! puisque nos rivières roulent des flots de sang!

PREMIER FUGITIF.

Eh bien! que pouvons-nous faire?

MARFA.

Résister encore, résister toujours, et mourir s'il le faut!

PREMIER FUGITIF.

Résister quand le Père ne vient pas à nous, et quand Dieu nous abandonne?

MARFA.

Dieu est bien haut, et le Père est bien loin! Il ne peut ni diminuer les distances ni hâter le pas de ses soldats! Les troupes sont en marche, elles arriveront, mais jusque-là il faut résister!... Dût la vie d'un Tartare coûter la vie de dix Sibériens, que ces dix meurent en combattant! Qu'on ne puisse pas dire que Kolyvan s'est rendue tant qu'il restait un de ses enfants pour la défendre!...

DEUXIÈME FUGITIF.

Ces barbares étaient vingt contre un!

PREMIER FUGITIF.

Et maintenant Kolyvan est en flammes!

MARFA.

Eh bien, si vous ne pouvez rentrer dans la ville, combattez au dehors! Chaque heure gagnée peut donner aux troupes russes le temps de se rallier!... Barricadez ce poste! Fortifiez-le! Arrêtez ici cette tourbe! Tenez encore à l'abri de ces murs!... Mes amis, écoutez la voix de la vieille Sibérienne, qui demande à mourir avec vous pour la défense de son pays!

SANGARRE, *à part.*

Non! ce n'est pas ici que tu mourras. (*Au bohémien qui l'accompagne.*) Reste et observe. (*Elle sort par le fond.*)

MARFA.

Mes amis! vous m'entendez, moi, la veuve de Pierre Strogoff que vous avez connu!... Ah! s'il était encore là, il se mettrait à votre tête! Il vous ramènerait au combat! Écoutez-le, mes amis! c'est lui qui vous parle par ma voix!

PREMIER FUGITIF.

Pierre Strogoff n'est plus ! Peut-être avec un tel chef que lui aurions-nous pu tenir dans la steppe, harceler les soldats de l'émir...

LES FUGITIFS.

Oui, un chef ! Il nous faudrait un chef !

MARFA, *désespérée.*

Tout est perdu !

(*Violente détonation au dehors.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, STROGOFF, NADIA, BLOUNT, JOLLIVET, FUGITIFS

JOLLIVET, *entrant par le fond.*

Les balles pleuvent sur la route !

BLOUNT, *le suivant.*

Forcés de remettre notre douel !

STROGOFF, *entrant par le fond avec Nadia.*

Ici, Nadia !... Ici, du moins, tu seras à l'abri, mais je suis forcé de me séparer de toi !

NADIA.

Tu vas m'abandonner ?...

STROGOFF.

Écoute, les Tartares avancent !... Ils marchent sur Irkoutsk !... Il faut que j'y sois avant eux !... Un devoir impérieux et sacré m'y appelle ! Il faut que je passe, fût-ce à travers la mitraille, fût-ce au prix de mon sang, fût-ce au prix de ma vie !

NADIA.

S'il en est ainsi, frère, pars, et que Dieu te protège !

STROGOFF.

Adieu, Nadia. (*Il va s'élancer vers la porte du fond, et se trouve face à face avec Marfa.*)

MARFA, *l'arrêtant.*

Mon fils !

JOLLIVET.

Tiens !... Nicolas Korpanoff !

MARFA.

Mon enfant !... (*Aux Sibériens.*) C'est lui, mes amis ! c'est mon fils. . c'est Michel Strogoff !

TOUS.

Michel Strogoff !

MARFA.

Ah ! vous demandiez un chef pour vous conduire dans la steppe, un chef digne de vous commander ! Le voilà !... Michel, embrasse-moi ! prends ce fusil, et sus aux Tartares !

STROGOFF, *à part.*

Non ! non ! je ne peux pas... j'ai juré...

MARFA.

Eh bien, ne m'entends-tu pas, Michel ? Tu me regardes sans me répondre !

STROGOFF, *froidement.*

Qui êtes-vous ?... Je ne vous connais pas.

MARFA.

Qui je suis ? Tu le demandes ? Tu ne me reconnais plus... Michel ! Mon fils !...

STROGOFF.

Je ne vous connais pas.

MARFA.

Tu ne reconnais pas ta mère ?

STROGOFF.

Non !... Je ne vous connais pas !

MARFA.

Tu n'es pas le fils de Pierre et de Marfa Strogoff ?

STROGOFF.

Je suis Nicolas Korpanoff, et voici ma sœur Nadia.

MARFA.

Sa sœur ! (*Allant à Nadia.*) Toi ! sa sœur ?

STROGOFF, *avec force.*

Oui, oui, réponds !... réponds, Nadia !

NADIA.

Je suis sa sœur !

MARFA.

Tu mens !... Je n'ai pas de fille !... Je n'ai qu'un fils, et le voilà !

STROGOFF.

Vous vous trompez !... laissez-moi. (*Il va vers la porte.*)

MARFA.

Tu ne sortiras pas !

STROGOFF.

Laissez-moi... Laissez-moi !...

MARFA, *le ramenant.*

Tu ne sortiras pas ! Écoute, tu n'es pas mon fils !... Une ressemblance m'égare, je me trompe, je suis folle, et tu n'es pas mon fils !... Pour cela, Dieu te jugera ! Mais tu es un enfant de notre Sibérie. Eh bien.

l'ennemi est là et je te tends cette arme ! Est-ce qu'après avoir renié ta mère, tu vas aussi renier ton pays ! Michel, tu peux me déchirer l'âme, tu peux me briser le cœur, mais la patrie, c'est la première mère, plus sainte et plus sacrée mille fois !... Tu peux me tuer, moi, Michel, mais pour elle tu dois mourir !

STROGOFF, *à part.*

Oui !... c'est un devoir sacré... oui... mais je ne dois ni m'arrêter, ni combattre... Je n'ai pas une heure, pas une minute à perdre ! (*A Marfa.*) Je ne vous connais pas !... et je pars !

MARFA.

Ah ! malheureux, qui es devenu à la fois fils dénaturé et traître à la patrie !

(*Forte détonation au dehors. Un obus tombe près de Marfa, mèche fumante.*)

STROGOFF, *s'élançant.*

Prenez garde, Marfa !

MARFA.

Que cet obus me tue, puisque mon fils est un lâche !

STROGOFF.

Un lâche ! moi ! Vois si j'ai peur ! (*Il prend l'obus et le jette dehors.*) Adieu ! Nadia. (*Il s'élance par le fond.*)

MARFA.

Ah ! je le disais bien !... C'est mon fils !... c'est Michel Strogoff, le courrier du czar !

TOUS.

Le courrier du czar !

MARFA.

Quelque secrète mission l'entraîne sans doute loin de moi !... Nous combattrons sans lui ! Barricadons cette porte, et défendons-nous !...

(*Coups de fusil qui éclatent au dehors.*)

BLOUNT, *portant la main à sa jambe.*

Aoh ! blessé !...

JOLLIVET, *lui bandant sa blessure malgré lui.*

Ah ! pauvre Blount.

MARFA.

Courage ! mes amis !... Que chacun de nous sache mourir bravement, non plus pour le salut, mais pour l'honneur de la Russie !

LE CHAMP DE BATAILLE DE KOLYVAN

TOUS.

Hurrah pour la Russie !

(Le combat s'engage avec les Tartares qui apparaissent. Un brouillard de fumée emplit le poste qui s'effondre.)

SIXIÈME TABLEAU

Le champ de bataille de Kolyvan.

Vue du champ de bataille de Kolyvan. Horizon en feu, au coucher du soleil. Morts et blessés étendus, cadavres de chevaux. Au-dessus du champ de bataille, des oiseaux de proie qui planent et s'abattent sur les cadavres.

STROGOFF, *paraissant au fond et traversant le champ de bataille.*

Ma mère! Nadia !... Elles sont ici peut-être, là parmi les blessés et les morts!... Et l'implacable devoir impose silence à mon cœur!... Et je ne puis les rechercher ni les secourir!... Non !... *(Se redressant.)* Non! Pour Dieu, pour le czar, pour la patrie !...

(Il continue à marcher vers la droite, et le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La tente d'Ivan Ogareff.

SCÈNE I

JOLLIVET, BLOUNT.

(Blount est à demi couché, et Jollivet s'occupe à le soigner.)

BLOUNT, *le repoussant.*

Mister Jollivet, je priai vous de laisser moi tranquille!

JOLLIVET.

Monsieur Blount, je vous soignerai quand même, et je vous guérirai malgré vous, s'il le faut.

BLOUNT.

Ces bons soins de vous étaient odieuses!

JOLLIVET.

Odieux, mais salutaires! Et si je vous abandonnais, qui donc vous soignerait dans ce camp tartare?

BLOUNT.

Je prévenai vous que je n'étais pas reconnaissante du tout pour ce que vous faisiez!

JOLLIVET.

Est-ce que je vous demande de la reconnaissance?

BLOUNT.

Vous avez volé mon voiture, ma déjeuner, mon hâne et mon place au guichet du télégraphe! J'étais votre ennemi mortel, et je voulais...

JOLLIVET.

Et vous voulez touyer moi, c'est convenu! mais pour que vous puissiez me touyer, il faut d'abord que je vous guérisse!

BLOUNT.

Ah! c'était un grand malheur que le obus il ait été pour moi!

JOLLIVET.

Ce n'était pas un obus, c'était un biscaïen.

BLOUNT.

Un bis...?

JOLLIVET.

Caïen!

BLOUNT.

Par oune K?

JOLLIVET.

Non, par un C.

BLOUNT.

Par oune C. Oh! c'était mauvaise tout de même!

JOLLIVET.

Voyons, prenez mon bras, et marchez un peu!

BLOUNT, *avec force.*

Non! je marchai pas!

JOLLIVET.

Prenez mon bras, vous dis-je, ou je vous emporte sur mes épaules, comme un sac de farine!

BLOUNT.

Oh! sac de farine!... Vous insultez moi encore!

JOLLIVET.

Ne dites donc pas de bêtises! (*Il veut l'emmener. Un Tartare entre et les arrête.*)

LE TARTARE.

Restez. Le seigneur Ivan Ogareff veut vous interroger.

JOLLIVET.

Nous interroger?... Lui, Ogareff!... ce traître!

BLOUNT.

Cette brigande!... cette bandite voulait interroger moi!

(*Ivan, vêtu magnifiquement en officier tartare, paraît, s'arrête à l'entrée de la tente et parle bas à deux Tartares qui l'accompagnent et sortent.*)

JOLLIVET.

Que vois-je? l'homme qui insultait brutalement le marchand Korpanoff?...

BLOUNT.

C'était cette colonel Ogareff!... Oh! je sentai une grosse indignéchione!

SCÈNE II

LES MÊMES, IVAN.

IVAN, *assis près d'une petite table.*

Approchez et répondez-moi. Qui êtes-vous?

JOLLIVET.

Alcide Jollivet, citoyen français, que personne n'a le droit de retenir prisonnier.

IVAN.

Peut-être. (*A Blount.*) Et vous?

BLOUNT.

Harry Blount!... une honnête homme... entendez-vous, une fidèle sujette de le Angleterre, entendez-vous... une loyale serviteur de son pétrie, entendez-vous!

IVAN.

Vous avez été pris, dit-on, parmi nos ennemis?

JOLLIVET, *avec ironie.*

Non, on vous a trompé.

IVAN.

Vos osez dire?

JOLLIVET.

Je dis que ce ne peut être parmi les ennemis d'un colonel russe, puisque c'est au milieu de ses compatriotes, parmi les Russes eux-mêmes, qu'on nous a arrêtés! Vous voyez bien, monsieur, que l'on vous a trompé.

BLOUNT, *à part.*

Very well!... Très bon réponse!...

IVAN.

Quel motif vous a conduits sur le théâtre de la guerre?

JOLLIVET.

Nous sommes journalistes, monsieur... deux reporters.

IVAN, *avec mépris.*

Ah! oui, je sais, des reporters... c'est-à-dire une sorte d'espions !...

BLOUNT, *furieux.*

Espionne! nous, espionne!

JOLLIVET, *avec force.*

Monsieur, ce que vous dites est infâme, et j'en prends à témoin l'Europe tout entière!

IVAN.

Que m'importe l'opinion de l'Europe! Je vous traite comme il me plaît, parce qu'on vous a pris parmi les Russes, qui sont mes ennemis, vous le savez bien !

JOLLIVET.

J'ignorais que la patrie devînt jamais l'ennemie d'un loyal soldat !

BLOUNT.

C'était le soldat déloyal qui devenait le ennemi de son pétrie!

JOLLIVET.

Et celui-là est un traître!

IVAN, *avec colère.*

Prenez garde et souvenez-vous que je suis tout-puissant ici!

JOLLIVET.

Vous devriez tâcher de le faire oublier.

IVAN, *avec colère.*

Monsieur... (*Se calmant.*) L'insulte d'un homme de votre sorte ne peut arriver jusqu'à moi!

JOLLIVET.

C'est naturel, colonel Ogareff, la voix ne descend pas, elle monte !

IVAN, *se levant et menaçant Jollivet de son poignard.*

C'en est trop!

BLOUNT, *à part.*

Il n'était pas satisfaite du tout!

IVAN, *après avoir remis son poignard à sa ceinture.*

Vous me payerez ce nouvel outrage et vous le payerez cher! (*Appelant.*) Gardes! (*Un Tartare entre.*) Que l'Anglais soit conduit hors du camp, avant une heure... et qu'avant une heure, l'autre soit fusillé! (*Il sort avec le Tartare.*)

SCÈNE III

BLOUNT, JOLLIVET.

BLOUNT, *avec terreur.*

Fousillé! fousillé! fousillé!...

JOLLIVET.

Je n'ai pas été maître de mon indignation!

BLOUNT.

Fousillé!... Cette misérable coquine faisait fousiller vous!

JOLLIVET.

Hélas! oui!... Rien ne peut me sauver, et le mieux est de me résigner courageusement!

BLOUNT.

Ah! Jollivet!

JOLLIVET.

Vous voilà débarrassé de votre rival, de votre ennemi!

BLOUNT, *se récriant.*

Débarrassé de mon hennemi!

JOLLIVET.

Et il était écrit que notre duel n'aurait jamais lieu!

BLOUNT, *ému.*

Notre douel?... Est-ce que vous aviez pensé que je battais jamais moi avec vous, Jollivet?

JOLLIVET.

Je sais qu'il y avait en vous plus d'emportement que de haine!

BLOUNT.

Oh! non!... je vous haïssais pas, Jollivet, et si vous avez un peu moqué, vous avez défendu moi dans le bataille, vous avez soigné mon blessure, vous avez sauvé moi comme une bonne et brave gentleman, Jollivet!

JOLLIVET, *souriant tristement.*

Tiens! vous ne m'appelez plus Jollivette, monsieur Blount.

BLOUNT.

Et je demandai pardone à vous pour cette méchante plaisanterie!

JOLLIVET.

Alors nous voilà amis... tout à fait?

BLOUNT.

Oh! yes, amis jusqu'à la m...

JOLLIVET.

Jusqu'à la mort... Ce ne sera pas long, hélas!... et je voudrais... avant... de mourir... vous demander un service, ami Blount.

BLOUNT, *vivement.*

Une service! Oh! je promettai, je jurai d'avance!...

JOLLIVET.

Nous sommes ici, mon ami, comme deux sentinelles perdues et chargées l'une et l'autre d'éclairer notre pays sur les graves événements qui s'accomplissent. Eh bien, le devoir que je ne pourrai plus remplir, je vous demande de le remplir à ma place.

BLOUNT, *très ému.*

Oh! yes! yes!...

JOLLIVET.

Voulez-vous me promettre, Blount, qu'après avoir adressé chacune de vos correspondances en Angleterre, vous l'enverrez ensuite en France?

BLOUNT.

Ensuite! non!... Jollivet, non... pas ensuite. Je voulais remplacer vous, tout à fait, et comme vous étiez plus adroite que moi, vous aviez envoyé toujours les nouvelles le première, eh bien, je promettai que j'envoyai en France... d'abord!

JOLLIVET.

En même temps, Blount, en même temps. . je le veux!...

BLOUNT.

Yes!... en même temps!... d'abord!... Êtes-vous satisfaite, Jollivet?

JOLLIVET.

Oui, mais ce n'est pas tout, Blount.

BLOUNT.

Parlez, je écoutai vous.

JOLLIVET.

Mon ami, j'ai laissé là-bas une femme!...

BLOUNT.

Une femme!

JOLLIVET.

Une jeune femme... et un petit enfant!... Elle, bonne comme une sainte! lui, beau comme un ange!...

BLOUNT, *avec reproche.*

Oh! vous aviez une femme et une toute petite bébé, et vous avez quitté eux!... oh! Jollivet, Jollivet.

JOLLIVET, *tristement.*

Que voulez-vous?... Nous étions pauvres, mon ami!

BLOUNT, *pleurant.*

Pauvres!... Et alors vous étiez forcé pour abandonner eux, et moi je reprochai à vous... j'accusai vous... Oh! my friend, my dear friend!... I am a very bad man... your pardon... for... having spoken as!... I have done!... Je demandai pardone à vous. Jollivet, yes!... je demandai pardone, et quand le guerre était finie ici, je jurai que j'allai en France, je cherchai votre fémille, je servai pour père à votre pauvre petite bébé, et je servai pour méri... non!... je servai pour frère à votre bonne jolie femme... je promettai... je jurai... je... (*Il lui serre la main, se jette à son cou et l'embrasse. — On entend un bruit de fanfare.*)

JOLLIVET.

Qu'est-ce que cela?

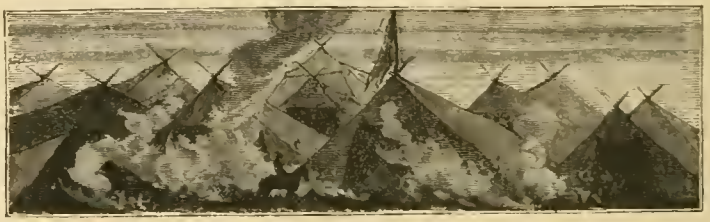
UN TARTARE, *entrant.*

C'est l'arrivée de l'émir Féofar. Tous les prisonniers doivent se prosterner devant lui... venez.

BLOUNT.

Prosterner!... je prosternerai pas!... je prosternerai jamais!... (*Ils sortent.*)

(*Le décor change à vue et représente le camp tartare.*)



HUITIÈME TABLEAU

Le camp de l'émir.

La scène représente une place, ornée de pylones, recouverte d'un splendide velum. A droite, un trône magnifiquement orné ; à gauche, une tente.

SCÈNE I

FÉOFAR, IVAN, LES TARTARES.

(Grand fracas de trompettes et de tambours. Superbe cortège qui défile devant le trône. Féofar, accompagné d'Ivan et de toute sa maison militaire, arrive au camp. Réception solennelle.)

IVAN.

Gloire à toi, puissant émir, qui viens commander en personne cette armée triomphante !

TOUS.

Gloire à Féofar ! Gloire à l'émir !

IVAN.

Les provinces de la Sibérie sont maintenant en ton pouvoir. Tu peux pousser tes colonnes victorieuses aussi bien vers les contrées où se lève le soleil que dans celles où il se couche.

FÉOFAR.

Et si je marche avec le soleil ?

IVAN.

C'est te jeter vers l'Europe, et c'est rapidement conquérir le pays jusqu'aux montagnes de l'Oural !

FÉOFAR.

Et si je vais au-devant du flambeau de lumière ?

IVAN.

C'est soumettre à ta domination Irkoutsk et les plus riches provinces de l'Asie centrale.

FÉOFAR.

Quel avis t'inspire ton dévouement à notre cause ?

IVAN.

Prendre Irkoutsk, la capitale, et avec elle l'otage précieux dont la possession vaut une province! Émir, il faut que le Grand-Duc tombe entre tes mains.

FÉOFAR.

Il sera fait ainsi.

IVAN.

Quel jour l'émir quittera-t-il ce camp?

FÉOFAR

Demain, car aujourd'hui c'est fête pour les vainqueurs.

TOUS.

Gloire à l'émir!

SCÈNE II

LES MÊMES, BLOUNT, puis JOLLIVET.

BLOUNT.

L'émir! je voulais parler à l'émir.

FÉOFAR.

Qu'est-ce donc?

IVAN.

Que voulez-vous?

BLOUNT.

Je voulais parler à l'émir.

L'ÉMIR.

Parle.

BLOUNT.

Émir Féofar, je suppliai... non!... je conseillai à toi de entendre moi!

FÉOFAR.

Approche.

BLOUNT.

Je demandai au puissante Féofar d'empêcher le fousillement d'un gentleman!

FÉOFAR.

Que signifie?

IVAN.

Un étranger qui a osé m'insulter et dont j'ai ordonné le châtiment!

L'ÉMIR.

Qu'on amène cet homme. (*Jollivet est amené et se place près de Blount.*)

BLOUNT.

Et si je conseillai à toi, grande Féofar, de rendre son liberté à mister Jollivet, c'était dans le intérêt de toi, de ton sécourité, car si une seule cheveu tombait de son tête à lui, il mettait en danger ton tête à toi!

FÉOFAR.

Et qui donc aurai-je à redouter?

BLOUNT.

Le France!

FÉOFAR.

La France!

BLOUNT.

Oui, le France qui ne laisserait pas impiouni le assassinat d'une enfant à elle! Et je avertis toi, que si on ne rendait pas la liberté à lui, je restai prisonnier avec! Je prévenai toi que si on touyait lui, il fallait me touyer avec, et qu'au lieu de le France tout seule, tu auras sur les bras le France et le Angleterre avec!... Voilà ce que j'avais à dire à toi, émir Féofar. A présent, fais touyer nous si tu voulais!

FÉOFAR.

Ivan, que les paroles de cet homme s'effacent de ta mémoire et qu'on épargne sa vie!

IVAN.

Mais il m'a insulté!

FÉOFAR.

Je le veux.

IVAN.

Soit! qu'on le chasse du camp à l'instant même.

JOLLIVET.

Vous prévenez mes désirs, monsieur Ogareff!... J'ai hâte de n'être plus en votre honorable compagnie!... Blount, je n'oublierai pas ce que vous venez de faire pour moi!

BLOUNT.

Nous étions quittes et très bonnes amis, Jollivet!

JOLLIVET.

Et nous continuerons la campagne ensemble!

BLOUNT.

All right!

(Tous deux sortent par le fond. — Féofar et ses officiers entrent sous une tente à gauche.)

SCÈNE III

IVAN, SANGARRE.

IVAN, *voyant entrer Sangarre.*

Sangarre, tu le vois, elle s'achèvera bientôt la tâche que je me suis imposée!

SANGARRE.

Parles-tu de ta vengeance?

IVAN.

Oui, oui, de cette vengeance qui est maintenant assurée!

SANGARRE.

Elle t'échappera, si le Grand-Duc est prévenu à temps, si un courrier russe parvient jusqu'à lui!

IVAN.

Comment un courrier passerait-il à travers nos armées?

SANGARRE.

Il en est un qui, sans moi, serait en ce moment sur la route d'Irkoutsk.

IVAN.

Parle, explique-toi.

SANGARRE.

Ivan, je suis plus près que toi du but que chacun de nous veut atteindre! Le Grand-Duc n'est pas encore entre tes mains, tandis que j'ai en mon pouvoir cette Marfa Strogoff, dont j'ai juré la mort!

IVAN.

Achève.

SANGARRE.

La vieille Sibérienne a été prise au poste de Kolyvan, avec beaucoup d'autres. Mais dans ce poste, Marfa n'était pas la seule qui portât ce nom de Strogoff!

IVAN.

Que veux-tu dire?

SANGARRE.

Hier, un homme a refusé de reconnaître Marfa, qui l'appelait son fils!... Il l'a reniée publiquement. Mais une mère ne se trompe pas à une prétendue ressemblance. Cet homme qui ne voulait pas être reconnu était bien Michel Strogoff, un des courriers du czar.

IVAN.

Où est-il? Qu'est-il devenu? A-t-on pu s'emparer de lui?

SANGARRE.

Après la victoire, tous ceux qui fuyaient le champ de bataille ont été arrêtés. Pas un des fugitifs n'a pu nous échapper, et Michel Strogoff doit être parmi les prisonniers!

IVAN.

Le reconnaîtrais-tu? Pourrais-tu le désigner?

SANGARRE.

Non.

IVAN.

Il me faut cet homme! il doit être porteur de quelque important message. Qui donc pourra me le faire connaître?

SANGARRE.

Sa mère!

IVAN.

Sa mère?

SANGARRE.

Elle refusera de parler, mais...

IVAN.

Mais je saurai bien l'y forcer... Qu'on l'amène. (*Sangarre remonte vers le fond.*) Un courrier évidemment envoyé vers le Grand-Duc! Il est porteur d'un message! Ce message, je l'aurai!. .

SCÈNE IV

IVAN, SANGARRE, MARFA, NADIA, PUIS DES PRISONNIERS, SOLDATS, ETC.

NADIA, *bas.*

Pourquoi nous conduit-on ici?

MARFA, *bas.*

Pour m'interroger, sans doute, sur le compte de mon fils, mais j'ai compris qu'il ne voulait pas être reconnu!... Il est déjà loin... Ils ne m'arracheront pas mon secret.

SANGARRE.

Regarde-moi, Marfa, regarde-moi bien!... Sais-tu qui je suis?

MARFA, *regardant Sangarre.*

Oui! l'espionne tartare que j'ai fait châtier!

SANGARRE.

Et qui te tient à son tour en son pouvoir!

NADIA, *lui prenant la main.*

Marfa!

MARFA, *bas.*

Ne crains rien pour moi, ma fille!

IVAN, *à Marfa.*

Tu te nommes?...

MARFA.

Marfa Strogoff.

IVAN.

Tu as un fils?

MARFA.

Oui!

IVAN.

Où est-il maintenant?

MARFA.

A Moscou, je suppose.

IVAN.

Tu es sans nouvelles de lui?

MARFA.

Sans nouvelles.

IVAN.

Quel est donc cet homme que tu appelais ton fils, hier, au poste de Kolyvan?

MARFA.

Un Sibérien que j'ai pris pour lui. C'est le deuxième en qui je crois retrouver mon fils, depuis que Kolyvan est rempli d'étrangers.

IVAN.

Ainsi ce jeune homme n'était pas Michel Strogoff?

MARFA.

Ce n'était pas lui.

IVAN.

Et tu ignores ce que ton fils est devenu?

MARFA.

Je l'ignore.

IVAN.

Et depuis hier, tu ne l'as pas vu parmi les prisonniers?

MARFA.

Non!

IVAN.

Écoute. Ton fils est ici, car aucun des fugitifs n'a pu échapper à ceux de nos soldats qui cernaient le poste de Kolyvan. Tous ces prisonniers vont passer devant tes yeux, et si tu ne me désignes pas Michel Strogoff, je te ferai périr sous le knout!

NADIA.

Grand Dieu!

MARFA.

Quand tu voudras, Ivan Ogareff. J'attends.

NADIA.

Pauvre Marfa!

MARFA, *à Nadia.*

Je serai courageuse!... Je n'ai rien à craindre pour lui!

IVAN.

Qu'on amène les prisonniers. (*A Sangarre.*) Et toi, observe bien si l'un d'eux se trahit!

(*Les prisonniers défilent. — Michel Strogoff est parmi eux, mais quand il passe devant elle, Marfa ne bouge pas.*)

IVAN.

Eh bien! ton fils?

MARFA.

Mon fils n'est pas parmi ces prisonniers!

IVAN.

Tu mens!... désigne-le... parle... je le veux!

MARFA, *résolûment.*

Je n'ai rien à vous dire.

SANGARRE, *bas.*

Oh! je la connais, cette femme!... Sous le fouet, même expirante, elle ne parlera pas!...

IVAN.

Elle ne parlera pas, dis-tu!... Eh bien, il parlera lui!... Saisissez cette femme, et qu'elle soit frappée du knout jusqu'à ce qu'elle en meure!

(*Marfa est saisie par deux soldats et jetée à genoux sur le sol. Un soldat portant le knout se place derrière elle.*)

IVAN, *au soldat.*

Frappe!

(*Le knout est levé sur Marfa. Strogoff se précipite sur le soldat, arrache le knout et en frappe Ivan au visage.*)

STROGOFF.

Coup pour coup, Ogareff!

MARFA.

Qu'as-tu fait, malheureux!

IVAN.

L'homme du relai!

SANGARRE.

Michel Strogoff.

STROGOFF.

Moi-même! Oui, moi, que tu as insulté, outragé! moi dont tu veux assassiner la mère!

TOUS.

A mort! à mort!

IVAN.

Ne tuez pas cet homme! Qu'on prévienne l'émir!

MARFA.

Mon fils!... Ah! pourquoi t'es-tu trahi?

STROGOFF.

J'ai pu me contenir quand ce traître m'a frappé! Mais le fouet levé sur toi, ma mère!... oh! c'était impossible!

IVAN.

Éloignez donc cette femme!... et qu'on le fouille!

(Les soldats exécutent cet ordre.)

STROGOFF, *résistant.*

Me fouiller! Lâche! misérable!

IVAN, *lui prend la lettre qu'il porte sur sa poitrine et la lit.*

Oh! il était temps!... Cette lettre perdait tout!... Maintenant, le Grand-Duc est à moi!

SCÈNE V

LES MÊMES, FÉOFAR ET SA SUITE.

IVAN.

Émir Féofar, tu as un acte de justice à accomplir.

FÉOFAR.

Contre cet homme?

IVAN.

Contre lui.

FÉOFAR.

Quel est-il?

IVAN.

Un espion russe.

TOUS.

Un espion!...

MARFA.

Non, non... mon fils n'est pas un espion! Cet homme a menti!

IVAN.

Cette lettre, trouvée sur lui, indiquait le jour où une armée de secours doit arriver en vue d'Irkoutsk... le jour où, faisant une sortie, le Grand-Duc nous aurait pris entre deux feux!

TOUS.

A mort! à mort!

NADIA.

Grâce pour lui!

MARFA.

Vous ne le tuerez pas!

TOUS.

A mort! à mort!

IVAN, *à Strogoff.*

Tu les entends?

STROGOFF, *à Ivan.*

Je mourrai, mais ta face de traître, Ivan, n'en portera pas moins, et à jamais, la marque infamante du knout!

IVAN.

Émir, nous attendons que ta justice prononce.

FÉOFAR.

Qu'on apporte le Koran.

TOUS.

Le Koran! le Koran!

FÉOFAR.

Ce livre saint a des peines pour les traîtres et les espions!... C'est lui-même qui prononcera la sentence!

(Des prêtres tartares apportent le livre sacré et le présentent à Féofar.)

FÉOFAR, *à l'un des prêtres.*

Ouvre ce livre, à l'endroit où il édicte les peines et châtiments. Mon doigt touchera un des versets... et ce verset contiendra la sentence!

(Le Koran est ouvert. Le doigt de Féofar se pose sur une des pages, et un prêtre lit à haute voix le verset touché par l'émir.)

LE PRÊTRE, *lisant.*

« Ses yeux s'obscurciront commes les étoiles sous le nuage. et il ne verra plus les choses de la terre! »

TOUS.

Ah!

FÉOFAR, *à Strogoff.*

Tu es venu pour voir ce qui se passe au camp tartare! Regarde! Maintenant que notre armée triomphante se réjouisse, que la fête ait lieu qui doit célébrer nos victoires!

TOUS.

Gloire à l'émir!

FÉOFAR, *prenant place sur son trône.*

Et toi, espion, pour la dernière fois de ta vie, regarde de tous tes yeux!... regarde!

(Strogoff est conduit au pied de l'estrade. Marfa est à demi couchée sur le sol. Nadia est agenouillée près d'elle.)

NEUVIÈME TABLEAU

La fête tartare.

BALLET

(Après la première reprise, la voix d'un prêtre se fait entendre et répète les paroles de l'émir.)

LE PRÊTRE.

Regarde de tous tes yeux!... regarde!

(Après la deuxième reprise, la voix du prêtre se fait encore entendre.)

LE PRÊTRE.

Regarde de tous tes yeux!... regarde!

(Le ballet fini, Strogoff est amené au milieu de la scène. Un trépied, portant des charbons ardents, est apporté près de lui, et le sabre de l'exécuteur est posé en travers sur les charbons. Sur un signe de Féofar, l'exécuteur s'approche de Strogoff. Il prend le sabre qui est chauffé à blanc.)

FÉOFAR.

Dieu a condamné cet homme! Il a dit que l'espion soit privé de la lumière!... Que son regard soit brûlé par cette lame ardente!

NADIA.

Michel! Michel!

STROGOFF, *se tournant vers Ivan.*

Ivan! Ivan le traître! la dernière menace de mes yeux sera pour toi!

MARFA *se précipite vers son fils.*

Mon fils! mon fils!...

STROGOFF.

Ma mère!... ma mère! oui! oui! à toi mon suprême regard!... Reste

REGARDE DE TOUS TES YEUX!

là, devant moi!... Que je voie encore ta figure bien-aimée!... Que mes yeux se ferment en te regardant!

IVAN, *à Strogoff.*

Ah! tu pleures! Tu pleures comme une femme.

STROGOFF, *se redressant.*

Non! comme un fils!

IVAN.

Bourreau, accomplis ton œuvre!

(Les bras de Strogoff ont été saisis par des soldats; il est tenu agenouillé de manière à ne pouvoir faire un mouvement. La lame incandescente passe devant ses yeux.)

STROGOFF, *poussant un cri terrible.*

Ah! *(Marfa tombe évanouie. Nadia se précipite sur elle.)*

IVAN.

A mort! maintenant, à mort, l'espion!

TOUS.

A mort! à mort! *(Des soldats se jettent sur Strogoff pour le massacrer.)*

FÉOFAR.

Arrêtez!... arrêtez!... Prêtre, achève le verset commencé.

LE PRÊTRE, *lisant.*

... « Et aveugle, il sera comme l'enfant, et comme l'être privé de raison, sacré pour tous!... »

FÉOFAR.

Que nul ne touche désormais à cet homme, car le Koran l'a dit : « Vous tiendrez pour sacrés les enfants, les fous et les aveugles. »

IVAN, *à Sangarre.*

Il n'est plus à craindre maintenant.

(Féofar, Ivan et tout le cortège sortent par le fond. Une demi-nuit s'est faite, et il ne reste plus en scène que Strogoff, Marfa et Nadia.)

(Strogoff se relève et se dirige en titubant vers l'endroit où est tombée sa mère.)

STROGOFF.

Ma mère!... ma mère!... Ma mère!... ma pauvre mère!...

NADIA, *venant à lui.*

Frère! frère! mes yeux seront désormais tes yeux!... je te conduirai...

STROGOFF.

A Irkoutsk! *(Il embrasse une dernière fois sa mère.)* A Irkoutsk!

ACTE QUATRIÈME

DIXIÈME TABLEAU

La clairière.

La scène représente une berge sur la rive droite de l'Angara. Il fait encore jour.

SCÈNE I

IVAN, SANGARRE, UN CHEF TARTARE, SOLDATS.

IVAN, *au chef.*

C'est ici que nous allons nous séparer de toi et de tes soldats, et tu suivras fidèlement ensuite toutes mes intructions.

LE CHEF.

Compte sur nous, Ivan Ogareff.

SANGARRE.

Où donc irons-nous maintenant ?

IVAN.

Écoutez! L'énergie de ce Grand-Duc renverse tous mes calculs, déjoue toutes mes prévisions. Chaque jour il opère de nouvelles sorties, dont la plus prochaine coïncidera peut-être avec l'appariton d'une armée de secours, et nous serons ainsi placés entre deux feux!... Il faut donc que sans tarder j'exécute le projet hardi que j'ai conçu.

SANGARRE.

Et ce projet, quel est-il?

IVAN.

Sangarre, j'entrerai seul aujourd'hui dans Irkoutsk. Les Russes

accueilleront avec des transports de joie celui qui se présentera sous le nom de Michel Strogoff, le courrier du czar. Va! tout est bien combiné, et ma vengeance sera prompte à frapper! A l'heure convenue entre l'émir et moi, les Tartares attaqueront la porte de Tchernaïa, qu'une main amie, la mienne, saura leur ouvrir.

SANGARRE.

Espères-tu donc que les Russes ne défendront pas cette porte?

IVAN.

Une terrible diversion les en empêchera et attirera tous les bras valides au quartier de l'Angara!

LE CHEF.

Cette diversion, quelle sera-t-elle?

IVAN.

Un incendie!

TOUS.

Un incendie?

IVAN.

Que vous autres, soldats, vous aurez allumé!

LE CHEF.

Nous! que veux-tu dire?

IVAN, *montrant l'Angara.*

Voyez ce fleuve qui coule et traverse la ville. C'est l'Angara, et c'est lui... lui-même... qui va dévorer Irkoutsk!

SANGARRE.

Ce fleuve?

IVAN.

Au moment convenu, ce fleuve va rouler un torrent incendiaire. Des sources de naphte sont exploitées à trois verstes d'ici. Nous sommes maîtres des immenses réservoirs de Baïkal, qui contiennent tout un lac de ce liquide inflammable!... Un pan de mur démoli par vous, et un torrent de naphte se répandra à la surface de l'Angara. Alors il suffira d'une étincelle pour l'enflammer et porter l'incendie jusqu'au cœur d'Irkoutsk! Les maisons bâties sur pilotis, le palais du Grand-Duc lui-même seront dévorés, anéantis!... Ah! Russes maudits! vous m'avez jeté dans le camp des Tartares! Eh bien, c'est en Tartare que je vous fais la guerre!

LE CHEF.

Tes ordres seront exécutés, Ivan, mais quel moment choisirons-nous pour renverser la muraille des réservoirs de Baïkal?

IVAN.

L'heure où le soleil aura disparu de l'horizon.

SANGARRE.

A cette heure la capitale de la Sibérie sera en flammes!

IVAN.

Et ma vengeance s'accomplira! Partons maintenant. (*Au chef.*) Tu te souviendras?

LE CHEF.

Je me souviendrai. (*Ivan et Sangarre sortent.*)

SCÈNE II

LE CHEF, LES SOLDATS, LE SERGENT.

LE CHEF.

Prenons ici une demi-heure de repos, avant l'intant où nous devons remplir notre mission.

LE SERGENT.

Les hommes peuvent aller et venir?

L'OFFICIER.

Oui, mais qu'ils ne s'éloignent pas! Nous n'aurons pas trop de tous nos bras pour renverser le mur des réservoirs de naphte!

LE SERGENT.

C'est bien! Allez, vous autres.

(*Tous disparaissent après avoir déposé çà et là leurs fusils.*)

SCÈNE III

MARFA, PUIS L'OFFICIER ET LES TARTARES.

MARFA, *entrant par la droite appuyée sur un bâton.*

Mon pauvre enfant, toi, dont le regard s'est éteint en se fixant pour la dernière fois sur ta mère, où es-tu?... Qu'es-tu devenu? (*Elle s'assied.*) Une jeune fille, m'a-t-on dit... Nadia, sans doute... guide les pas de l'aveugle!... Tous deux se sont dirigés vers Irkoutsk, et, depuis un mois, j'ai suivi la grande route sibérienne!... Mon fils bien-aimé, c'est

moi qui t'ai perdu! Je n'ai pu me contenir, en te retrouvant... là... devant moi... et tu n'as pas été maître de toi-même en voyant le knout levé sur ta mère!... Ah! pourquoi n'as-tu pas laissé déchirer mes épaules! Aucune torture ne m'aurait arraché ton secret!... Allons! il faut marcher encore!... Je ne suis plus ici qu'à quelques verstes d'Irkoutsk! C'est là peut-être que je le trouverai... Allons! (*Elle se lève et va sortir.*) Les Tartares!

L'OFFICIER, *voyant Marfa.*

Quelle est cette femme?

LE SERGENT.

Quelque mendiante!

MARFA.

Je ne tends pas la main! Je ne réclame pas la pitié d'un Tartare!

L'OFFICIER.

Tu es bien fière!... Que fais-tu ici? où vas-tu?

MARFA.

Je vais où vont ceux qui n'ont plus de patrie, qui n'ont plus de maison et qui fuient les envahisseurs! Je vais devant moi jusqu'à ce que les forces me manquent... jusqu'à ce que je tombe... et que je meure!

LE SERGENT, *au capitaine.*

C'est une folle, capitaine.

L'OFFICIER.

Qui a de bons yeux et de bonnes oreilles! Je n'aime pas ces rôdeurs qui suivent notre arrière-garde!... Ce sont autant d'espions. (*A Marfa.*) Pars, et que je ne te revoie pas, ou je te ferai attacher au pied d'un arbre, et là les loups affamés ne te feront pas grâce!

MARFA.

Loup ou Tartare, c'est tout un!... Mourir d'un coup de dent ou d'un coup de fusil, peu m'importe!

L'OFFICIER.

Oh! la vie a peu de prix à tes yeux!

MARFA.

Oui, depuis que j'ai perdu celui que je cherche vainement, mon fils que les tiens ont cruellement martyrisé!

(*Marfa a repris son bâton et va s'enfoncer à droite.*)

LE SERGENT, *à l'officier.*

Capitaine, encore des fugitifs, sans doute.

(*Il montre Strogoff et Nadia qui apparaissent au fond.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, NADIA, STROGOFF.

MARFA, *à part.*

Lui!... mon fils!... mon fils!...

STROGOFF, *à Nadia, qui le guide par la main.*

Qu'est-ce donc?

NADIA.

Des Tartares.

STROGOFF.

Ils nous ont vus?

NADIA.

Oui!...

MARFA, *à part.*

Oh! cette fois je ne me trahirai pas devant eux. *(Elle se cache au fond.)*

L'OFFICIER.

Faites approcher ces gens.

LE SERGENT.

Allons, approchez!... approchez!

L'OFFICIER.

Qui êtes-vous?...

NADIA.

Mon frère est aveugle, et nous avons parcouru, malgré les terribles souffrances qu'il a subies, une route si pénible et si longue qu'il peut à peine se soutenir!

L'OFFICIER.

D'où venez-vous?

STROGOFF.

D'Irkoutsk, où nous n'avons pu pénétrer parce que les Tartares l'investissent.

L'OFFICIER.

Et vous allez?

STROGOFF.

Vers le lac Baïkal, où nous attendrons que la Sibérie soit redevenue tranquille.

L'OFFICIER.

Et elle le sera sous la domination tartare !

LE SERGENT, *regardant effrontément Nadia.*

Elle est jolie, cette fille, capitaine !

L'OFFICIER, *à Strogoff.*

C'est vrai, tu as là une belle compagne !

(Le sergent veut s'approcher de Nadia.)

NADIA, *s'éloignant.*

Ah ! *(Elle reprend la main de Strogoff.)*

STROGOFF.

C'est ma sœur !

LE SERGENT.

On pourrait donner un autre guide à l'aveugle, et cette belle fille resterait au bivouac! (*Il s'approche d'elle.*)

NADIA.

Laissez-moi, laissez-moi!

STROGOFF, *à part*

Misérables!

LE SERGENT.

Elle est farouche, la jeune Sibérienne! Nous nous reverrons plus tard, la belle.

UN SOLDAT, *entrant.*

Capitaine, en montant sur une colline, à cent pas d'ici, on peut voir de grandes fumées qui s'élèvent dans l'air, et, en prêtant l'oreille, on entend, au loin, le bruit du canon.

L'OFFICIER.

C'est que les nôtres donnent l'assaut à Irkoutsk!

STROGOFF, *à part.*

L'assaut à Irkoutsk!

L'OFFICIER.

Voyons cela. (*Aux soldats.*) Dans une heure le moment sera venu d'accomplir notre tâche, et, cela fait, nous rejoindrons les assaillants.

(*Il sort, les soldats l'accompagnent. Le sergent regarde une dernière fois Nadia et sort.*)

SCÈNE V

NADIA, STROGOFF, MARFA, PUIS LE SERGENT.

NADIA.

Ils sont partis, frère, nous pouvons continuer notre route.

STROGOFF.

Non!... j'ai dit que nous allons du côté du lac Baïkal!... il ne faut pas qu'ils nous voient prendre un autre chemin!

NADIA.

Nous attendrons alors qu'ils soient tout à fait éloignés.

STROGOFF.

C'est aujourd'hui le 24 septembre, et aujourd'hui... je devais être à Irkoutsk.

NADIA.

Espérons encore !... Ces Tartares vont partir... Cette nuit, quand on ne pourra plus nous voir, nous chercherons le moyen de descendre le fleuve... et tu pourras, avant demain, entrer dans la ville !... Essaye de prendre un peu de repos en attendant !

(Elle le conduit au pied d'un arbre.)

STROGOFF.

Me reposer... et toi... pauvre Nadia, n'es-tu pas plus brisée par la fatigue que je ne le suis moi-même?

NADIA.

Non... non... Je suis forte... tandis que toi, cette blessure que tu as reçue, cette fièvre qui te dévore !...

(Strogoff s'asseoit au pied de l'arbre.)

STROGOFF.

Ah! qu'importe, Nadia, qu'importe! Que j'arrive à temps auprès du Grand-Duc et je n'aurais plus rien à vous demander, mon Dieu, si ma mère existait encore!

NADIA.

Devant son fils que ces barbares allaient martyriser, elle est tombée... inanimée!... Mais qui te dit que la vie s'était brisée en elle?... Qui te dit qu'elle était morte?... Frère... je crois que tu la reverras... *(Se reprenant et le regardant avec douleur.)* Je crois, frère, que tu la presseras encore dans tes bras... et qu'elle couvrira de baisers et de larmes ces pauvres yeux où la lumière s'est éteinte!

STROGOFF.

Quand j'ai posé mes lèvres sur son front, je l'ai senti glacé!... Quand j'ai interrogé son cœur, il n'a pas battu sous ma main!... *(Marfa, qui a reparu, s'est approchée lentement de son fils.)* Hélas! ma mère est morte!

NADIA, *apercevant Marfa.*

Ah!

STROGOFF.

Qu'est-ce donc? qu'as-tu, Nadia?

MARFA.

Rien! rien!

(Marfa, qui s'est agenouillée, fait signe à Nadia, prête à se trahir, de garder le silence; puis prenant une des mains de son fils, elle la porte en pleurant à ses lèvres. Strogoff, qui a étendu l'autre bras, s'est assuré que Nadia est bien à sa droite.)

STROGOFF.

Oh!... Nadia!... Nadia!... ces baisers, ces larmes!... les sanglots que j'entends!... Ah! c'est elle... c'est elle, c'est ma mère!

MARFA.

Mon fils! mon fils! (*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.*)

NADIA.

Marfa...

MARFA.

Oui, oui, c'est moi, mon enfant bien-aimé, c'est moi, mon noble et courageux martyr... Laisse-moi les baiser mille fois ces yeux! Ces pauvres yeux éteints!... Et c'est pour moi, c'est parce qu'il a voulu défendre sa mère qu'ils l'ont ainsi torturé!... Ah! pourquoi ne suis-je pas morte avant ce jour fatal!... Pourquoi ne suis-je pas morte, mon Dieu!

STROGOFF.

Mourir!... toi, non... non!... Ne pleure pas, ma mère, et souviens-toi des paroles que je dis ici : Dieu réserve à ceux qui souffrent d'ineffables consolations!

MARFA.

De quelles consolations me parles-tu, à moi, dont les yeux ne doivent plus, sans pleurer, se fixer sur les tiens?

STROGOFF.

Le bonheur peut renaître en ton âme.

MARFA.

Le bonheur?

STROGOFF.

Dieu fait des miracles, ma mère...

MARFA.

Des miracles! Que signifie?... Réponds, réponds, au nom du ciel!

STROGOFF.

Eh bien! apprends donc!... je, je... Ah! la joie! l'émotion de te retrouver... ma mère... ma...

MARFA.

Mon Dieu! la parole expire sur ses lèvres... Il pâlit... il perd connaissance!...

NADIA.

C'est l'émotion après tant de fatigues!

MARFA.

Il faudrait pour le ranimer!... Ah! cette gourde! (*Elle prend la gourde que Strogoff porte à son côté.*) Rien!... Elle est vide... Là-bas, de l'eau!... Va, va... Nadia! (*Nadia prend la gourde et s'élance au fond sur le chemin qui monte vers la droite.*)

A MOI! PITIE!... A MOI!

Michel, mon enfant, entends-moi, parle-moi, Michel!... Dis encore que tu me pardonnes tout ce que, par moi, tu as souffert !. .

STROGOFF, *d'une voix éteinte.*

Mère ! mère !...

MARFA.

Ah !... il revient à lui !... (*Regardant au fond.*) Nadia ! Nadia ! (*A ce moment, Nadia qui a rempli la gourde se releve, mais aussitôt le sergent tartare reparait et se précipite vers elle.*)

LE SERGENT.

A moi la belle fille !...

NADIA.

Laissez-moi !

LE SERGENT.

Non !... tu viendras de gré ou de force !... (*Il veut l'entraîner.*)

NADIA.

Laissez-moi !... laissez-moi !

MARFA, *apercevant Nadia.*

Le misérable... Nadia... (*Elle court à Nadia.*)

LE SERGENT.

Arrière !... (*Il repousse Marfa, saisit Nadia dans ses bras et va l'enlever.*)

NADIA, *poussant un cri.*

A moi ! pitié !... à moi !

STROGOFF.

Nadia !... (*Il se redresse, se lève; puis par un mouvement irrésistible, il se jette sur un des fusils déposés près de l'arbre, il l'arme, il ajuste le sergent et fait feu. Le sergent tombe mort.*)

MARFA et NADIA.

Oh !... (*Toutes deux, après être restées stupéfaites un instant, redescendent en courant auprès de Strogoff.*)

STROGOFF.

Que Dieu et le czar me pardonnent !... Cette contrainte nouvelle était au-dessus de mes forces !

MARFA.

Ah ! Michel, mon fils, tes yeux voient la lumière du ciel !

NADIA.

Frère ! frère !... C'est donc vrai ?

STROGOFF.

Oui, oui, je te vois, ma mère !... Oui, je te vois, Nadia !...

MARFA.

Mon enfant, mon enfant!... Quelle joie, quel bonheur, quelle ivresse!... Ah!... je comprends tes paroles maintenant : Dieu garde aux affligés d'ineffables consolations...

NADIA.

Mais comment se fait-il?

MARFA.

Et d'où vient ce miracle?...

STROGOFF.

Quand je croyais te regarder pour la dernière fois, ma mère, mes yeux se sont inondés de tant de pleurs, que le fer rougi n'a pu que les sécher sans brûler mon regard!... Et comme il me fallait, pour sauver notre Sibérie, traverser les lignes tartares : « Je suis aveugle, disais-je. Le Koran me protège!... Je suis aveugle!... » et je passais!

NADIA.

Mais pourquoi ne m'avoir pas dit... à moi?...

STROGOFF.

Parce qu'un instant d'imprudence ou d'oubli aurait pu te perdre avec moi, Nadia!...

MARFA.

Silence!... Ils reviennent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE CAPITAINE, SOLDATS.

(Le capitaine, suivi des soldats, arrive par le fond. On relève le cadavre du sergent.)

LE CAPITAINE.

Qui a tué cet homme?

UN SOLDAT, *montrant Strogoff.*

Il n'y a ici que ce mendiant!

L'OFFICIER.

Qu'on s'empare de lui! Nous l'emmènerons au camp!

STROGOFF, *à part.*

M'emmener!... Et ma mission! tout est perdu!...

NADIA.

Ne savez-vous pas que mon frère est aveugle?...

MARFA.

Et qu'il n'a pu se servir de cette arme!

L'OFFICIER.

Aveugle?... Nous allons bien savoir s'il l'est réellement!

MARFA, *bas.*

Que va-t-il faire?

L'OFFICIER.

Tes yeux son éteints, as-tu dit?

STROGOFF.

Oui.

L'OFFICIER.

Eh bien! je veux te voir marcher sans guide, sans appui!... Éloignez ces deux femmes, et toi, marche! (*Il tire son épée.*)

STROGOFF.

De quel côté?

L'OFFICIER, *tendant son épée vers la poitrine de Strogoff.*

Droit devant toi.

NADIA.

Mon Dieu!

MARFA *pousse un cri en fermant la bouche.*

Ah!...

STROGOFF, *marchant sur l'épée, et s'arrêtant au moment où la pointe lui entre dans la poitrine.*

Ah!... vous m'avez blessé!

MARFA, *s'élançant vers lui.*

Michel! mon pauvre enfant!...

NADIA.

Frère!

MARFA, *à l'officier.*

Vous êtes un assassin!

L'OFFICIER.

Alors, c'est une de ces deux femmes qui a tué ce soldat!

MARFA.

C'est moi.

STROGOFF, *à Marfa.*

Non, ma mère! je ne veux pas... je ne veux pas...

MARFA, *à part, à Strogoff.*

Pour sauver notre Sibérie, il faut que tu sois libre!... Je te défends de parler!

L'OFFICIER.

Saisissez cette femme!... Attachez-la au pied de cet arbre, et qu'on la fusille!

STROGOFF.

Fusillée!... toi!...

NADIA.

Grâce!... pour elle!...

MARFA.

Dieu a compté mes jours!... Ils lui appartiennent!

(Des soldats attachent Marfa à l'arbre ; d'autres entraînent Strogoff et Nadia.)

STROGOFF.

Ma mère! ma mère!...

ONZIÈME TABLEAU

Le radeau.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JOLLIVET, BLOUNT, UN BATELIER, PLUSIEURS FUGITIFS.

(Au moment où les tartares vont fusiller Marfa, un radeau venant de la gauche apparaît sur l'Angara.)

JOLLIVET.

Une femme que des Tartares veulent assassiner!... Arrière, misérables!

STROGOFF.

A moi!... mes amis!

L'OFFICIER, *aux Tartares.*

Feu! vous autres!

BLOUNT.

Jollivet, tirez sur les soldats!... Je me charge, moi, du capitaine! *(Il tire.)*

L'OFFICIER, *blessé.*

Ah!

BLOUNT.

Je avais bien visé, n'est-ce pas?

JOLLIVET.

Très bien visé, ami Blount!

(Les Tartares entourent leur chef, pendant que Strogoff et Nadia détachent Marfa.)

L'OFFICIER.

Emmenez-moi aux réservoirs!... C'est l'ordre d'Ogareff!

(Les Tartares l'emmènent.)

BLOUNT, JOLLIVET.

Vive la France! vive l'Angleterre! hurrah! hip! hip!

JOLLIVET.

Tiens! Michel Strogoff!

STROGOFF.

Merci, monsieur Jollivet! Merci, monsieur Blount!

BLOUNT.

C'était nous, infortuné aveugle!

STROGOFF.

Ne perdons pas une minute!... Ce radeau vous conduisait....

JOLLIVET.

A Irkoutsk.

STROGOFF.

A Irkoutsk!... C'est le ciel qui vous envoie!

BLOUNT.

Oui, toujours très maligne, le ciel!

MARFA.

Vous nous emmenez avec vous?

JOLLIVET.

Certes!... En descendant le cours de l'Angara, nous pénétrerons dans Irkoutsk à la faveur de la nuit!

STROGOFF.

Embarquons!

JOLLIVET.

Il n'est donc pas aveugle!

MARFA.

Sa tendresse filiale a sauvé mon enfant! Ses yeux en m'adressant un dernier adieu étaient inondés de tant de larmes!...

BLOUNT.

Ah bonne! très bien! je comprends, et je voulais instruire de cette chose notre Académie de médecine!

JOLLIVET.

Oui, oui, écrivez, Blount : Fer rouge excellent pour sécher les larmes...

BLOUNT.

Mais insiouffisant pour brûler le vue!

TOUS.

Embarquons!

(Ils s'embarquent.)

IRKOUTSK EN FEU

DOUZIÈME TABLEAU

Les rives de l'Angara.

Le panorama du fond se déplace peu à peu, pendant que le radeau est immobile, et on voit divers sites des rives du fleuve.

TREIZIÈME TABLEAU

Le fleuve de naphte.

La nuit est venue. Le courant de naphte s'enflamme à la surface du fleuve, et le radeau, vigoureusement repoussé, passe à travers.

QUATORZIÈME TABLEAU

La ville en feu.

Irkoutsk est en feu. La population se précipite sur les berges du fleuve. Strogoff apparaît et s'élance à travers une porte embrasée.

ACTE CINQUIÈME

QUINZIÈME TABLEAU

Le palais du Grand-Duc.

Une chambre basse de la casemate de la porte Tchernaïa, à Irkoutsk. Porte au fond, portes latérales, large fenêtre à droite, éclairée par le reflet de l'incendie. Tocsin sonnant à toute volée.

SCÈNE I

LE GRAND-DUC, LE GÉNÉRAL VORONZOFF, OFFICIERS.

LE GRAND-DUC.

Il a fallu la main d'un barbare pour répandre sur la surface du fleuve tout un courant de naphte.

VORONZOFF.

Les soldats de l'émir ont, sans doute, renversé la muraille de l'immense réservoir du Baïkal.

LE GRAND-DUC.

Et une étincelle a suffi pour embraser ce naphte et incendier les maisons dont les pilotis baignent dans le fleuve! Les misérables! employer de pareils moyens de destruction!

VORONZOFF.

C'est une guerre de sauvages qu'ils veulent nous faire! Altesse, ils ont juré l'extermination de la ville!

LE GRAND-DUC.

Ils ne sont pas encore les maîtres d'Irkoutsk. — Général, le feu a-t-il fait de nombreuses victimes?

VORONZOFF.

Presque tous les habitants sont parvenus à se sauver.

LE GRAND-DUC.

Que l'on secoure ces pauvres gens... qu'ils soient logés dans mon palais, dans les établissements publics, chez tous ceux que l'incendie a épargnés!

VORONZOFF.

Tous leur viennent en aide, Altesse, et rien ne leur manquera! Le dévouement de notre population égale son patriotisme!

LE GRAND-DUC.

Bien! bien! Cet incendie doit être un moyen de diversion! Dès que le feu sera localisé, que tous les défenseurs retournent aux remparts!

VORONZOFF.

A ce sujet, Altesse, j'ai à vous faire connaître une supplique pour laquelle a été invoqué mon intermédiaire.

LE GRAND-DUC.

Par qui m'est-elle adressée?

VORONZOFF.

Par tous les exilés politiques qui au début de l'invasion ont reçu l'ordre de rentrer dans la ville. Votre Altesse sait qu'ils se sont bravement battus déjà et qu'elle peut compter sur leur patriotisme.

LE GRAND-DUC.

Je le sais!... Que demandent-ils?

VORONZOFF.

Il demandent que Votre Altesse daigne leur faire l'honneur de recevoir une députation d'entre eux.

LE GRAND-DUC.

Quel est le chef de cette députation?

VORONZOFF.

Un exilé qui s'est particulièrement distingué depuis l'investissement de la ville.

LE GRAND-DUC.

Son nom?

VORONZOFF.

Wasili Fédor! Homme de valeur et de courage, son influence sur ses compagnons a toujours été très grande!

LE GRAND-DUC.

Faites entrer cette députation. (*On introduit Wasili Fédor et ses compagnons.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, FÉDOR, EXILÉS.

LE GRAND-DUC.

Wasili Fédor, tes compagnons et toi, vous vous êtes bravement battus depuis le commencement du siège! Votre patriotisme n'a jamais failli! La Russie ne l'oubliera pas!

FÉDOR.

Nous venons demander à Votre Altesse qu'elle nous permette de faire plus encore pour le salut de la patrie.

LE GRAND-DUC.

Que voulez-vous?

FÉDOR.

L'autorisation de former un corps spécial et le droit de marcher au premier rang.

LE GRAND-DUC.

Soit! Mais à un corps d'élite il faut un chef digne de le commander. Quel sera ce chef?

TOUS.

Wasili Fédor!

FÉDOR.

Moi!

TOUS.

Oui! oui!

LE GRAND-DUC.

Tu les entends! C'est toi qu'ils ont choisi! Acceptes-tu?

FÉDOR.

Oui... si le bien du pays l'exige! L'amour de la patrie est toujours vivace au cœur d'un exilé, et nous vous demandons à marcher en avant à la première sortie!

TOUS.

Oui! oui! en avant!

LE GRAND-DUC.

Wasili Fédor, tes compagnons sont courageux et forts! Je doublerai leur courage et leur force! Je leur donnerai à tous l'arme la plus puissante : la liberté!

TOUS.

La liberté!

LE GRAND-DUC.

A dater de ce moment, il n'y a plus de proscrits en Sibérie!

TOUS.

Hurrah pour le Grand-Duc! Hurrah pour la Russie!

FÉDOR.

Altesse, je ne serai pas seul de ma famille à bénir votre nom. J'ai ma fille Nadia, qui en ce moment traverse mille périls pour arriver jusqu'à moi!...

LE GRAND-DUC.

Et au lieu d'un proscrit, ta fille trouvera un homme libre!

UN AIDE DE CAMP, *entrant précipitamment.*

Altesse, un courrier du czar!

TOUS.

Un courrier!

LE GRAND-DUC.

Un courrier qui a pu arriver jusqu'à nous! Enfin!... Qu'il entre! qu'il entre!...

SCÈNE III

LES MÊMES, IVAN.

LE GRAND-DUC.

Qui es-tu? Parle! parle vite.

IVAN, *vêtu en paysan sibérien.*

Michel Strogoff, courrier du czar.

LE GRAND-DUC.

D'où viens-tu?

IVAN.

De Moscou.

LE GRAND-DUC.

Tu as quitté Moscou?

IVAN.

Le 22 août.

LE GRAND-DUC.

Et qui me prouve que tu es bien un courrier du czar, et que tu m'es envoyé de Russie?

IVAN, *présentant un papier.*

Ce permis signé du gouverneur de Moscou, et qui assurait mon passage à travers la Sibérie.

LE GRAND-DUC.

Mais ce permis porte le nom de Nicolas Korpanoff?

IVAN.

Je voyageais sous ce nom en qualité de marchand sibérien.

LE GRAND-DUC.

Tu as une lettre pour moi?

IVAN.

J'en avais une écrite de la main du gouverneur de Moscou, mais j'ai dû la détruire pour la soustraire aux Tartares qui m'avaient fait prisonnier.

LE GRAND-DUC.

Approche!... Que contenait cette lettre?

IVAN.

Ceci : Une armée de secours venue des provinces du Nord arrivera le 28 septembre.

LE GRAND-DUC.

Le 28 septembre!

IVAN.

Que Son Altesse fasse ce jour-là, — mais ce jour-là seulement, — une vigoureuse sortie, et les Tartares seront écrasés!

LE GRAND-DUC.

Ainsi celle que nous devions tenter aujourd'hui, demain... et chaque jour, ne pourrait que nous être funeste?... C'est dans quatre jours seulement!... Eh bien, quoi qu'il arrive, nous tiendrons jusque-là!

IVAN, *à part.*

Et demain les Tartares seront maîtres d'Irkoutsk!

LE GRAND-DUC.

Est-ce tout ce que contenait cette lettre du gouverneur de Moscou?

IVAN.

Non!... Il était aussi question d'un homme dont Votre Altesse doit se défier... un officier russe.

LE GRAND-DUC.

Un Russe ! un officier! Quel est le nom de ce traître?

IVAN.

Ivan Ogareff, maintenant le lieutenant de Féofar et organisateur de cette invasion.

LE GRAND-DUC.

Ivan Ogareff, jadis condamné par moi à la dégradation!

IVAN.

Il a juré de se venger de Votre Altesse et de livrer la ville aux Tartares!

LE GRAND-DUC.

Qu'il vienne donc, je l'attends! Ah! qu'il méritait bien, ce misérable, le châtiment qui l'a frappé, lui qui devait provoquer plus tard l'envahissement de son pays!

IVAN, *froidement.*

Il le méritait!

LE GRAND-DUC.

Mais, dis-moi, comment as-tu fait pour pénétrer dans Irkoutsk?

IVAN.

Pendant le dernier engagement qui vient d'avoir lieu, je me suis mêlé aux défenseurs de la ville, je me suis nommé, et l'on m'a conduit aussitôt devant Votre Altesse.

LE GRAND-DUC.

Tu as montré un grand courage, Michel Strogoff. Que demandes-tu pour prix de tes services?

IVAN.

Le droit de combattre pour la défense d'Irkoutsk.

LE GRAND-DUC.

Tu commanderas une des portes de la ville.

IVAN.

La porte Tchernaïa, Altesse, celle que les Tartares menacent le plus?

LE GRAND-DUC.

Soit! La porte Tchernaïa!

VORONZOFF, *qui s'est approché de la fenêtre.*

Altesse!

LE GRAND-DUC.

Qu'y a-t-il?

VORONZOFF.

Il semble que l'ennemi cherche à se rapprocher de nos murailles.

LE GRAND-DUC.

Il nous trouvera prêts à le recevoir! Venez, messieurs!

(Tous sortent, excepté Ivan.)

SCÈNE IV

IVAN, *seul.*

Oui, oui, nobles défenseurs de la patrie! Allez, invincibles héros! L'heure de la défaite et de la mort sonnera bientôt pour vous! Et toi, brûle, cité maudite; que tes palais soient anéantis par le feu! Que de tes maisons il ne reste que des cendres! Ce n'est pas une ville qu'il faut aux Tartares, c'est un monceau de ruines! Brûle donc, Irkoutsk, et périsse avec toi tout ce qui porte le nom détesté de Russe et de Sibérien!

SCÈNE V

IVAN, STROGOFF, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Strogoff.*

Attendez ici!... Je vais aller prévenir Son Altesse le Grand-Duc de votre arrivée.

STROGOFF.

J'attends... Mais hâtez-vous.

IVAN, *à part, au fond.*

Michel Strogoff. (*L'officier sort.*) Comment, aveugle, a-t-il pu arriver jusqu'ici?

STROGOFF.

Il n'y a pas un instant à perdre!...

IVAN.

Oh! non! pas un instant. (*Appuyant sa main sur l'épaule de Strogoff.*) Michel Strogoff, reconnais-tu ma voix?

STROGOFF.

Oui, c'est la voix d'un traître!... C'est la voix d'Ivan Ogareff.

IVAN.

Ogareff, auquel tu n'échapperas pas, cette fois!... Ogareff, que n'arrêtera pas ce vain commandement du Koran qui protège les aveugles ! Ah! tu te réjouis, n'est-ce pas, d'avoir pu arriver à temps pour accomplir ta mission et sauver à la fois Irkoutsk et le Grand-Duc?

STROGOFF.

Peut-être !

IVAN.

Tu espères encore!... mais sache donc que nous sommes seuls ici! Avant que nul ne vienne, mon poignard, fouillant dans ta poitrine, t'en arrachera le cœur!

STROGOFF, *froidement.*

Essaye.

IVAN.

Tu oses me braver... quand je te tiens seul et sans défense!... quand je n'ai qu'à choisir la place pour frapper ! Ah! comme je vais bien te tuer!

STROGOFF.

J'attends! (*Ivan s'approche de Strogoff, le poignard levé, mais le coup est detourné, et Strogoff lui arrache son arme.*)

STROGOFF.

Eh bien, j'attends toujours.

IVAN.

Est-ce un rêve !... Un miracle n'a pu se faire pour ce misérable!...

STROGOFF, *s'avançant vers lui et lui prenant le bras.*

Alors, pourquoi trembles-tu?

IVAN, *voulant se dégager.*

Non!... C'est impossible!...

STROGOFF.

Ivan Ogareff, ton heure suprême est arrivée!... Regarde de tous tes yeux!... regarde !

IVAN.

Miséricorde ! Il voit ! il voit! il voit!

STROGOFF.

Oui, je vois sur ton visage de traître la pâleur et l'épouvante! Je vois la trace du knout, le stigmate de honte dont j'ai marqué ton front! Je

vois la place où je vais te frapper, misérable! Ah! comme je vais bien te tuer!

IVAN, *se redressant.*

Soit! mais tu me frapperas debout!... Je mourrai du moins en soldat!

STROGOFF.

En soldat, toi?... Non. Tu vas mourir comme doit mourir un traître, à genoux! Allons, à genoux! pour expier l'outrage que tu m'as infligé; à genoux! pour avoir fait honteusement knouter ma mère; à genoux! pour avoir trahi ta patrie!... A genoux! misérable! à genoux!

(Ivan cherche à s'emparer du poignard pour en frapper Strogoff, et parvient à le lui prendre. Mais Strogoff lui saisit la main et la dirige de telle sorte qu'Ivan se frappe lui-même et tombe.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE GRAND-DUC.
VORONZOFF, JOLLIVET, BLOUNT, MARFA, NADIA,
FÉDOR, OFFICIERS.

LE GRAND-DUC.

Emparez-vous de cet homme! (*A Strogoff.*) Qui es-tu, toi qui as assassiné un courrier du czar?

STROGOFF.

Michel Strogoff, Altesse, et voici Ivan Ogareff.

MARFA, *entrant.*

Oui! Michel Strogoff, mon enfant! Altesse, vous avez devant vous le dévouement et la trahison!

JOLLIVET, *montrant Strogoff.*

Et le dévouement, le voici!

BLOUNT, *montrant Ivan.*

Et le trahison, le voilà!

LE GRAND-DUC.

Quels sont ces hommes?

STROGOFF.

Mes braves compagnons de péril!

JOLLIVET, *désignant Blount.*

J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse monsieur Blount, un courageux Anglais!

BLOUNT, *même jeu.*

Mister Jollivet, une Française aussi coura... bien plus courageuse!

LE GRAND-DUC.

Et vous affirmez?...

BLOUNT.

Que celui-là était Ivan Ogareff.

JOLLIVET.

Et celui-ci est Michel Strogoff!

FÉDOR.

Le sauveur de ma fille, Altesse! (*Coups de canon rapprochés.*)

STROGOFF.

Écoutez! C'est le canon qui tonne!

LE GRAND-DUC.

Oui!... Les colonnes ennemies attaquent la ville! Il faut défendre les remparts!

STROGOFF.

Non!... Écoutez encore!... Au canon qui gronde sous nos murs répond le canon plus lointain!... C'est aujourd'hui le 24 septembre!... Voilà l'armée de secours qui arrive!...

TOUS.

L'armée de secours!

STROGOFF.

Que Votre Altesse ordonne une sortie générale, et l'armée tartare sera anéantie!

LE GRAND-DUC.

Allons, mes amis, au combat!

TOUS.

Au combat! (*Tous sortent*)

SEIZIÈME TABLEAU

L'assaut d'Irkoutsk.

La scène représente une plaine sous les murs d'Irkoutsk. Les Tartares ont été écrasés, et toute l'armée russe est en scène.

SCÈNE I

LE GRAND-DUC, STROGOFF, NADIA, MARFA, JOLLIVET, BLOUNT, VORONZOFF, FÉDOR, TROUPES, ETC., ETC.

LE GRAND-DUC.

Soldats, grâce au courage et au dévouement de Michel Strogoff, nos troupes ont pu opérer leur jonction avec l'armée de secours! Les Tar-

tares sont en déroute, l'émir Féofar est prisonnier, et Irkoutsk est délivrée !

TOUS.

Hurrah ! hurrah !

LE GRAND-DUC.

Michel Strogoff, quelle récompense demandes-tu ?

STROGOFF.

Je ne veux rien !... Altesse, je n'ai fait que mon devoir de soldat... pour Dieu, pour le Czar, pour la Patrie !

(Les fanfares éclatent, et les drapeaux russes se balancent dans les airs au milieu des hurrahs.)

FIN DE MICHEL STROGOFF.

TABLE

Le Tour du Monde en 80 jours 1

Les Enfants du Capitaine Grant 145

Michel Strogoff 265

PARIS. — IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

ÉDUCATION & RÉCRÉATION

18, Rue Jacob, 18

PARIS

J. Hetzel & Cie

JOURNAL ILLUSTRÉ DE TOUTE LA FAMILLE

MAGASIN ILLUSTRÉ

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIRIGÉ PAR

P.-J. STAHL, JULES VERNE

Et pour la partie scientifique, par JEAN MACÉ

La collection complète du *MAGASIN D'ÉDUCATION* se compose de 34 beaux volumes grand in-8° illustrés. **(Il paraît deux volumes par an.)**

Prix : brochés, 238 fr.; *cart., dorés,* 340 fr. — *Séparés, brochés,* 7 fr.; *cart., dorés,* 10 fr.

EN PRÉPARATION POUR L'ANNÉE 1882 :

Un Roman inédit de JULES VERNE, *l'École des Robinsons,* illustré par BENETT. — *Contes, Comédies et Nouvelles,* par P.-J. STAHL, E. LEGOUVÉ, ANDRÉ LAURIE, BLANDY, L. BIART, PROSPER CHAZEL, FAUQUEZ, BENTZON, DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, NICOLE, BÉNÉDICT, C. LEMONNIER, LERMONT, GENNEVRAYE B. VADIER, etc., etc.; dessins par les meilleurs artistes.

Les tomes XXV à XXXIV contiennent comme ouvrages principaux :

JULES VERNE : *La Jangada, la Maison à vapeur, Les Cinq cents millions de la Bégum,* dessins de BENETT; *Hector Servadac,* dessins de P. PHILIPPOTEAUX. — P. J. STAHL : *Maroussia,* dessins de TH. SCHULER; *Les Quatre Filles du docteur Marsch, Juliette,* dessins de J. GEOFFROY; *Un Pot de crème pour deux, Les Groseilles pas mûres, Les Enfants de Cora,* dessins de L. FRŒLICH. — LUCIEN BIART : *Monsieur Pinson,* dessins de H. MEYER; *Aventures de deux enfants dans un parc,* dessins de L. FRŒLICH. — E. LEGOUVÉ, de l'Académie : *Le Sommeil, Bonne âme, belle âme, grande âme, Leçons de lecture, etc.* — VICTOR DE LAPRADE, de l'Académie : *Petits Ingrats, Le Petit Soldat, Soyez des hommes, Travaillons, etc.* — A. DEQUET : *Mon Oncle et ma Tante,* dessins de J. GEOFFROY. — E. EGGER, de l'Institut : *Histoire du Livre.* — J. MACÉ : *La France avant les Francs,* dessins de F. PHILIPPOTEAUX. — CH. DICKENS : *L'Embranchement de Mugby,* dessins de AUFRAY. — ANDRÉ LAURIE : *Scènes de la vie de collège en Angleterre.* P. CHAZEL : *Riquette,* dessins de LIX. — Dr CANDÈZE : *La Gileppe, Aventures d'un grillon,* dessins de C. RENARD. — C. LEMONNIER : *Idylle d'un petit commissionnaire,* dessins de BECKER; *La Nuit de Noël, Noël au village, La Bataille des petits Soldats, La Saint-Nicolas,* dessins de J. GEOFFROY. — HENRY FAUQUEZ : *Souvenirs d'une pensionnaire,* dessins de J. GEOFFROY. — J. LERMONT : *L'Oiseau de Tilly, La Maison de Nanny, etc.,* dessins de J. GEOFFROY. — F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : *Histoire d'une bande de canards, Littérature et Confitures, La*

Vieille Casquette, Les Malheurs de Dora, etc, dessins de J. Geoffroy. — Th. Bentzon : *La Petite Ramasseuse de cendres, Un Conte d'hiver en Alsace, Le Petit Violon, Une Famille de Chats, etc.*, dessins de J. Geoffroy. — Benedict : *La Mouche de Tony, Le Noël des petits Ramoneurs, etc.* M. Génin. — *Marco et Tonino*, dessins de Bellenger. — M. Crétin : *Le Livre de Trotty*, dessins de Geoffroy. — G. Nicole : *La Sakieh, Le Chibouk du Pacha, etc., etc.*, dessins de Riou. — *L'Institutrice, La Poupée de Renée*, comedies, par Gennevraye. — B. Vadier : *L'Ermite de dix ans, etc.*

Les tomes I à XXIV renferment comme œuvres principales :

L'Ile mystérieuse, Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le Pays des Fourrures, Michel Strogoff, de Jules Verne. — *La Morale familière* (cinquante contes et récits), *Les Contes anglais, La famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, La Matinée de Lucile, Le Chemin glissant, Une Affaire difficile, L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot*, de P.-J. Stahl. — *La Roche aux Mouettes*, de Jules Sandeau. — *Le nouveau Robinson suisse*, de Stahl et Muller. — *Romain Kalbris*, d'Hector Malot. — *Histoire d'une maison*, de Viollet-le-Duc. — *Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, L'Anniversaire de Waterloo, Le Gulf-Stream, La Grammaire de mademoiselle Lili, Un Robinson fait au collège*, de Jean Macé. — *Le Denier de la France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, Un premier symptôme, Sur la politesse, Lettre de mademoiselle Lili, Un Péché véniel, Diplomatie de deux mamans, etc.*, de E. Legouvé. — *Petit Enfant, petit Oiseau, L'Absent, Rendez-vous, La France, La Sœur aînée, L'Enfant grondé, etc.*, poésies par Victor de Laprade. — *La Jeunesse des Hommes célèbres*, de Muller. — *Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs*, de Lucien Biart. — *Le Petit Roi*, de S. Blandy. — *L'Ami Kips*, de G. Aston. — *Causeries d'Economie pratique*, de Maurice Block. — *La Justice des choses*, de Lucie B***. — *Les Vilaines Bêtes*, de Bénédict. — *Vieux Souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge*, de Gustave Droz. — *Le Pacha berger*, de Laboulaye. — *La Musique au foyer*, de P. Lacome. — *Histoire d'un Aquarium, Les Clients d'un vieux Poirier*, de E. Van Bruyssel. — *Histoire de Bébelle, Une Lettre inédite, Septante fois sept*, de Dickens. — *Les Lunettes du vieux Curé, Pâquerette, Le Taciturne, etc., etc.*, de H. Fauquez. — *Le Petit Tailleur*, de A. Genin. — *Curiosités de la vie des Animaux*, par P.-H. Noth. — *Notre vieille Maison*, de H. Havard. — *Le Chalet des Sapins*, par Prosper Chazel, *etc., etc.* — *Les deux Tortues, Ce qu'on faisait à un bébé quand il tombait, Comment la petite Emma apprit à lire*, par F. Dupin de Saint-André.

Les petites Sœurs et les petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familières, et autres séries de dessins par Frœlich, Froment, Detaille, textes de P.-J. Stahl.

N. B. — La plus grande partie de ces livres ont été couronnés par l'Académie française.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

Prix : broché, **7** fr.; toile, tranches dorées, **10** fr.; relié, tranches dorées, **12** fr.

Les Nouveautés pour 1881-1882 sont indiquées par une †

Les ouvrages précédés de deux palmes ❦ ont été couronnés par l'Académie

Albums Stahl illustrés in-8° (1er âge)

FRŒLICH	L'A perdu de mademoiselle Babet.
—	Alphabet de mademoiselle Lili.
—	Arithmétique de mademoiselle Lili.
—	Bonsoir, petit père. — Les Caprices de Manette.
—	Cerf-Agile, histoire d'un jeune sauvage.
—	Commandements du Grand-Papa.
—	† La Fête de mademoiselle Lili.
—	Grammaire de mademoiselle Lili. (J. Macé.)
—	† Le Jardin de monsieur Jujules.
—	Journée de mademoiselle Lili.
—	Lili aux Eaux.
—	Mademoiselle Lili à la campagne.
—	Monsieur Toc-Toc.
—	Le premier Chien et le premier Pantalon.
—	L'Ours de Sibérie.
—	Le petit Diable.
—	Premier Cheval et première Voiture.
—	Premières Armes de mademoiselle Lili.
—	La Salade de la grande Jeanne.
—	La Crème au chocolat.
—	Monsieur Jujules à l'école.
L. BECKER	L'Alphabet des Oiseaux.
COINCHON (A.)	Histoire d'une Mère.
DETAILLE	Les bonnes Idées de mademoiselle Rose.

Albums Stahl illustrés in-8° (suite)

FATH . . . . . Gribouille. — Jocrisse et sa Sœur.
— . . . . . Les Méfaits de Polichinelle. — Pierrot à l'École.
— . . . . . La Famille Gringalet.
— . . . . . † Une folle soirée chez Paillasse.
FROMENT. . . . . La Boîte au lait. — Histoire d'un pain rond.
— . . . . . La Petite Devineresse.
FRŒLICH. . . . . Mademoiselle Pimbêche. — Le Roi des Marmottes.
GEOFFROY . . . . . Le Paradis de M. Toto.
— . . . . . † Première cause de l'avocat Juliette.
JUNDT . . . . . L'Ecole Buissonnière.
LALAUZE. . . . . Le Rosier du petit frère.
LAMBERT. . . . . Chiens et Chats.
LANÇON. . . . . Caporal, le Chien du régiment.
MARY. . . . . Le petit Tyran.
MEAULLE . . . . . Petits Robinsons de Fontainebleau.
PIRODON. . . . . Histoire d'un Perroquet. — Histoire de Bob aîné. La Pie de Marguerite.
PLETSCH (O.). . . . . Les petites Amies.
SCHULER (TH.). . . . . Les Travaux d'Alsa.
VALTON. . . . . Mon petit Frère.

Albums Stahl illustrés grand in-8°

CHAM. . . . . Odyssée de Pataud et de son chien Fricot.
FRŒLICH. . . . . Mademoiselle Mouvette.
— . . . . . Monsieur Jujules et sa Sœur Marie.
— . . . . . Petites Sœurs et petites Mamans.
— . . . . . La Révolte punie.
— . . . . . Voyage de mademoiselle Lili autour du Monde.
— . . . . . Voyage de découvertes de mademoiselle Lili.
FROMENT. . . . . La belle petite princesse Ilsée.
— . . . . . La Chasse au volant.
GRISET (E.). . . . . Aventures de trois vieux Marins. — Pierre le Cruel.
SCHULER (T.). . . . . Le premier Livre des petits enfants.
VAN BRUYSSEL. . . . . Histoire d'un Aquarium.

Albums Stahl en couleurs in-4°

FRŒLICH . . . . . Au clair de la Lune. — La Boulangère a des écus.
— . . . . . Le bon roi Dagobert. — La Bride sur le cou.
— . . . . . Cadet-Roussel. — Le Cirque à la maison.
— . . . . . Compère Guilleri.
— . . . . . Girofié Girofla. — Hector le Fanfaron.
— . . . . . Il était une Bergère.
— . . . . . Jean le Hargneux *(16 planches)*.
— . . . . . Malbrough s'en va-t-en-guerre.
— . . . . . La Marmotte en vie.
— . . . . . Mademoiselle Furet.
— . . . . . Mère Michel et son Chat.
— . . . . . Monsieur César. — Moulin à paroles.
— . . . . . Monsieur de la Palisse.
— . . . . . Nous n'irons plus au bois.
— . . . . . Le Pommier de Robert.
— . . . . . † La revanche de François.
— . . . . . La Tour prends garde.
GEOFFROY . . . . . Monsieur de Crac.
— . . . . . Don Quichotte.
— . . . . . Gulliver.
— . . . . . La Leçon d'Equitation.
DE LUCHT . . . . . La Pêche au Tigre.
MATTHIS. . . . . Métamorphoses du Papillon.
MARIE. . . . . Mademoiselle Suzon.
TINANT. . . . . † Les Pêcheurs ennemis.

Volumes gr. in-16 colombier, illustrés

BAUDE (L.) . . . . . Mythologie de la Jeunesse.
CHAZEL (PROSPER) . . . . . Riquette.
CRETIN . . . . . † Le Livre de Trotty.
DEVILLERS . . . . . Les Souliers de mon voisin.
DICKENS (CH.) . . . . . L'Embranchement de Mugby.
DUMAS (A.) . . . . . La Bouillie de la comtesse Berthe.
FEUILLET (O.) . . . . . La Vie de Polichinelle.
GENIN (M.) . . . . . Le Petit Tailleur Bouton.
— . . . . . † Marco et Tonino.
GOZLAN (LÉON) . . . . . Le Prince Chénevis.
KARR (ALPHONSE) . . . . . † Les Fées de la mer.
LA BÉDOLLIÈRE (DE) . . . Histoire de la Mère Michel et de son chat.
LACOME . . . . . La Musique en famille.
LEMOINE . . . . . La Guerre pendant les vacances.
LEMONNIER (C.) . . . . . Bébés et Joujoux.
MACÉ (JEAN) . . . . . † La France avant les Francs.
MUSSET (P. DE) . . . . . Monsieur Le Vent et Madame La Pluie.
NODIER (CHARLES) . . . . . Trésor des Fèves et Fleur des Pois.
OURLIAC (E.) . . . . . Le Prince Coqueluche.
SAND (GEORGE) . . . . . Le Véritable Gribouille.
STAHL (P.-J.) . . . . . Les Aventures de Tom Pouce.
VAN BRUYSSEL . . . . . Les Clients d'un vieux Poirier.
VERNE (JULES) . . . . . Un Hivernage dans les glaces.
VIOLLET-LE-DUC . . . . . Le Siège de la Rochepont.

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

MICHELET (J.) . . . . . La Prise de la Bastille et la Fête des Fédérations.
— . . . . . Les Croisades.
— . . . . . François Ier et Charles-Quint.
— . . . . . Henri IV.

BLOCK (M). — *Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.*
- La France.
- Le Département.
- La Commune.
- Paris. Organisation municipale.
- Paris. Institutions administratives.
- † Le Budget.
- † L'Impôt.

BLOCK (M) . . . . . Petit Manuel d'Économie pratique (couronné).
PONTIS . . . . . † Petite Grammaire de la prononciation.

Volumes in-8° cavalier, illustrés

ASTON (G.) . . . . . L'Ami Kips.
BREHAT (A. DE) . . . . . Aventures de Charlot.
CAHOURS ET RICHE . . . . Chimie des demoiselles.
CHERVILLE (DE) . . . . . Histoire d'un trop bon Chien.
DEQUET . . . . . Histoire de mon Oncle et de ma Tante.
DUMAS (ALEX.) . . . . . La Bouillie de la comtesse Berthe.
— . . . . . Histoire d'un casse-noisettes.
ERCKMANN-CHATRIAN . . † Les Vieux de la Vieille (Lucien et Justine).
GENIN (M.) . . . . . La Famille Martin.
KAEMPFEN (A.) . . . . . La Tasse à thé.
NERAUD . . . . . La Botanique de ma fille.
RECLUS (E.) . . . . . Histoire d'une Montagne.
— . . . . . † Histoire d'un ruisseau.
STAHL (P.-J.) . . . . . La Famille Chester.
— . . . . . Mon premier Voyage en mer *(adaptation).*
STAHL ET DE WAILLY . . . Contes célèbres anglais.
TOUSSENEL . . . . . L'Esprit des Bêtes.
VALLERY-RADOT (R.) . . . ✪ Journal d'un Volontaire d'un an.

Volumes in-8° raisin, illustrés

BENTZON . . . . . Yette. Histoire d'une jeune Créole.
- Entre frères et sœurs. — Deux Amis.

BIART (L.) . . . . . Les Voyages involontaires.
- La Frontière indienne.
- Monsieur Pinson.
- † Le Secret de José.

BLANDY (S.) . . . . . Le Petit Roi.
BOISSONNAS . . . . . ✪ Une Famille pendant la guerre 1870-1871.

Volumes in-8° raisin, illustrés (suite)

BREHAT (A. DE) . . . . . Les Aventures d'un petit Parisien.
CANDEZE (D°). . . . . Aventures d'un Grillon.
— . . . . . La Gileppe. (Infortunes d'une population d'insectes.)
CHAZEL (PROSPER) . . . . Le Chalet des sapins.
DAUDET (ALPHONSE) . . . Histoire d'un Enfant.
DESNOYERS (L.). . . . . Aventures de Jean-Paul Choppart.
FATH . . . . . Un drôle de Voyage.
GRAMONT (COMTE DE). . . Les Bébés.
— . . . . . Les bons petits Enfants.
GRIMARD (E.). . . . . La Plante.
HUGO (VICTOR) . . . . . Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE). . . . . Le Livre d'un Père.
ANDRE LAURIE . . . . . † Vie de collège en Angleterre.
LEGOUVÉ. . . . . Nos Filles et nos Fils.
MACÉ (JEAN) . . . . . Contes du Petit-Château.
— . . . . . Histoire d'une Bouchée de pain.
— . . . . . Histoire de deux Marchands de pommes.
— . . . . . Les Serviteurs de l'estomac.
— . . . . . Théâtre du Petit-Château.
MALOT (HECTOR). . . . . Romain Kalbris.
MARELLE (CH.). . . . . Le Petit Monde.

MAYNE-REID. — Aventures de Terre et de Mer.
- Le Désert d'eau.
- Les deux filles du Squatter
- Les Chasseurs de chevelures.
- Le Chef au Bracelet d'or.
- † Les Exploits des jeunes Boërs.
- Les Jeunes Esclaves.
- Les Jeunes Voyageurs.
- Le Petit Loup de mer.
- Les Naufragés de l'île de Bornéo.
- Les Planteurs de la Jamaïque.
- Les Robinsons de terre ferme.
- La Sœur perdue.
- William le Mousse.

MICHELET (J). . . . . † Histoire de France. T. I.
MULLER (E.). . . . . La Jeunesse des Hommes célèbres.
— . . . . . Morale en action par l'histoire.
RATISBONNE (LOUIS) . . . ⊕ La Comédie enfantine.
SAINTINE (X.). . . . . Picciola.
SANDEAU (J.). . . . . La Roche aux Mouettes.
— . . . . . ⊕ † Madeleine.
SAUVAGE (E.) . . . . . La Petite Bohémienne.
SEGUR (COMTE DE). . . . . Fables.
STAHL (P.-J.) . . . . . ⊕ Contes et Récits de Morale familière.
— . . . . . Les Histoires de mon Parrain.
— . . . . . ⊕ Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles.
— . . . . . ⊕ Maroussia.
— . . . . . ⊕ Les Patins d'argent.
— . . . . . Les Quatre Filles du docteur Marsch.
TEMPLE (DU). . . . . Les Sciences usuelles.
— . . . . . Communications de la Pensée.
VERNE (JULES). . . . . † Les Voyages au Théâtre.
VIOLLET-LE-DUC. . . . . Histoire d'une Maison.
— . . . . . Histoire d'une Forteresse.
— . . . . . Histoire de l'Habitation humaine.
— . . . . . Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.
— . . . . . Histoire d'un Dessinateur.

JULES VERNE. — ⊕ VOYAGES EXTRAORDINAIRES in-8 jésus, illustrés.

- Autour de la Lune.
- Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
- Aventures du capitaine Hatteras.
- Un Capitaine de 15 ans.
- Le Chancellor.
- Cinq Semaines en ballon.
- Les Cinq cents millions de la Bégum.
- De la Terre à la Lune.
- Le Docteur Ox.
- Les Enfants du capitaine Grant.
- Hector Servadac.
- L'Ile mystérieuse.
- Les Indes-Noires.
- † La Jangada
- La Maison à vapeur.
- Michel Strogoff.
- Le Pays des Fourrures.
- Le Tour du monde en 80 jours.
- Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
- Une Ville flottante.
- Vingt mille lieues sous les Mers.
- Voyage au centre de la Terre.

Histoire des Grands Voyages et des Grands Voyageurs
Découverte de la Terre. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
Les Voyageurs du XIXe siècle.

J. VERNE et TH. LAVALLÉE. Géographie illustrée de la France, nouvelle édition revue et corrigée par M. DUBAIL.

PREMIER ET SECOND AGE

Volumes grand in-8° jésus, illustrés

BIART (L.) . . . . . Aventures d'un jeune Naturaliste.
— . . . . . Don Quichotte (*Adaptation pour la jeunesse*).
CLÉMENT (CH.). . . . . † Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
FLAMMARION (C.) . . . . . Histoire du Ciel.
GRANDVILLE . . . . . Les Animaux peints par eux-mêmes.
GRIMARD (E.). . . . . Le Jardin d'Acclimatation.
LA FONTAINE . . . . . Fables, illustrées par EUG. LAMBERT.
MALOT (HECTOR) . . . . . Sans Famille.
MEISSAS (DE). . . . . Histoire sainte.
MOLIÈRE. . . . . Édition SAINTE-BEUVE et TONY JOHANNOT.
STAHL ET MULLER . . . . . Nouveau Robinson suisse.

CAHIERS

D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

COURS COMPLET ET GRADUÉ D'ÉDUCATION

POUR LES FILLES ET POUR LES GARÇONS

A suivre en 6 années, soit dans la pension, soit dans la famille

PAR DEUX ANCIENNES ÉLÈVES DE LA MAISON DE LA LÉGION D'HONNEUR

et

LOUIS BAUDE

ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÈGE STANISLAS

17 *volumes in-18, br.,* **57** *fr.; cart.,* **61** *fr.* **50**. — *Chaque volume se vend aussi séparément.*

Sommaire des 12 cahiers. — Introduction. — Grammaire française. — Dictées. — Histoire Sainte. — Mappemonde. — Géographie de l'Histoire Sainte. — Anciennes divisions de la France par provinces. — Division de la France par départements. — Table chronologique des rois de France. — Arithmétique. — Système métrique. — Lectures et exercices de mémoire. — Étymologies. — Histoire ancienne. — Ères chronologiques. — Mythologie. — Études préparatoires à l'Histoire de France. — Cosmographie. — Géographie de l'Asie Mineure. — Départements et arrondissements de la France. — Géographie de la France. — Histoire romaine. — Histoire de l'Église. — Paris et ses monuments. — Récapitulation de l'Histoire ancienne. — Histoire du moyen âge. — Géographie moderne. — Géographie de l'Europe. — Histoire naturelle. — Précis de l'histoire de la langue française. — Traité de versification. — Histoire moderne. — Géographie de l'Amérique et de l'Océanie. — Curiosités historiques. — Botanique. — Zoologie. — Principales inventions et découvertes. — Principes de littérature. — Histoire de la littérature ancienne et française. — Philosophie. — Table chronologique des principaux événements de l'histoire contemporaine depuis 1789. — Bibliographie. — Philologie des langues européennes. — Précis de l'Histoire générale des études. — Biographie des femmes célèbres. — Notions géographiques complémentaires. — Morceaux choisis.

Sommaire des 4 cahiers préliminaires. — Religion. — Éducation. — Instruction. — Notions sur les trois règnes de la nature. — Connaissance des chiffres et des nombres. — Lectures. — Exercices de mémoire. — Cours d'écriture (avec modèles).

Sommaire du cahier complémentaire. — Considérations générales. — Histoire de l'Architecture. — De la Sculpture. — De la Peinture. — Gravure. — Lithographie. — Histoire de la Musique. — Astronomie. — Archéologie. — Numismatique. — Paléographie. — Minéralogie. — Algèbre et Géométrie. — De la Vapeur et de ses applications. — Télégraphie électrique. — Galvanoplastie. — De la Chloroformisation. — De la Photographie et de l'Aérostation.

DUBAIL . . . . . Atlas classique de Géographie universelle.

Volumes in-18

AMPÈRE, Journal et Correspondance. 3 vol.

ANDERSEN, Nouveaux Contes.

ASTON (G.), † L'Ami Kips.

B*** (LUCIE), Une Maman qui ne punit pas. — Aventures d'Édouard et Justice des choses.

BERTRAND (A.), Les Fondateurs de l'Astronomie.

BIART (L.), Aventures d'un jeune Naturaliste. — Entre Frères et Sœurs. — ‡ Monsieur Pinson.

BLANDY (S.), Le Petit Roi.

BOISSONNAS, ✿ Une famille pendant la guerre de 1870-71.

BRACHET (A.), ✿ Grammaire historique.

BRÉHAT (DE), Aventures d'un petit Parisien. — † Aventures de Charlot.

CANDÈZE (Dr), Aventures d'un Grillon. — † La Gileppe.

CARLEN, Un brillant Mariage.

CHAZEL (PROSPER), Le Chalet des Sapins.

CHERVILLE (DE), Histoire d'un trop bon Chien.

CLÉMENT (CH.), Michel-Ange, etc.

DESNOYERS (L.), Aventures de Jean-Paul Choppart.

DURAND (HIP.), Les Grands Prosateurs. — Les Grands Poètes.

EGGER, Histoire du Livre.

ERCKMANN-CHATRIAN, L'Invasion — Madame Thérèse. — Les 2 Frères.

FATH (G.), Un drôle de voyage.

FOUCOU, Histoire du Travail.

GÉNIN, La Famille Martin.

GRAMONT (COMTE DE), ✿ Les Vers français et leur Prosodie.

GRATIOLET (P.), De la Physionomie.

GRIMARD, Histoire d'une Goutte de Sève. — Jardin d'acclimatation.

HIPPEAU, Cours d'Économie domestique.

HUGO (VICTOR), Les Enfants.

IMMERMANN, La Blonde Lisbeth.

LAPRADE (V. DE), Le Livre d'un père.

LAVALLÉE (TH.), Histoire de la Turquie (2 volumes).

LEGOUVÉ (E.), Les Pères et les Enfants (2 volumes). — Conférences parisiennes. — Nos Filles et nos Fils. — L'Art de la Lecture.

LOCKROY (Mme), Contes à mes nièces.

MACAULAY, Histoire et Critique.

MACE (JEAN), Arithmétiq. du Grand-Papa. — Contes du Petit-Château. — Histoire d'une Bouchée de Pain. — Les Serviteurs de l'Estomac.

MAURY, Géographie physique. — Le Monde où nous vivons.

MULLER, Jeunesse des hommes célèbres. — Morale en actions par l'histoire.

NOEL (EUGÈNE), † La Vie des fleurs.

ORDINAIRE, Dictionnaire de Mythologie. — Rhétorique nouvelle.

RATISBONNE, ✿ Comédie enfantine.

RECLUS, Histoire d'un Ruisseau.

RENARD, Le Fond de la Mer.

ROULIN (F.) Histoire naturelle.

SANDEAU (JULES), La Roche aux Mouettes.

SAYOUS, Conseils à une Mère. — Principes de Littérature.

SIMONIN, Histoire de la Terre.

STAHL (P.-J.), ✿ Contes et Récits de Morale familière. — ✿ Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles. — La Famille Chester. — Les Histoires de mon parrain. — ✿ Les Patins d'argent. — Mon 1er voyage en mer *(adaptation)*. — ✿ Maroussia. — † Les Quatre Peurs de notre général.

STAHL ET MULLER, Le Nouveau Robinson suisse.

STAHL ET DE WAILLY. **Scènes de la vie des Enfants en Amérique.** — Les Vacances de Riquet et Madeleine. — Mary Bell, William et Lafaine.

SUSANE (GÉNÉRAL), Histoire de la Cavalerie (3 vol.).

THIERS, Histoire de Law.

VALLERY-RADOT, ✿ Journal d'un Volontaire d'un an.

VERNE (JULES), Autour de la Lune. — Aventures de trois Russes et de trois Anglais. — Les Anglais au pôle Nord. — Un Capitaine de 15 ans (2 vol.) — Le Chancellor. — Cinq Semaines en ballon. — Les Cinq cents millions de la Bégum. — Le Désert de glace. — Le Docteur Ox. — Les Enfants du Capitaine Grant (3 vol.) — Hector Servadac (2 vol.). — † La Jangada (2 vol). — L'Ile mystérieuse (3 vol.) — La Maison à vapeur (2 vol.). — Les Indes-Noires. — Michel Strogoff (2 vol.). — Le Pays des Fourrures (2 vol.) — De la Terre à la Lune. — Le Tour du monde en 80 jours. — Les Tribulations d'un Chinois en Chine. — Une Ville flottante. — Vingt mille lieues sous les Mers (2 vol.) — Voyage au centre de la Terre.

✿ Voyages extraordinaires

Découverte de la Terre (2 vol.).

Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle (2 vol.)

Les Voyageurs du XIXe siècle (2 vol.).

ZURCHER ET MARGOLLÉ. Les Tempêtes. — Histoire de la Navigation. — Le Monde sous-marin.

Volumes in-18 (suite)

Prix divers

BRACHET (A.). . . . . Dictionnaire étymologique de la langue française.
CLAVÉ. . . . . Principes d'économie politique.
DUMAS (A.). . . . . La Bouillie de la comtesse Berthe.
GRIMARD. . . . . La Botanique à la campagne.
MACÉ (JEAN). . . . . Théâtre du Petit-Château.
SOUVIRON. . . . . Dictionnaire des termes techniques.

Volumes in-18 avec Cartes ou Figures

ANQUEZ. . . . . Histoire de France.
AUDOYNAUD . . . . . Entretiens familiers sur la Cosmographie.
BERTRAND. . . . . Lettres sur les révolutions du Globe.
BOISSONNAS (B.). . . . . Un Vaincu.
FARADAY. . . . . Histoire d'une Chandelle.
FRANKLIN (J.). . . . . Vie des Animaux, 6 vol. (non illustrés).
HIRTZ (Mlle). . . . . Méthode de Coupe et de Confection.
LAVALLÉE (TH.). . . . . Frontières de la France, avec Carte.

MAYNE-REID . . . . . Aventures de Terre et de Mer.
- Les Chasseurs de girafes. — Les Chasseurs de chevelures. — Le Désert d'eau.
- Les deux Filles du Squatter. — Les Jeunes Esclaves. — Les Jeunes Voyageurs.
- Les Naufragés de l'île de Bornéo.
- † Le Petit Loup de mer.
- Les Planteurs de la Jamaïque.
- Les Robinsons de Terre ferme.
- La Sœur perdue. — William le Mousse.

MICKIEWICZ (ADAM). . . . Histoire populaire de la Pologne.
MORTIMER D'OÇAGNE. . . Les Grandes Écoles civiles et militaires de France. — Historique. — Programmes d'admission. — Régime intérieur. — Sortie, carrière ouverte.
—
—
NODIER (CH.). . . . . Contes choisis (2 volumes).
DE PARVILLE. . . . . Un Habitant de la planète Mars.
SILVA (DE). . . . . Le Livre de Maurice.
SUSANE (GÉNÉRAL). . . . . Histoire de l'Artillerie.
TYNDALL. . . . . Dans les Montagnes.
WENTWORTH (HIGGINSON). Histoire des États-Unis.

Œuvres poétiques de Victor Hugo

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

10 volumes. Édition sur papier de Hollande et sur papier de Chine

Odes et Ballades, 1 vol. — Orientales, 1 vol. — Feuilles d'Automne, 1 vol. — Chants du Crépuscule, 1 vol. — Voix intérieures, 1 vol. — Rayons et Ombres, 1 vol. — Contemplations, 2 vol. — La Légende des Siècles, 1 vol.
Les Chansons des Rues et des Bois, 1 vol.

TOUS LES AGES

Albums in-folio illustrés

COLIN (A.). . . . . Études de dessin d'après les grands maîtres.
FRŒLICH. . . . . Sept Fables de La Fontaine, illustrées de 9 planches.
GRANDVILLE ET KAULBACH. Album (œuvres choisies).
CONTES DE PERRAULT. Illustrés par G. Doré.

PUBLICATION FAITE PAR ORDRE DU MINISTRE DE LA MARINE

LA MARINE A L'EXPOSITION FRANÇAISE DE 1878

2 grands volumes in-8° accompagnés de leurs atlas

PARIS. — TYPOGRAPHIE MOTTEROZ, RUE DU FOUR, 54 *b*

BINDING SLIP NOV 16 1970

PQ
2218
D54V6

Dennery, Adolphe Philippe
Les voyages au théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY